

Sermons du Saint Curé d'Ars

Tome Quatre

Sommaire

3 MAI - INVENTION DE LA SAINTE CROIX	3
Sur la Croix.....	3
24 JUIN FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.....	9
Dieu est admirable dans ses saints.....	9
1 ^{er} AOUT SUR LE MARTYRE DES MACHABÉES	16
Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer la loi de Dieu et de notre pays.	16
15 AOUT FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA STE VIERGE Sur les grandeurs de Marie.	22
8 SEPTEMBRE FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA STE VIERGE	28
C'est de Marie qu'il nous est né un Sauveur.....	28
PREMIER DIMANCHE D'OCTOBRE FÊTE DU SAINT ROSAIRE	34
Jésus dit au disciple qu'il aimait : Mon Fils, voilà votre Mère.....	34
2 OCTOBRE FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS	40
Les anges de ces petits enfants voient sans cesse la face de mon Père céleste.....	40
1 ^{er} NOVEMBRE FÊTE DE TOUS LES SAINTS Sur la Sainteté.....	46
DEUXIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS Sur le culte des Saints et des saintes Images.....	51
2 NOVEMBRE COMMÉMORATION DES MORTS	55
La nuit vient, pendant laquelle personne ne peut plus travailler.....	55
AUTRE SERMON POUR LE JOUR DES MORTS.....	61
Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur s'appesantit sur moi..	61
SERMON POUR LA FÊTE DU SAINT PATRON.....	66
J'ai cherché parmi eux un homme qui se présentât comme un rempart entre moi et eux, qui s'opposât à moi pour la défense de cette terre, afin que je ne la détruise point.	66
SERMON POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE Du respect que l'on doit avoir dans les églises.....	73
SERMON SUR LA RELIGION	80
L'impie a dit dans son cœur : Non, il n'y a point de Dieu.....	80
SERMON SUR LA CONFIRMATION Dispositions qu'il faut avoir pour recevoir ce sacrement.....	85
SERMON SUR L'EXTRÊME-ONCTION	91
Le Seigneur portera secours au malade sur son lit de douleur ; vous avez, ô Dieu, changé sa couche dans son infirmité.....	91
SERMONS INÉDITS SERMON SUR L'EXAMEN DE CONSCIENCE	98
Celui qui cache ses péchés se perdra ; mais celui qui les confesse et qui s'en retire obtiendra miséricorde.....	98

SERMON SUR LES QUALITÉS DE LA CONFESSION	106
Je me lèverai, et j'irai me jeter aux pieds de mon père en lui disant : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.....	106
SERMON SUR LE PÉCHÉ MORTEL	114
Malheur à nous, parce que nous avons péché.....	114
SERMON SUR LA COMMUNION INDIGNE.....	121
L'âme qui péchera, mourra.....	121
SERMON SUR LES DEVOIRS DES PARENTS	129
Pères et mères, élevez vos enfants en les instruisant et en les corrigeant selon le Seigneur.....	129
SERMON SUR LES INDULGENCES	138

3 MAI - INVENTION DE LA SAINTE CROIX

Sur la Croix

Complacuit reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris , sive quæ in cælis sunt.

Il a plu à Dieu de réconcilier tout par Jésus-christ et en lui, pacifiant par le sang de sa croix ce qui est, soit sur la terre, soit dans les cieux. (S. Paul aux Coloss., I, 20.)

Qui de nous, M.F., pourra jeter les yeux sur cette croix sainte et sacrée, sur laquelle Jésus-Christ a perdu la vie, sans être pénétré de la plus vive reconnaissance? Quoi ! M.F., Jésus-Christ égal à son Père meurt pour nous sauver ! O croix sainte ! O croix précieuse ! Sans vous, jamais de ciel sans vous, jamais de Dieu ! Sans vous, toujours pleurer dans les enfers ! Sans vous, jamais de bonheur en l'autre vie ! Oui, c'est cette croix qui a fait descendre du ciel le Fils de Dieu, par le désir qu'il avait de mourir sur elle, et de racheter ainsi le monde entier. Que la vue de cette croix rappelle de biens à un chrétien qui n'a pas encore perdu la foi ! Hélas ! Qu'étions-nous avant que cette croix fût teinte du sang adorable du Fils de Dieu ! Nous étions bannis du ciel, séparés pour toujours de notre Dieu, condamnés à passer notre éternité dans des flammes, à pleurer et souffrir pendant des jours sans fin. Allons souvent au pied de cette croix, et nous verrons en elle la clef qui nous a ouvert la porte du ciel et fermé celle de l'enfer. O mon Dieu, si tant de biens nous sont donnés par elle, quel respect et quelle estime ne devons-nous pas en faire ! Pour augmenter en vous ce respect, je vais vous montrer 1° les bienfaits que nous recevons de la croix, et 2° l'estime que nous devons en faire.

1. – Avant que la croix fût sanctifiée par la mort d'un Dieu fait homme, les démons étaient sur la terre, et, semblables à des lions, dévoraient tout ce qui se présentait à eux. Cet esprit de ténèbres l'avoua un jour à saint Antoine, en lui disant que, depuis l'avènement du Messie, il était enchaîné et ne pouvait nuire qu'à ceux qui le voulaient. Saint Antoine, dans toutes ses tentations, si fréquentes et si violentes, n'avait pas d'autres armes que le signe salutaire de la croix. Aussi fut-il toujours victorieux de son ennemi. Sainte Thérèse, par un seul signe de croix, mit en fuite le démon, qui lui apparaissait un jour sous la forme d'une montagne entr'ouverte et prête à l'engloutir. Je n'entrerai pas dans un long détail des biens que nous recevons de la croix. C'est la croix qui nous a valu une éternité de bonheur ; c'est elle qui a changé la colère du Seigneur en un amour infini ; c'est elle qui a arraché les foudres des mains du Père éternel, pour les remplir de toutes sortes de biens et de bénédictions. C'est encore la croix qui nous procure nos bonnes pensées, nos bons désirs, les remords de conscience, la douleur de nos péchés passés. Ah ! ce n'est pas encore assez !... C'est par cette croix que nous sommes devenus les enfants et les amis de Dieu, les frères et les membres de Jésus-christ, les héritiers de son bonheur éternel ; c'est encore sur elle qu'a pris naissance cette belle religion qui nous donne, avec ses consolations, l'espérance d'un avenir heureux. De cette croix, les sacrements tirent toute leur efficacité. O belle et sainte croix, que de biens tu nous as mérités ! C'est toi qui fais que le sang adorable de Jésus-christ ruisselle chaque jour sur nos autels pour apaiser la colère de Dieu !... C'est sur la croix, qu'a été semée cette manne céleste, c'est-à-dire l'adorable sacrement de l'Eucharistie, qui sera, jusqu'à la fin des siècles, la nourriture de nos âmes. C'est cette croix qui a porté ces raisins mystérieux, dont le jus abreuve notre âme pendant son exil. Le pécheur y trouve sa conversion et le juste la persévérance. O belle et précieuse croix ! Que celui qui viendrait souvent à tes pieds serait fort et terrible contre les puissances de l'enfer ! De plus, je dis que la vue de la croix fait la gloire des saints dans le ciel, et le désespoir des damnés dans les enfers. En effet, les élus dans le ciel voient que la gloire et le bonheur dont ils jouissent leur sont venus de la croix, et que sur ce bois sacré, a pris naissance cet amour qui doit les enivrer éternellement. Au contraire, la seule présence de cette croix fera le désespoir des damnés. Ils se rappelleront, qu'elle aurait pu être pour eux l'instrument du salut, un moyen d'éviter le malheur éternel, et une source abondante de secours et de grâces. Ah ! Triste souvenir de tant de biens méprisés !...

Ce n'est que par la croix que nous pouvons aller au ciel. Il y a différentes espèces de croix : les unes sont intérieures et invisibles, les autres visibles ou sensibles. Les premières s'appesantissent sur tous les mortels sans exception d'un seul ; nous avons chacun la nôtre. Traitons cela familièrement. 1° Vous me demandez ce que c'est qu'une croix invisible ? J'entends sous ce nom, par exemple, une violente tentation qui vous poursuit vivement pour vous faire tomber dans le péché ; une calomnie que l'on débite contre vous ; une perte de bien ; un tort que l'on vous fait ; une maladie qui semble ne plus vouloir vous quitter. C'est encore une croix invisible que ces railleries, ces mépris dont on vous couvrira sans relâche. Toutes ces croix sont adoucies, et perdent presque toute leur amertume, par la vue de la croix sur laquelle notre bon Sauveur est mort pour nous arracher des griffes du démon. Voulez-vous trouver vos peines légères ou plutôt douces et agréables ? Venez avec moi un instant au pied de la croix, sur laquelle nous avons été enfantés en Jésus-Christ. Etes-vous méprisé ? Voyez votre Dieu entre les mains des Juifs, traîné par les cheveux, jeté contre les murs, les yeux bandés, les mains liées derrière le dos, frappé de grands coups de poings et de bâtons, tandis qu'on lui demande qui l'a frappé ? Êtes-vous pauvre ? Eh bien ! voyez ce Dieu dans une crèche, couché sur un peu de paille. En voulez-vous davantage ? Portez vos regards sur la croix, et vous verrez ce Dieu mourir dépouillé de ses vêtements. Êtes-vous calomnié ? Écoutez les blasphèmes et les malédictions que l'on vomit contre un Dieu, venu sur la terre pour l'inonder de bénédictions. Tout ce que l'on dit contre lui est faux ; et comment se venge-t-il ? En priant pour ceux qui le calomnient. Êtes-vous dans les souffrances, les infirmités ? Levez vos yeux sur cette croix, considérez votre Dieu attaché, mourant de la mort la plus cruelle et la plus douloureuse. Mon Père, pardonnez, de grâce, à ceux qui me font mourir : c'est pour eux que je perds la vie, c'est pour leurs péchés que je souffre. Que souffrons-nous, mes amis, si nous le comparons à ce que Jésus-Christ a enduré pour nous ?

Ah ! M.F., que les saints connaissaient bien mieux que nous le prix des souffrances !... Voyez saint Jean de la Croix, frappé par ses religieux jusqu'à tomber dans son sang. Notre-Seigneur lui apparaît et lui dit : « Jean, que veux-tu que je te donne, pour tout ce que tu souffres avec tant d'amour ? » – « Ah ! Seigneur, de grâce, ne diminuez pas mes souffrances ; mais, au contraire, faites pour toute récompense, que je souffre toujours davantage, puisque vous, l'innocence même, avez enduré tant de tourments ». Saint Bernard ne pouvait regarder la croix sans verser des larmes en voyant ce qu'un Dieu avait souffert pour nous. Écoutez ce que Jésus-Christ dit un jour à saint Pierre, martyr, lorsqu'il se plaignait des outrages qu'on lui faisait : « Et moi, Pierre, qu'ai-je fait lorsqu'on m'a crucifié ? » Oui, M.F., au pied de la croix nous apprendrons ce qu'est le péché, le prix de notre âme et l'amour d'un Dieu pour les hommes. C'est au pied de la croix que nous trouverons les plus douces consolations dans nos peines, les plus grandes forces dans nos tentations, et à l'heure de la mort, la plus ferme confiance. Venons donc souvent au pied de cette croix répandre notre cœur et nous y apprendrons ce qu'un Dieu a fait pour nous, et ce que nous devons faire pour lui.

2° J'ai dit en premier lieu qu'au pied de la croix nous apprendrons ce qu'est le péché, et l'horreur que nous devons en avoir. Le feu de l'enfer, il est vrai, semble nous faire comprendre quelque chose de son énormité, puisque, pour une seule pensée d'orgueil qui aura duré à peine une ou deux minutes, si nous mourons dans ce péché, nous serons condamnés à aller brûler dans les brasiers allumés par la colère d'un Dieu Tout-Puissant. Une personne aura volé cinquante sous ou trois francs à son voisin ; si, le pouvant, elle ne l'a pas rendu, ce péché seul la précipitera pour jamais dans les abîmes. Et ainsi de tous les autres péchés : cela fait frémir O mon Dieu, que l'homme qui le commet est aveugle ! Mais plus aveugle encore est celui qui l'a commis, et, se voyant dans cet état, pousse la fureur jusqu'à y rester. Cependant j'ose vous dire que l'amour d'un Dieu mourant sur la croix, nous montre d'une manière encore plus sensible, la malice et la fureur du péché. En effet, si nous considérons tout ce que Jésus-Christ a souffert pour l'expier : les humiliations, les outrages, les blasphèmes qu'on a vomis contre lui, son crucifiement et sa mort, l'on peut dire : Il n'y a que Dieu pour savoir ce qu'est le péché. En second lieu, j'ai dit que la croix nous montre l'amour infini d'un Dieu pour ses créatures. Ah ! mes enfants, nous dit-il du haut de la croix sur laquelle il est cloué ; voyez si vous pouvez trouver un amour semblable au mien ; pouvais-je faire plus, que de mourir pour vous ? Ah ! Si nous regardions cette croix avec les yeux de la foi, pourrions-nous ne pas nous écrier comme saint Paul : O croix sainte et sacrée ! ô croix d'amour, que de biens vous nous apportez ! Ah ! Mes enfants, vous n'aimeriez pas votre Dieu ! Oui, M.F., si nous aimions véritablement notre Dieu, nous ne vivrions que pour lui ! En cela je veux dire que nous devons le prendre pour modèle, être contents de nous voir humiliés, méprisés, calomniés, et

loin de nous venger, regarder tout cela, au contraire, comme venant de la main de Dieu, et comme une grande grâce qu'il nous accorde. Si vous vouliez imiter Jésus-Christ, vous fuiriez les plaisirs, les bals, les danses, les jeux et les cabarets ; car Jésus-Christ a condamné tout cela, par l'exemple d'une vie pénitente et retirée. Imiter Jésus-Christ et vous ne craignez point la mort ; au contraire, ce sera un bonheur puisqu'elle vous réunira à lui. Si vous vivez sans vous attacher aux choses de la terre, votre cœur sera tout pour le ciel.

J'ai dit ensuite, M.F., que la croix fera toute la consolation du chrétien qui l'aura portée avec joie pendant sa vie. En effet, où sera votre ressource dans ce terrible moment qui décidera de votre sort éternel ? Où porterez-vous vos regards, où adresserez-vous vos soupirs et vos prières, si ce n'est vers la croix ? Qu'exposera-t-on à vos yeux, que mettra-t-on entre vos mains, que vous appliquera-t-on sur les lèvres ? Rien autre, M.F., que la croix. Quel nom vous fera-t-on prononcer dans ce moment ? Le nom de Jésus et de Jésus crucifié. Oh ! Quelle consolation pour un chrétien de tenir en mourant une croix entre ses mains, si elle a été pendant sa vie le sujet de ses méditations et de son amour ! Alors il pourra dire à son Juge : « Seigneur, vous voyez que je n'ai jamais fui ou méprisé votre croix ; je l'ai portée avec plaisir ; les humiliations, les injures et les souffrances, loin de m'abattre et me décourager, m'ont rempli de joie et de courage. » O mon Dieu, si nous pouvions comprendre combien les croix nous sont un grand bienfait de votre main ! Ne perdons jamais de vue, M.F., qu'à la mort, la croix sera notre seule ressource. Mais aussi quel désespoir pour celui qui, à sa dernière heure, verra cette croix qu'il aura méprisée pendant sa vie et dont il aura rougi par crainte d'une raillerie ! Quel désespoir lorsque Jésus-Christ va confronter sa vie avec celle de ce pécheur ! Lorsqu'il opposera son humilité et les mépris qu'il a endurés, à l'orgueil de ce pécheur, sa pauvreté à l'avarice, sa pureté aux actions infâmes, le pardon de ses ennemis aux vengeances, ses pénitences et ses larmes aux plaisirs, ses jeûnes aux gourmandises de ce misérable ! Que deviendront alors ces pauvres malheureux, qui, pendant leur vie, n'auront eu aucun trait de ressemblance avec leur Sauveur ?... O mon Dieu ! Peut-on penser à cela, et ne pas mourir de douleur !... Un Dieu vit et meurt dans les souffrances, et un chrétien, quoique chargé de péchés, ne veut rien souffrir !... Hélas ! Que de repentirs à l'heure de la mort ! Mais il sera trop tard.

II. – Je vais vous parler maintenant des croix visibles, et vous donner la raison de leur multiplicité, de leur bénédiction et de si grands honneurs que l'Église leur rend. Si les croix intérieures sont si nombreuses, si les croix visibles, images de celle où notre Dieu est mort, sont aussi en grand nombre ; c'est afin que nous ayons toujours présent à la pensée que nous sommes les enfants d'un Dieu crucifié. Ne soyons pas étonnés, M.F., des honneurs que l'Église rend à ce bois sacré, qui nous procure tant de grâces et de si grands avantages. Nous voyons que l'Église fait le signe de la croix dans toutes les cérémonies, dans l'administration de tous les sacrements. – Pourquoi cela ? Me direz-vous. – Mon ami, le voici : c'est que toutes nos prières et tous les sacrements tirent de la croix leur force et leur vertu. Pendant le saint Sacrifice de la sainte Messe, qui est l'action la plus grande, la plus auguste et la plus sublime de toutes celles qui peuvent glorifier Dieu, à chaque instant le prêtre fait le signe de la croix. Dieu veut que nous n'en perdions jamais le souvenir, comme le moyen le plus sûr de notre salut et l'instrument le plus redoutable au démon. Il nous a même créés en forme de croix, afin que tout homme fût l'image de cette croix, sur laquelle Jésus-Christ est mort pour nous sauver. Voyez comme l'Église s'empresse d'en multiplier le nombre elle en fait l'ornement spécial de nos églises, de tous ses autels ; elle les place sur les endroits les plus élevés, pour nous montrer le triomphe remporté sur l'ennemi de notre salut. Quoi de plus touchant que ce monument glorieux, qui nous met devant les yeux l'abrégé de toutes les souffrances de notre bon Sauveur ? Ne semble-t-il pas nous dire : Voyez, mes enfants, ce que j'ai fait pour mériter vos hommages ! O mon Dieu, un tel spectacle n'est-il pas capable de toucher le cœur le plus dur et le plus enfoui dans les ordures du péché ? O mon Dieu, qu'un cœur tant soit peu sensible y trouve de consolations et de larmes ! Un chrétien pourrait-il jeter les yeux sur ce bois sacré, sans sentir se réveiller en lui les remords de la conscience, sans reconnaître ce qu'il est et ce qu'il doit faire ?

1° Pourquoi place-t-on des croix près des villes et des villages ? C'est pour montrer la profession publique qu'un chrétien doit faire de la religion de Jésus-Christ, et pour rappeler aux passants qu'ils ne doivent jamais perdre le souvenir de la mort et de la passion du Sauveur. Ce signe salutaire nous distingue des idolâtres, comme autrefois la circoncision distinguait le peuple juif d'avec les infidèles. Aussi voyons-nous que dès que l'on veut détruire la religion, l'on commence par renverser ces monuments. Les premiers chrétiens regardaient comme leur plus grand bonheur de porter sur eux ce

signe salubre de notre Rédemption. Autrefois, les femmes, les filles portaient une croix dont elles faisaient leur ornement le plus précieux: elles la suspendaient à leur cou, montrant par là qu'elles étaient les servantes d'un Dieu crucifié. Mais, à mesure que la foi a diminué, et que la religion s'est affaiblie, ce signe sacré est devenu rare, ou, pour mieux dire, a presque disparu. Voyez comme le démon entraîne au mal par degré. Elles ont commencé à retrancher l'image du Crucifié et de la sainte Vierge, et se sont contentées de porter une croix qu'elles appellent papillon. Après cela, le démon les a poussées plus loin : elles ont pris pour remplacer ce signe sacré, une chaîne, qui n'est autre chose qu'un ornement de vanité, et qui, bien loin d'attirer sur elles les bénédictions du Ciel, ne fait, au contraire, que les engager dans les voies et les embûches du démon. Voyez la différence, entre une chaîne et une croix : par la croix, nous sommes devenus enfants libres ; par la croix, Jésus-Christ nous a délivrés de la tyrannie du démon, où le péché nous avait conduits. La chaîne, au contraire, est un signe d'esclavage ; c'est-à-dire que par cet instrument de vanité, nous quittons Dieu en nous donnant au démon. Seigneur ! que le monde a changé depuis les premiers chrétiens, qui se faisaient un honneur et une sainte joie de porter ce signe sacré de notre religion !...

2° L'intention de l'Église est que nous ayons tous des croix dans nos maisons, pour ne jamais perdre de vue que nous sommes chrétiens et disciples d'un Dieu crucifié. On connaît vite si la religion règne dans une maison, par les croix et les images que l'on y trouve. En entrant dans une maison, je cherche des yeux, tout autour, le signe de notre Rédemption. Si je ne le trouve point, je ne puis m'empêcher de déplorer le malheur de la maison et de ceux qui sont dedans. Oh ! M.F., que la présence et la vue d'une croix est salutaire ! Souvent, il ne faut qu'un regard sur un crucifix, pour adoucir les peines les plus profondes et les plus douloureuses, pour nous faire faire les sacrifices les plus grands, et pratiquer les vertus les plus sublimes. Qui pourrait encore avoir le courage de satisfaire une passion quelle qu'elle soit, en voyant un Dieu cloué sur une croix ? Qui trouverait trop grande ses souffrances, en considérant un Dieu dont le corps est tout en lambeaux par les coups qu'il a reçus dans sa flagellation ? Qui pourrait trouver difficile la pratique de la vertu, en voyant un Dieu qui n'a rien commandé qu'il n'ait commencé à pratiquer lui-même. Personne donc, ne doit laisser sa maison sans ce signe salutaire, afin que tous ceux qui entrent puissent reconnaître que vous êtes chrétiens, et que vous en faites profession publique. Un chrétien vertueux doit avoir un beau crucifix, quelques belles images, et les regarder comme le plus bel ornement et l'honneur de sa maison. De temps à autre portez vos regards sur les images ou le crucifix, faites une petite réflexion sur ce que Jésus-Christ a souffert pour nous et combien il nous a aimés. En voyant l'image de la Sainte Vierge, car vous ne devez jamais laisser vos maisons sans une représentation de cette bonne Mère, priez-la de vous recevoir vous et votre famille sous sa sainte protection. Quand vous considérez les images des saints, pensez aux vertus qu'ils ont pratiquées, aux pénitences qu'ils ont faites pendant leur vie, pour mériter le bonheur dont ils jouissent maintenant dans le ciel. Que doit-on penser d'une maison où l'on ne trouve ni Christ, ni autre signe de religion ? Hélas ! on pense qu'elle est habitée par des gens qui ont perdu la foi, qui sont devenus les ennemis de la croix, et ne sont plus chrétiens que de nom. Ah ! combien est grand le nombre de ceux qui ne sont plus chrétiens que de nom, et dont la conduite est semblable à celle des païens !

Ah ! me direz-vous, c'est un peu fort ! Nous ne sommes pas fâchés d'être chrétiens, au contraire : expliquez-nous comment nous n'avons plus que le titre de chrétien ? – Eh ! Mes amis, c'est facile. C'est lorsque vous craignez de faire vos actes de religion devant le monde, et que, vous trouvant dans une maison, vous n'osez pas faire le signe de croix avant de manger, ou, bien que, pour le faire, vous vous tourniez de l'autre côté, crainte d'être aperçu et raillé ; c'est lorsque, entendant sonner l'Angélus, vous faites semblant de ne pas l'entendre, et vous ne le dites pas, de peur qu'on ne se moque de vous. Ou encore, lorsque le bon Dieu vous donne la pensée d'aller vous confesser, vous dites: « Oh ! je n'y vais pas, l'on se moquerait de moi. » Si vous vous comportez de cette manière, vous ne pouvez pas dire que vous êtes chrétiens. Non, mes amis, vous êtes, comme autrefois les Juifs, rejetés, ou plutôt, vous vous êtes séparés vous-mêmes ; vous n'êtes que des apostats ; votre langage le prouve, et votre manière de vivre le manifeste assez clairement. Pourquoi, M.F., avait-on donné le nom d'apostat à l'empereur Julien ? – C'est, me direz-vous, parce qu'il était d'abord chrétien et qu'ensuite il vécut comme les païens. – Eh bien ! Mes amis, quelle différence y a-t-il entre votre conduite et celle des païens ? Savez-vous quels sont les vices ordinaires chez les païens ? Les uns, corrompus par le vice infâme de l'impureté, vomissent de leur bouche toutes sortes d'abominations ; les autres, adonnés à la gourmandise, ne recherchent que les bons morceaux ou se remplissent de vin ; toute l'occupation de

leurs filles n'est que dans la parure et le désir de plaire. Que pensez-vous, M.F., de cette conduite ? – C'est la conduite de personnes qui n'ont point l'espérance d'une autre vie. -Vous avez raison. Et quelle différence y a-t-il entre votre vie et la leur ? Si vous voulez parler franchement, vous conviendrez qu'il n'y en a aucune, et que, par conséquent, vous n'êtes chrétiens que de nom. O mon Dieu ! que vous avez peu de chrétiens pour vous imiter ! Hélas ! S'il y en a si peu pour porter leur croix, il y en aura aussi bien peu pour vous bénir pendant l'éternité.

3° On plante des croix bénites dans les champs, et on en place dans les endroits où sont les récoltes : la raison en est que nos péchés semblent continuellement presser la justice de Dieu pour attirer sur nous les fléaux de sa colère ; les grêles, les gelées, les sécheresses, les inondations. Comme par la croix le Fils de Dieu nous a réconciliés avec son Père, et nous a mérité les trésors célestes ; l'intention de l'Église est, en les plaçant dans les champs, d'en écarter les calamités. La bénédiction qu'elles reçoivent est pour demander à Dieu de ne pas détourner ses yeux miséricordieux des champs où elles sont plantées, et d'y répandre ses bénédictions. Mais ce n'est pas tout de planter des croix, il faut encore le faire avec piété, avec foi, et surtout ne pas être alors en état de péché ; vous êtes sûrs que si vous les plantez avec de tels sentiments, le bon Dieu bénira vos terres et les garantira de malheur temporel. Si vos croix ne produisent pas l'effet que vous deviez en attendre, ce n'est pas difficile à concevoir, c'est que vous allez les planter sans foi, sans piété ; c'est qu'en les plantant, vous n'avez peut-être pas même dit un *Pater* et un *Ave* à genoux ; ou, si vous avez prié, c'est peut-être un genou à terre et l'autre en l'air. Si cela est, comment voulez-vous que le bon Dieu bénisse vos récoltes ? Mais lorsque vous les retrouvez, c'est bien une autre abomination !... Oh ! que la religion a donc perdu de son ancienne beauté ! Oui, ces croix sont vraiment plantées dans des champs de païens, et non de chrétiens. O mon Dieu ! Dans quel malheureux siècle sommes-nous donc arrivés !...

Lorsque l'Église institua cette sainte cérémonie, chacun enviait le bonheur de placer ces croix dans son champ, on le faisait avec le respect le plus profond. Lorsqu'on les retrouvait, soit en moissonnant, soit en vendangeant, on se prosternait la face contre terre pour adorer Jésus-Christ, mort sur la croix pour nous, et on exprimait ainsi sa reconnaissance de ce qu'il avait bien voulu conserver et bénir la récolte. Tous, les larmes aux yeux, baisaient le signe sacré de notre Rédemption. Hélas ! mon Dieu, ce n'est plus ainsi que les chrétiens, vous témoignent, leur reconnaissance ! Oserai-je le dire ? Ils imitent Judas et les Juifs ! Ils ressemblent aux Juifs, lorsqu'ils fléchissaient le genou pour insulter sa royauté ; ils imitent Judas, qui le baisa avec une bouche souillée des plus grands crimes. Les uns et les autres ne lui rendaient ce semblant de respect que par dérision ; n'est ce pas là vraiment ce que vous faites quand vous rencontrez une croix ? Au lieu de témoigner à Dieu votre reconnaissance de ce qu'il a bien voulu bénir et conserver les fruits de la terre ; n'est-ce pas une injure que vous lui faites, que de la baiser en riant ? N'est ce pas faire acte de dérision ou plutôt, d'idolâtrie, que de présenter une poignée de blé, comme si vous encensiez la personne qui tient la croix. Allez, malheureux, ou dans ce monde ou dans l'autre, le bon Dieu vous punira. Pères de famille, ne vous avais-je pas dit, il y a deux ans, qu'au moment de la moisson, vous deviez prendre toutes les croix qui sont dans vos champs, afin d'éviter leur Profanation ? Ne vous avais-je pas recommandé de les remettre sur vos gerbiers, et, quand vous avez battu votre blé, de les faire brûler, dans la crainte qu'elles ne fussent profanées ? Si vous n'avez pas fait cela, vous êtes très coupables ; vous devez ne pas manquer de vous en confesser. Hélas ! qui pourrait compter toutes les horreurs qui se commettent au moment de la moisson, ou des vendanges, dans ces moments où Dieu, dans sa bonté et sa charité, couvre la terre des dons de sa providence ! L'homme ingrat semble redoubler alors ses injures, et multiplier ses outrages. Comment osez-vous murmurer de ce que vos récoltes manquent, de ce que la grêle ou la gelée vous les enlèvent ? Ah ! plutôt, soyez dans l'étonnement, de ce que, malgré tant de péchés, le bon Dieu veut encore vous donner votre nécessaire, et bien plus qu'il ne faut encore ! O mon Dieu, que l'homme est misérable et aveugle !

4° Le signe de la croix est l'arme la plus terrible contre le démon ; aussi, l'Église veut-elle que, non seulement nous l'ayons continuellement devant les yeux, pour nous rappeler ce que notre âme vaut, ce qu'elle a coûté à Jésus-Christ ; mais encore que nous le fassions à tout moment sur nous-mêmes : en nous couchant, lorsque nous nous éveillons la nuit, lorsque nous nous levons, quand nous commençons nos actions, et surtout lorsque nous sommes tentés. Nous pouvons dire qu'un chrétien qui fait le signe de la croix avec des sentiments de piété, c'est-à-dire, bien pénétré de l'action qu'il accomplit, fait trembler tout l'enfer. Une personne tentée qui fait ce signe de notre salut avec une foi

vive peut dire qu'elle écrase les démons et réjouit toute la cour céleste. Voyez saint Antoine, à qui les démons, faisaient une guerre rude et continuelle ; de quels moyens se servait-il pour se défendre, sinon du signe de notre Rédemption ? Un jour que les démons le tentaient, il leur dit : « Que vous êtes peu de chose ! Moi qui ne suis qu'un pauvre solitaire, pouvant à peine me tenir droit, accablé par la pénitence, d'un seul signe de croix je vous mets tous en déroute ». Il est raconté dans la vie de sainte Justine, que Cyprien le magicien, épris de sa beauté, s'était vendu au démon, pour qu'il employât tous ses artifices afin de la porter au mal. Le démon ne tarda pas à lui avouer qu'il ne pouvait rien sur elle, parce que, à la première tentation, elle faisait le signe de la croix, et qu'ainsi elle rendait ses efforts inutiles. Mais quand nous faisons le signe de la croix, il faut le faire non par habitude, mais avec respect, avec attention, en pensant à ce que nous faisons. O mon Dieu ! De quel saint tremblement ne serions-nous pas pénétrés, si, en le faisant sur nous, nous nous rappelions que nous prononçons tout ce que nous avons de plus saint et de plus sacré dans notre religion ! Voyez de quelle dévotion nous serions pénétrés, si nous pensions que nous nommons les trois personnes de la très sainte et très adorable Trinité : le Père, qui nous a créés et tirés du néant comme tout ce qui existe ; le Fils, qui a pris un corps et une âme dans le sein de la très sainte Vierge, qui s'est sacrifié pour nous sauver tous de l'enfer, et nous mériter un bonheur éternel ; le Saint-Esprit, qui fait de notre cœur son temple, à qui nous sommes redevables de toutes les bonnes inspirations et de tous les bons désirs que nous avons. Voyez. M.F., si vous faisiez toutes ces réflexions combien vous seriez pénétrés d'amour et de reconnaissance envers ce Dieu en trois personnes, surtout lorsque, entrant à l'église, vous prenez de l'eau bénite. Oh ! s'il en était ainsi, l'on n'entrerait qu'en tremblant. C'est pourquoi, lorsque vos enfants commencent à remuer les bras, il faut bientôt leur faire former ce signe sacré, et leur en inspirer le plus grand respect.

5° Vous me demanderez peut-être ce que veulent dire ces mots : Invention de la sainte Croix, Exaltation de la sainte Croix ? Mes amis, ce sont deux fêtes dont l'une se fait le 3 mai, et l'autre le 14 septembre. Voici l'origine de la première : Il y avait 326 ans que Jésus-Christ était mort, l'empereur Constantin combattant contre le tyran Maxence, vit dans les airs une croix plus brillante que le soleil, et sur laquelle étaient écrites ces paroles : « Par ce signe, tu seras victorieux de ton ennemi. » L'empereur, frappé d'un tel prodige, fit aussitôt peindre ce signe sacré sur ses armes et ses drapeaux, et remporta une victoire éclatante. Sainte Hélène, sa mère, conçut envers la croix de Jésus-Christ une telle dévotion, qu'elle ne se donna plus de repos qu'elle ne l'eût trouvée. Elle alla donc à Jérusalem. Dieu lui ayant fait connaître le lieu où elle était, après de pénibles recherches, elle la trouva ainsi que les deux autres croix des larrons. Afin de distinguer quelle était celle du Sauveur, on apporta un mort qui, étant mis sur les deux premières, ne ressuscita point. Mais lorsqu'on l'eut déposé sur la troisième, le mort se leva et se mit à marcher. Cette croix a été la source d'un nombre infini de miracles. Saint Jean Chrysostome l'appelle l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, la consolation des pauvres, l'espoir des riches, la confusion des orgueilleux et le tourment de l'enfer. O mes enfants, nous dit saint Epiphane, gravons ce signe salutaire sur le sommet de nos portes, sur nos fronts, sur notre bouche, sur notre poitrine ; revêtons-nous souvent de cette armure impénétrable contre le démon. Ne restons jamais sans avoir sur nous ce signe sacré. Dieu, pour nous montrer combien il tenait à ce que le bois sacré sur lequel il est mort, fût vénéré dans tout l'univers comme une source de bénédiction, a permis que, pendant plusieurs siècles, le bois de la sainte croix ne diminuât pas, malgré que l'on en eût pris sans cesse. Dans la suite, lorsque cette sainte relique eut été exposée dans tout le monde chrétien, elle diminua ; maintenant il est à croire qu'il n'y a pas de pays où l'on ne possède un morceau de ce bois sur laquelle Jésus-Christ a opéré notre salut. Telle est l'origine de cette fête qui s'appelle l'Invention de la sainte Croix, parce que c'est le jour qu'elle a été trouvée par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. La fête que l'on célèbre le 14 septembre, rappelle que cette sainte croix étant restée quatorze ans chez les Barbares, qui l'avaient enlevée de Jérusalem, l'empereur Héraclius, victorieux des Perses, formula dans le traité de paix qu'on lui rendrait ce bois sacré. On le rapporta en triomphe à Jérusalem, et voilà pourquoi l'on fait, le 14 septembre, la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Les saints, M.F., ont tous aimé la croix, ils y ont trouvé leur force et leur consolation. Voyez sainte Liduine à qui trente-huit ans de souffrances ne semblent qu'un éclair, tant son cœur se dilate dans cette source d'amour.. – Mais, me direz-vous, faut-il donc avoir toujours quelque chose à souffrir ? Tantôt la maladie ou la pauvreté ; tantôt la médisance ou la calomnie ; une perte de bien ou une infirmité ? – On vous calomnie, mon ami, on vous accable d'injures: on vous fait tort, tant mieux. C'est bonne marque ; ne vous tourmentez pas: vous êtes dans le chemin qui mène au ciel. Savez-vous quand

il faudrait pleurer ? Je ne sais pas si vous le comprendrez ; mais ce serait précisément si, au contraire vous n'aviez rien à souffrir, que tout le monde vous estimât et vous respectât ; vous devriez porter envie à ceux qui ont le bonheur de passer leur vie dans la souffrance, les mépris et la pauvreté.

Oubliez-vous donc que, dans votre baptême, vous avez accepté une croix, que vous ne devez quitter qu'à la mort, et que c'est la clef dont vous vous servirez pour ouvrir la porte du ciel ? Oubliez-vous donc ces paroles du Sauveur : « Mon fils, si vous voulez venir après moi, prenez votre croix et suivez-moi, » non un jour, non une semaine, ni une année, mais toute votre vie ? Les saints avaient peur de passer quelques instants sans souffrir, parce qu'ils regardaient ce temps là comme perdu. D'après sainte Thérèse, l'homme n'est en ce monde que pour souffrir, et dès qu'il cesse de souffrir, il doit cesser de vivre. Saint Jean de la Croix demande à Dieu avec larmes, pour toute récompense de ses travaux, de lui faire la grâce de souffrir toujours davantage.

De tout cela, M.F., que devons-nous conclure ? Le voici. Prenons la résolution de porter un grand respect à toutes les croix qui sont bénites, et qui nous représentent en abrégé tout ce que notre Dieu a souffert pour nous. Rappelons-nous que de la croix découlent toutes les grâces qui nous sont accordées, et que, par conséquent, une croix bénite est une source de bénédictions ; que nous devons faire souvent sur nous le signe de la croix, et toujours avec un grand respect ; et enfin, que jamais nos maisons ne restent dépourvues de ce symbole salutaire. Inspirez à vos enfants, M.F., le plus grand respect pour la croix et, sur vous-mêmes, ayez toujours une croix bénite, elle vous gardera du démon, du feu du ciel et de tout danger. Ah ! M.F., que cette croix donne de forces à ceux qui ont la foi !... Qu'à la vue de cet instrument de salut les souffrances sont peu de choses !... O belle et précieuse Croix ! Que d'heureux vous faites, même en ce monde, et que de saints pour l'autre !... Ainsi soit-il.

24 JUIN FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Dieu est admirable dans ses saints.

Mirabilis Deus in sanctis suis.

(Ps. LXVII, 36.)

Tel fut le langage du Prophète-Roi, en considérant la grandeur des biens et des grâces que Dieu accorde à ceux qui l'aiment. Oui, sans doute, M.F., tout ce que Dieu a fait est admirable : tout nous annonce un Dieu infini en sagesse, en puissance, en miséricorde et en toute sorte de perfections. Mais, nous pouvons affirmer que dans ses saints il a fait quelque chose de plus particulier, ou, pour mieux dire, il a voulu retracer en eux toutes les vertus que Jésus-Christ son Fils a pratiquées pendant sa vie mortelle. En effet, voulons-nous connaître quelle a été sa vie cachée ? Allons trouver ces anciens solitaires dont les cheveux ont blanchi dans les forêts, et nous verrons en eux ses propres vertus. Voulons-nous connaître, du moins en partie, la beauté et l'estime qu'il a fait de la plus belle des vertus, la pureté ? Entrons dans les monastères, et nous verrons des personnes de l'un et de l'autre sexe crucifier sans cesse leur chair, pour conserver en eux une si belle vertu. Voulons-nous connaître sa vie apostolique ? Considérons tous ces apôtres et tous ces missionnaires, qui traversent les mers pour annoncer l'Évangile aux idolâtres, qui sacrifient leur santé et leur vie pour sauver ces pauvres âmes. Désirons-nous avoir une idée de la vie souffrante de Jésus-Christ ? Allons trouver ces foules de martyrs, voyons leurs supplices : les uns meurent sur des chevalets ou des brasiers ardents, les autres sont moulus entre les dents des lions, ou encore expirent au milieu des plus affreux tourments. Oui, M.F., il nous semble revoir en tous ces saints, la vie propre de Jésus-Christ. C'est précisément ce qui faisait dire d'avance au saint Roi-Prophète : « O mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos saints ! » Cependant, M.F., nous pouvons dire que saint Jean-Baptiste, dont nous faisons la fête, et que nous avons le bonheur d'avoir pour protecteur particulier, renferme en lui seul toutes les vertus des autres

saints. La vie du Sauveur a été tout employée à plaire à son Père, à sauver les âmes et à faire pénitence : telle aussi a été la vie de saint Jean-Baptiste. La vie de Jésus-Christ a été pure ; pure a été celle de saint Jean-Baptiste. Dès l'âge le plus tendre, il se retira dans le désert, dont il ne sortit que pour combattre le péché et mourir pour son Dieu, avant que son Dieu ne mourût pour lui. Jésus-Christ est mort pour réparer la gloire de son Père : saint Jean est mort pour soutenir les droits de son Dieu. Oh ! M.F., que de vertus l'on découvre dans ce grand saint ! Il est vrai que Marie tient le premier rang après son Fils ; mais nous pouvons dire qu'après Marie, saint Jean-Baptiste tient le premier rang. Pour vous engager, M.F., à avoir une grande confiance à cet incomparable saint, je vais vous faire connaître quelques-unes des grâces que le bon Dieu lui a faites, de préférence aux autres élus.

Si nous voulons faire l'éloge de certains saints, nous commençons à montrer les vices auxquels ils se sont d'abord abandonnés ; puis nous tâchons de les noyer dans leurs larmes, et de les couvrir par les pénitences qu'ils ont pratiquées pendant le reste de leur vie. Nous voyons d'un côté la faiblesse humaine, et de l'autre la puissance de la grâce. Parlons-nous de sainte Madeleine ? Nous commençons par raconter sa misérable vie, ensuite les larmes qu'elle a versées et les pénitences qu'elle a faites pour apaiser la justice de Dieu. Vous parlons-nous de saint Pierre ? Nous vous disons qu'après avoir eu le malheur de renier son divin Maître, il pleura amèrement, et sa pénitence dura autant que sa vie. Leurs larmes et leurs pénitences nous consolent ; mais cependant leurs péchés nous affligent, parce qu'ils ont offensé un Dieu si bon et qui mérite tant d'être aimé ! Mais, M.F., chez notre bon et grand saint Jean-Baptiste, nous ne trouvons rien qui puisse nous attrister. Tout doit, au contraire, nous réjouir ; car nous ne voyons en lui que du bien et point de mal : il n'a que des vertus et point de péchés. On ne commence à compter les vertus des autres saints et leurs pénitences qu'à partir d'un certain âge ; mais, de saint Jean-Baptiste, nous pouvons commencer à dire des merveilles, même avant sa naissance. Oh ! M.F., qu'il fait bon louer un saint dans lequel nous ne voyons que les vertus les plus sublimes ! Mais la grande difficulté que nous trouvons à faire l'éloge de saint Jean-Baptiste, c'est que ses vertus sont portées à un si haut degré de perfection et tellement au-dessus des connaissances de l'homme, qu'il nous semble téméraire de vouloir entreprendre d'en dire quelque chose. Ne devrions-nous pas nous contenter de louer et de bénir le Seigneur, qui l'a distingué de tous les autres saints d'une manière si extraordinaire ? Saint Jean-Baptiste est le seul homme qui soit resté si peu de temps sous la tyrannie du péché ; il n'avait encore que six mois, lorsque Jésus-Christ vint lui-même le sanctifier dans le sein de sa mère : grâce qui n'a été accordée qu'à lui seul. L'on dit bien que le prophète Jérémie a été sanctifié dans le sein de sa mère, mais les saints Pères doutent que ce soit de la même manière. Pour vous donner une idée de la grandeur de notre saint, je vous dirai qu'il fut l'ambassadeur du Père éternel, qui l'envoya pour annoncer la venue de son Fils sur la terre. Oui, M.F., ce grand saint fut comme cette belle étoile du matin, annonçant le lever du soleil qui doit réchauffer la terre et ranimer la nature. Le ciel fit tant de cas de saint Jean-Baptiste, qu'il employa tout ce qu'il y avait de plus grand dans sa cour, pour annoncer sa venue. Ce fut ce même ange qui annonça la conception du Sauveur et celle de saint Jean. Ce fut, nous pouvons le dire, un enfant tout céleste : il a été formé dans le sein d'une mère, la plus sainte que la terre ait jamais portée, après la sainte Vierge. Ce fut là plutôt l'ouvrage de la grâce que celui de la nature ; car ses parents étaient fort avancés en âge et hors d'état d'avoir des enfants.

Saint Augustin demande pourquoi l'on célèbre la naissance de saint Jean-Baptiste, tandis que, pour tous les autres saints, la fête ne se célèbre que le jour de leur mort ? « C'est, nous dit-il, que les autres saints n'ont pas été choisis de Dieu ni avant de naître, ni même en naissant, mais seulement dans le cours de leur vie, après bien des combats et des pénitences ; saint Jean-Baptiste, au contraire, a été choisi de Dieu, non seulement en naissant, mais même avant de naître ; avant de voir le jour, il est prophète ; il est encore dans le sein de sa mère, que déjà il reconnaît le Sauveur du monde, lui-même encore dans le sein de la très sainte Vierge. »

Oui, M.F., disons-le, avant que ses yeux fussent ouverts, il contemplait son Dieu et son Sauveur, promis depuis tant de siècles. Aussi voyons-nous que sa vie a été un prodige continuel. Sa naissance fut semblable à ce beau soleil qui paraît tous les jours, portant de toute part la joie et la fécondité. Son berceau fut comme une montagne de baume, qui répand ses parfums jusqu'aux extrémités de la terre. En effet, quand saint Jean vint au monde, tous ses parents, tous ceux des environs étaient ravis d'admiration ; on les entendait se dire les uns aux autres : « Que va devenir un jour cet enfant ? Vraiment, la main toute-puissante de Dieu est sur lui » Oui, M.F., de quelque côté que nous considérions

ce saint, nous ne voyons rien en lui que de grand. 1° Il est grand par le nom de Jean qui lui fut donné ; 2° il est grand par les grâces dont le ciel l'a comblé ; 3° il est grand par la mission que Dieu lui a assignée ; 4° il est grand par les vertus sublimes qu'il a pratiquées ; 5° il est grand devant Dieu ; 6° il est grand devant les hommes ; 7° enfin, il est grand dans sa mort. N'est-ce pas un abîme de grandeurs ? N'ai-je pas raison de vous dire qu'on gagnerait tout autant de garder le silence, que de vouloir entreprendre l'éloge d'un si grand saint, tant ses vertus et ses privilèges sont au-dessus des connaissances d'un mortel ! Oh ! Que de grâces, M.F., nous pouvons obtenir du ciel par sa protection ! Je dis donc 1° que saint Jean est grand par le nom que l'ange lui a donné. Ce fut le Père éternel qui lui choisit ce nom, pour nous montrer que cet enfant serait tout céleste. Le nom de Jean signifie grâces, bénédiction, privilège extraordinaire. 2° Je dis qu'il est grand par les faveurs que le ciel lui accorda. Le bon Dieu, en effet, ne suivit point les lois ordinaires pour effacer en lui le péché originel : il fut sanctifié dans le sein de sa mère. Saint Ambroise nous dit que la grâce de Dieu l'anime, même avant d'avoir la vie, et saint Pierre Chrysologue, que Dieu le met dans le ciel avant que ses pieds ne touchent la terre ; il lui donne l'esprit divin avant l'esprit humain, et lui fait présent de sa grâce avant que la nature ait formé son corps. Oui, ajoute ce grand saint, Dieu le fait vivre en lui avant qu'il ne vive de la vie naturelle. Mais si nous voulons avoir de cette grandeur une idée encore plus sublime, il faut considérer que Jésus-Christ lui-même, comme homme, lui a mérité ces grâces, et que la sainte Vierge fut choisie par le Père éternel pour en être la dépositaire. Oh ! M.F., que de grâces, que de vertus, que de grandeurs renfermées dans un seul saint ! ... A peine Jésus-Christ est-il conçu dans le sein de sa mère, qu'il part, ou plutôt il lui commande d'aller promptement trouver sa cousine Élisabeth, afin de sanctifier son précurseur. « Il semble, dit saint Pierre Damien, que le Fils de Dieu n'est venu sur la terre que pour celui-là seul : il laisse tous les autres hommes pour ne chercher que saint Jean. » Il donne une force extraordinaire à sa Mère pour traverser les montagnes de la Judée, ce qu'elle fait avec une vitesse incroyable. A l'arrivée de Marie, sainte Élisabeth et saint Jean-Baptiste sont saisis d'un doux ravissement. Élisabeth ouvre la bouche pour publier les faveurs que Dieu lui fait par la visite de Marie ; Jean-Baptiste tressaille de joie, et adore son Dieu et son Sauveur, avant même de le voir des yeux du corps. Ah ! Heureuse sanctification qui a été faite par Jésus-Christ lui-même avec tant de bienveillance et d'empressement !

Mais à cet amour prévenant de Jésus-Christ ajoutons, M.F., les prévenances de Marie, la dispensatrice de ses grâces. Oh ! Quel bonheur pour saint Jean-Baptiste, qui, au sortir du sein de sa mère, fut mis entre les bras de la sainte Vierge ! Oh ! M.F., quelle effusion de grâces, pendant les trois mois qu'elle demeura chez sa cousine Elisabeth ! Que de fois n'a-t-elle pas pris cet enfant entre ses bras. Que de fois ne l'a-t-elle pas porté et baisé ? Saint Ambroise nous dit que la sainte Vierge avait tant de pureté et de sainteté, surtout depuis qu'elle avait conçu et enfanté le Fils de Dieu, qu'elle communiquait la pureté à tous ceux qui la voyaient. Il est impossible, dit ce Père, de la regarder sans se sentir brûler d'amour pour cette belle et précieuse vertu. Saint Denis l'Aréopagite dit que, même après l'Ascension de Jésus-Christ, elle avait tant de grâces, tant de charmes, tant d'attraits, tant de sainteté ; on voyait en elle tant de majesté et de rayons de la divinité, que tous l'auraient adorée comme une déesse, si la foi ne l'eût défendu. Si donc tous ceux qui la regardaient seulement se sentaient remplis d'une si grande pureté, quelle pureté n'aura-t-elle pas dû communiquer à saint Jean-Baptiste, en le caressant, en l'embrassant, en répandant sur ses lèvres l'esprit de la grâce par son haleine virginale ; car, en ce moment, Jésus et Marie n'étaient pour ainsi dire qu'une personne ? Jésus, dans ces temps heureux pour Marie, ne respirait que par la bouche de Marie ; le souffle et l'haleine de Marie n'étaient que la respiration de Jésus. Si Marie avait tant d'empire sur les âmes après l'Ascension de Jésus-Christ, quel torrent de grâces ne dut-elle pas répandre sur saint Jean, alors que Jésus-Christ était dans son sein ? O heureux enfant ! O heureuse mère ! Que de grâces la visite de Marie vous a procurées ! Ne devons-nous pas croire que le petit cœur de saint Jean fut, dans ces moments heureux, un brasier de flammes de l'amour divin ? Mais si tant de grâces sont accordées à sa naissance, que sera-ce donc durant le cours de sa vie ? A chaque instant, Dieu lui donne de nouvelles faveurs ; il les lui donne dès le sein de sa mère, et il ne s'arrêtera que dans le moment où le roi Hérode lui fera trancher la tête, pour la faire porter à l'infâme Hérodiade.

3° Saint Jean-Baptiste est grand par la mission que Dieu le Père lui a assignée de toute éternité. Le Saint-Esprit n'en parle qu'avec des transports d'admiration : il nous apprend que le Père Éternel l'a choisi pour annoncer aux hommes la venue du Sauveur. Les prophètes et les figures l'ont désigné

longtemps d'avance ; mais Jean-Baptiste est lui-même la voix de Dieu criant dans le désert, annonçant au peuple que le royaume des cieux est proche, que le Sauveur est déjà sur la terre. Voyant venir à lui le Fils de Dieu, Jean, tout ravi de joie, se tourne vers le peuple en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde » Voici le Rédempteur du monde, promis et attendu depuis quatre mille ans ; c'est lui-même qui vient racheter les hommes... « faites donc de dignes fruits de pénitence ! » Oui, M.F., cet office de précurseur est si relevé, que nous n'avons point de termes pour en parler dignement. Le Père éternel a voulu que saint Jean-Baptiste prit les intérêts de son Fils ; c'est à lui seul qu'il semble vouloir confier le soin de sa cause, comme étant le cœur le plus pur et le plus digne. Mais ce qui augmente presque à l'infini la grandeur de saint Jean-Baptiste, c'est d'avoir eu l'honneur de baptiser son Dieu ; cette mission achève entièrement de mettre le comble à sa gloire. « O mon Dieu ! s'écrie saint Augustin avec des transports d'admiration, quelle plus grande gloire pour un serviteur, que celle de baptiser son Sauveur et son Maître ? Quel honneur pour une créature de voir à ses pieds son Créateur » « Mes enfants, nous dit Tertullien, pour toucher le corps adorable de Jésus-Christ, il fallait que saint Jean-Baptiste eût une pureté proportionnée à celle de la sainte Vierge, » ce qui semble le mettre presque au même rang.

4° Saint Jean-Baptiste est grand par les vertus sublimes qu'il a pratiquées. Je ne vous parlerai pas, M.F., de ses vertus intérieures ; c'est un *chaos* qui n'a point de fond, et que Dieu seul a pu sonder : tout au plus pouvons-nous parler de celles qui ont paru aux yeux des hommes, et qui ont rempli le monde d'étonnement. Si nous voulons considérer sa pénitence, son zèle infatigable, son détachement et sa grande humilité, nous ne saurons de quelle vertu il faut d'abord parler. Je dis d'abord qu'il sortit de la maison paternelle encore enfant, pour aller dans un désert où il vécut seul, dans la compagnie des bêtes sauvages ; il n'avait pour tout vêtement qu'une tunique grossière, faite de poils de chameau. Sa nourriture se composait d'un peu de miel sauvage et de sauterelles. L'eau seule lui suffisait pour boisson, encore en prenait-il si peu que Jésus-Christ nous dit « qu'il ne mangeait ni ne buvait » nous faisant ainsi comprendre qu'il prenait peu de chose pour soutenir sa vie. Nous voyons, il est vrai, beaucoup de saints aller passer le reste de leurs jours dans les bois ; mais ils avaient de quoi se loger et pourvoir à leurs besoins. Saint Jean, nous pouvons le dire, est le seul qui soit entré si jeune dans les forêts. En effet, il aurait eu à peine dix-huit mois, lorsque le roi Hérode conçut le barbare dessein de faire mourir tous les enfants au-dessous de deux ans. Son père, Zacharie, conseilla à Élisabeth, sa femme, de prendre l'enfant et de fuir, afin d'éviter le massacre. En effet, après toutes les merveilles dont on avait été témoin à sa naissance, il était à craindre qu'on ne le prit pour le Messie. Pour épargner la mort à son enfant, Élisabeth s'enfuit dans les bois en toute hâte, s'abandonnant ainsi aux mains de la Providence ; mais, hélas ! Quarante jours après, elle mourut ! Les officiers du roi étant venus trouver Zacharie, lui demandèrent où étaient l'enfant et sa mère ? Le père répondit qu'il ne pouvait le leur dire. Écumant de rage, ils l'assommèrent entre le vestibule et l'autel ; car il était alors à prier dans le temple. Mais que va devenir notre saint Jean, n'ayant pas encore deux ans, au milieu d'un bois, sans père, sans mère, sans espérance du moindre secours humain ? Cela vous étonne peut-être, mais ne craignez rien, tout ceci ne se fait que par un ordre exprès de la Providence. Quoique ses parents fussent de grands saints, ils n'étaient pas encore dignes cependant d'avoir soin de cet enfant incomparable ; c'était aux anges qu'était réservé cet honneur. A peine Élisabeth fut-elle morte, que le Père Éternel envoya, non pas seulement un ange, mais une foule d'anges, qui veillèrent à la conservation de cet enfant céleste, jusqu'au moment où il put se suffire à lui-même. Nous savons bien que le Seigneur envoya plusieurs fois à ses saints de quoi secourir leur misère aux uns, des corbeaux, tel qu'à un saint Paul, ermite ; aux autres, des chiens, comme à saint Roch ; des biches, comme à saint Gilles ; il commanda une fois à un ange d'aller porter de la nourriture au prophète Élie, dans le temps que la reine Jézabel le persécutait. Mais pour notre saint Jean, les animaux n'auraient osé approcher de l'ambassadeur du Père Éternel. Ce n'était pas assez d'un ange, il fallait que le ciel entier s'employât pour lui seul. Notre saint est donc privé des bras maternels ; mais tout aussitôt les anges viennent et l'entourent. « O mon Dieu ! s'écrie l'illustre cardinal Baronius, quel prodige de merveilles que cet enfant, qui, même en naissant, étonne le ciel et la terre ! »

Sa pénitence commence presque avec sa vie. Ah ! Pauvre enfant, pourquoi faites-vous pénitence ? C'est vrai, il n'est pas le seul qui ait fait pénitence. Quand nous parcourons les vies des Saints, nous y trouvons des rigueurs qui font frémir et confondent notre lâcheté. Les uns passent sept ou huit jours sans boire ni manger ; d'autres, tel qu'un saint Siméon Stylite, vont même jusqu'à quarante jours ; ou

bien ils endureront des tourments à faire mourir de frayeur, ici qu'un saint Venance, une sainte Reine, et bien d'autres encore. Néanmoins, nous voyons que tous avaient péché, et tous, par conséquent, avaient besoin de faire pénitence pour satisfaire à la justice divine. Mais notre saint Jean, pourquoi fait-il pénitence ? Sa voix n'est-elle pas la plus sainte et la plus pure de toutes les vies, après celle de la sainte Vierge ? En voici la raison. Étant l'ambassadeur du Père Éternel pour annoncer la venue de son Fils, il fallait qu'il fût orné des plus sublimes vertus, et que sa seule présence commençât à ébranler et à toucher les cœurs par l'exemple d'une vie si innocente et si pénitente. Les larmes et les gémissements sont toute sa nourriture et son occupation ; il n'est aucune vertu qu'il ne pratique au plus haut degré de perfection. Si, après tant d'années de larmes et, de pénitences, il quitte son désert, c'est pour annoncer au peuple et préparer la venue du Messie ; s'il eut tant de courage, c'est qu'il espérait donner sa vie pour son Sauveur, avant que son Sauveur ne la donnât pour lui.

Il fut grand par son zèle. Il parlait avec tant d'ardeur, avec un zèle si enflammé, qu'il étonnait tout le monde. L'on croyait voir en lui le prophète Élie revenu sur la terre et monté sur son char tout de feu, pour convertir les pécheurs les plus endurcis. Rien n'est capable de l'arrêter ; partout où il trouve le vice, il le combat avec un zèle inouï. Il reproche aux pécheurs leur vie honteuse, et les menaces de la colère de Dieu s'ils ne font pénitence : « Races de vipères, leur dit-il, qui vous a appris à fuir la colère du Seigneur prête à tomber sur vous ? Faites donc de dignes fruits de pénitence, ne retardez plus votre conversion ; car la cognée est au pied de l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » « Oui, s'écrie saint Bernard, il était tellement enflammé de l'amour de Dieu, que ses paroles étaient comme des charbons ardents, capables d'embraser les cœurs les plus glacés et de convertir les pécheurs les plus endurcis. » Si on lui demandait ce qu'il fallait faire pour se préparer à la venue du Messie « Que celui, leur disait-il, qui a deux habits en donne un aux pauvres. Que celui qui a du pain en donne à celui qui n'en a point. » Enfin, dans l'ardeur de son zèle, ayant appris que le roi s'abandonnait au vice infâme de l'impureté, il va à la cour, et lui reproche hardiment une vie si honteuse et si indigne. Cependant, il savait très bien que cette démarche lui coûterait la vie ; n'importe, la gloire de Dieu est attaquée, cela lui suffit pour que ni les menaces, ni les tourments ne puissent l'arrêter ; il foule tout sous ses pieds, il ne se croit au monde que pour défendre les intérêts de son Dieu, et, dès que l'occasion s'en présente, il la saisit. Ah ! plutôt à Dieu que ses ministres d'aujourd'hui fussent tous dans les mêmes dispositions, et que ni les promesses, ni les menaces ne fussent pour eux un sujet de trahir leur conscience ! Oui, M.F., ce grand saint brûlait du désir de donner sa vie pour son Sauveur. Oh ! si nous avions tous ce bonheur, et si nous faisons pour cela tout ce qui serait en notre pouvoir, que de péchés de moins, que de vertus et de bonnes œuvres de plus ! ...

Il est grand par son détachement des biens de ce monde et le mépris même de la vie. Il a, en quelque sorte, surpassé Jésus-Christ dans sa pauvreté. Si Jésus-Christ n'a pas voulu naître dans une maison qui appartînt à ses parents ; cependant, quelque temps après, il est revenu à Nazareth, dans la maison de sa mère. Saint Jean-Baptiste, au contraire, quitta la maison paternelle à l'âge de dix-huit mois environ, et il n'y revint jamais. Le Fils de Dieu fut bien pauvre dans ses vêtements et sa nourriture ; saint Jean-Baptiste, pour ainsi dire, l'a été encore davantage. Le Fils de Dieu avait des habits ordinaires ; lui, n'a qu'une peau de chameau toute hérissée de poils. La nourriture du Fils de Dieu est un peu de pain ordinaire ; celle de saint Jean-Baptiste est un peu de miel sauvage et quelques sauterelles. Le Fils de Dieu se reposait sur un bien mauvais lit ; saint Jean n'avait que la terre nue. Aussi Jésus-Christ lui-même dit que Jean-Baptiste ne mangeait ni ne buvait, pour nous montrer la grandeur de sa pénitence. Le Sauveur du monde avait encore la compagnie de ses parents ; saint Jean-Baptiste n'eut que la compagnie des bêtes sauvages. N'est-il pas vrai, M.F. ? Nous sommes forcés de l'avouer, l'on ne peut trouver le fond de cet océan de vertus, et tout ce que nous pouvons en dire n'est rien.

Il est grand par son humilité. Jamais, M.F., la terre n'a eu le bonheur de voir un saint aussi humble. Il est, après la sainte Vierge, tout ce qu'il y a de plus grand, et il se compare à tout ce qu'il y a de plus vil et de plus faible sur la terre. Il jouit, aux yeux du monde, de la plus haute réputation : les uns le regardent comme un ange descendu du ciel, les autres le prennent pour le Messie lui-même. En effet, les pontifes et les premiers d'entre les Juifs avaient conçu de lui une si grande idée, qu'ils lui envoyèrent tout ce qu'il y avait de plus considérable dans leur nation, tel que les prêtres et les lévites, pour savoir de lui-même et de sa propre bouche, qui il était. On lui demanda d'abord s'il était le Messie ; car une vie remplie de tant de prodiges, si retirée et si pénitente, ne pouvait, à leurs yeux, convenir qu'au Messie. Cet abîme d'humilité leur répond sans détours : « Non. » Ne pouvant se

persuader qu'il fût un homme ordinaire, ils lui demandent s'il est Elie ; sachant que ce prophète était un homme de miracles. Il dit de nouveau : « Non, je ne le suis pas. » « Mais, lui disent-ils, si vous n'êtes ni le Messie, ni un prophète, dites-nous qui vous êtes, afin que nous rendions raison à ceux qui nous ont envoyés vers vous. » « Eh bien ! leur répond ce prodige d'humilité, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, faites pénitence » Pouvait-il mieux montrer son humilité, disant qu'il n'est que le son d'une voix retentissant dans le désert ? Peut-on trouver quelque chose de plus faible et de moindre valeur que le son de la voix ? « Celui qui vient après moi est infiniment plus grand que moi, je ne suis pas même digne de toucher le cordon de ses souliers. » O humilité incomparable ! Il pouvait très bien s'attribuer la qualité de prophète, puisqu'il est envoyé de Dieu pour annoncer la venue de son Fils ; mais, afin de détruire la bonne opinion que l'on avait de lui, il se sert des termes les plus capables de le faire confondre avec le commun des mortels. « Il est aisé, M.F., nous dit saint Augustin, de ne pas désirer les louanges quand on ne veut pas nous les donner ; mais il est difficile de ne pas prendre plaisir à les entendre lorsqu'on les publie devant nous. »

5° Saint Jean-Baptiste est grand devant Dieu, parce que Jésus-Christ lui-même a fait son panégyrique, et qu'il a loué toutes ses belles vertus. Assurément, il y a bien de la différence entre les louanges que donnent les hommes, et celles que Dieu donne lui-même. Tous les hommes sont sujets à se tromper, mais Dieu n'estime et ne loue que ce qui est digne d'être estimé ou loué. O quelle gloire pour notre saint d'avoir été grand devant Dieu ! C'est le plus grand des honneurs. Jésus-Christ en a fait tant d'estime, qu'il n'a pas voulu qu'un homme ordinaire, ni même un ange, fit l'éloge de ses vertus ; il a voulu le faire lui-même : montrant ainsi qu'il n'y avait nulle créature dans le ciel ni sur la terre, capable de le faire dignement. Nous lisons, il est vrai, dans l'Écriture sainte, que Dieu dit, parlant de Moïse, de Joseph, du prophète Nathan et du prophète Élie, qu'ils ont été grands devant les rois de la terre ; mais, pour être grand devant Dieu, saint Jean-Baptiste seul est mis à ce rang. Si j'osais, je dirais que Dieu semble vouloir l'égaliser à lui-même. L'ange, messenger de l'Incarnation, se sert des mêmes paroles, en parlant à Marie et en parlant à Élisabeth : « Le Fils qui naîtra de vous sera grand devant Dieu et devant les hommes. » D'après cela, M.F., n'avais-je pas raison de vous dire que nulle créature n'était capable de faire l'éloge de cet ange terrestre ? Jésus-Christ, il est vrai, a bien loué Madeleine pour avoir embrassé ses pieds ; il a bien loué le Centenier et la Chananéenne, en disant qu'il n'y avait point de foi si grande en tout Israël, mais cela n'est dit que pour quelques vertus particulières ; il prend, au contraire, un singulier plaisir à parler de chacune des perfections de notre saint. Écoutez-le quand, s'adressant aux Juifs, il leur parle de sa fermeté : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? » C'est-à-dire un homme ordinaire, qui a pour apanage l'inconstance et la faiblesse, qui plie à tous les vents. Mais non, c'est un homme inébranlable, et inviolablement attaché aux lois de son Dieu. Entendez-le parler de sa pénitence. Qui êtes vous allé voir ? « Avez-vous vu un homme vêtu délicatement » comme les mondains ? « Non, ces personnes se tiennent dans les maisons des grands. » Enfin, pour porter ses louanges comme à l'infini, il dit que « nul d'entre les enfants des femmes ne peut l'égaliser. » Que peut-on dire de plus, M.F. ? Quand Jésus-Christ a loué quelques vertus, il ne les a jamais mises au-dessus de celles d'autres saints ; mais, quand il loue Jean-Baptiste, il exalte sa sainteté au-dessus de celle de tous les autres hommes. Encore, il finit par assurer que « c'est un prophète, et plus qu'un prophète. » Oh ! M.F., que de grâces et que de bénédictions nous obtiendrions, si nous avions le bonheur d'avoir une vraie confiance en ce grand saint ! ...

6° Saint Jean est grand devant les hommes. Plusieurs siècles avant, les prophètes ont annoncé sa naissance, et ils ont employé, en parlant de sa venue, toute l'éloquence que le Saint-Esprit leur avait donnée. Le prophète Isaïe le peint sous la figure d'une voix retentissante, qui se fera entendre dans tous les déserts de la Judée. Jérémie le compare à un mur d'airain et à une flèche embrasée, pour nous montrer sa constance et son zèle pour la gloire de Dieu. Malachie l'appelle un ange, pour nous montrer la beauté et la grandeur de sa pureté. « L'opinion que l'on avait de lui était si grande, dit saint Jean Damascène, que tout le peuple le suivait en le prenant pour le Messie. Quand il eut le bonheur de baptiser Jésus-Christ, on lui eût attribué ces paroles qu'on entendit descendre du ciel. « *C'est ici mon Fils bien-aimé*, » si le Saint-Esprit, qui parut alors sous la forme d'une colombe, n'eût fait connaître le Fils de Dieu en se reposant sur sa tête. » Après sa mort, on a cru voir en la personne de Jésus-Christ, Jean-Baptiste ressuscité. Les Pères de l'Église ne savent en quels termes parler de lui, tant ils trouvent ses mérites au-dessus de leur science. Saint Pierre Chrysologue l'appelle l'école de la vertu, le modèle de la sainteté, la règle de la justice, le martyr de la virginité, l'exemple de la chasteté, le prédicateur de

la pénitence, la voix des apôtres, la lumière du monde, le témoin de Dieu et le sanctuaire de la sainte Trinité. Et pour vous donner une idée de l'estime que l'Église du ciel, et de la terre fait de notre saint, je vous dirai que Dieu avait inspiré à son Église la pensée de célébrer trois messes le jour de sa naissance, comme à la naissance du Sauveur ; tant sa vie a de conformité avec celle du divin Maître. Hé bien ! M.F., vous faisiez-vous une telle idée de la grandeur, de la dignité et de la sainteté de notre Jean-Baptiste ? Ah ! mes amis, pourquoi avons-nous si peu de dévotion et de confiance aux saints ? C'est que nous n'avons jamais pris la peine de connaître les vertus et les pénitences qu'ils ont pratiquées, et le pouvoir qu'ils ont auprès du bon Dieu.

7° Enfin, saint Jean-Baptiste est grand par sa mort. Elle est parfaitement conforme à celle de Jésus-Christ. Jésus-Christ a tracé 1^e chemin du ciel à tous les saints, quant à saint Jean-Baptiste, il l'a fait marcher devant lui. Jean-Baptiste l'a précédé au désert, avant lui il a embrassé la pénitence extérieure, avant lui il a prêché, avant lui il est mort. Le Sauveur a été délaissé et abandonné de tous ses amis, excepté de sa sainte Mère ; saint Jean semble l'avoir été encore davantage. Jésus-Christ dans sa passion, est suivi de plusieurs saintes femmes en pleurs ; saint Jean n'est consolé de personne : à l'exemple de son divin Maître, il va mourir dans les tourments et l'abandon universel. Quand le bienheureux saint Étienne fut lapidé par les Juifs, il eut le bonheur d'être encouragé par le Seigneur lui-même, qui ouvrit les cieux, et, par cette brèche, se montra à lui. Saint Jean souffre une mort encore plus amère que saint Etienne, car si Jésus eût voulu consoler saint Jean, il n'aurait pas eu besoin d'ouvrir les cieux ; mais, seulement, de faire quelques pas pour venir de Galilée en Judée.

Il aurait pu au moins lui envoyer un ange pour le consoler comme il fit à saint Pierre, qui, ayant été mis en prison dans la même ville de Jérusalem par l'ordre d'Hérode, un ange lui fut envoyé qui brisa ses chaînes, et le rendit sain et sauf aux fidèles. Pourquoi donc, M.F., Jésus-Christ n'agit-il pas de la sorte envers son parent, le plus innocent de tous les saints, le plus austère de tous les confesseurs dans les rigueurs de la pénitence, le plus chaste parmi les vierges, le plus mortifié et le plus affligé des martyrs dans sa passion et dans sa mort ? Ne vous étonnez pas, M.F., de voir un si grand saint, dont Dieu lui-même a tant fait d'éloges, mourir sans consolation et abandonné à sa dernière heure ; après avoir été pendant toute sa vie une image vivante de Jésus-Christ, il fallait qu'il le fût encore dans sa mort. De même que le Fils de Dieu devait être, à son dernier moment, abandonné de son Père, de même aussi il fallait que notre saint fût abandonné de son propre parent. Le zèle que Jésus-Christ fit paraître pour la gloire de son Père, sa liberté de reprendre le vice, lui attirèrent des accusateurs et des faux témoins. Il en fut de même pour saint Jean-Baptiste. Hérode voyant sa liberté à le reprendre, le fit mettre en prison sur la demande d'Hérodiade, femme adultère. Ceux qui témoignèrent à faux contre Jésus-Christ étaient des gens méprisables ; ceux qui firent condamner saint Jean-Baptiste, étaient tout ce que la terre avait porté de plus infâme : un roi impudique, une femme adultère et sa fille qui n'était pas moins infâme. Pendant que le roi et toute sa cour étaient livrés à la débauche et à l'impudicité, celle-ci dansa avec tant de grâce, que le roi promit de lui donner ce qu'elle voudrait, quand ce serait la moitié de son royaume. L'infâme fille s'adressa à sa mère pour savoir ce qu'elle devait demander au roi. Cette mère adultère, ennemie du plus saint des hommes : « Allez, dit-elle, prenez ce plat, et apportez-moi la tête de Jean. » La malheureuse fille, digne d'une telle mère, va aussitôt trouver le roi. « Donnez-moi, dit-elle, dans ce plat, et sur-le-champ, la tête de Jean-Baptiste. » Le roi sembla avoir horreur de cette demande, mais, ne voulant passer pour inconstant, il commanda au bourreau d'aller trancher la tête à Jean. Cette fille criminelle, plus joyeuse de cette tête, que de la moitié du royaume d'Hérode, s'en va toute triomphante la porter à sa mère, qui, écumant de rage, ose porter ses mains impures sur la langue du plus saint des enfants des hommes, et, prenant le poinçon dont elle bouclait ses cheveux, la perce et reperce en mille endroits, pour se venger de la liberté qu'avait pris le saint de lui reprocher ses crimes. Hélas ! M.F., qui ne serait pas touché de compassion à la vue de tant de cruautés ! Jésus-Christ fut couvert de son sang à la flagellation ; saint Jean-Baptiste ne le fut pas moins dans sa passion, puisque son sang semblait lui avoir fait un second vêtement. Jésus-Christ ne fut plus persécuté après sa mort ; notre grand saint éprouva, même après sa mort, la fureur de ses ennemis. Qui de nous ne serait pas étonné de voir un si grand saint souffrir tant de supplices, sans que Jésus prenne sa défense ? Ah ! M.F., c'est que Dieu voulait élever Jean au plus haut degré de perfection et de gloire. Il voulut que sa vie et sa mort ne fussent qu'un martyre continu. Dieu ne tarda pas à punir les auteurs de la mort de Jean. La fille impudique, traversant un jour une rivière, fut prise, dit-on, entre deux morceaux de glaces qui lui tranchèrent la tête. Quant à Hérode et à l'adultère Hérodiade, accusés par Agrippa d'avoir tramé une

sédition, et forcés de s'exiler en Espagne, ils moururent l'un et l'autre en chemin, accablés de maux de toute espèce.

Tout ceci nous montre que les souffrances et les persécutions ont été et seront toujours le partage des saints et des bons chrétiens, et que nous devons nous réjouir lorsque nous sommes méprisés et persécutés des gens du monde. Demandons, M.F., au bon Dieu, pendant l'octave de cette belle fête, qu'il veuille nous accorder, par l'intercession de notre grand saint, les vertus qu'il a pratiquées pendant sa vie, et surtout son humilité, qu'il a portée à un si haut degré ; sa pureté, qu'il a défendue aux dépens de sa vie ; son détachement des biens terrestres et son mépris de la mort ; enfin, son union parfaite avec Dieu. Oui, allons nous adresser en toute confiance à saint Jean-Baptiste ; rappelons-nous qu'il est encore plus puissant dans le ciel que sur la terre, qu'il nous obtiendra des grâces pour le temps, et la gloire pour l'éternité. C'est le bonheur que je vous souhaite...

1er AOUT SUR LE MARTYRE DES MACHABÉES

Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer la loi de Dieu et de notre pays.

Parati sumus mori, magis quam patrias Dei leges prævaricari.

(II L. des Machabées, vii, 2)

Telle fut, M.F., la réponse que fit l'illustre famille des Machabées à Antiochus, ce fameux persécuteur de la religion. Ces jeunes Hébreux répondirent avec courage : « Nous devons à Dieu un amour à toute épreuve, et aucun tourment ne pourra nous faire violer la fidélité que nous lui devons ; nous voici, vous pouvez nous faire souffrir, nos corps sont en votre pouvoir ; mais notre foi, notre amour, vous n'en êtes pas le maître, vous n'avez point d'empire sur nous en cela ; ne vous attendez donc pas à ce que nous fassions quelque chose qui puisse déplaire au Seigneur, nous sommes heureux de mourir. » Ils ne balancent pas, ils sont résolus, avec la grâce de Dieu, de perdre non seulement leurs biens, leur honneur, mais encore leur vie. Voyez-vous le courage de ces anciens martyrs, qui avaient beaucoup moins de grâces que nous ? Non, M.F., ces saints martyrs n'avaient pas vu, comme nous, Jésus-Christ portant sa croix sur le Calvaire ; ils n'avaient pas encore vu ces foules de martyrs, qui, à l'exemple de Jésus-Christ, ont donné leur vie avec tant de courage ; mais c'étaient eux qui traçaient le chemin. Ils n'avaient pas, comme nous, le bonheur d'entendre la voix de Jésus-Christ, qui, du haut de la croix, semble nous dire : « Venez, mes enfants ; venez, montez sur votre Calvaire, comme je suis monté sur le mien. » Voilà bien un langage capable de nous donner des forces. Mais non, ils n'avaient pas le même bonheur ! Oh : si nos pères reparaissaient au milieu de nous, pourraient-ils nous reconnaître pour leurs enfants et leurs héritiers dans la foi ? Hélas ! Combien parmi nous qui, non par la crainte de la mort ni même de la perte de leurs biens, mais par un petit respect humain, une petite crainte d'être raillé, abandonnent leur Dieu et rougissent d'être de bons chrétiens ? Combien d'autres déshonorent cette religion sainte par une vie toute païenne et toute mondaine ? Pour vous engager, M.F., à ne rien craindre quand il s'agit de plaire à Dieu et de sauver votre âme, je vais vous mettre devant les yeux le courage des saints martyrs de l'Ancien Testament et de quelques-uns du Nouveau. Mais ne nous contentons pas d'admirer leur intrépidité et leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut de leur âme. Confrontons leur vie avec la nôtre, leur courage avec notre lâcheté, leurs tourments avec notre horreur de la pénitence ; voyons si nous pouvons comme eux espérer le ciel en faisant ce que nous faisons. Hélas, que de chrétiens damnés !... Faisons, pour les imiter, tout ce qui sera en notre pouvoir.

I – Si nous ouvrons les Livres saints, nous voyons que de tout temps, les bons ont été persécutés par les méchants. C'est ce à quoi il faut nous attendre, si nous voulons espérer le ciel. Voyez Abel et Caïn, Joseph et ses frères, David et Saül, Jacob et Ésaü, etc., etc. Nous n'avons point d'autre partage sur la terre, ceux qui ont passé avant nous le démontrent assez. De tout temps, ceux qui ont voulu être à Dieu ont fait le sacrifice de leurs biens, de leur réputation et de leur vie même ; si nous voulons espérer leur

récompense, nous devons faire comme eux, sinon nous n'aurons jamais le bonheur d'aller participer à leur joie. Voici un exemple pour mieux vous en convaincre. Nous lisons dans l'Ancien Testament que les Juifs, revenus de la captivité de Babylone, furent en paix jusqu'au moment où l'impie Antiochus monta sur le trône. Ce méchant roi excita la plus cruelle persécution qu'ils eussent encore jamais vue jusqu'alors ; Dieu le permit, il est vrai, pour éprouver ses serviteurs ; et d'ailleurs, le prophète Daniel la leur avait annoncée. Le dessein de ce roi impie était d'abolir entièrement, s'il le pouvait, le culte du vrai Dieu. Il ordonna sous peine de mort, de profaner le jour du sabbat et des fêtes, de dépouiller les lieux saints, de bâtir des autels et des temples au démon, et de sacrifier des animaux défendus par la loi. Il fit placer une idole infâme dans le temple, les livres de la loi furent détruits et jetés au feu. Si l'on trouvait quelques Juifs qui voulussent servir le Seigneur, ils étaient aussitôt pris et punis de mort. La ville sainte fut abandonnée de ses propres sujets et devint la demeure des païens. Le saint temple devint désert, toutes les fêtes furent changées en deuil ; cependant, malgré toutes ces terreurs que l'on commençait à répandre pour forcer les Juifs à renoncer au vrai Dieu, plusieurs prirent la résolution de ne rien faire contre la loi, et de mourir plutôt que de la violer.

Un de ceux qui se montrèrent les plus intrépides fut un bon vieillard nommé Éléazar, âgé de quatre-vingt-dix ans, connu pour sa vie pure et innocente. Ses persécuteurs le prirent et lui commandèrent de manger de la viande qui avait été offerte aux idoles, sinon, on le ferait mourir selon la loi du mauvais roi. Voyant qu'il refusait, on voulut le contraindre ; les uns lui ouvraient la bouche, les autres lui mettaient la viande dedans, comme si ces insensés ne savaient pas que la volonté seule fait le péché, et qu'une action où le cœur n'a point de part n'est pas un péché. Éléazar fut invincible, il préféra la mort plutôt que d'obéir à l'empereur en mangeant de la viande défendue par la loi. « Je préfère, dit-il, une mort innocente à une vie criminelle. » Pendant qu'il allait avec joie à la mort, il eut à subir une épreuve de la part de ses amis, et, pour cela même, bien plus redoutable que celle que lui faisait endurer le roi impie. Étant venu le trouver, ils lui dirent en pleurant : « Mon ami, nous venons ici pour vous sauver, comme nous nous sommes sauvés nous-mêmes. Nous ferons apporter de la viande qui n'a pas été offerte aux idoles, c'est-à-dire au démon, et, par complaisance, vous la toucherez seulement, et nous dirons aux officiers du roi que vous avez obéi. Voilà un moyen bien sûr pour éviter la mort et vous rendre à votre nation. » Mais le saint martyr s'écria : « Non, non, jamais je ne ferai cela ; qu'on me mène de suite au supplice, plutôt que de commettre une lâcheté semblable, qui outragerait mon Dieu ; que l'on me jette tout vivant dans le tombeau, je le préfère mille fois. Eh quoi ! mon Dieu, l'on me croit capable, à mon âge, de dissimuler, de faire croire que ma religion n'est qu'une superstition ! Moi, laisser un si mauvais exemple à la jeunesse qui se propose de me prendre pour modèle ?... moi, leur laisser croire que j'ai été séduit par l'amour de la vie et par la crainte des supplices ? Non, non ! ... jamais, dans le peu de jours qui me reste à vivre, je ne me laisserai aller à une semblable lâcheté. Quand bien même je pourrais aujourd'hui, en prostituant mon âme et ma conscience, échapper aux supplices des hommes, pourrai-je échapper à la justice de Dieu ? Non, mourons avec constance, mes amis, et montrons-nous dignes de notre âge, puisque Dieu daigne nous choisir pour nous donner en spectacle à la jeunesse. La mort la plus cruelle est aussi douce qu'elle est glorieuse, quand c'est à Dieu qu'on fait le sacrifice de sa vie. Pourquoi craindrais-je de perdre une vie que bientôt je serai obligé de quitter sans mérite, tandis qu'en la donnant dès aujourd'hui à Dieu, j'en reçois une si belle récompense pour l'éternité !... Venez, bourreaux, ajoutait-il avec un courage extraordinaire, venez, et vous verrez les sacrifices que peuvent faire ceux qui sont aidés de la force d'En-Haut ; vous aller m'ôter un reste de vie pour m'en procurer une éternelle. Ah ! il me semble voir les anges qui viennent à moi, pour emmener mon âme dans le ciel ; non, non, mes amis, je ne crains ni les tourments ni la mort, tout cela est un bien pour moi. Mourons pour notre Dieu, et nous lui montrerons que nous l'aimons véritablement. Mourons, mes enfants, et nous quitterons la guerre et les souffrances pour aller dans un lieu de paix, de joie et de délices. Oui, mon Dieu, je vous fais volontiers le sacrifice de ma vie ! » Oh ! M.F., que ces sentiments sont beaux ! qu'ils sont dignes de la grandeur d'une belle âme et d'une religion aussi sainte qu'est la nôtre. Toutes ces belles paroles qu'il prononça en présence de ses bourreaux auraient bien dû les toucher et changer leur cœur ; mais non, ils n'en deviennent que plus furieux. L'on se rue sur ce pauvre vieillard, on le jette par terre, on le dépouille, on le lie ; les bourreaux armés de verges, le frappent jusqu'à en perdre la respiration ; mais au milieu de tant de douleurs, il ramasse le peu de force qui lui reste, et s'adresse au Seigneur : « Vous le savez, O mon Dieu, c'est pour

vous que je souffre dans la crainte de vous offenser ; mon Dieu, soutenez-moi, faites que je meure pour l'amour de vous ! » On ne cessa de le frapper jusqu'à ce qu'il eût rendu sa belle âme à Dieu.

Quel exemple pour nous, M.F., mais quelle honte pour tant de chrétiens lâches, qui, tant de fois, par un maudit respect humain, transgressent les lois de l'Église en mangeant de la viande les jours défendus ! Dites-moi, si vous aviez été mis à de pareilles épreuves, auriez-vous fait comme ce bon vieillard de quatre-vingt-dix ans, qui préféra la mort plutôt que de faire semblant de manger de la viande défendue par la loi des Juifs ? Quelle condamnation pour tant d'apostats qui foulent aux pieds cette loi sainte ! Allez dans une foire, dans un cabaret, un vendredi ou un autre jour où il est défendu de manger de la viande ; voyez ces tables qui en sont couvertes, examinez ceux qui en mangent. Hélas ! ce sont des pères, des mères de famille, des maîtres et maîtresses, qui, peut-être, auront leurs enfants et leurs domestiques avec eux ; ce sont de ces mauvais chrétiens, sacrilèges même, qui auront rempli leur devoir pascal, et qui déjà tant de fois ont promis de ne plus transgresser cette loi ! Quelle idée se fait-on aujourd'hui de Dieu, de sa religion et de ses lois ? Hélas ! M.F., notre sainte religion n'est plus, aux yeux du plus grand nombre de chrétiens, qu'une chimère, qu'un fantôme ; l'on ne conserve plus maintenant qu'un certain extérieur, quand rien ne nous gêne, quand rien ne nous coûte ; mais à la moindre chose, nous méprisons tout, et nous semblons n'être plus que des apostats. Oh ! que de chrétiens perdus !... Qu'ils sont malheureux de commettre le péché avec tant de réflexion, connaissant si bien qu'ils vont mourir Jésus-Christ, qu'ils lui arrachent leur pauvre âme pour la traîner en enfer !... Que pourront-ils répondre lorsque Jésus-Christ les jugera ? Diront-ils que c'est leur fragilité ou la misère qui les a portés à faire cela ? Quelle honte pour ces malheureux apostats dont les uns ont péché par impiété en raillant les lois de l'Église, les autres par un maudit respect humain ! Ils ont préféré perdre leur âme, outrager Dieu, plutôt que de supporter la honte d'une parole sortie de la bouche d'un impie, d'un libertin !...

Venons-en, M.F., à d'autres exemples, et nous verrons que si la vieillesse est naturellement plus ferme dans la foi, l'âge le plus tendre nous fournit aussi des exemples qui ne sont pas moins grands. Après les combats de ce bon vieillard, l'on vit entrer sur les rangs une mère avec ses sept enfants dans la fleur de l'âge. Ils avaient tant de candeur et de modestie qu'ils faisaient l'admiration de tout le monde. Le cruel Antiochus se les fit tous amener devant lui, il leur commanda sur le champ de manger de la viande qui avait été offerte au démon, et cela, sans répliquer, selon les ordres qu'il avait donnés. Tous, d'une voix unanime, refusèrent de le faire. Sur ce refus, il les fit dépouiller devant lui, et ordonna qu'on les frappât à coups de fouets et de nerfs de bœuf, jusqu'à ce que leur corps fût tout déchiré. L'aîné des sept frères, sans s'étonner de ce traitement, prend la parole et dit au tyran : « Que demandez-vous de nous ? Apprenez que nous savons souffrir et mourir, mais non trahir la loi du Seigneur. » Cette réponse mit l'impie Antiochus dans une si grande fureur, qu'il commanda de faire rougir sur le champ des chaudières d'airain, et, pendant que tous les bourreaux s'empressaient de lui obéir, outré de colère contre ce jeune homme qui venait de le braver au nom de tous, il lui fait couper la langue, arracher la peau de la tête, couper les extrémités des pieds et des mains, et cela en présence de sa mère et de tous ses frères. Il lui fait appliquer des lames de fer rouge dans toutes les parties de son corps. Comme après ce cruel tourment il vivait encore, il ordonne de le jeter dans la chaudière d'airain que le feu avait rendue aussi ardente qu'un barre de fer sortant du feu, et le regarde impitoyablement brûler. Pendant ce temps-là, sa mère et ses frères s'encourageaient les uns les autres à souffrir. » Allons, mes enfants, leur crie cette mère, courage ! Par notre mort, nous pouvons glorifier Dieu et nous rendre heureux pendant l'éternité ; puisque nous sommes tous condamnés à mourir par suite du péché de nos premiers parents, mourons ; notre mort est de quelques instants, et nous aurons une récompense, un bonheur éternel. » Le premier étant mort, l'on se saisit du second. On commença par lui arracher les cheveux avec la peau de la tête, en lui demandant s'il voulait manger de la viande qu'on lui allait présenter. Il leur répondit qu'il saurait bien souffrir et mourir à l'exemple de son frère, mais que jamais il n'aurait la lâcheté de violer la loi du Seigneur. On lui fit souffrir les mêmes tourments, on lui coupa les pieds et les mains. N'ayant plus qu'un soupir, il dit au roi : « Méchant prince, vous nous faites perdre la vie présente ; mais nous sommes assurés que le Seigneur, pour lequel nous la perdons, nous la rendra éternelle. » Après celui-ci, l'on passe au troisième, qui se présente de lui-même, et sans attendre qu'on l'interroge s'offre aux mêmes supplices. On lui demande ses mains qu'il présente avec joie : « C'est du ciel, dit-il, que j'ai reçu ces membres, je vous les livre volontiers pour les faire souffrir, puisque, par ces souffrances, je puis glorifier Dieu et m'assurer le ciel. »

Ah ! M.F., si nous avons une foi aussi vive que celle de ces saints martyrs, quel mépris ne ferions-nous pas de nos corps et de nos plaisirs sensuels ?... Aurions-nous le courage de leur sacrifier si facilement notre âme et notre éternité ?... Ah ! si nous pensions bien à notre résurrection, qui sera glorieuse à proportion que nos corps auront été méprisés et persécutés !... Avec quelle gloire vont paraître ces foules de martyrs qui ont laissé mettre leurs corps en lambeaux !... Le roi et tous ses courtisans ne connaissant pas assez les forces que nous donne la religion, ne pouvaient revenir de leur surprise. Ils n'en devinrent que plus *enragés*. Antiochus vint au quatrième, il ne se donnait plus la peine de menacer, parce qu'il savait bien que c'était un temps perdu, il en venait aussitôt aux tourments. Il lui fit donc arracher la peau. On lui coupe les pieds et les mains, on le jette dans une chaudière brûlante : « Je ne crains pas vos ordres, lui dit encore celui-ci, car une résurrection glorieuse nous attend, et le Dieu que nous servons est toute notre espérance ; pour vous, vous ressusciterez un jour, mais ce ne sera pas pour la vie, une mort éternelle vous attend. » L'on se saisit du cinquième, et le roi tout en fureur dit : « Voyons s'ils seront également insensibles. » L'enfant n'attend pas d'être pris par les bourreaux, il court au-devant d'eux, et du milieu des flammes où son pauvre corps était déjà tout en pièces, il lève avec tranquillité les yeux vers le tyran : « Vous faites de nous maintenant ce que vous voulez, mais viendra un moment où vous éprouverez à votre tour la rigueur de la justice divine. » Le roi ne pouvant plus se posséder : « Achevons, dit-il à ses bourreaux, d'exterminer cette famille insolente. » Le sixième arrive, la douceur peinte sur le front ; il s'avance avec joie et se livre sans frayeur entre les mains des bourreaux. Ces furieux se mettent à le déchirer, lui arrachent et lui coupent les pieds et les mains : « Que crains-tu, impitoyable roi ? dit le généreux martyr, il n'en reste plus qu'un qui est mon frère, et ma mère ; un enfant et une femme ; mes frères m'attendent dans le ciel, vous me faites mourir, j'en suis bien content. » Cependant, ce qui est le plus digne d'admiration, c'est l'attitude de cette pauvre mère, qui voit périr tous ses enfants devant ses yeux, et cela en un seul jour, sans verser une larme. Elle sut si bien retenir sa douleur, qu'au contraire, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour les encourager. O mères qui m'écoutez, si vos enfants ne sont pas religieux, ou plutôt, s'ils sont sans religion, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes !... Si vous aviez le bonheur d'imiter cette mère généreuse, si, comme elle, vous pensiez que vous n'avez des enfants que pour les donner au ciel !... « Ah ! mes enfants, leur criait-elle, pendant qu'on déchirait leur corps et qu'on les coupait en morceaux, mes enfants, courage, mourez pour le Seigneur, et le ciel est à vous ! perdez une vie misérable, et vous en aurez une heureuse et éternelle. » Hélas ! Combien de pauvres mères, trop faibles, voient courir leurs enfants au mal, ou plutôt aux enfers, sans verser une larme, peut-être même, sans dire un *Pater* et un *Ave* ! Laissons, M.F., ces tristes enseignements.

Cependant, de sept enfants, il n'en restait plus à cette pauvre mère qu'un seul, le plus jeune. Antiochus, couvert de honte de n'avoir pu vaincre ces enfants, voulut faire un dernier effort pour gagner au moins celui-ci. Il lui fit de belles promesses, disant qu'il le mettrait au nombre de ses favoris, pourvu qu'il abandonnât sa religion. Mais cet enfant était inébranlable. Le roi, feignant la compassion appela la courageuse mère : « Sauvez au moins, je vous prie, ce dernier enfant. Il fera votre bonheur et, votre consolation par les faveurs dont je le comblerai. » Pères et mères, venez vous instruire ; écoutez le langage d'une mère qui sait que ses enfants lui sont donnés pour les conduire au ciel et non pour les damner. Elle lui dit en présence du roi : « Mon fils, ayez pitié de celle qui vous a porté neuf mois dans son sein, qui vous a nourri trois ans de son lait et qui vous a élevé jusqu'à l'âge où vous êtes ; regardez, mon fils, ce beau ciel, vous n'êtes sur la terre que pour y aller ; voyez vos frères qui sont déjà sur des trônes de gloire, ils vous attendent ; à leur exemple, donnez volontiers votre vie pour votre Dieu. » Ces paroles inspirèrent à l'enfant un si grand amour de Dieu, qu'il se tourne vers le bourreau en lui disant « Qu'attendez-vous ? Croyez-vous que je vais obéir à vos ordres impies ? Non, non, je veux montrer que je suis digne de marcher sur les traces de mes frères, que votre cruauté a placés sur des trônes de gloire. Ils m'attendent : les voyez-vous qui me tendent les mains ; oui, j'abandonne comme eux mon corps et ma vie pour la défense de la loi de mon Dieu. » Alors le roi fut si en fureur de voir qu'une femme et des enfants se moquaient de lui, qu'il le fait encore souffrir davantage. Il lui fait couper les pieds et les mains... et finit par le jeter dans une chaudière rougie au feu, où ce bourreau, dans sa joie diabolique, prenait plaisir à le voir tourmenter. La mère reste seule, au milieu des membres épars de ses fils ; de quelque côté qu'elle tourne ses regards, elle voit les pieds, les mains, la peau et la langue de ses enfants, que l'on avait jetés çà et là, autour d'elle, pour la torturer davantage. Antichus n'ayant plus d'espérance de gagner la mère, lui fit souffrir des tourments si cruels, qu'elle mourut dans les

supplices, bénissant Dieu de ce qu'il lui avait donné, le bonheur de voir tous ses enfants mourir avant elle pour aller au ciel. Ainsi mourut cette bienheureuse mère, qui ne quitta la terre que pour le paradis. Heureuse mère d'avoir sept enfants qui sont maintenant placés sur sept trônes de gloire. O heureux enfants, d'avoir eu une telle mère ! qui ne vous a mis au monde que pour vous conduire à la possession de Dieu !

Pour Antiochus, ce malheureux tyran, la main vengeresse du Tout-Puissant le punit visiblement ; il fut frappé d'une plaie invisible et incurable, juste punition d'un bourreau qui avait inventé tant de supplices pour faire souffrir les serviteurs de Dieu. Il tomba de son chariot, se meurtrit tout le corps. Ses entrailles fourmillaient de vers, ses chairs tombaient par lambeaux ; il répandait une puanteur si insupportable, que personne ne pouvait ni l'approcher ni le servir. Se sentant frappé de la main invisible de Dieu, il fit de grandes promesses et prit les plus belles résolutions ; mais le Saint-Esprit nous dit que la crainte seule des tourments lui faisait faire tout cela. Dieu n'écouta pas sa prière, et ce malheureux prince mourut mangé par les vers. Voilà la fin ordinaire de ces impies, qui semblent ne vivre que pour outrager Dieu, et porter les autres au mal. Le bon Dieu se lassant de leurs impiétés, les frappe, et les jette en enfer pour en débarrasser la terre.

Si la différence, M.F., a été si grande entre Antiochus et cette mère avec ses enfants, elle l'est encore bien plus maintenant : le roi est dans les enfers, tandis que la mère et les enfants sont dans le ciel. Oh ! qu'il y a peu de chrétiens aujourd'hui qui soient prêts, je ne dis pas à donner leur vie pour le bon Dieu, comme ont fait ces enfants, mais même à supporter la moindre chose pour ne pas violer les lois de notre sainte religion. Combien y en a-t-il qui ne font ni confession ni communion pascale ? qui ne font point d'attention aux jeûnes commandés par l'Église, et qui passent ce saint temps comme un autre, sans mortifications, sans peut-être se priver de manger entre les repas ? Hélas ! combien d'autres fréquentent les cabarets, ou, sans faire tout cela, passent ces jours consacrés à la pénitence, sans faire une prière ou une bonne œuvre de plus ? Combien en est-il qui ne font point difficulté de manquer l'office de la paroisse, et qui, peut-être, manqueront trois dimanches de suite, sachant très bien de quoi l'Église les menace ? Combien de pères et de maîtres forcent leurs enfants et leurs domestiques à travailler le saint jour du dimanche, combien de pauvres enfants restent peut-être des mois entiers sans assister aux offices ! Hélas ! Que de maîtres damnés !

D'autres ne se contentent pas de violer les lois de l'Église, de les mépriser, de les railler, ils ne font point de cas de la parole de Dieu qu'ils ne regardent que comme la parole d'un homme. Combien, pendant les saints offices sont sans dévotion, et laissent aller leur esprit partout où il veut ! Ils savent à peine ce qu'ils viennent faire à l'église, et seraient bien embarrassés de répondre si on leur demandait pourquoi ils viennent à la sainte Messe ? Combien se mettent à peine à genoux !... L'on ne l'ait point difficulté de manquer les vêpres, les instructions, le chapelet, le chemin de la croix et la prière du soir. Il en est qui ne font presque jamais de visites au Saint-Sacrement entre les offices, et passent le saint jour du dimanche moins bien que les autres jours. Oh ! comment osent-ils espérer le ciel ? Comment peuvent-ils croire que le bon Dieu leur fera miséricorde dans ce moment terrible où les plus grands saints ont tremblé ; eux dont la vie n'a été que bonnes couvres, et qui, pour quelques légères fautes, ont fait tant de pénitences.

Combien y en a-t-il encore parmi ces pauvres chrétiens, qui passent des journées entières sans penser au bon Dieu et sans faire un petit retour sur eux-mêmes c'est-à-dire sur leur pauvre vie ; afin de concevoir de l'horreur de leurs péchés, et pour s'exciter à faire quelques bonnes actions dans le but d'attirer la miséricorde de Dieu sur eux ? Voilà. M.F., la conduite du plus grand nombre des chrétiens de nos jours: l'on ne pense nullement à son salut, on est tout occupé des affaires temporelles, l'on regarde la mort comme ne devant venir jamais. Cependant ce moment arrive pour tout le monde ; et si nous n'avons rien fait pour nous assurer le ciel, alors tous nos péchés se présentent en foule à notre mémoire, toutes les grâces que nous avons méprisées, toutes les bonnes oeuvres et prières que nous aurions pu faire et que nous n'avons pas faites ; nous voyons, dans ce triste moment, toutes les âmes que nous avons perdues par nos mauvais exemples, et que nous aurions pu conduire à Dieu, si nous leur en avions donné de bons. Oh ! que de malheurs attendent une personne qui a vécu sans religion, sans pénitences et sans examiner à quoi les commandements de Dieu et de l'Église l'obligeaient !.. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, ce n'est pas ainsi que les saints ont fait ; ils avaient tellement à cœur de plaire à Dieu et de sauver leurs âmes, que non seulement ils évitaient les moindres péchés, mais encore ils passaient toute leur vie dans les bonnes couvres, les larmes et la pénitence. Un grand

nombre de martyrs ont donné leur vie pour s'assurer le ciel, nous en avons de beaux exemples dans l'histoire des saints du Nouveau Testament. Je vous citerai celui de saint Côme et de saint Damien.

II. – C'étaient deux frères jumeaux. Leur mère qui avait la crainte du Seigneur, prit tous les soins possibles pour leur inspirer l'amour de Dieu ; elle leur parlait souvent du bonheur de ceux qui donnent leur vie pour Jésus-Christ. Ces frères, qui n'avaient que de bons exemples devant les yeux, ne pouvaient pas moins faire que d'imiter les vertus de leur mère. O quelle grâce, quel bonheur pour les enfants que d'avoir des parents sages ! Oh ! que de pauvres enfants damnés, et qui seraient au ciel s'ils avaient eu des parents bien religieux ! Mon Dieu ! est-il bien possible que le défaut de religion des parents, précipite tant d'âmes en enfer ? Malheureux parents, qui semblent n'avoir des enfants que pour les traîner en enfer !... Comment des enfants qui n'ont que de mauvais exemples devant les yeux, peuvent-ils pratiquer la vertu ? Les enfants seront-ils meilleurs que leurs parents, qui ne font ni Pâques ni confession, qui ne font point de prière, qui se lèvent et se couchent comme des bêtes de somme ; des parents qui n'ont que de mauvaises raisons à la bouche ; qui vont jusqu'à railler, critiquer la religion et ceux qui la pratiquent, qui tournent en ridicule la confession et ceux qui se confessent ? Les enfants, dis-je, seront-ils meilleurs que leurs parents, qui les laissent vivre à leur aise, qui leur permettent les jeux, les danses, les cabarets ; qui eux-mêmes peut-être, y passent des nuits presque entières avec toutes sortes de libertins ? Si un pasteur à la vue de si mauvais exemples veut leur faire connaître leur faute et celles de leurs enfants, ils se mettront en colère, ils le blâmeront, il en diront du mal, ils feront mille contradictions à leurs enfants. Oh ! que de pauvres enfants vont maudire le moment de leur naissance, et leurs parents, qui, loin de les aider à se sauver, se sont prêtés à les perdre, par leur peu de soin à leur faire connaître leurs devoirs de religion et la grandeur du péché !... Hélas ! M.F., vous ne reconnaîtrez que trop cela un jour !...

Mais revenons à nos saints qui ont eu le bonheur d'avoir des parents si vertueux ! Ayant achevé leurs études, ils se rendirent très habiles dans la connaissance de la médecine. Leur science était accompagnée du don de la grâce, de sorte que, en allant voir seulement leurs malades, ils leur rendaient la santé : les aveugles voyaient, les boiteux marchaient, les sourds entendaient, et les démons fuyaient à leur seule présence. L'éclat de tant de merveilles les faisait admirer de tout le monde. Mais cette haute réputation fut la cause de leur martyre. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant renouvelé la persécution contre les fidèles, ils envoyèrent le président Lysias dans la ville d'Égée pour les rechercher et les punir selon la loi. Lysias arrivant dans cette ville, on lui dénonça les deux médecins comme allant de provinces en provinces, et faisant des prodiges étonnants au nom de celui qu'ils appelaient Jésus-Christ. On ajouta qu'ainsi plusieurs abandonnaient le culte des idoles, pour embrasser une religion toute nouvelle. Lysias, sur ce rapport, les envoya prendre. Quand ils furent devant lui, il leur dit en colère : « Vous êtes donc ces séducteurs qui allez par les villes et les provinces, soulevant le peuple contre les dieux de l'empire, sous prétexte de leur faire adorer un homme crucifié ? Dès ce moment, si vous ne renoncez à ce Dieu et si vous n'obéissez pas aux édits des empereurs, il n'y a point de supplices que je n'emploie pour vous faire souffrir. Dites-moi vos noms et votre pays. » – « Nous sommes de l'Arabie, nous nous appelons l'un Côme, l'autre Damien, nous avons encore trois frères, qui, comme nous, adorent le vrai Dieu. » Il leur ordonna, d'offrir de l'encens au démon. Sur leur refus, il les fait appliquer à la torture et leur fait endurer des cruautés épouvantables. Cependant les saints martyrs étaient tellement fortifiés de la grâce de Dieu, qu'ils ne sentaient pas même leurs tourments ; ils lui dirent : « Vous nous faites souffrir bien faiblement ; si vous avez d'autres supplices, employez-les, car nous ne sentons pas ceux-là. » Le préfet, mourant de rage, et pour s'en débarrasser au plus tôt, les fait jeter dans la mer. Mais un ange rompit leurs liens, les retira des eaux et les ramena sur le rivage. Le préfet attribuant cela au démon, leur dit de lui apprendre leurs sortilèges, afin de s'en servir comme eux. « Nous ne savons pas, dirent les martyrs, ce que c'est que la magie. C'est au nom de Jésus-Christ que nous faisons tout cela ; si vous voulez vous faire chrétien, vous reconnaîtrez la vérité de ce que nous vous disons. » – « Au nom du dieu Apollon, reprit Lysias, je veux faire le même prodige. » Ce blasphème ne fut pas plus tôt sorti de sa bouche, que deux démons se saisirent de lui, le frappèrent sans miséricorde, et l'auraient tué si les saints ne les avaient pas chassés. « Vous voyez bien, lui dirent-ils, que vos dieux ne sont que des démons qui ne cherchent qu'à vous nuire ; reconnaîtrez-vous maintenant notre Dieu pour le seul véritable ? Détestez donc vos idoles. » Malgré cette grâce, le préfet resta insensible ; bien plus, il fit conduire ses libérateurs en prison. Le lendemain il les fit ramener, voyant qu'il ne pouvait les vaincre, il fit allumer un grand feu et

les fit jeter dedans. Mais ils se promenaient dans le feu sans la moindre douleur ; au contraire, ils étaient comme dans un jardin de délices, chantant des cantiques d'actions de grâces ; et le feu qui les respectait, alla brûler les idolâtres, dont un grand nombre perdirent la vie. Ces merveilles auraient dû convertir le préfet, elles ne firent que l'endurcir de plus en plus. Il les fit appliquer sur le chevalet, où les bourreaux les tourmentèrent jusqu'à en perdre la respiration ; ensuite on les attacha chacun à une croix, afin de les massacrer à coups de pierres ; mais elles retournaient avec impétuosité sur ceux qui les jetaient. Lysias, irrité de ce qu'il ne pouvait venir à bout de les faire mourir, prit lui-même des pierres pour les leur jeter à la tête ; mais elles revinrent sur lui avec tant de force qu'elles lui cassèrent les dents. Il fit ensuite prendre des flèches aux soldats, afin de les lancer contre les saints ; mais celles-ci encore, loin de leur nuire, se retournèrent et tuèrent un grand nombre d'hommes et de femmes qui étaient venus voir ce spectacle. Le préfet, désespérant de pouvoir les faire mourir dans les tortures, les fit décapiter.

Voilà ce que peut la grâce dans un bon chrétien et dans des enfants que les parents ont élevés avec soin, en leur inspirant un grand amour pour Dieu, un vrai mépris des biens de ce monde et même de la vie. Heureux enfants et heureux parents ! Voilà, M.F., comment les parents sages sauvent leurs enfants ! Vous avez vu, d'ailleurs, comment les parents sans religion traînent avec eux en enfer leurs pauvres enfants, par leurs mauvais exemples et le peu de soin qu'ils prennent de les bien élever dans l'amour du Dieu. Finissons, M.F., en disant que nous ne sommes pas, il est vrai, exposés à d'aussi grandes épreuves que ces saints ; mais que, si nous voulions faire un bon usage des peines que nous éprouvons, nous pourrions aussi mériter la couronne du martyr. Combien de maladies, de contradictions, d'humiliations, de mépris ! Que de fois il nous faut renoncer à notre propre volonté, combien d'efforts nous avons à faire pour pardonner et pour aimer ceux qui nous font du mal ! Eh bien ! M.F., voilà le martyr que le bon Dieu veut que nous endurions pour mériter le même bonheur dont jouissent maintenant les saints. Demandons souvent, M.F., à ces bons saints de nous obtenir cette force, ce courage dans nos épreuves de chaque jour : nous travaillerons ainsi pour plaire à Dieu et pour le ciel. C'est le bonheur que je vous souhaite.

15 AOUT FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA STE VIERGE

Sur les grandeurs de Marie.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.

Parce que le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante. (S. Luc, I, 48.)

Si nous voyons, M.F., la sainte Vierge s'abaisser, dans son humilité, au-dessous de toutes les créatures, nous voyons aussi cette humilité l'élever au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Non, ce n'est point les grands de la terre qui l'ont fait monter à ce suprême degré de dignité où nous avons le bonheur de la contempler aujourd'hui. Les trois personnes de la Très Sainte Trinité l'ont placée sur ce trône de gloire ; elles l'ont proclamée Reine du ciel et de la terre, en la rendant dépositaire de tous les célestes trésors. Non, M.F., nous ne comprendrons jamais assez les grandeurs de Marie, et le pouvoir que Jésus-Christ son divin Fils lui a donné ; nous ne connaissons jamais bien le désir qu'elle a de nous rendre heureux. Elle nous aime comme ses enfants ; elle se réjouit du pouvoir que Dieu lui a donné, afin de nous être plus utile. Oui, Marie est notre médiatrice c'est elle qui présente à son divin Fils toutes nos prières, nos larmes et nos gémissements ; c'est elle qui nous attire les grâces nécessaires pour notre salut. Le Saint-Esprit nous dit que Marie, entre toutes les créatures, est un prodige de grandeur, un prodige de sainteté et un prodige d'amour. Quel bonheur pour nous, M.F., quelle espérance pour notre salut ! Ranimons notre confiance envers cette bonne et tendre Mère, en considérant !^o sa grandeur ; 2^o son zèle pour notre salut ; 3^o ce que nous devons faire pour lui plaire et mériter sa protection.

I. – Parler des grandeurs de Marie, M.F., c'est vouloir diminuer l'idée sublime que vous vous en faites ; car saint Ambroise nous dit que Marie est élevée à un si haut degré de gloire, d'honneur et de puissance, que les anges mêmes ne peuvent le comprendre ; cela est réservé à Dieu seul. De là, je conclus que tout ce que vous pourrez entendre, ne sera toujours rien ou presque rien, auprès de ce

qu'elle est aux yeux de Dieu. Le plus bel éloge que l'Église puisse nous en donner, c'est de dire que Marie est la Fille du Père Éternel, la Mère du Fils de Dieu Sauveur du monde, l'Épouse du Saint-Esprit. Si le Père Éternel a choisi Marie pour sa fille par excellence, quel torrent de grâces ne doit-il pas verser dans son âme ? Elle en reçut, à elle seule, plus que tous les anges et tous les saints ensemble. Il commença par la préserver du péché originel, grâce qui n'a été accordée qu'à elle seule. Il l'a fixée dans cette grâce, avec une parfaite assurance qu'elle ne la perdrait jamais. Oui, M.F., le Père Éternel l'enrichit des dons du ciel, à proportion de la grande dignité à laquelle il devait l'élever. Il forma en elle un temple vivant des trois Personnes de la Très Sainte Trinité. Disons encore mieux, il fit pour elle tout ce qu'il était possible de faire pour une créature. Si le Père Éternel a pris tant de soin à l'égard de Marie, nous voyons aussi le Saint-Esprit venir l'embellir lui-même à un tel degré, que dès l'instant de sa conception, elle devint l'objet des complaisances des trois Personnes divines. Marie seule a le bonheur d'être la fille du Père Éternel, elle a aussi celui d'être la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit. Par ces dignités incomparables, elle se voit associée aux trois Personnes de la Sainte Trinité, pour former le corps adorable de Jésus-Christ. C'est d'elle que Dieu devait se servir pour renverser ou ruiner l'empire du démon. C'est elle que les trois Personnes divines employèrent pour sauver le monde, en lui donnant un Rédempteur. Auriez-vous jamais pensé que Marie fût un tel abîme de grandeur, de puissance et d'amour ? Après le corps adorable de Jésus-Christ, elle fait le plus bel ornement de la cour céleste...

Nous pouvons dire que le triomphe de la sainte Vierge dans le ciel, est la consommation de tous les mérites de cette auguste Reine du ciel et de la terre. Ce fut dans ce moment qu'elle reçut le dernier ornement de son incomparable dignité de Mère de Dieu. Après avoir subi quelque temps les misères diverses de la vie et les humiliations de la mort, elle alla jouir d'une vie, la plus glorieuse et la plus heureuse dont une créature puisse jamais jouir. Nous nous étonnons parfois que Jésus, qui aimait tant sa mère, l'ait laissée si longtemps sur la terre après sa résurrection. La raison de ceci, c'est qu'il voulait, par ce retard, lui procurer une plus grande gloire, et que du reste, les apôtres avaient encore besoin de sa personne pour être consolés et conduits. C'est Marie qui a révélé aux apôtres les plus grands secrets de la vie cachée de Jésus-Christ. C'est encore Marie qui a levé l'étendard de la virginité, qui en a fait connaître tout l'éclat, toute la beauté, et nous montre l'inestimable récompense réservée à ce saint état.

Mais reprenons, M.F., continuons à suivre Marie jusqu'au moment où elle quitte ce monde. Jésus-Christ voulut qu'avant d'être élevée au ciel, elle pût revoir encore une fois tous ses apôtres. Tous, saint Thomas excepté, furent miraculeusement transportés autour de son pauvre lit. Par un excès de cette humilité qu'elle avait toujours portée à un très haut degré, elle leur baisa à tous les pieds, et leur demanda leur bénédiction. Cet acte la préparait à l'éminente gloire à laquelle son Fils devait l'élever. Ensuite Marie leur donna à tous sa bénédiction. Il me serait impossible de vous faire comprendre les larmes que répandirent en ce moment les apôtres, sur la perte qu'ils allaient faire. La sainte Vierge n'était-elle pas, après le Sauveur, tout leur bonheur, toute leur consolation ? Mais Marie, pour adoucir un peu leur peine, leur promit de ne pas les oublier auprès de son divin Fils. On croit que le même ange qui lui avait annoncé le mystère de l'Incarnation, vint lui marquer, de la part de son Fils, l'heure de sa mort. La sainte Vierge répondit à l'ange : « Ah ! quel bonheur ! et combien je désirais ce moment ! » Après cette heureuse nouvelle, elle voulut faire son testament, qui fut bientôt fait. Elle avait deux tuniques, elle les donna à deux vierges, qui la servaient depuis longtemps. Elle se sentit alors brûler de tant d'amour que son âme, semblable à une fournaise ardente, ne pouvait plus rester dans son corps. Heureux moment !...

Pouvons-nous voir, M.F., les merveilles qui s'opèrent à cette mort, sans nous sentir un ardent désir de vivre saintement pour mourir saintement ? C'est vrai, nous ne devons pas nous attendre à mourir d'amour, mais au moins ayons l'espérance de mourir dans l'amour de Dieu. Marie ne craint nullement la mort, puisque la mort va la mettre en possession du bonheur parfait ; elle sait que le ciel l'attend, et qu'elle en sera un des plus beaux ornements. Son Fils et toute la cour céleste s'avancent pour célébrer cette brillante fête, tous les saints et saintes du ciel n'attendent que les ordres de Jésus, pour venir chercher cette Reine et l'emmenner en triomphe dans son royaume. Tout est préparé dans le ciel pour la recevoir ; elle va goûter des honneurs au-dessus de tout ce que l'on peut concevoir. Pour sortir de ce monde, Marie ne subit point la maladie, car elle est exempte de péché. Malgré son grand âge, son corps ne fut jamais décrépité comme celui des autres mortels, au contraire, il semblait qu'à mesure qu'il

approchait de la fin, il prenait un nouvel éclat. Saint Jean Damascène nous dit que ce fut Jésus-Christ lui-même qui vint chercher sa mère. Ainsi disparaît ce bel astre qui pendant soixante et douze ans a éclairé le monde. Oui, M.F., elle revoit son Fils, mais sous un aspect bien différent de celui où elle l'avait vu, lorsque, tout couvert de sang, il était cloué à la croix.

O Amour divin, voilà la plus belle de vos victoires et de toutes vos conquêtes ! Vous ne pouviez rien faire de plus, mais aussi vous ne pouviez rien faire de moins. Oui, M.F., s'il fallait que la mère d'un Dieu mourût, elle ne pouvait mourir que d'un transport d'amour. O belle mort ! ô mort heureuse ! ô mort désirable ! Ah ! Qu'elle est dédommée de ce torrent d'humiliations et de douleurs dont sa sainte âme a été inondée pendant sa vie mortelle ! Oui, elle revoit son Fils, mais tout autre que le jour où elle l'avait vu pendant sa douloureuse passion, entre les mains de ses bourreaux, portant sa croix, couronné d'épines, sans pouvoir le soulager. Oh ! non, elle ne le voit plus sous ce triste appareil, capable d'anéantir les créatures tant soit peu sensibles ; mais elle le voit, dis-je, tout brillant de lumière, revêtu d'une gloire qui fait toute la joie et le bonheur du ciel ; elle voit les anges et les saints qui tous l'entourent, le louent, le bénissent et l'adorent jusqu'à l'anéantissement. Oui, elle revoit ce tendre Jésus, exempt de tout ce qui peut le faire souffrir. Ah ! qui de nous ne voudrait pas travailler à aller rejoindre la Mère et le Fils dans ce lieu de délices ? Quelques moments de combats et de souffrances sont grandement récompensés.

Ah ! M.F., quelle mort heureuse ! Marie ne craint rien, parce qu'elle a toujours aimé son Dieu ; elle ne regrette rien, parce qu'elle n'a jamais rien possédé que son Dieu., Voulons-nous mourir sans crainte ? Vivons, comme Marie, dans l'innocence ; fuyons le péché, qui fait tout notre malheur pour le temps et pour l'éternité. Si nous avons été assez malheureux pour le commettre, à l'exemple de saint Pierre, pleurons jusqu'à notre mort, et que nos regrets ne finissent qu'avec la vie. A l'exemple du saint roi David, descendons dans le tombeau en versant des pleurs ; lavons nos âmes dans l'amertume de nos larmes. Voulons-nous, comme Marie, mourir sans chagrin ? Vivons comme elle, sans nous attacher aux choses créées ; faisons comme elle, n'aimons que Dieu seul, ne désirons que lui seul, ne cherchons qu'à lui plaire dans tout ce que nous faisons. Heureux le chrétien, qui ne quitte rien pour trouver tout !... Approchons encore un instant de ce pauvre grabat, qui est si heureux de soutenir cette perle précieuse, cette rose toujours fraîche et sans épines, ce globe de gloire et de lumière, qui doit donner un nouvel éclat à toute la cour céleste. Les anges, dit-on, entonnèrent un cantique d'allégresse dans l'humble demeure où était le saint corps, et elle était remplie d'une odeur si agréable, qu'il semblait que toutes les douceurs du ciel y fussent descendues. Allons, M.F., accompagnons du moins en esprit, ce convoi sacré ; suivons ce tabernacle où le Père avait renfermé tous ses trésors, et qui va être caché, pour quelque temps, comme l'a été le corps de son divin Fils. La douleur et les gémissements rendirent silencieux les apôtres et tous les fidèles venus en foule pour voir encore une fois la Mère de leur Rédempteur. Mais étant revenus à eux-mêmes, ils commencèrent tous à chanter des hymnes et des cantiques pour honorer le Fils et la Mère. Une partie des anges monta au ciel pour conduire en triomphe cette âme sans égale ; l'autre, resta sur la terre pour célébrer les obsèques du saint corps. Je vous le demande, M.F., qui serait capable de nous faire la peinture d'un si beau spectacle ? D'un côté, l'on entendait les esprits bienheureux employer toute leur industrie céleste, pour témoigner la grande joie qu'ils avaient de la gloire de leur Reine ; de l'autre, on voyait les apôtres et un grand nombre de fidèles, élever aussi leurs voix pour seconder l'harmonie de ces chantres célestes. Saint Jean Damascène nous dit qu'avant de mettre le saint corps dans le tombeau, ils eurent tous le bonheur de baiser ses mains saintes et sacrées, qui, tant de fois, avaient porté le Sauveur du monde. Dans ce moment, il n'y eut pas un malade qui ne reçût sa guérison ; il n'y eut pas une personne dans Jérusalem qui ne demandât quelque grâce au bon Dieu par la médiation de Marie et qui ne l'obtînt. Dieu le voulait ainsi pour nous montrer que tous ceux qui, dans la suite, auraient recours à elle, étaient bien sûrs de tout obtenir.

Quand chacun, nous dit le même saint, eut contenté sa dévotion et reçu l'effet de ses demandes, l'on pensa à la sépulture de la Mère de Dieu. Les apôtres, selon la coutume des Juifs, ordonnèrent de laver le saint corps et de l'embaumer. Ils chargèrent donc de cet office deux vierges au service de Marie. Celles-ci, par un fait tout miraculeux, ne purent voir ni toucher le saint corps. L'on crut reconnaître en cela la volonté de Dieu, et l'on ensevelit le corps avec tous ses vêtements. Si Marie, sur la terre, fut d'une humilité sans égale, sa mort et sa sépulture furent aussi sans égales, par la grandeur des merveilles qui s'opérèrent alors. Ce furent les apôtres eux-mêmes qui portèrent le précieux dépôt, et

ce cortège saint et sacré traversa la ville de Jérusalem jusqu'au lieu de la sépulture, qui était le bourg de Gethsémani, dans la vallée de Josaphat. Tous les fidèles l'accompagnèrent avec des flambeaux à la main, plusieurs se joignaient à cette troupe pieuse, qui portait l'arche de la nouvelle alliance et la conduisait au lieu de son repos. Saint Bernard nous dit que les anges faisaient eux-mêmes leur procession, précédant et suivant le corps de leur Souveraine avec des cantiques d'allégresse ; tous ceux qui étaient présents entendaient le chant de ces anges, et partout où passait ce saint corps, il répandait une odeur délicieuse, comme si toutes les douceurs et les parfums célestes étaient descendus sur la terre. Il y eut, ajoute ce saint, un malheureux juif, qui, mourant de rage de voir que l'on rendait tant d'honneurs à la Mère de Dieu, se jeta sur le corps pour le faire tomber dans la boue ; mais il ne l'eut pas plus tôt touché, que ses deux mains tombèrent desséchées. S'étant repenti, il pria saint Pierre qu'on le fît approcher du corps de la sainte Vierge. En le touchant, ses deux mains se replacèrent d'elles-mêmes sans qu'elles parussent avoir été jamais séparées. Le corps de la Mère de Dieu ayant été déposé avec respect dans le sépulcre, les fidèles se retirèrent à Jérusalem ; mais les anges continuèrent à chanter, pendant trois jours, les louanges de Marie. Les apôtres venaient les uns après les autres, pour s'unir aux anges qui restaient au-dessus du tombeau. Au bout de trois jours, saint Thomas, qui n'avait pas assisté à la mort de la Mère de Dieu, vint demander à saint Pierre le bonheur de voir encore une fois le corps virginal. Ils allèrent donc au sépulcre, et n'y trouvèrent plus que les vêtements. Les anges l'avaient emportée dans le ciel, car on ne les entendait plus. Pour vous faire une fidèle description de son entrée glorieuse et triomphante dans le ciel, il faudrait, M.F., être Dieu lui-même, qui, dans ce moment, voulut prodiguer à sa Mère toutes les richesses de son amour, de sa reconnaissance. Nous pouvons dire qu'il rassembla alors tout ce qui fut capable d'embellir son triomphe dans le ciel. « Ouvrez-vous, portes du ciel, voici votre Reine qui quitte la terre pour embellir les cieux par la grandeur de sa gloire, par son immensité de mérites et de dignité. » Quel spectacle ravissant ! jamais le ciel n'avait vu entrer dans son enceinte une créature si belle, si accomplie, si parfaite et si riche de vertus. « Quelle est celle-ci, dit l'Esprit-Saint, qui s'élève du désert de cette vie, toute comblée de délices et d'amour, appuyée sur le bras de son bien-aimé ?... » Approchez, les portes du ciel s'ouvrent, et toute la cour céleste se prosterne devant elle comme devant sa Souveraine. Jésus-Christ lui-même la conduit dans son triomphe, et la fait asseoir sur le plus beau trône de son royaume. Les trois Personnes de la Très Sainte Trinité lui mettent sur la tête une brillante couronne et la rendent dépositaire de tous les trésors du ciel. Oh ! M.F., quelle gloire pour Marie ! mais aussi quel sujet d'espérance pour nous, de la savoir si élevée en dignité, et de connaître le grand désir qu'elle a de sauver, nos âmes !

II. – Quel amour n'a-t-elle pas pour nous ? Elle nous aime comme ses enfants ; elle aurait voulu mourir pour nous si cela eût été nécessaire. Adressons-nous à elle avec une grande confiance, et nous sommes sûrs que, quelque misérables que nous soyons, elle nous obtiendra la grâce de notre conversion. Elle prend tant de soin du salut de notre âme, elle désire tant notre bonheur !... Nous lisons dans la vie de saint Stanislas, grand dévot envers la Reine du ciel, qu'un jour, étant en prière, il dit à la Sainte Vierge de vouloir bien se montrer à lui avec le saint Enfant Jésus. Cette prière fut si agréable au bon Dieu, que dans le même moment Stanislas vit paraître devant lui la sainte Vierge, tenant le saint Enfant entre ses bras. Une autre fois, se trouvant malade dans une maison de luthériens qui ne voulaient pas lui permettre de communier, il s'adressa à la sainte Vierge, et la pria de lui procurer ce bonheur. Sa prière à peine achevée, il vit venir un ange qui lui apportait la sainte Hostie et qui était accompagné de la sainte Vierge. Dans une circonstance à peu près semblable, la même chose lui arriva, un ange lui apporta Jésus-Christ et lui donna la sainte communion. Voyez, M.F., combien Marie prend soin du salut de ceux qui ont confiance en elle !

Que nous sommes heureux, d'avoir une Mère pour nous précéder dans la pratique des vertus que nous devons avoir, si nous voulons aller au ciel et plaire à Dieu ! Mais prenons bien garde de ne jamais mépriser ni elle, ni le culte qu'on lui rend. Saint François de Borgia nous raconte qu'un grand pécheur, à son lit de mort, ne voulait entendre parler ni de Dieu, ni de son âme, ni de confession. Saint François qui se trouvait alors dans le pays de ce malheureux, se mit à prier Dieu pour lui ; comme il priait avec larmes, il entendit une voix qui lui dit : « Allez, François, allez porter ma croix à ce malheureux, exhortez-le à la pénitence. » Saint François court vers le malade déjà dans les bras de la mort. Hélas ! il avait déjà fermé son cœur à la grâce. Saint François le pria d'avoir pitié de son âme, de demander pardon au bon Dieu ; mais non, tout était perdu pour lui. Le saint entendit encore deux fois la même

voix qui lui dit « Allez, François, portez ma croix à ce malheureux. » Le saint montra encore son crucifix, qui se trouva tout couvert de sang et qui coulait de toutes parts ; il dit au pécheur que ce sang adorable lui obtiendrait son pardon s'il voulait lui demander miséricorde. Mais non, tout fut perdu pour lui, il mourut en blasphémant le saint nom de Dieu: et son malheur venait de ce qu'il avait raillé et méprisé la sainte Vierge, dans les honneurs qu'on lui rendait. Ah ! M.F., prenons bien garde de ne jamais rien mépriser de ce qui se rapporte au culte de Marie, cette Mère si bonne, si portée à nous secourir à la moindre confiance que nous avons en elle ! Voici quelques exemples qui vous montreront que, si nous avons été fidèles à la moindre pratique de dévotion envers la sainte Vierge, jamais elle ne permettra que nous mourions dans le péché.

Il est rapporté dans l'histoire qu'un jeune libertin se livrait, sans aucun remords, à tous les vices de son cœur. Une maladie l'arrêta au milieu de ses désordres ; tout libertin qu'il était, il n'avait pourtant jamais manqué de dire tous les jours un *Ave Maria* ; c'était la seule prière qu'il faisait, et encore la faisait-il bien mal : ce n'était pas autre chose qu'une simple habitude. Dès que l'on sut que sa maladie était sans espérance de guérison, on alla chercher le prêtre de la paroisse qui vint le visiter, et l'exhorta à se confesser. Mais le malade lui répondit que s'il avait à mourir, il voulait mourir comme il avait vécu, et que, s'il venait à en échapper, il ne voulait pas vivre autrement que jusqu'alors. Ce fut la réponse qu'il fit à tous ceux qui voulurent lui parler de confession. On était dans une grande consternation ; personne n'osait plus lui en parler, dans la crainte de lui donner occasion de vomir les mêmes blasphèmes et les mêmes impiétés. Sur ces entrefaites, un de ses camarades, mais plus sage que lui, qui souvent l'avait repris de ses désordres, alla le trouver. Après lui avoir parlé de différentes choses, il lui dit sans détours : « Tu devrais bien, mon camarade, penser à te convertir. » – « Mon ami, répliqua le malade, je suis un trop grand pécheur ; tu sais bien la vie que j'ai menée. » – « Eh bien ! prie la sainte Vierge qui est le refuge des pécheurs. » – « Ah ! j'ai bien dit tous les jours un *Ave Maria* ; mais voilà toutes les prières que j'ai faites. Crois-tu que cela me serve de quelque chose ? » – « Comment ! répliqua l'autre, cela te servira de tout. Ne lui as-tu pas demandé de prier pour toi à l'heure de la mort ? C'est donc à présent qu'elle va prier pour toi. » – « Puisque tu penses que la sainte Vierge prie pour moi, va chercher M. le curé pour me confesser tout de bon. » En prononçant ces paroles, il se mit à verser des torrents de larmes. « Pourquoi pleurer ? lui dit son ami. » – « Ah ! pourrais-je jamais assez pleurer, après avoir mené une vie si criminelle, après avoir offensé un Dieu si bon, qui veut encore me pardonner ! Je voudrais pouvoir pleurer des larmes de sang pour montrer au bon Dieu combien je suis lâché de l'avoir tant offensé ; mais, mon sang est trop impur pour être offert à Jésus-Christ en expiation de mes péchés. Ce qui me console, c'est que Jésus-Christ mon Sauveur a offert le sien à son Père pour moi, c'est en lui que j'espère. » Son ami entendant ce discours, et voyant couler ses larmes, se mit à pleurer de joie avec lui. Ce changement était si extraordinaire, qu'il l'attribua à la protection de la sainte Vierge. Dans ce moment, le curé revint, et, fort étonné de les voir pleurer tous deux, il leur demanda ce qui était arrivé. – « Ah ! Monsieur, répondit le malade, je pleure mes péchés ! Hélas ! je commence bien tard à les pleurer ! Mais je sais que les mérites de Jésus-Christ sont infinis et que sa miséricorde est sans bornes ; j'ai encore espoir que le bon Dieu aura pitié de moi. » Le prêtre, étonné, lui demanda qui avait fait en lui un pareil changement ? « La sainte Vierge, dit le malade, a prié pour moi, c'est ce qui m'a fait ouvrir les yeux sur mon misérable état. » – « Vous voulez bien vous confesser ? » – « Oh ! Oui, Monsieur, je veux me confesser, et même tout haut ; puisque j'ai scandalisé par ma mauvaise vie, je veux que l'on soit témoin de mon repentir. » Le prêtre lui dit que cette mesure n'était pas nécessaire, qu'il suffisait, pour réparer les scandales, de savoir qu'il avait été administré. Il se confessa avec tant de douleur et de larmes, que le prêtre fut obligé plusieurs fois de s'arrêter pour le laisser pleurer. Il reçut les sacrements avec de si grandes marques de repentir, qu'on aurait cru qu'il allait mourir.

Saint Bernard n'avait-il pas raison de nous dire que celui qui est sous la protection de Marie est en sûreté ; et que jamais l'on a vu la sainte Vierge abandonner une personne qui a fait quelque acte de piété en son honneur ? Non, M.F., jamais cela ne s'est vu et ne se verra. Voyez comme la sainte Vierge a récompensé un *Ave Maria*, que ce jeune homme avait dit tous les jours et encore, comment le disait-il ? Cependant, vous venez de voir qu'elle fit un miracle, plutôt que de le laisser mourir sans confession. Quel bonheur pour nous d'invoquer Marie, puisque ainsi elle nous sauve et nous fait persévérer dans la grâce ! Quel sujet d'espérance de penser que malgré nos péchés, elle s'offre sans cesse à Dieu pour

demander notre pardon ! Oui, M.F., c'est elle qui ranime notre espérance en Dieu, c'est elle qui lui présente nos larmes, c'est elle qui nous empêche de tomber dans le désespoir à la vue de nos péchés. Le bienheureux Alphonse de Liguori raconte qu'un de ses compagnons, prêtre, vit un jour entrer dans une église un jeune homme dont l'extérieur annonçait une âme dévorée de remords. Le prêtre s'approcha du jeune homme et lui dit : « Voulez-vous vous confesser, mon ami ? » Celui-ci répond que oui, mais, en même temps, il demande à être entendu dans un lieu retiré, car sa confession devait être longue. Quand ils furent seuls, le nouveau pénitent parla en ces termes : « Mon père, je suis étranger et gentilhomme ; mais je ne crois pas pouvoir jamais devenir l'objet des miséricordes d'un Dieu que j'ai tant offensé par ma vie si criminelle. Sans vous parler des meurtres et des infamies dont je me suis rendu coupable, je vous dirai qu'ayant désespéré de mon salut, je me suis livré à toutes sortes de péchés, moins pour contenter mes passions, que pour outrager le bon Dieu et satisfaire la haine que j'avais contre lui. J'avais un crucifix sur moi, je l'ai jeté par mépris. Ce matin même, je suis allé à la table sainte pour commettre un sacrilège, mon intention était de fouler aux pieds la sainte hostie, si les personnes qui étaient présentes ne m'en avaient empêché ; et dans ce moment, il remit à son confesseur la sainte hostie qu'il avait conservée dans un papier. En passant devant cette église, ajouta-t-il, je me suis senti pressé d'entrer, au point que je n'ai pu résister ; j'ai éprouvé des remords si violents, ils déchiraient tellement ma conscience, qu'à mesure que je me suis approché de votre confessionnal, je tombai dans un grand désespoir. Si vous n'étiez pas sorti pour venir à moi, j'allais m'en aller de l'église, je ne sais vraiment pas comment il a pu se faire que je sois ainsi à vos genoux pour me confesser. » Mais le prêtre lui dit : « N'avez-vous pas fait quelques bonnes œuvres qui vous ont mérité une telle grâce ? Peut-être avez-vous offert quelques sacrifices à la sainte Vierge ou imploré son assistance, car de telles conversions ne sont ordinairement que des effets de la puissance de cette bonne mère ? » – « Mon père, vous vous trompez, j'avais un crucifix, je l'ai jeté par mépris. » – « Mais, réfléchissez bien, ce miracle ne s'est pas fait sans quelque raison. » – « Mon père, dit le jeune homme portant la main sur son scapulaire, voilà tout ce que j'ai conservé. » – « Ah ! mon ami, lui dit le prêtre en l'embrassant, ne voyez-vous pas que c'est la sainte Vierge qui vous a obtenu cette grâce, que c'est elle qui vous a attiré dans cette église qui lui est consacrée ? » A ces paroles, le jeune homme fondit en larmes ; il entra dans tous les détails de sa vie criminelle, et sa douleur croissant toujours, il tomba aux pieds de son confesseur comme mort ; revenu à lui, il acheva sa confession. Avant de quitter l'église, il promit de raconter partout la grande miséricorde que Marie avait obtenue de son Fils pour lui.

III. – Que nous sommes heureux, M.F., d'avoir une Mère si bonne, si dévouée au salut de nos âmes ! Cependant il ne faut pas se contenter de la prier, il faut encore pratiquer toutes les autres vertus que nous savons être agréables à Dieu. Un grand serviteur de Marie, saint François de Paule, fut un jour appelé par Louis XI, espérant obtenir de lui sa guérison. Le saint trouva dans le roi toutes sortes de bonnes qualités, il s'adonnait à quantité de bonnes œuvres et de prières en l'honneur de Marie. Il disait tous les jours son chapelet, faisait beaucoup d'aumônes pour honorer la sainte Vierge, portait sur lui plusieurs reliques ; mais sachant qu'il n'avait pas assez de modestie et de retenue dans ses paroles, et qu'il souffrait chez lui des gens de mauvaise vie, saint François de Paule lui dit en pleurant : « Prince, croyez-vous que toutes vos dévotions soient agréables à la sainte Vierge ? Non, non, prince, commencez à imiter Marie, et vous êtes sûr qu'elle vous tendra les mains. » En effet, ayant fait une confession de toute sa vie, il reçut tant de grâces et tant de moyens de salut, qu'il mourut de la manière la plus édifiante, en disant que Marie lui avait valu le ciel par sa protection. Le monde est plein de monuments qui nous attestent les grâces que la sainte Vierge nous obtient ; voyez tous ces sanctuaires, tous ces tableaux, toutes ces chapelles en l'honneur de Marie. Ah ! M.F., si nous avions une tendre dévotion envers Marie, que de grâces nous obtiendrions tous pour notre salut ! Oh ! pères et mères, si tous les matins vous mettiez tous vos enfants sous la protection de la sainte Vierge, elle prierait pour eux, elle les sauverait et vous aussi. Oh ! Comme le démon redoute la dévotion envers la sainte Vierge !... Il se plaignait un jour hautement au bienheureux François que deux sortes de personnes le faisaient bien souffrir. D'abord, celles qui contribuent à répandre la dévotion à la sainte Vierge, puis celles qui portent le saint Scapulaire.

Ah ! M.F., en faut-il davantage pour nous inspirer une grande confiance à la sainte Vierge et le désir de nous consacrer entièrement à elle en mettant notre vie, notre mort et notre éternité entre ses mains ? Quelle consolation pour nous dans nos chagrins, dans nos peines, de savoir que Marie veut et peut nous secourir ! Oui, nous pouvons dire que celui qui a le bonheur d'avoir une grande confiance en

Marie a son salut en sûreté ; et jamais on n'aura entendu dire que celui qui a mis son salut entre les mains de Marie, ait été damné. Nous reconnâtrons à l'heure de la mort combien la sainte Vierge nous a fait éviter de péchés, et comme elle nous a fait faire du bien que nous n'aurions jamais fait sans sa protection. Prenons-la pour notre modèle, et nous sommes sûrs de bien marcher dans le chemin du ciel. Admirons en elle cette humilité, cette pureté, cette charité, ce mépris de la vie, ce zèle pour la gloire de son Fils et le salut des âmes. Oui, M.F., donnons-nous et consacrons-nous à Marie pour toute notre vie. Heureux celui qui vit et meurt sous la protection de Marie, le ciel lui est assuré ! C'est ce que je vous souhaite.

8 SEPTEMBRE FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA STE VIERGE

C'est de Marie qu'il nous est né un Sauveur.

De qua natus est Jesus.

(S. Matth., I, !6.)

Voilà, M.F., en deux mots, l'éloge le plus complet que l'on puisse faire de Marie, en disant que c'est d'elle que nous est né Jésus Fils de Dieu. Oui, Marie est la plus belle créature qui soit jamais sortie des mains du Créateur. Dieu lui-même la choisit, pour être le canal par lequel il devait faire couler ses grâces les plus précieuses et les plus abondantes sur tous ceux qui auraient confiance en elle. Dieu nous la représente comme un beau miroir où il se reflète comme un modèle accompli de toutes les vertus. Aussi voyons-nous que l'Église la considère comme sa Mère, sa patronne et sa puissante protectrice contre ses ennemis ; qu'elle s'empresse de célébrer avec la plus grande pompe le jour heureux où ce bel astre commença à briller sur la terre. La naissance des grands du monde nous inspire des craintes et des alarmes, parce que nous ne savons pas s'ils seront justes ou pécheurs, sauvés ou réprouvés ; nous ne savons pas, dis-je, s'ils rendront leurs peuples heureux ou malheureux. Mais pour Marie nous n'avons nulle crainte.

Elle naît pour être Mère de Dieu, et, par sa naissance, nous apporte toutes sortes de biens et de bénédictions. Dieu nous la propose pour modèle, dans quelque état et dans quelque condition que nous puissions être. Livrons-nous donc, M.F., avec toute l'Église, à une sainte joie, et !° admirons dans cette Vierge sainte le modèle des vertus les plus parfaites ; 2° considérons Marie comme ayant été destinée de toute éternité à être la mère du Fils de Dieu et la nôtre ; 3° enfin, contemplant avec reconnaissance les dons et les grâces renfermés dans la Médiatrice que Dieu a préparée aux hommes. Mais prêtez-moi votre attention ; car, vous parler de Marie, n'est-ce pas intéresser vos cœurs en vous entretenant de l'objet de votre confiance et de votre amour.

I. – M.F., s'il était nécessaire pour vous inspirer une tendre dévotion à Marie, de vous montrer combien est grand le bonheur de ceux qui ont confiance en elle ; combien sont nombreux les secours, les grâces et les avantages qu'elle nous peut obtenir ; s'il était nécessaire, dis-je, de vous montrer l'aveuglement et le malheur de ceux qui n'ont que de l'indifférence et du mépris pour une Mère si bonne et si tendre, si puissante et si portée à nous faire éprouver les effets de sa tendresse, je n'aurais qu'à interroger les patriarches et les prophètes, et vous verriez dans toutes les grandes choses que l'Esprit-Saint leur a fait dire sur Marie, un sujet de confusion à la vue des bas sentiments dont vous n'êtes que trop souvent remplis pour cette bonne Mère. Ensuite, si je vous faisais le récit de tous les exemples que les saints en ont tirés nous ne pourrions que déplorer notre aveuglement et ranimer notre confiance envers elle. D'abord, rien n'est plus capable de nous inspirer une tendre dévotion à la sainte Vierge, que le premier trait que nous lisons dans l'Écriture sainte, où nous voyons Dieu lui-même annoncer le premier, la naissance de Marie.

Lorsque nos premiers parents eurent le malheur de tomber dans le péché, Dieu, touché de leur repentir, promit qu'un jour viendrait où naîtrait une Vierge qui enfanterait un fils, pour réparer le

malheur causé par leur péché. Dans la suite, les prophètes, après lui, n'ont cessé d'annoncer de siècles en siècles, pour consoler le genre humain qui gémissait sous la tyrannie du démon, qu'une Vierge enfanterait un fils, qui serait le Fils du Très-Haut, et envoyé par le Père pour racheter le monde, perdu par le péché d'Adam. Tous les prophètes annoncent qu'elle sera la plus belle créature qui ait jamais paru sur la terre. Tantôt ils l'appellent l'Étoile du matin, qui éblouit toutes les autres par son éclat et sa beauté, et qui, en même temps, sert de guide au voyageur sur la mer ; afin de nous montrer par là, qu'elle serait un modèle accompli de toutes les vertus. C'est donc avec raison que l'Église dit à la sainte Vierge, dans un tressaillement d'allégresse : « Votre naissance, ô Vierge sainte Marie, remplit le monde entier d'une douce consolation et d'une sainte allégresse, parce que c'est de vous qu'il nous est né ce Soleil de justice, notre Jésus, notre Dieu, qui nous a tirés de la malédiction où nous étions plongés par le péché de nos premiers parents, et nous a comblés de toutes sortes de bénédictions. » Oui, c'est vous, Vierge sans pareille, Vierge incomparable, qui avez détruit l'empire du péché et rétabli le règne de la grâce. « Levez-vous, dit l'Esprit-Saint, sortez du sein de votre mère, vous qui êtes ma plus chère, aussi bien que ma plus belle amante, venez, tendre colombe, dont la pureté et la modestie sont sans égales, montrez-vous sur la terre, paraissez au monde comme celle qui doit embellir le ciel et rendre la terre heureuse. Venez et paraissez avec tout l'éclat dont Dieu vous a ornée, car vous êtes le plus bel ouvrage de votre Créateur. » En effet, quoique la sainte Vierge fût dans les voies ordinaires, l'Esprit-Saint voulut que son âme fût la plus belle et la plus riche en grâces ; il voulut aussi que son corps fût le plus beau corps qui ait jamais paru sur la terre. L'Écriture la compare à l'aurore dans sa naissance, à la lune dans son plein, au soleil dans son midi. Elle nous dit encore qu'elle a une couronne de douze étoiles, et est établie dispensatrice de tous les trésors du ciel. Depuis la chute d'Adam, le monde était couvert de ténèbres affreuses ; alors Marie paraît, et, comme un beau soleil dans un jour serein, dissipe les ténèbres, ranime l'espérance et donne la fécondité à la terre. Dieu, M.F., ne devait-il pas dire à Marie, comme à Moïse : « Va délivrer mon peuple, qui gémit sous la tyrannie de Pharaon ; va lui annoncer que sa délivrance est proche, et que j'ai entendu sa prière, ses gémissements et ses larmes. Oui, Marie, semble-t-il dire, j'ai entendu les gémissements, j'ai vu les larmes des patriarches, des prophètes et de tant d'âmes qui soupirent après l'heureux moment de leur délivrance. » En effet, M.F., Marie, encore bien mieux que Moïse, annonce que bientôt nos malheurs vont cesser et que le ciel va se réconcilier avec la terre. O quels trésors apporte au ciel et à la terre la naissance de Marie ! Le démon frémit de rage et de désespoir, parce que, dans Marie, il voit celle qui doit l'écraser et le confondre. Au contraire, les anges et les bienheureux font retentir la voûte des cieux de chants d'allégresse en voyant naître une Reine qui doit donner à leur beauté un nouvel éclat.

Mais, comme Dieu voulait commencer à nous montrer que le ciel ne nous serait donné que par l'humilité, le mépris, la pauvreté et les souffrances, il voulut que la naissance de la sainte Vierge n'eût rien d'extraordinaire. Elle naît dans un état de faiblesse, son berceau est arrosé de larmes comme celui des autres enfants, qui semblent prévoir, en naissant, les misères dont ils seront accablés pendant leur vie ; c'est en ce sens que l'Esprit-Saint nous dit par la bouche du Sage : « Que le jour de la mort est préférable à celui de la naissance » Marie naît dans un état d'obscurité. Quoiqu'elle fût de la race de David, et qu'elle pût compter parmi ses ancêtres des patriarches, des prophètes et des rois : tous ces titres, si recherchés des gens du monde, étaient tombés dans l'oubli ; elle n'avait rien d'éclatant que la vertu, qui, aux yeux des hommes, n'est pas une grande distinction. Dieu l'avait ainsi permis, afin que cette naissance fût plus conforme à celle de son divin Fils, dont les prophètes avaient annoncé qu'il n'aurait pas où reposer sa tête. Mais si elle vient au monde si pauvre des biens de la terre, elle est riche des biens de celui qui, de toute éternité, l'avait choisie pour être sa Mère. Saint Jean Damascène nous dit que les siècles se disputèrent à l'envi, qui d'entre eux aurait le bonheur de la voir naître. Voulons-nous, dit un de ses grands serviteurs, le saint évêque de Genève, savoir quelle est cette Vierge couronnée à son berceau ? Interrogeons les anges, ils nous diront qu'elle les surpasse infiniment en grâce, en mérites, en dignité et en toutes sortes de perfections. Saint Basile nous dit que, depuis la création du monde jusqu'à la venue de Marie, le Père Éternel n'avait point trouvé de créature assez pure et assez sainte, pour être la Mère de son Fils. Combien de fois les patriarches et les prophètes ne se sont-ils pas écriés dans leurs soupirs et dans leurs larmes : Ah ! Quand donc viendra l'heureux moment où cette Vierge sainte paraîtra dans le monde ? Oh ! Qu'ils seront heureux les yeux qui verront cette créature, qui doit être la Mère du Sauveur des hommes ! »

II. – Il serait impossible, M.F., de ne pas aimer Marie, si nous voulions réfléchir un instant sur sa tendresse pour nous, et sur les bienfaits dont elle n'a cessé de nous combler. En effet, si Jésus-Christ a répandu son sang précieux pour nous sauver, qui a produit ce sang adorable, n'est-ce pas Marie ? Si nous suivons les traces de sa vie mortelle, que de chagrins, que de douleurs, que d'angoisses n'a-t-elle pas endurés ? Toutes les fois qu'elle portait ses tendres regards sur son divin Fils, elle souffrait, nous disent les saints Pères, plus que tous les martyrs ensemble. – Et comment, me direz-vous ? – Dieu, pour accomplir cette prophétie, voulut lui faire connaître d'avance toutes les souffrances, les outrages et les tourments que son divin Fils devait endurer avant de mourir. Toutes les fois qu'elle touchait les pieds et les mains adorables de Jésus, elle se disait à elle-même « Hélas ! Ces pieds et ces mains qui, pendant trente-trois ans, ne seront occupés qu'à porter les grâces et les bénédictions, seront un jour percés et cloués à un bois infâme ; ses yeux d'amour seront couverts de crachats ; son visage, plus beau que les cieux, sera tout meurtri par les soufflets qu'on lui donnera. Tout ce corps doit être flagellé avec tant de cruauté, qu'il sera presque impossible de le reconnaître pour un homme ; cette tête, toute rayonnante de gloire, sera percée d'une cruelle couronne d'épines. » Lorsqu'elle passait par les rues de Jérusalem, elle se disait : « Un jour viendra où je verrai ces pavés tout arrosés de son sang précieux. Il sera étendu sur l'arbre de la croix, j'entendrai les coups de marteau, et ne pourrai lui apporter du secours. » « O douleur incompréhensible ! O martyre ineffable, nous dit un saint Père, il n'y a que Dieu qui puisse en comprendre toute l'étendue ! » Oui, M.F., nous disons que Jésus-Christ a fait éprouver en particulier à sa Mère chacune des douleurs de sa passion ; car Marie avait continuellement à l'esprit les supplices qu'on devait faire endurer à son Fils. « Ah ! s'écrie saint Bernard, ce grand serviteur de Marie, que nous sommes aveugles et malheureux, de ne pas aimer une Mère si bienfaisante et si bonne ! Depuis longtemps, sans les prières de Marie, le monde n'existerait plus et serait tombé en ruines à cause de nos péchés. » En effet, il est rapporté que, du temps de saint Dominique et de saint François, Dieu était tellement irrité contre les hommes, qu'il avait résolu de les faire périr tous. Ces deux saints virent la sainte Vierge se jeter aux pieds de son divin Fils : « Mon Fils, lui dit-elle, souvenez-vous que c'est pour ce peuple que vous êtes mort ; j'enverrai mes deux grands serviteurs, en lui montrant saint Dominique et saint François, oui, ils iront partout le monde inviter tous les hommes à se convertir et à faire pénitence. » Hélas ! Combien de fois n'a-t-elle pas présenté à son Fils les entrailles où il a été conçu, les mamelles qui l'ont allaité, les bras qui l'ont porté ? Combien de fois ne lui a-t-elle pas dit : « Mon Fils, laissez-vous toucher par les prières de celle qui vous a porté neuf mois dans son sein, qui vous a nourri avec tant de tendresse, et qui aurait donné sa vie avec tant de joie pour sauver la vôtre ; épargnez, s'il vous plaît, ce peuple qui vous a tant coûté. » O ingratitude ! O aveuglement des pécheurs, que tu es grand et incompréhensible ! N'avoir que du mépris pour celle qui aurait si volontiers donné sa vie pour nous ! Les saints, M.F., ont bien agi autrement envers Marie. Ah ! C'est qu'ils étaient persuadés que sans Marie, il leur était presque impossible de pouvoir résister aux attaques que le démon leur livrait pour les perdre. Saint Bernard nous dit que toutes les grâces que nous recevons du ciel, passent par les mains de Marie. Oui, nous dit un autre Père de l'Église, « Marie est comme une bonne mère de famille qui ne se contente pas de prendre soin de tous ses enfants en général, mais qui veille sur chacun d'eux en particulier. » Si Dieu nous avait traités après chaque péché comme nous le méritons, depuis longtemps nous brûlerions dans les enfers. Oh ! Combien sont dans les flammes, et qui n'y seraient pas, s'ils avaient eu recours à Marie ! Elle aurait prié son Fils de prolonger leurs jours pour leur donner le temps de faire pénitence. Si ce malheur, M.F., ne nous est pas arrivé, remercions Marie ; c'est véritablement à elle que nous en sommes redevables. Nous lisons dans l'Évangile, « qu'un homme avait planté un arbre dans son jardin : quand le temps des fruits fut venu, il alla voir si cet arbre en avait ; mais il n'en trouva point. Il y alla une seconde et une troisième fois sans en trouver, alors il dit au jardinier : « Voilà trois fois que je viens en vain pour chercher du fruit, pourquoi laissez-vous cet arbre occuper la place d'un autre qui en porterait ? Coupez-le et jetez-le au feu. » Que fait le jardinier ? Il se jette aux pieds de son maître pour le prier d'attendre encore quelque temps ; car il redoublera ses soins ; il travaillera la terre qui est autour ; il fumera l'arbre et n'oubliera rien pour lui faire porter du fruit. « Mais, ajoute-t-il, si l'année prochaine, lorsque vous viendrez, il n'a point de fruit, on le coupera et on le jettera au feu. » Image sensible, M.F., de ce qui se passe entre Dieu, la sainte Vierge et nous : Le Maître de ce jardin, c'est Dieu lui-même ; le jardin, c'est toute son Église, et nous-mêmes sommes les arbres plantés dans ce jardin. Il prétend et il veut que nous portions du fruit, c'est-à-dire que nous fassions de bonnes oeuvres pour le ciel. Comme ce maître du jardin, il attend deux, trois, hélas ? peut-

être vingt ou trente ans, pour nous donner le temps de nous convertir et de faire pénitence. Quand il voit que nous ne faisons qu'augmenter nos péchés, au lieu de nous corriger et de faire pénitence, il commande qu'on coupe cet arbre et qu'on le jette au feu ; c'est-à-dire, que Dieu permet au démon de prendre ces pécheurs pour les jeter en enfer. Mais que fait Marie, M.F. ? Elle fait ce que fit ce bon jardinier, elle se jette aux pieds de son divin Fils : « Mon Fils, lui dit-elle, grâce encore pour quelque temps à ce pécheur, peut-être qu'il se convertira, peut-être qu'il fera mieux qu'il n'a fait. » Que fait-elle pour apaiser la colère du Père ? Elle lui remet devant les yeux tout ce que son Fils a fait et souffert pour réparer la gloire que le péché lui a ravie ; elle se hâte de représenter à son Fils tout ce qu'elle a souffert pendant sa vie mortelle pour l'amour de lui : « Mon Fils, lui dit-elle à chaque instant, encore quelques jours, peut-être qu'il se repentira. » O tendresse de Mère, que tu es grande ! mais que tu es payée d'ingratitude ! Les uns la méprisent, les autres, non contents de la mépriser, méprisent encore par leurs railleries ceux qui ont confiance en elle ! Eh bien ! M.F., quoique nous n'ayons que du mépris pour elle, elle ne nous a pas encore abandonnés ; car, si cela était, nous serions déjà en enfer ; la preuve en est bien convaincante. Voici ce que nous lisons dans la vie de Monsieur de Q..... Il rapporte lui-même, que le démon fit tout ce qu'il put pour le faire mourir dans le péché. Une nuit, le tonnerre faillit l'écraser : il perça plusieurs planches et emporta la moitié de son lit. Quelque temps après il se trouvait dans un endroit où l'on chassait le démon du corps d'un possédé, il lui demanda qui l'avait garanti de la foudre. Le démon lui répondit : « Remerciez la sainte Vierge, sans elle depuis longtemps nous vous tiendrions en enfer, nous avons bien cru vous avoir ce jour-là. » Eh bien ! M.F., je pourrais vous dire la même chose, et si vous vivez encore, malgré tant de péchés dont votre conscience est chargée, vous êtes sûrs que depuis longtemps vous souffririez dans l'autre vie, sans la protection de Marie auprès de son divin Fils, qu'elle prie de prolonger vos jours, pour voir si vous vous convertirez.

Ah ! M.F., pourquoi n'aurions-nous pas sans cesse recours à la sainte Vierge, puisque nous avons toujours besoin de sa protection, et qu'elle est toujours portée à nous secourir ? Nous lisons dans la vie de sainte Marie Égyptienne, qu'elle mena jusqu'à l'âge de dix-neuf ans une vie honteuse. Un jour de Vendredi saint, elle voulut aller, comme les autres, adorer le bois précieux de la vraie croix. A mesure qu'elle entre dans l'église, elle sent une main invisible qui la repousse dehors, et cela par trois fois. Effrayée, elle va se retirer au coin de la place, et se met à examiner d'où pouvait venir un événement si extraordinaire : tout le monde entrait sans difficulté, elle seule était repoussée avec tant de violence. « Ah !, s'écria-t-elle en soupirant, mes crimes, je le vois bien, en sont la cause ! n'y aura-t-il plus de ressources ? Oserais-je me présenter devant Dieu, après lui avoir ravi tant d'âmes rachetées par son sang précieux ? Souffrira-t-il que mon corps, qui n'a servi qu'au crime, s'approche de son bois sacré, lui, si saint et si pur ? Oh ! se dit-elle en pleurant amèrement, j'ai souvent entendu dire que la sainte Vierge avait une grande bonté pour les plus grands pécheurs, et que jamais personne ne l'avait priée sans avoir obtenu grâce et miséricorde, j'irai donc aussi la prier. » Et elle se retire toute tremblante, auprès d'une image de la sainte Vierge ; elle se prosterne le visage contre terre, qu'elle arrose de ses larmes : « O Vierge sainte, vous avez devant vous la plus grande pécheresse du monde ; oserais-je encore implorer votre secours et celui de votre divin Fils, m'aurait-il abandonné pour toujours ? O Vierge sainte, si vous m'obtenez miséricorde auprès de Jésus-Christ, et le bonheur d'aller adorer ce bois sacré sur lequel il s'est immolé, j'irai dans le lieu qu'il vous plaira pour faire pénitence. » Après cette protestation, elle va se représenter toute tremblante à la porte de l'église, pour voir si elle pourra entrer sans être repoussée, comme les autres fois. Elle entre sans nulle difficulté. Pleine de reconnaissance, elle adore le bois sacré, arrose le pavé de ses larmes, et se confesse pour recevoir le pardon de ses péchés. Dans la suite, elle se retira dans un bois où elle demeura pendant quarante ans, faisant retentir le désert de ses cris et de ses sanglots, ne se nourrissant que d'herbes sauvages. Elle rapporte elle-même que le démon la tenta pendant dix-neuf ans de toutes sortes de manières ; et, à mesure que le démon la tourmentait, elle redoublait ses pénitences ; parfois le matin, en se levant, elle était toute couverte de neige, et, dans son désert, le froid était si rigoureux, que son corps tombait par lambeaux. Elle méditait soir et matin, tantôt sur ses fautes passées, tantôt sur les grâces que Marie lui avait obtenues, ou encore sur l'espoir qu'elle avait d'aller chanter au ciel les miséricordes du Seigneur. Oh ! que nous serions heureux, M.F., si nous imitions cette grande pénitente dans son repentir et sa confiance envers Marie !

Quand on aime quelqu'un, on s'estime heureux d'en avoir quelque objet à titre de souvenir. De même, M.F., si nous aimons la sainte Vierge, nous devons nous faire un honneur et un devoir d'avoir dans nos

maisons quelques-unes de ses images, qui, de temps en temps, nous rappellent cette bonne Mère. De plus, les parents vraiment chrétiens ne doivent jamais manquer d'inspirer à leurs enfants une tendre dévotion à la Sainte Vierge ; c'est le véritable moyen d'attirer sur leur famille les bénédictions du ciel et la protection de Marie. Nous lisons dans la vie de saint Jean Damascène, que l'empereur avait conçu contre les saintes images une telle aversion, qu'il avait commandé, sous peine de mort, de les détruire ou de les brûler. Saint Jean aussitôt se mit à écrire que l'on devait avoir des images et les honorer. L'empereur fut tellement irrité contre le saint, qu'il lui fit couper le poignet pour l'empêcher d'écrire. Le saint alla se prosterner devant une image de la sainte Vierge en lui disant : « Vierge sainte, je viens vous demander la main que l'on m'a coupée, parce que je voulais soutenir l'honneur que l'on rend à vos images, je sais que vous êtes assez puissante pour me la rendre. » Cette prière achevée, il s'endormit, et, pendant son sommeil, il vit la sainte Vierge ; elle lui dit que sa prière était exaucée. Quand il s'éveilla, il trouva sa main parfaitement rattachée au bras, seulement Dieu lui avait laissé, à l'endroit où elle s'était rejointe à son bras, une petite raie rouge, pour le faire se souvenir de la grâce que la sainte Vierge lui avait obtenue. Par ce miracle, elle voulut montrer combien lui est agréable l'honneur que l'on rend à ses représentations, c'est-à-dire à ses images.

Écoutez ce que nous dit saint Anselme : « Ceux qui seront assez malheureux pour mépriser la Mère, sont sûrs d'être méprisés du Fils. Oui, il n'y a que les démons, les réprouvés et les grands pécheurs, plongés dans les ordures de leurs crimes, qui n'aiment pas Marie et qui n'ont pas confiance en elle. Vous connaîtrez facilement si un chrétien est dans la voie du ciel, ou s'il marche dans le chemin de la perdition : demandez-lui s'il aime Marie ; s'il vous dit que oui, et que ses actions le prouvent, bénissez le Seigneur, cette âme est pour le ciel. Mais s'il vous dit que non, et qu'il ne paraisse avoir que du mépris pour ce qui regarde son culte, jetez-vous aux pieds de votre crucifix, et pleurez amèrement ; car il est abandonné de Dieu, et prêt à tomber dans les abîmes. Oui, quand vous seriez plongés dans les habitudes les plus honteuses, si vous avez confiance en elle, ne désespérez pas, elle vous obtiendra tôt ou tard votre pardon. » Nous lisons dans l'histoire que saint Denis l'Aréopagite fut grand dévot envers Marie. Il eut le bonheur de vivre du temps que la sainte Vierge était encore sur la terre. Il pria saint Jean l'Évangéliste, à qui Dieu avait confié Marie avant de mourir, de lui procurer le bonheur de voir la sainte Vierge. Saint Jean le fit donc entrer dans la chambre où elle était. Saint Denis fut si ébloui de sa présence, que tout à coup il se vit tout environné d'une lumière céleste : « Je me perdais, disait-il, je sentais sortir de son corps une odeur si agréable, que je croyais mourir d'amour ; mon esprit et mon cœur étaient tellement frappés de la grandeur de sa gloire, que je tombais en défaillance. Je voyais sortir de son corps sacré un si grand éclat de lumière, que si la foi ne m'avait pas enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu, je l'aurais vraiment prise pour une divinité. Tout le reste de ma vie, il me semblait l'avoir présente à mes yeux ; mon esprit et mon cœur étaient constamment dans cette chambre où j'ai eu le bonheur de la contempler ! Oh ! Que sera-ce donc, quand nous la verrons dans le ciel, auprès de son Fils, sur le beau trône de la cour céleste, et revêtue de la gloire de Dieu même. » Eh quoi ! M.F., après tout ce que nous venons de dire, nous n'aimerions pas Marie, elle qui semble ne se réjouir d'être Mère de Dieu, qu'afin de nous obtenir plus de grâces ? O aveuglement ! Ne pas aimer celle qui ne veut que notre bonheur, cette mère qui aurait donné sa vie pour nous sauver !...

III. – La sainte Vierge est encore un rempart continuels contre les attaques du démon ! Un jour saint Dominique, son grand serviteur, étant prié de chasser le démon du corps d'un possédé en présence d'une foule immense de personnes, qui étaient venues pour être témoins de cette action ; le démon avoua devant tout le monde que la sainte Vierge était sa plus cruelle ennemie, qu'elle renversait tous ses desseins ; que, sans elle, depuis longtemps, il n'y aurait plus de religion, et qu'il aurait bouleversé l'Église par les schismes, les hérésies. Marie, à chaque instant, lui arrachait des âmes qu'il espérait un jour avoir en enfer ; que plusieurs, à l'heure de la mort, en réclamant son secours, avaient obtenu miséricorde, et qu'aucun de ceux qui avaient confiance en elle n'avait été perdu. Voilà, M.F., ce que le démon avoua devant tous ceux qui étaient présents. Et s'il faut vous en convaincre encore mieux, voyons cette femme qui fut accusée faussement par son mari et condamnée à mourir sur l'échafaud : elle alla se jeter au pied d'une image de la sainte Vierge, la pria de ne pas la laisser mourir, puisqu'elle était innocente. Or, au moment où le bourreau voulut l'exécuter, jamais il ne put en venir à bout. La croyant morte pourtant, on la détacha, et lorsqu'on la porta à l'église pour la mettre en terre, non seulement elle donna des signes de vie, mais elle se leva et courut auprès d'une image de la sainte Vierge : « O Vierge sainte, s'écria-t-elle, vous êtes ma libératrice ? » Se tournant vers le peuple qui

remplissait l'église : « Oui, lui dit-elle, j'ai vu Marie qui arrêta la main du bourreau, et qui me consolait pendant que j'étais suspendue au gibet. » Tous ceux qui furent témoins de ce miracle sentirent redoubler leur confiance envers la sainte Vierge.

Mais, diront quelques hommes ignorants et sans religion, tout cela est bon pour ceux qui ne savent pas lire, ou pour des pauvres d'esprit et de biens. – Ah ! M.F., si je voulais, je vous prouverais que dans tous les états il y a eu de grands serviteurs de la sainte Vierge ; je vous en trouverais parmi ceux qui mendient leur pain de porte en porte ; je vous en trouverais parmi ceux qui sont dans un état tel que celui de la plupart d'entre vous ; je vous en trouverais parmi les riches, et en grand nombre. Nous lisons dans l'Évangile que Notre-Seigneur a toujours traité tout le monde avec une grande douceur, excepté une sorte de personnes qu'il a traitées durement : c'étaient les Pharisiens ; et cela parce qu'ils étaient des orgueilleux et des pécheurs endurcis. Ils l'auraient volontiers empêché, s'ils l'avaient pu, d'accomplir la volonté de son Père ; aussi les appelait-il des « sépulcres blanchis, des hypocrites, des races de vipères, des vipereaux, qui déchirent le sein de leur mère. » Nous pouvons dire la même chose au sujet de la dévotion envers la sainte Vierge. Les chrétiens ont tous une grande dévotion à Marie, excepté ces vieux pécheurs endurcis, qui, depuis longtemps, ayant perdu la foi, se roulent dans les ordures de leur brutale passion. Le démon tâche de les tenir dans l'aveuglement jusqu'au moment où la mort leur fera ouvrir les yeux. Ah ! S'ils avaient le bonheur d'avoir recours à Marie, ils ne tomberaient pas en enfer, comme il leur arrivera ! Non, M.F., n'imitons pas ces gens-là ! au contraire, suivons les traces de tous les vrais serviteurs de Marie. De ce nombre était saint Charles Borromée, qui disait toujours son chapelet à genoux ; bien plus, il jeûnait toutes les veilles des fêtes de la sainte Vierge. Il était si exact à la saluer au son de la cloche, que quand l'*Angelus* sonnait, dans quelque lieu qu'il se trouvât, il se mettait à genoux, quelquefois même au milieu de la rue toute pleine de boue. Il voulait que dans tout son diocèse l'on eût une grande dévotion à Marie, et qu'on prononçât son saint nom avec beaucoup de respect. Il fit bâtir une quantité de chapelles en son honneur. Eh bien ! M.F., pourquoi n'imiterions-nous pas ces grands saints qui ont obtenu de Marie tant de grâces pour se préserver du péché, n'avons-nous pas les mêmes ennemis à combattre, le même ciel à espérer ? Oui, Marie a toujours les yeux sur nous : sommes-nous tentés, tournons notre cœur vers Marie et nous sommes sûrs d'être délivrés.

Mais ce n'est pas encore assez, M.F. ; pour mériter sa protection, il faut imiter les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Il faut imiter sa grande humilité. Elle ne méprisait jamais personne : quoiqu'elle sût très bien que Dieu l'avait élevée à la plus grande de toutes les dignités, celle de Mère de Dieu, de Reine du ciel et de la terre, cependant elle se regardait comme la dernière des créatures. Il faut imiter son admirable pureté, qui l'a rendue si agréable à Dieu. Sa modestie était si grande, que Dieu prenait plaisir à la contempler. Il faut, M.F., à son exemple, nous détacher des choses de ce monde, et ne plus penser qu'au ciel, notre véritable patrie. Depuis l'Ascension de son divin Fils, elle ne faisait que languir sur la terre. Elle supportait la vie avec patience, il est vrai ; mais attendait avec ardeur la mort qui devait la réunir à son divin Fils, unique objet de son amour. Combien de fois ne s'est-elle pas écriée comme le prophète : « Mon Dieu, jusques à quand prolongerez-vous mon exil ! Oh ! quand viendra l'heureux moment où je vous serai réunie pour toujours ? Oh ! Si vous voyez mon Époux, dites-lui que je languis d'amour ! » Dieu la retira de ce monde où elle avait tant souffert pendant son long pèlerinage ; elle mourut, mais ni les infirmités de l'âge, ni les défaillances de la nature ne lui donnèrent la mort, ce fut le seul amour de son divin Fils. Son premier souffle avait été un souffle d'amour, il était bien juste que son dernier fût aussi un souffle d'amour. Si nous voulons nous en convaincre, M.F., jetons un coup d'œil sur le lit de mort de Marie. O spectacle nouveau ! Le ciel et la terre sont ravis d'admiration ; les fidèles accourent de toutes parts ; les apôtres se trouvent réunis par miracle dans cette pauvre maison. L'on ne voit pas dans la mort de Marie ce qui fait horreur dans la nôtre : cette pâleur effrayante, cette défaillance universelle, ces douloureuses convulsions de l'agonie ; à la mort de Marie tout est tranquille, son visage est plus brillant que jamais, ses grâces modestes se manifestent encore avec plus d'éclat que pendant sa vie, une aimable pudeur brille sur son front, une douce majesté couvre son saint corps ; ses yeux, tendrement fixés vers le ciel, en ont déjà toute la sérénité ; son esprit, abîmé en Dieu, semble déjà le voir face à face ; son tendre cœur, pressé d'un amour également doux et fort, goûte par avance les torrents de délices éternelles que son Dieu lui préparait dans le ciel. Elle n'a point de crainte, parce qu'elle n'a jamais offensé son Dieu ; elle n'a point de chagrin, parce qu'elle ne s'est jamais attachée aux choses terrestres ; elle ne soupire qu'après son Jésus, et la mort lui procure ce

bonheur ; elle le voit venir au devant d'elle, avec toute la cour céleste, pour honorer son entrée triomphante dans le ciel. Ainsi s'endort dans le baiser du Seigneur cette amante sacrée, ainsi disparaît ce bel astre qui a éclairé le monde pendant soixante et douze ans. Ainsi triomphe de la mort celle qui a enfanté l'Auteur de la vie... Que conclure de tout cela, M.F. ? Que nous devons, à l'exemple de Marie, soupirer et travailler à mériter le même bonheur. C'est ce que je vous souhaite.

PREMIER DIMANCHE D'OCTOBRE FÊTE DU SAINT ROSAIRE

Jésus dit au disciple qu'il aimait : Mon Fils, voilà votre Mère.

Dicit discipulo : Ecce mater tua.

(S. Jean, XIX, 27.)

Que ces paroles, M.F., sont douces et consolantes, pour un chrétien qui peut comprendre toute l'étendue de l'amour qu'elles renferment ! Oui, Jésus-Christ, après nous avoir donné tout ce qu'il pouvait nous donner, c'est-à-dire, les mérites de tous ses travaux, de ses souffrances, de sa mort douloureuse, ah ! vous le dirais-je, son Corps adorable et son Sang précieux pour servir de nourriture à nos âmes, il veut encore nous faire héritiers de ce qu'il a de plus précieux, c'est-à-dire sa sainte Mère. Ne semble-t-il pas lui dire : « Ma Mère, il faut que je retourne à mon Père et que je quitte mes enfants ; le démon va faire tout ce qu'il pourra pour les perdre ; mais, ce qui me console, c'est que vous en prendrez soin, que vous les défendrez et que vous les soutiendrez dans leurs peines. » Et la sainte Vierge ne lui dit-elle pas de son côté : « Non, mon Fils, je ne cesserai jamais d'en avoir soin, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans votre royaume, dans ce royaume que vous leur avez acquis par vos souffrances ? » Oh ! Quel bonheur pour nous, M.F. ! Quelle ressource ! et quelle espérance nous trouvons dans Marie pour vaincre le démon, nos passions et le monde ! « Avec un tel guide, nous dit saint Bernard, l'on ne peut pas s'égarer ; avec une telle protection, il est impossible de périr. » Oh ! M.F., comme il est en sûreté, celui qui a une vraie confiance en la sainte Vierge ! Toutes les fêtes de la sainte Vierge nous annoncent quelque nouveau bienfait du ciel. Sa Conception, sa Naissance, sa Présentation au temple, sa Visitation à sainte Élisabeth, la fête de sa Compassion, et enfin son Assomption; mais nous pouvons dire que la fête du saint Rosaire est comme un résumé de toutes les grâces que le bon Dieu lui a accordées pendant sa vie, et elle nous rappelle que son divin Fils lui a mis entre les mains tous ses trésors. En conséquence, M.F., voulons-nous devenir riches des biens du ciel ? Allons à Marie, nous trouverons auprès d'elle toutes les grâces que nous pouvons désirer : grâces d'humilité, de pureté, de chasteté, d'amour de Dieu et du prochain, de mépris de la terre et de désir du ciel. Mais, pour mieux vous en convaincre, je vais vous montrer 1° que toutes les grâces nous viennent par elle ; et 2° que toutes les confréries qui sont établies en son honneur, et en particulier celle du saint Rosaire, nous attirent les faveurs les plus abondantes.

I. – Nous avons besoin d'un puissant secours dans trois différents états. Le premier est celui où nous nous trouvons pendant que nous sommes sur la terre, où le démon ne cesse de nous tendre mille pièges pour nous tromper et nous perdre. Le deuxième état, c'est celui où nous serons quand nous paraîtrons devant le juge, et que nous rendrons compte d'une vie qui peut-être ne sera qu'un tissu de péchés. Enfin, le troisième état est celui où nous nous trouverons quand, après avoir été jugés, nous irons passer peut-être un nombre infini d'années dans les flammes du purgatoire. Ah ! malheur à nous, si dans tous ces états nous n'avions pas la sainte Vierge pour venir à notre secours, pour solliciter la miséricorde de son Fils en notre faveur ! Mais nous sommes sûrs qu'elle sera avec nous si, pendant notre vie, nous avons eu une grande confiance en elle, si nous avons tâché d'imiter ses vertus aussi fidèlement que possible.

1° Je dis que notre vie est une chaîne de misères, de maladies, de chagrins et de mille autres peines, ainsi que le Saint-Esprit nous le dépeint si bien par la bouche du saint homme Job : « L'homme... souffre beaucoup. » Mais sans remonter si loin, rentrons dans notre propre cœur, et nous verrons des

familles de péchés qui en naissent sans cesse. En effet, combien, pendant notre vie, n'éprouvons-nous pas de mauvaises pensées, et de ces mauvais désirs que bien souvent nous ne voudrions pas avoir ; combien de pensées de haine, de vengeance, d'orgueil, de vanité ; combien de murmures dans les petites peines que le bon Dieu nous envoie ; combien de dégoûts pour le service de Dieu, même pendant la Messe, temps si précieux où Jésus-Christ s'immole pour nous à la justice de son Père ? Combien de fois ne nous sentons-nous pas comme entraînés par les mauvais exemples de ceux qui nous environnent, et surtout par leur conduite toute impie, toute mondaine ? Mais, sans sortir de nous-même, tous nos sens ne sont-ils pas comme autant de cordes qui nous traînent au mal, presque malgré nous ? De ceci je conclus que, si nous sommes seuls pour combattre, il nous est très difficile d'échapper au danger. Voici un exemple qui va bien nous le démontrer. Saint Philippe de Néri méditait un jour sur le danger continuel où nous sommes de nous perdre ; il s'étonnait de ce que déjà si portés au mal de nous-mêmes, nous fussions encore environnés de si nombreux et si mauvais exemples. Une fois, il sortit dans un lieu retiré pour mieux pleurer à son aise ; se croyant seul, il s'écria : « Hélas ! mon Dieu, je suis perdu ! je suis damné ! » Une personne l'ayant entendu, courut à lui. « Mon père, est-ce que vous vous laissez aller au désespoir ? Vous savez bien que la miséricorde de Dieu est infinie ! » Oh ! non, mon ami, je ne désespère pas, au contraire, j'espère beaucoup ; mais la pensée que je suis seul pour combattre m'effraye, à la vue de tant de dangers qui m'environnent. »

Dites-moi, M.F., comment pouvoir échapper à tous les pièges que nous tendent le démon, le monde et nos penchants ! Hélas ! si nous sommes seuls pour combattre, si nous n'avons pas quelqu'un de puissant pour nous aider, il est bien à craindre que jamais nous n'allions jusqu'au bout ! Et pour cela, que pouvons-nous trouver de plus puissant pour vaincre nos ennemis, sinon la sainte Vierge ? Si malheureux que nous soyons, M.F., nous avons cependant de grandes ressources. Écoutez saint Bernard : « Mes enfants, êtes-vous tentés ? Appelez Marie à votre secours, et le tentateur disparaîtra. Elle est cette Vierge sans pareille qui a enfanté Celui qui a enchaîné le démon. Etes-vous dans la peine ? Regardez Marie, elle est la consolatrice des affligés, elle est aussi mère de douleur, puisque sa vie n'a été qu'un abîme d'amertume. Êtes-vous attaqués par le démon d'impureté ? Jetez-vous aux pieds de Marie ; elle a trop à cœur de vous conserver cette belle vertu si agréable à son Fils. » Disons plus, M.F., avec l'aide de Marie, nous n'avons qu'à vouloir vaincre pour être sûrs d'être victorieux. Oh ! M.F., que nous sommes heureux d'avoir tant de moyens de faire notre salut, si nous savons en profiter. Hélas ! que d'âmes brûleraient maintenant en enfer, sans la protection de Marie !

2° Nous venons de voir, M.F., que pendant notre vie, mille dangers nous environnent pour nous perdre ; mais, en revanche, nous avons de grandes ressources pour nous aider à vaincre. Lorsque nous sortons de ce monde, nous allons rendre compte à Dieu de toutes nos oeuvres. Ce moment est effrayant, puisqu'il décide de notre sort ou pour le ciel ou pour l'enfer, sans appel, sans espérance de jamais changer notre arrêt. Le démon, qui en connaît bien mieux que nous les dangers, redouble ses efforts pour nous tromper ; car, s'il peut nous gagner, il nous traîne aussitôt en enfer. C'est la pensée de ce terrible moment qui a porté tant de grands du monde à tout quitter, pour aller passer le reste de leur vie dans les larmes et les pénitences, et avoir ainsi quelque espérance à ce moment si redoutable au pécheur. Voyez un saint Hilarion (Citer sa vie), un saint Arsène (Citer...). Ah ! M.F., que sera-t-il de nous qui serons tout couverts de péchés, et qui n'aurons rien fait de bon ?...

Ce qui pourra cependant nous rassurer, c'est que, pendant que nous serons devant le tribunal de Jésus-Christ, un grand nombre d'âmes seront en prières, demandant grâce pour nous ; je dis plus, c'est la sainte Vierge elle-même qui présentera nos âmes à son Fils, notre juge. Oh ! M.F., quelle espérance pour nous dans ce moment terrible ! (Citer le trait de saint Jérôme devant le tribunal de Jésus-Christ).

3° Après que ce moment redoutable sera passé, quoique jugés dignes pour le ciel, combien d'années n'aurons-nous pas à souffrir en purgatoire, où la justice de Dieu se fait sentir avec tant de rigueur ? (Citer l'exemple de sainte Hildegarde). Mais, dites-moi, quelle plus grande consolation pour un chrétien dans les flammes, que de savoir et de sentir que de si puissantes prières sont dites pour lui, et lorsqu'il voit le temps de sa peine s'écouler avec rapidité ?...

II. – Nous pouvons dire, M.F., que toutes les confréries établies par l'Église, sont des moyens que le bon Dieu nous fournit pour nous aider à faire notre salut, et des moyens d'autant plus puissants, que les membres, qu'ils soient sur la terre, qu'ils soient dans le ciel, réunissent ensemble toutes leurs prières. Chaque confrérie a un but particulier. Ceux qui font partie de la confrérie du Saint-Sacrement ont pour but de dédommager Jésus-Christ des outrages qu'il reçoit dans la réception des sacrements, et surtout

dans le sacrement adorable de l'Eucharistie. Ils se réunissent pour faire amende honorable à Jésus-Christ de tant de communions et de confessions sacrilèges ; ils doivent aussi faire des pénitences, des aumônes... Ceux qui sont de la sainte confrérie du Cœur de Jésus-Christ, veulent dédommager le divin Maître du mépris que l'on fait de son amour pour les hommes. Ils doivent souvent faire des actes d'amour de Dieu, et se plaindre auprès de lui de ce que les hommes ont si peu d'amour pour celui qui nous a tant aimés. Ceux qui sont de la confrérie du saint Esclavage, déposent entre les mains de la sainte Vierge toutes leurs actions, afin qu'elle les présente elle-même à son divin Fils ; ils se regardent comme ne s'appartenant plus à eux-mêmes, mais tout à la sainte Vierge. Dans la confrérie du Saint-Scapulaire, nous nous faisons un honneur de porter sur nous un signe, par lequel nous reconnaissons que Marie est notre souveraine, et que nous lui appartenons d'une manière toute particulière. De son côté, elle s'engage à ne jamais nous refuser sa protection, pendant notre vie et à l'heure de notre mort. Quant à la confrérie du Saint-Rosaire, c'est une des plus étendues. Elle est, pour ainsi dire, établie dans tout le monde catholique, et se compose de tout ce qu'il y a de plus fervents chrétiens. Nous pouvons dire que si quelqu'un a le bonheur d'être de cette sainte confrérie, dans tous les coins du monde chrétien il y a des âmes qui prient pour sa conversion, s'il est assez malheureux d'être dans le péché ; pour sa persévérance, s'il a le bonheur d'être dans la grâce du bon Dieu, et pour sa délivrance, s'il est dans les flammes du purgatoire. Cela seul devrait nous faire sentir combien nous en recevons de secours, pour nous aider à opérer notre salut.

Le Rosaire est composé de trois parties, qui sont consacrées à honorer les trois différents états de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La première est pour honorer son Incarnation, sa Naissance, sa Circoncision, sa fuite en Égypte, sa Présentation, sa perte dans le temple. Il faut alors demander à Dieu la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. La seconde est pour honorer sa vie souffrante et sa mort douloureuse sur la croix, en demandant les grâces nécessaires pour les affligés, pour les agonisants et pour ceux qui vont paraître devant le tribunal de Dieu et y rendre compte de leur vie. La troisième est consacrée à honorer sa vie glorieuse, en priant pour la délivrance des âmes du purgatoire. Oui, M.F., tous ces mystères bien médités seraient capables de toucher les cœurs les plus endurcis, et d'en arracher les habitudes les plus invétérées.

Je dis d'abord que, dans la première partie, nous demandons à Dieu la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. En effet, dès que nous sommes dans le péché, nous n'avons plus que l'enfer à attendre: la foi s'éteint en nous peu à peu, l'horreur du péché diminue et la pensée du bonheur du ciel s'affaiblit ; de sorte que nous tombons dans le péché sans presque nous en apercevoir ; et, ce qui est bien plus malheureux encore, un grand nombre prennent plaisir à y rester. Voyez-en un exemple dans la personne de David, qui demeura dans son péché jusqu'à ce que le prophète vint le faire rentrer en lui-même . (Citer le trait.) Eh bien ! M.F., qui nous aidera à sortir de cet abîme ? Ce n'est pas nous, puisque nous ne connaissons pas même notre état ; or, qu'arrive-t-il ? Pendant que nous sommes dans un état si malheureux, un grand nombre d'âmes, dans tous les lieux du monde, sont en prières pour demander à Dieu d'avoir pitié de nous. Il est impossible qu'il ne se laisse pas toucher par cette union de prières. Que de remords de conscience, que de bonnes pensées, que de bons désirs, que de moyens se présentent à nous pour nous faire sortir du péché ! Ne sommes-nous pas étonnés de voir comment nous avons pu rester dans un état si malheureux et qui nous exposait à nous perdre à tout moment ? Si nous nous damnons étant de cette confrérie, il faudra autant nous faire violence que pour nous sauver, tant les grâces et les secours y sont grands et abondants. Ce qu'il y a encore de consolant, c'est qu'il n'y a pas une minute dans le jour et la nuit où l'on ne prie pour nous ; comment donc pourrait-on rester dans le péché et se damner ?

Nous disons que cette partie est encore offerte pour demander au bon Dieu la persévérance de ceux qui ont le bonheur d'être dans sa grâce. Mais, M.F., quand nous aurions ce bonheur, nous ne sommes pas tout à fait délivrés pour cela ; le démon ne laisse pas que de revenir pour nous porter au mal s'il le peut. Combien de fois ne nous sommes-nous pas trouvés dans de si grands dangers, que nous sommes étonnés de n'y avoir pas succombé ! Ah ! la véritable cause de notre résistance c'est que, dans le temps où nous étions tentés, il y avait un nombre presque infini d'âmes, qui, par leurs prières, leurs pénitences et toutes leurs saintes communions, ont opposé aux efforts du démon un rempart impénétrable !

Une autre raison qui nous prouve combien cette confrérie est agréable à Dieu et à sa sainte Mère, et si terrible au démon, c'est le mépris qu'en font les méchants. Voyez ces plaisanteries, ces railleries sur

une pratique de piété, qui nous met devant les yeux les mystères de notre sainte religion les plus frappants, les plus capables de nous éloigner du mal et de nous porter vers Dieu. En voulez-vous la preuve ? Écoutez le démon lui-même. Il dit un jour, par la bouche d'un possédé, que la sainte Vierge est sa plus cruelle ennemie, que, sans elle, il aurait depuis longtemps renversé l'Église, et que grand nombre d'âmes qu'il se flattait d'avoir, lui étaient arrachées, dès qu'elles avaient recours à elle. Convenez avec moi, M.F., que grand est le bonheur de ceux qui sont de cette sainte confrérie, puisque le bon Dieu a promis à la sainte Vierge de ne jamais rien lui refuser. Si Moïse obtint le pardon de trois cent mille personnes, que ne fera pas la sainte Vierge qui est bien plus agréable à Dieu que Moïse ? Ce n'est pas seulement la sainte Vierge qui prie pour nous, mais une infinité d'âmes aussi agréables à Dieu que Moïse. Si nous voyons tant de pécheur n'avoir vécu que pour outrager Dieu, et cependant, être encore sauvés, n'en cherchons point d'autre cause que la protection de la sainte Vierge. Ah ! M.F., que celui qui a recours à Marie trouve son salut facile !... Mais afin de vous mieux faire comprendre combien ces mystères, médités attentivement, sont consolants pour un chrétien, je vais vous les expliquer, et vous ne pourrez pas vous empêcher de remercier le bon Dieu, qui vous a inspiré la pensée d'entrer dans cette sainte confrérie.

Le saint Rosaire est composé de tout ce qu'il y a de plus touchant. C'est une pratique de piété qui a rapport à Jésus-Christ aussi bien qu'à sa Mère. De plus, il est impossible de rester dans le péché en méditant sincèrement ces mystères ; de quelque côté que nous prenions cette pratique, tout nous en démontre l'excellence et l'utilité. Quand nous prions la sainte Vierge, nous ne faisons rien autre chose que de la charger de présenter elle-même nos prières à son divin Fils ; afin qu'elles soient mieux reçues, et que nous en recevions plus de grâces. Marie est le canal par lequel nous faisons monter au ciel le mérite de nos bonnes œuvres, et qui nous transmet ensuite les grâces célestes. Ce qui doit nous engager à nous adresser à elle avec une grande confiance, c'est qu'elle est toujours attentive à écouter nos demandes. En voici une preuve : Un jour saint Dominique gémissait sur les progrès que faisait l'impiété dans le monde, et sur la foi qui se perdait de plus en plus. Prosterné devant une image de la sainte Vierge, il lui demanda, dans sa simplicité, quel remède l'on pourrait employer pour empêcher la perte de tant d'âmes. La sainte Vierge lui apparut, lui disant que s'il voulait ramener des âmes à son Fils, la seule ressource était d'inspirer une grande dévotion pour le saint Rosaire, et que bientôt il verrait le fruit de cette dévotion. Saint Dominique se mit donc à prêcher la dévotion du saint Rosaire, et commença d'abord à la pratiquer lui-même. Cette dévotion se répandit en peu de temps, et si bien, qu'il y eut un grand nombre de conversions ; ce qui fit dire au saint, qu'il avait plus converti d'âmes par la récitation d'un Ave Maria, que par tous ses sermons . Il est vrai que la récitation du saint Rosaire est simple, mais c'est ce qu'il y a de plus touchant. On se met en la présence de Dieu par un acte de foi ; on récite le Je crois en, Dieu, qui nous met devant les yeux ce que Jésus-Christ a souffert pour nous... (explication du Credo). Peut-on bien réciter ces paroles sans se sentir pénétré de respect et de reconnaissance envers le bon Dieu, qui nous donne tant de moyens de revenir à lui, quand nous avons eu le malheur de nous en écarter par le péché !

Dans le Rosaire, les premiers mystères que nous appelons joyeux, et que nous méditons pour la conversion des pécheurs, nous représentent les humiliations, l'anéantissement de Jésus-Christ, sa Naissance, sa Circoncision, sa Présentation au temple, sa fuite en Égypte, sa perte dans le temple. (Expliquer tout cela...) Pouvons-nous trouver, M.F., quelque chose de plus capable de nous toucher, de nous détacher de nous-même et du monde, de nous faire supporter nos peines en esprit de pénitence, que de contempler le modèle divin, dans la méditation de ces mystères ? Les saints en faisaient toute leur occupation. Deux jeunes étudiants, rapporte l'histoire, étaient toujours ensemble à méditer sur la vie cachée de Jésus-Christ. L'un d'eux, après sa mort, apparut à l'autre, selon la promesse qu'il avait faite, et lui dit qu'il était au ciel pour avoir communiqué avec beaucoup de ferveur et avec une conscience bien pure ; pour avoir eu une grande dévotion à la sainte Vierge, chose qui est très agréable à Dieu ; pour avoir souvent médité la vie cachée de Jésus-Christ et l'avoir imité autant qu'il avait pu. Il est raconté dans la vie de saint Bernard, que la sainte Vierge le protégea toujours d'une manière si particulière, que le démon perdit sur lui tout son empire. Ayant perdu sa mère encore tout jeune, il pria Marie de l'adopter pour son enfant : plus tard, sa dévotion augmentant toujours, Bernard pria la sainte Vierge de lui montrer ce qu'il fallait faire pour lui être plus agréable, et il entendit une voix qui lui dit : « Bernard, mon fils, fuis le monde et cherche une retraite dans quelque solitude : là tu te sanctifieras. » Il y passa toute sa vie dans la pénitence et les larmes, et, de là, il monta au ciel. Voyez-

vous ce que lui valut sa confiance en la sainte Vierge ? Nous lisons dans la vie de la bienheureuse Marguerite de Cortone, qu'elle faisait consister toute sa dévotion à imiter la vie pauvre et inconnue de la sainte Famille ; elle ne voulut jamais rien posséder, pas même pour le lendemain ; elle fut abandonnée de tous ses parents, de ses amis, mais le bon Dieu en prit soin lui-même. Elle faisait toutes ses pratiques de piété pour honorer la sainte Famille dans l'étable de Bethléem, elle arrosait le pavé de ses larmes, quand elle pensait à ces mystères de pauvreté et d'abandon. Quand elle fut morte, on ouvrit son cœur, l'on y trouva trois petites pierres où étaient écrits les noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Voyez-vous combien la méditation de ces mystères est agréable à Dieu ?... Il est encore rapporté qu'un grand pécheur avait passé sa vie dans toutes sortes de désordres. A l'heure de la mort, comme nous voyons les choses bien autrement que quand nous sommes en santé ! Voyant qu'il avait fait tant de mal, il se laissa aller au désespoir. L'on eut beau faire pour lui inspirer confiance en la miséricorde de Dieu, rien ne put le gagner. On lui parla de saint Augustin. « Mais, disait-il, saint Augustin n'avait pas encore été... » On lui dit d'avoir recours à la sainte Vierge, mais il répondit qu'il l'avait méprisée toute sa vie ; on lui représenta Jésus-Christ qui a tant souffert pour nous sauver. – « C'est vrai, dit-il, mais je l'ai persécuté et fait mourir tous les jours. » On lui dit encore : « Mon ami, croyez-vous qu'un enfant bien jeune se rappelle, quand il est grand, des petites peines qu'on lui a faites dans son enfance ? » – « Non, dit-il. » – « Eh bien ! mon ami, allons à la crèche, et nous y trouverons ce jeune Enfant que vous avez offensé, il est vrai, mais il vous dira qu'il ne s'en rappelle plus maintenant. » Il entra dans une si grande confiance et une si grande douleur de ses péchés, qu'il mourut avec des marques visibles que le bon Dieu l'avait pardonné. Voyez-vous, M.F., combien ces méditations sont agréables à Dieu, et combien elles sont capables d'attirer sur nous ses miséricordes ?

Il n'y a point de prières qui nous rapprochent mieux de la vie de Jésus-Christ que cette pieuse pratique. Cependant, il faut que notre dévotion soit éclairée et sincère, et non une dévotion d'habitude et de routine. Saint Césaire nous rapporte un exemple, pour nous faire voir que la sainte Vierge ne reçoit guère bien ces dévotions qui ne sont pas sincères. « Il y avait, dans l'ordre de Cîteaux, un religieux qui, faisant le médecin, sortait contre la volonté de son supérieur et de son confesseur. Mais, par une certaine dévotion qu'il avait en Marie, il rentra dans le monastère à toutes les fêtes de la sainte Vierge. Un jour de la Présentation, comme il était au chœur avec les autres religieux pour chanter les saints offices, il vit la sainte Vierge se promener dans le chœur, et donner à tous les religieux une certaine liqueur qui les enflammait d'un tel amour, qu'ils ne se croyaient plus sur la terre, tant ils éprouvaient de douceur. Quand la sainte Vierge vint à côté de lui, elle passa sans lui en donner, en lui disant « que ceux qui voulaient chercher les douceurs de la terre ne méritaient pas de goûter celles du ciel, et, quoiqu'il se rendît au monastère le jour de sa fête, cela ne lui était pas agréable. » Ce reproche lui fut si sensible, qu'il se mit à pleurer et promit de ne plus sortir. Une autre fois que la sainte Vierge reparut, elle lui accorda, comme aux autres, la même grâce, parce qu'il avait tenu sa promesse . Il passa sa vie dans une grande dévotion à la sainte Vierge, et en reçut de grandes grâces ; il ne pouvait se contenter de dire combien celui qui aimait la Mère de Dieu recevait de grands secours pour faire son salut et pour vaincre le démon. Saint Stanislas avait une si grande dévotion envers la sainte Vierge, qu'il la consultait en tout ce qu'il faisait. Ce jeune homme se figurait souvent le bonheur qu'avait eu le saint vieillard Siméon de prendre le saint Enfant Jésus entre ses bras. Un jour qu'il était en prières, tout occupé de cette pensée, la sainte Vierge lui apparut tenant le saint Enfant Jésus, elle le lui donna pour lui procurer le même avantage. Saint Stanislas le prit comme saint Siméon, et il en eut tant de bonheur, qu'il ne pouvait en parler sans verser des larmes abondantes, tant son cœur était rempli de joie. Voyez-vous, M.F., combien la sainte Vierge est attentive à nous obtenir les grâces dès que nous les lui demandons ? Ah ! M.F., que nous assurerions notre salut, si nous avions une grande confiance en la sainte Vierge ! Que de péchés nous éviterions, si nous avions recours à elle dans toutes nos actions, si tous les matins, nous nous unissions à elle, en la priant de nous présenter à son divin Fils !

Si nous passons aux deuxièmes mystères que nous appelons douloureux, que de motifs puissants et capables de nous toucher, de nous faire comprendre l'amour infini d'un Dieu pour nous ! En effet, M.F., qui ne serait pas touché en voyant un Dieu qui tombe en agonie, qui couvre la terre de son sang adorable ? Un Dieu lié, garrotté, jeté à terre par ses ennemis, et cela pour nous délivrer de l'esclavage du démon ! Qui ne sera pas ému de voir un Dieu couronné d'épines qui lui traversent le front, un roseau à la main, au milieu d'un peuple qui l'insulte et le méprise ! Oh ! qui pourra comprendre toutes les horreurs qu'il endura pendant cette nuit affreuse qu'il passa avec des scélérats ? On l'attache à une

colonne, où il fut frappé avec tant de cruauté que son pauvre corps n'était plus que comme un morceau de chair découpée ! O mon Dieu, que de cruautés vous avez endurées pour nous mériter le pardon de tous nos péchés ! Oh ! M.F., qui de nous ne craindrait plutôt le péché que la mort !... Oh ! nous avons bien de quoi nous consoler dans nos souffrances, et un bien juste motif de pleurer nos péchés !... Un missionnaire prêchant dans une grande ville, apprit qu'il y avait dans un cachot un malheureux qui se désolait ; ses larmes et ses gémissements faisaient frémir ceux qui l'entendaient ; il eut la pensée d'aller le voir pour le consoler, et lui offrir les secours de son ministère. Étant entré dans la prison, il fut lui-même effrayé des lamentations de ce pauvre malheureux, il vit bien que la peinture qu'on lui en avait faite n'était rien en comparaison de ce qu'il voyait. Il lui dit avec bonté : « Mon cher ami, quel est le sujet de votre douleur ? » Comme le prisonnier ne répondait rien, le missionnaire lui dit : « Est-ce votre position qui vous afflige ? » – « Non, j'en mérite bien davantage. » – « Avez-vous laissé dans le monde quelqu'un qui souffre par rapport à vous ? » – « Non, rien de tout cela ne m'inquiète » – « C'est donc la pensée de la mort qui vous afflige ? » – « Non certainement, je sais bien que je ne vivrai pas toujours : un peu plus tôt, un peu plus tard, la mort viendra assez ; pourvu que je puisse expier mes péchés je serai trop heureux. Mais puisque vous voulez savoir le sujet de mes larmes, le voici. » Et tout en sanglotant, il tira de dessous ses vêtements un gros crucifix et le montra au missionnaire : « Voilà le sujet de mes larmes. Oh ! un Dieu qui a tant souffert et qui est mort pour moi, malgré mes offenses, peut-il bien encore me pardonner ? La grandeur de ses souffrances et de son amour pour moi sont la cause que je ne puis retenir mes larmes ; depuis que je suis ici tout le monde m'abandonne, il n'y a que mon Dieu qui pense à moi, qui veut encore me donner l'espérance du ciel. Ah ! qu'il est bon ! Comment se peut-il faire que j'aie été si malheureux pour l'offenser ?... » M.F., convenez avec moi que si nous sommes si peu touchés de la méditation de ces mystères, c'est que nous n'y faisons point d'attention. Mon Dieu ! quel malheur pour nous !...

Si nous poursuivons, nous voyons un Dieu chargé d'une grosse croix ; il est conduit entre deux voleurs par une troupe de scélérats, qui l'accablent des plus sanglants outrages. Le poids de sa croix le fait tomber à terre ; à grands coups de pied et de poing il est relevé, et, bien loin de penser à ses souffrances, il semble ne penser qu'à consoler les personnes qui prennent part à ses maux. Oh ! Pourrions-nous n'être pas touchés et trouver nos croix pesantes, en voyant ce que souffre un Dieu pour nous ? En faut-il davantage pour nous exciter à la douleur de nos péchés ? Écoutez : on le cloua sur la croix, sans qu'il laissât sortir de sa bouche un mot pour se plaindre qu'il endurât trop de souffrances. Écoutez ses dernières paroles : « Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » N'avais-je pas bien raison de vous dire que le saint Rosaire nous représente tout ce qui est le plus capable de nous porter au repentir, à l'amour et à la reconnaissance ? hélas ! M.F., qui pourra jamais comprendre l'aveuglement de ces pauvres impies, qui méprisent une pratique de dévotion si capable de les convertir, si capable de nous donner la force de persévérer quand nous sommes assez heureux d'être dans la grâce de Dieu !

Parlons maintenant des troisièmes mystères que l'on appelle glorieux. Que pouvons-nous trouver de plus pressant pour nous détacher de la vie et nous faire soupirer après le ciel ? Dans ces mystères, Jésus-Christ nous apparaît sans souffrances, et prenant possession d'un bonheur infini qu'il nous a mérité à tous. Pour nous faire concevoir un grand désir du ciel, il y monte en plein jour, en présence de plus de cinq cents personnes. Si vous méditez encore ces mystères, vous voyez la sainte Vierge, que son divin Fils vient chercher lui-même avec toute la cour céleste ; les anges paraissent visiblement et entonnent des cantiques de joie qu'entendent tous les assistants ; elle quitte la terre où elle a tant souffert, et va rejoindre son Fils, pour être heureuse du bonheur de celui qui nous appelle et qui nous attend tous. Pouvons-nous trouver quelque chose dans notre sainte religion qui puisse mieux nous porter au bon Dieu et nous détacher de la vie ?

Eh bien ! M.F., voilà ce que c'est que le saint Rosaire, voilà cette dévotion que l'on blâme tant et dont on fait si peu de cas. Ah ! belle religion, si l'on te méprise, c'est bien parce que l'on ne te connaît pas ! ... Cependant, ne nous arrêtons pas à cela ; il faut encore, autant que nous le pouvons, imiter les vertus de la sainte Vierge pour mériter sa sainte protection, et surtout son humilité, sa pureté, sa grande charité. Ah ! Pères et mères, si vous aviez le bonheur de recommander souvent à vos enfants cette dévotion à la sainte Vierge, que de grâces elle leur obtiendrait ! que de vertus ils pratiqueraient ! Vous verriez naître en eux tout ce qu'il y a de plus capable de les rendre agréables au bon Dieu ! Non, M.F., nous ne pourrions jamais comprendre combien la sainte Vierge désire nous aider à nous sauver, combien sont

grands les soins qu'elle prend de nous. La moindre confiance que nous avons en elle n'est jamais sans récompense. Heureux celui qui vit et meurt sous sa protection, l'on peut bien dire que son salut est en sûreté et que le ciel lui sera donné un jour ! C'est le bonheur que je vous souhaite.

2 OCTOBRE FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS

Les anges de ces petits enfants voient sans cesse la face de mon Père céleste.

Angeli eorum in coelis semper vident faciem Patris meum qui in coelis est.

(S. Matth., XVIII, 10.)

Quelle bonté, M.F., quelle tendresse de la part de notre Dieu ! Non content de nous avoir donné son Fils unique, le plus tendre objet de ses complaisances, pour le sacrifier à la mort la plus cruelle ; non content de nous avoir arrachés à la tyrannie du démon, de nous avoir appelés à la glorieuse qualité d'enfants de Dieu et de nous avoir choisis pour cohéritiers de son royaume, il veut encore envoyer à chacun de nous un ange du ciel pour nous garder tous les jours de notre vie. Cet ange ne nous doit pas quitter, avant d'avoir paru avec nous au tribunal de Jésus-Christ, pour lui rendre compte de tout ce que nous aurons fait pendant notre vie. Oui, M.F., nos anges gardiens sont nos plus fidèles amis, parce qu'ils sont avec nous le jour, la nuit, dans tout le temps et dans tous les lieux. La foi nous apprend que nous les avons toujours à nos côtés. C'est ce qui fait dire à David : « Que rien ne pourra nous nuire, parce que le Seigneur a commandé à ses anges d'avoir soin de nous ; » et, pour montrer combien sont grands les soins qu'ils prennent de nous, le prophète dit qu'ils nous portent entre leurs mains, comme une mère porte son enfant. Ah ! c'est que Dieu prévoyait les dangers sans nombre auxquels nous serions exposés sur la terre, au milieu de tant d'ennemis, qui tous ne cherchent que notre perte. Oui, M.F., ce sont nos bons anges qui nous consolent dans nos peines, qui nous avertissent quand le démon vient nous tenter, qui présentent à Dieu nos prières et toutes nos bonnes actions, qui nous assistent à la mort et présentent nos âmes à leur souverain Juge. Oh ! M.F., que de biens nous recevons par le ministère de nos bons anges gardiens ! Afin de vous engager à avoir en eux une grande confiance, je vais vous montrer : 1° combien sont grands les soins qu'ils prennent de nous ; 2° ce que nous devons faire pour leur témoigner notre reconnaissance.

I. – Vouloir prouver, M.F., qu'il y a des anges, ce serait perdre son temps. Depuis le commencement du monde, le commerce des anges avec les hommes est si fréquent, que l'Écriture sainte en fait mention à tout instant. Il faudrait n'avoir pas ombre de bon sens pour en douter. Lorsque Adam fut dans le paradis terrestre, le Père céleste lui envoya ses anges pour lui faire part de ses volontés. Quand Adam eut le malheur de pécher, ce fut un ange qui le chassa du paradis. Presque tous les patriarches et les prophètes ont été instruits par les anges des volontés du Seigneur. Souvent même, nous voyons que Dieu s'est fait représenter par des anges. – Mais, me direz-vous, si on les voyait, l'on aurait bien plus de confiance ? – Si cela eût été nécessaire au salut de notre âme, le bon Dieu les aurait rendus visibles. Mais cela importe peu ; car dans notre religion, nous ne connaissons que par la foi, et cela, afin que toutes nos actions soient plus méritoires. D'ailleurs, nous sommes aussi sûrs de leur présence, que si nous les voyions de nos propres yeux. Si vous désirez savoir le nombre des anges, leur fonction, je vous dirai qu'ils sont sans nombre ; les uns sont créés pour honorer Jésus-Christ dans sa vie cachée, souffrante et glorieuse, ou pour être les gardiens des hommes, sans cesse, pour cela, de jouir de la présence divine. Les autres s'occupent à contempler les perfections de Dieu, ou bien, veillent à notre conservation, en nous fournissant tous les moyens nécessaires à notre sanctification. Quoique le bon Dieu se suffise à lui-même, il emploie néanmoins, pour gouverner le monde, le ministère de ses anges. Tels sont établis protecteurs des royaumes, tels autres, des empires, etc.

Si nous voyons Dieu prendre tant de soin de notre vie, nous devons conclure que notre âme est quelque chose de bien grand et de bien précieux, pour qu'il emploie à sa conservation et à sa

sanctification tout ce qu'il a de plus grand dans sa cour. Il nous a donné son Fils pour nous sauver. Ce Fils lui-même donne son corps et son sang pour en faire la nourriture de nos âmes, il consent à rester nuit et jour au milieu de nous, il donne à chacun de nous un et même plusieurs anges, qui s'occupent uniquement à lui demander pour nous les grâces et les secours nécessaires à notre salut. N'est-ce pas, M.F., que jamais nous n'avons bien pensé à ce que nous sommes, à ce que vaut notre âme ? Oh ! que l'homme connaît peu ce qu'il est, et la fin pour laquelle il a été créé !... Nous lisons dans l'Écriture sainte que le Seigneur disait à son peuple : « Je vais vous envoyer mon ange, afin qu'il vous conduise dans toutes vos démarches . » Oh ! M.F., qui pourrait compter les grâces que nous recevons par la protection de nos anges gardiens ! Oui, ce sont eux qui nous consolent dans nos chagrins. Lorsque Agar, dit l'Écriture, fut chassée de la maison de son maître, elle se retira dans un désert, et là, comme elle s'abandonnait à la tristesse, le Seigneur lui envoya un ange pour la consoler et lui dire : « Ne vous laissez point aller au désespoir, mais retournez dans la maison de votre maître, et soyez plus soumise. » Ce fut un ange que le Seigneur envoya à Loth pour lui dire de sortir promptement de la ville de Sodome, avant que le Seigneur y fit tomber le feu du ciel. Ce furent les anges qui préservèrent des flammes les trois enfants dans la fournaise de Babylone, et qui fermèrent la gueule des lions pour les empêcher de dévorer le prophète Daniel.

Les anges, M.F., se font un grand plaisir de nous assister dans nos entreprises, quand elles sont selon Dieu ; nous en avons un bel exemple dans la personne du jeune Tobie. Son père l'envoya à Ragès pour chercher son argent ; ne sachant point le chemin, le bon Dieu lui envoya l'ange Raphaël, qui se présenta à lui sous la forme d'un jeune homme. Tobie lui demanda s'il connaissait le chemin pour aller à Ragès. L'ange lui dit qu'il le connaissait et même l'oncle chez qui il allait. Le jeune homme, tout joyeux, va dire à son père qu'il avait trouvé un homme qui savait le chemin de Ragès et qui connaissait son oncle. L'ange partit donc avec Tobie, et lui donna tous les renseignements nécessaires à son voyage. Pendant leur route, Tobie étant allé sur le bord du Tigre, un poisson énorme sembla venir à lui pour le dévorer, il eut aussitôt recours à son protecteur, ne sachant pas qu'il était un ange. Celui-ci lui dit : « Ne craignez rien, tirez-le à vous. » A l'instant le poisson, *creva* . Il lui dit encore : « Prenez le fiel pour l'emporter, vous en frotterez les yeux de votre père et vous lui rendrez ainsi la vue. » Il le mena chez son oncle, où tout alla pour le mieux. Il lui sauva encore la vie en enchaînant le démon. Lorsqu'ils furent de retour, le jeune Tobie ne sachant comment payer tant de bienfaits, dit à son père : « Mon père, quand nous donnerions la moitié de tout ce que nous avons apporté, cela ne serait pas assez pour le récompenser de tous les services qu'il m'a rendus dans mon voyage : il m'a conduit et ramené sain et sauf, il m'a délivré d'un monstre qui allait me dévorer, il a obtenu lui-même l'argent que mon oncle nous devait, il m'a fait aussi épouser une femme selon le cœur de Dieu, il a enfin empêché le démon de me détruire, comme il l'a fait des sept maris qui l'ont épousée avant moi. » Le père voulant lui faire accepter la moitié de tout ce qu'ils avaient apporté, l'ange se fit connaître et disparut. Mais pour témoigner à Dieu leur reconnaissance, ils se prosternèrent longtemps la face contre terre. Voyez-vous, M.F., combien les anges prennent soin de nous, lorsque nous avons confiance en eux ?...

Nous voyons encore un bel exemple de cette protection de notre bon ange gardien, dans la personne de sainte Agnès, vierge et martyre. Elle appartenait à, une grande famille de Rome, aussi fut-elle demandée en mariage par Procope, fils de Symphrone, alors préfet de cette ville. Agnès, qui s'était déjà donnée à Jésus-Christ, refusa ce parti, quoique avantageux pour elle. Elle ne craignit pas de dire à Procope, qui était venu la trouver lui-même : « Retire-toi, tyran, aiguillon de péché, pierre de scandale, et chair de mort, ne crois pas que je sois infidèle à mon époux Jésus-Christ. Il possède tout mon cœur, il est bon, il est beau, il a toutes les qualités que l'on puisse désirer. » Le préfet la fit appeler, et la conjura de ne point rejeter l'alliance de son fils ; ou bien alors, sur son refus, il la ferait traîner dans un lieu infâme, où elle perdrait cette pureté, qu'elle avait tant à cœur de conserver. Agnès répondit au préfet : « Ne vous mettez pas en peine, je ne crains rien ; j'ai pour me garder un ange qui aura bien soin de moi, et qui prendra ma défense d'une manière merveilleuse. » Voyant qu'il ne pouvait arriver à ses fins, le magistrat donna ordre de la dépouiller de ses vêtements, et de la traîner ainsi à travers tout Rome, pour être livrée à des libertins. Par un miracle de la puissance de Dieu, ses cheveux grandirent si merveilleusement, qu'ils suffirent à couvrir tous ses membres. Arrivée dans ce lieu infâme, son ange gardien se montra visiblement à elle pour la défendre et la vêtir d'une robe blanche comme la neige ; en même temps, cet antre d'impureté fut éclairé d'une lumière plus éclatante que le soleil. Les libertins entrèrent dans ce cachot ; mais, surpris de toutes ces merveilles, et frappés d'épouvante par la vue de

cet ange d'une beauté incomparable, ils se convertirent tous. Procope crut venir à son tour braver tous ces prodiges, mais l'ange qui gardait Agnès le frappa, et il tomba mort aux pieds de la sainte. Le préfet de la ville, apprenant que son fils venait de mourir dans ce cachot, vint trouver Agnès en la traitant de « furie sortie des enfers, monstre né pour la destruction des mortels. » Agnès dit qu'elle n'avait point fait mourir Procope, mais qu'il était lui-même l'auteur de sa mort par son effronterie. Aussi son ange gardien l'avait-il frappé au moment où ce malheureux allait lui ravir sa pureté. Toutefois, la sainte voulant montrer au magistrat la puissance de son époux, et que les chrétiens savaient rendre le bien pour le mal, ressuscita Procope, qui courut toute la ville de Rome, répétant sans cesse que le Dieu des chrétiens était le seul vrai Dieu... Cet exemple vous prouve combien sont grands les secours et les grâces que nous recevons de nos bons anges gardiens, si nous avons le bonheur d'avoir en eux une grande confiance, surtout dans nos tentations et dans les périls.

Mais, me direz-vous, quand le bon Dieu nous envoie-t-il du ciel nos anges gardiens ? – C'est, M.F., lorsque nos âmes sont créées, c'est-à-dire quand nos corps sont dans le cas de les recevoir, de sorte qu'une mère enceinte a son ange gardien, et elle a aussi celui de l'enfant qu'elle porte dans son sein pour veiller à ce que rien ne puisse lui ôter la vie avant d'avoir reçu le saint Baptême. Il faudrait, M.F., pouvoir comprendre combien est grande la joie de nos bons anges gardiens, quand on nous porte à l'église pour recevoir ce sacrement. Avec quel empressement ils écrivent notre nom dans le livre de vie ! Il est très certain que nous avons quantité de démons autour de nous pour nous faire tomber dans le péché ; et, si notre ange gardien n'était pas là auprès de nous pour nous défendre, nous succomberions à toutes les attaques que le démon nous livre. C'est notre bon ange qui nous fait apercevoir la tentation ; c'est lui qui nous inspire d'avoir recours à Dieu, qui nous fait rappeler de sa présence pour nous faire craindre le péché. Si nous avons le malheur de pécher, ce sont nos bons anges gardiens qui vont se jeter aux pieds du bon Dieu pour lui demander notre grâce. En effet, après chaque péché, nous sentons ordinairement un remords d'avoir fait le mal, et nous promettons au bon Dieu de ne plus le commettre. C'est sûrement notre ange gardien qui, par ses prières, nous mérite cette grâce. S'il voit que nous sommes insensibles aux outrages que nous avons faits à Dieu, il nous menace des châtiments de la justice divine ; il nous fait penser à la mort, au regret que nous aurons, dans ce moment, d'avoir fait le mal. Il nous fait penser à quelque mort subite ou effrayante. La pensée du jugement nous poursuivra, et celle de l'enfer se logera dans notre cœur pour nous déchirer l'âme, et ainsi, nous forcera en quelque sorte à ne pas rester plus longtemps dans le péché.

Nos anges gardiens, M.F., nous accompagnent partout. Il est rapporté dans l'histoire qu'un jeune homme voyait, d'une manière sensible, son ange gardien. Quand il entra dans l'église, son ange entra toujours devant lui ; quand il fut prêtre, son ange ne voulut plus passer le premier ; on le voyait quelquefois parler et rester longtemps à la porte. On lui demandait pourquoi. « Avant que je fusse prêtre, dit-il, mon ange me précédait toujours ; maintenant, il ne veut plus entrer que je ne sois entré le premier. » Ah ! M.F., si nous avons la pensée, lorsque nous venons à l'église, que nos anges marchent devant nous, avec quel respect n'y viendrions nous pas !... avec quelle modestie nous assisterions à la sainte Messe, en pensant que nous sommes à côté d'un ange gardien prosterné devant le Dieu de toute grandeur ? Avec quel empressement ne le chargerions-nous pas de présenter nos prières à Jésus-Christ ? Il est encore rapporté qu'un jeune prince anglais avait abandonné son palais pour se retirer dans un désert. Dieu, pour lui témoigner sa joie, lui donna le bonheur de voir son ange gardien tous les matins et tous les soirs. On raconte de sainte Françoise qu'elle voyait continuellement son ange gardien, sous la figure d'un enfant d'une beauté incomparable, et dont le visage était si resplendissant, que souvent elle lisait son office pendant la nuit à la clarté de la lumière qu'il répandait. Son ange avait tant de soin de la conduire à la perfection, que si, par moment, elle se laissait aller à des pensées inutiles dans sa solitude, ou s'il lui échappait quelque parole oiseuse dans la conversation, ce bon ange lui faisait connaître sa faute en disparaissant. Alors, toute remplie de confusion et de douleur d'avoir éloigné elle-même son fidèle gardien, elle pleurait amèrement, priant le bon Dieu d'avoir pitié d'elle, et lui promettant qu'elle se corrigerait. Après quelques moments de larmes, elle voyait reparaître son ange gardien, à qui elle témoignait sa douleur de l'avoir forcé de s'éloigner. Si, quelquefois, ceux qui étaient avec la sainte lui disaient quelque parole qui pût tant soit peu blesser la charité, elle témoignait la peine qu'elle en ressentait en se couvrant le visage de ses mains...

M.F., quoique nous ne voyions pas, comme cette sainte, notre ange gardien, nous ne sommes pas moins sûrs de l'avoir auprès de nous pour veiller à la conservation de notre âme. Hélas ! de quelles tortures

et de, quelles amertumes ne devons-nous pas l'abreuver, en menant une vie si misérable ? Que doit penser l'ange gardien d'une personne qui ne fait ni pâques, ni confession ? d'une personne âgée qui se roule continuellement. dans le péché de l'impureté ? Ah ! Mon Dieu, s'ils étaient capables de souffrir, ne seraient-ils pas aussi misérables que les réprouvés qui brûlent dans les enfers ? Comment les anges, qui sont si purs, peuvent-ils demeurer auprès de ces infâmes ? Des anges charitables peuvent-ils bien rester avec des vindicatifs et des *rancuneux* ? Les anges, si humbles, peuvent-ils bien accompagner un orgueilleux ? Comment un ange, qui aime tant le bon Dieu, peut-il bien être heureux avec un impie, un incrédule qui nie tout, qui ne croit à rien ? Est-il bien possible que nous soyons si mauvais, si ingrats envers des amis si bienfaisants, si fidèles à ne pas nous quitter un seul instant ?...

Nous savons que nos anges gardiens ont un grand soin de nous consoler dans nos peines et nos souffrances. Nous lisons dans l'Écriture sainte que Jacob, fuyant la fureur de son frère, s'endormit en chemin. Le bon Dieu, pour le consoler, lui montra dans une vision une échelle, qui de la terre montait jusqu'au ciel ; il voyait les anges monter et descendre pour offrir nos prières à Dieu et rapporter les grâces que nous demandons. L'ange qui avait conduit et ramené le jeune Tobie, s'étant fait connaître, dit à son père : « Lorsque vous priez et que vous ensevelissiez les morts, c'était moi-même qui portais vos bonnes actions au Seigneur. » Il est dit dans la vie de saint Nicolas Tolentin que, pendant les deux mois de sa maladie, quatre anges demeuraient toute la nuit dans sa chambre. Ils chantaient une mélodie si agréable, qu'il en oubliait ses souffrances. Les six derniers jours avant sa mort, ils restèrent le jour et la nuit ; tous ceux qui eurent le bonheur d'entrer dans la chambre eurent aussi le bonheur d'entendre leurs chants. Les anges emmenèrent son âme avec eux dans le ciel. Sainte Liduine souffrant des douleurs très violentes, un ange se montra à elle dans une si grande beauté, qu'elle oublia ses souffrances. Nous pouvons dire que les anges se plaisent à nous rendre tous les services dont ils sont capables, et qu'ils ont grandement à cœur de nous faire participer à leur bonheur. Par eux, le ciel fait un saint commerce avec la terre.

Dieu employa souvent le ministère des saints anges dans les événements les plus importants. C'est par eux qu'il instruisait les patriarches et les prophètes, par eux qu'il parlait à son peuple. Nous lisons dans l'Écriture sainte, que le Seigneur envoya son ange pour parler aux Israélites en son nom : « Je vous ai retirés de l'Égypte et vous ai fait entrer dans la Terre promise, en vous promettant que je ne vous abandonnerais jamais, mais à condition que vous me seriez fidèles. Vous n'avez pas voulu entendre ma voix, pourquoi vous êtes-vous comportés de cette manière ? C'est à cause de votre infidélité et du mépris que vous avez fait de mes grâces, que je ne vous ai pas défendus contre vos ennemis. » Les Israélites, entendant ces paroles de l'ange, se mirent à pousser des cris lamentables, et versèrent des larmes en abondance, en le priant d'avoir pitié d'eux et de ne pas les abandonner.

Nous voyons que tous les hommes qui ont été grands sur la terre, ont été annoncés par les anges. Ce fut un ange qui annonça la naissance de Samson, le vengeur du peuple de Dieu. Ce fut un ange qui annonça la conception de saint Jean. Ce fut un ange qui annonça la conception du Sauveur, ce fut un ange qui annonça aux bergers sa naissance, ce fut un ange qui dit à Joseph de fuir en Égypte. Ce fut encore un ange qui consola Jésus dans son agonie au jardin des Olives, ce furent les anges qui ensevelirent et accompagnèrent le corps de la sainte Vierge après sa mort. Ce seront des anges qui accompagneront le Seigneur à son dernier jugement. « D'après cela, M.F., si chacun d'eux doit être honoré selon sa dignité, nous dit saint Bernard, quel honneur et quelle louange ne devons-nous pas rendre à nos anges gardiens, eux dont la nature est si parfaite, la sainteté si éminente, la gloire si éclatante ? » Mais ce qui doit nous porter surtout à une grande vénération envers eux, c'est leur inviolable fidélité pour le bon Dieu. Leur innocence n'a jamais été souillée de la moindre tache, leur amour et leur zèle n'ont jamais souffert la moindre altération. Si nous aimions véritablement le bon Dieu, M.F., quelle joie n'aurions-nous pas de ce qu'il reçoit de ces esprits bienheureux, des louanges si parfaites ? Hélas ! combien sont imparfaites les louanges de ceux qui, même parmi nous, l'aiment le plus ! Que de distractions dans nos entretiens avec Dieu ! Pour les anges, au contraire, rien n'est capable de les distraire de la présence de Dieu, tant ils sont absorbés dans la contemplation de sa grandeur. Ils font sans cesse retentir la voûte des cieux de ce cantique d'allégresse : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées ; qu'honneur, gloire et adoration lui soient rendus, dans tous les siècles des siècles ! »

Je dis que nos anges gardiens sont très exacts à nous secourir dans nos peines. Nous lisons dans les Actes des saints Apôtres le trait suivant. Saint Pierre ayant été mis en prison par l'ordre d'Hérode, il

s'endormit entre les deux soldats qui le gardaient la nuit, c'était la veille du jour où on devait le faire mourir ; un ange se présente à lui tout à coup, l'éveille, rompt ses chaînes et ouvre les portes de la prison, lui disant : « Levez-vous promptement... et suivez-moi. » Étant guidé par l'ange, il sortit de sa prison et vint heurter à la porte de la maison où étaient réunis les disciples. Une servante ayant entendu la voix de Pierre, ne pouvant retenir sa joie, courut sans ouvrir la porte, annoncer que Pierre était là. On ne voulait point la croire ; les uns la traitaient d'insensée, les autres disaient que c'était un ange. Et Pierre étant entré, raconta à tous ses frères ce que son ange gardien avait fait pour le délivrer. Nous voyons que souvent Dieu envoyait ses anges porter secours aux martyrs. Ainsi, ce furent les anges qui apportèrent les couronnes aux quarante martyrs de Sébaste, ce qui fut cause que celui-là même qui les gardait se convertit à la vue de ce prodige.

Le saint roi David, qui connaissait combien leurs louanges sont agréables au Seigneur, invitait les anges à le louer et à le bénir en leur disant : « Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes les ministres de ses volontés » Suivons, M.F., l'exemple de ce saint roi, prions souvent les anges de louer et d'adorer Dieu pour nous ; prions-les de prendre notre place auprès de lui, pour le remercier de toutes les grâces qu'il nous a faites pendant notre vie. Demandons-leur qu'ils prient le bon Dieu de changer nos cœurs, et d'en faire des cœurs tout célestes.

II. – Pour mériter ce bonheur qui est la protection de nos anges gardiens, nous devons souvent les invoquer, les bien respecter et, surtout tâcher de les imiter dans toutes nos actions. La première chose que nous devons imiter en eux, c'est la pensée de la présence de Dieu ; à leur exemple, ne la perdons jamais. Ah ! M.F., si nous avons ce bonheur, que de péchés de moins !... En effet, si nous étions bien pénétrés de la présence de Dieu, comment pourrions-nous faire le mal ? Oh ! que nos vertus et toutes nos bonnes œuvres seraient bien plus agréables à Dieu ! Nous n'aurions plus de respect humain, plus de vues humaines. Si nous nous ressouvenions toujours de la présence de Dieu, comment aurions-nous le courage de rester dans le péché, en voyant combien nous faisons souffrir Jésus-Christ ? Comment pourrions-nous vouloir du mal à notre prochain, en pensant que le bon Dieu, lui, dont la bonté est infinie, considère, lit et écoute tous les mouvements de notre cœur ? Aussi, voulant élever le patriarche Abraham à une haute perfection, Dieu lui dit : « Abraham, veux-tu être parfait ? Marche en ma présence . » Comment se peut-il faire que nous oublions si facilement le bon Dieu, tandis que nous l'avons toujours devant nous ? Pourquoi ne sommes-nous pas saisis de respect et de reconnaissance envers nos anges, qui nous accompagnent jour et nuit ? Des princes de la cour céleste !... O mon Dieu, que nous sommes heureux !... mais aussi, que nous sommes loin de le comprendre ! – « Je suis trop misérable, direz-vous peut-être, pour mériter cela ! » Non seulement, M.F., Dieu ne vous perd pas un instant de vue, mais il vous donne un ange qui ne cesse de guider vos pas. Oh ! bonheur trop grand, mais trop peu connu des hommes !

Nous devons imiter aussi leur amour pour Dieu. Ils ont tellement à cœur sa gloire, que lorsque nous avons le malheur de pécher, ils nous précipiteraient au fond des enfers, si Dieu ne leur défendait pas de nous punir. Ils aimeraient mieux être jetés avec les damnés que de déplaire à Dieu en la moindre chose. Aussi, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous dit-il qu'ils ressentent une joie immense, quand un pécheur se convertit. Si donc la conversion d'un pécheur réjouit toute la cour céleste, quelle joie, M.F., pour ces ministres de paix, quand ils voient régner parmi nous cette charité qui les unit si étroitement à Dieu dans le ciel !

Il est vrai que nous devons avoir une grande dévotion envers tous les anges, parce qu'ils s'occupent tous de notre salut ; mais nous devons avoir une dévotion particulière à nos saints anges gardiens, à cause des grands soins qu'ils prennent de nous et du grand désir qu'ils ont de nous conduire au ciel. Ils ne peuvent nous laisser un instant seuls, dans la crainte que le démon ne nous trompe. Oh ! quel bonheur et quelle consolation, quand nous allons nous coucher, de savoir, par la foi, que notre bon ange gardien veille à notre conservation pendant la nuit, et qu'il la passera tout entière à prier pour nous ! Quelle joie de savoir que quand nous sortons de chez nous, nous ne sommes jamais seuls en route. Les anciens étaient tellement pénétrés de la présence de l'ange gardien, qu'ils ne saluaient jamais une personne sans saluer aussi son bon ange ; et c'est de là que vient encore cette vieille habitude de dire à une personne, quoique seule : « Je vous salue et la compagnie. » Quelle est cette compagnie, sinon celle du bon ange gardien ? Mais on le dit sans y penser...

Nos anges gardiens ne nous abandonnent jamais, nous devons être dociles aux avis qu'ils nous donnent. Un solitaire avait porté ses pénitences à un si haut degré de rigueur, qu'il ne pouvait plus se

tenir sur ses jambes. Comme l'eau qu'il allait chercher était bien éloignée, il se disait en lui-même : « Puisque j'ai tant de peine pour aller chercher mon eau, je vais approcher ma cellule de la fontaine. » Pendant que son esprit était occupé de cela, il entendit une voix qui disait: « Un, deux et trois, » comme une personne qui compte quelque chose. Étonné de ce langage, il se tourne, et voit son ange gardien qui comptait ses pas, en lui disant que le Seigneur le lui avait ordonné, et qu'aucun n'était perdu. Le saint voyant que cela était agréable à Dieu, bien loin d'approcher sa cellule, l'éloigna encore, afin de mériter davantage. Hélas ! Que nous sommes misérables de ne pas faire tout ce que nous faisons pour le bon Dieu ! Que nous gagnerions pour le ciel et que nous ferions plaisir à notre ange gardien ! Que nous nous trouverions riches à l'heure de la mort ! Hélas ! M.F., combien de fois nos péchés ont forcé nos bons anges de s'éloigner de nous, c'est-à-dire de nous abandonner à nos ennemis, qui sont les démons et nos passions ! Une autre grâce que nous recevons de leur part, c'est lorsque, nous trouvant dans le péché, ils ne cessent de nous donner des remords, et, comme ils sont continuellement auprès du bon Dieu, ils le conjurent de ne pas nous laisser mourir dans cet état. Ils éloignent de nous les occasions, et prennent toutes sortes de moyens pour nous faire rentrer en grâce. Ils nous consolent dans nos peines, nos persécutions. Nous en avons un bel exemple dans l'histoire de saint Victor. Son bon ange gardien se montrait à lui visiblement pour l'encourager à souffrir le martyre, en lui faisant voir la grandeur de la gloire qui lui était préparée dans le ciel, et combien il se rendait agréable à Dieu. Aussi voyons-nous peu de martyrs qui aient souffert avec tant de courage et de joie. Ce grand saint était soldat et vivait au temps de Dioclétien et de Maximien. Ces deux empereurs publièrent l'édit que tous ceux qui n'adoreraient pas les idoles, mourraient dans les supplices les plus cruels. Voyant que plusieurs chrétiens commençaient à chanceler, Victor allait de prison en prison, où plusieurs étaient déjà renfermés, afin de les enflammer du désir du martyre ; il les accompagnait même jusqu'au lieu de leurs supplices. Ses paroles avaient tant de force et de grâce, que les martyrs semblaient ne rien souffrir. pourvu que le soldat Victor fût à leur côté. Il leur disait : « Courage, mes amis, le ciel vous attend. Voyez Jésus-Christ qui vous tend la main ; méprisez la vie qui dure si peu ; élevez vos cœurs vers le ciel, et Jésus-Christ vous donnera la force de combattre et de vaincre. » L'empereur Maximien, guidé par la haine du nom chrétien, fait appeler Victor et ordonne de l'attacher à un cheval indompté qui le traîne dans toute la ville ; ensuite il le fait battre de verges, de sorte que le corps du saint n'était plus qu'un lambeau de chair. Au milieu de ces supplices, il priait Dieu de le soutenir par sa grâce. Jésus-Christ touché de ses souffrances, lui apparut avec sa croix : « Courage, Victor, lui dit-il, je suis Jésus-Christ, je suis ton refuge, ne crains rien ; je serai avec toi jusqu'à la fin, prends courage. » Quelque temps après, son ange gardien lui apparut dans sa prison, lui ôta ses chaînes, et le consola en lui faisant goûter d'avance les douceurs que le Seigneur lui préparait dans le ciel. Il lui dit ensuite : « Sors de la prison et montre toi à l'empereur, afin qu'il voie comment le Seigneur prend soin de ceux qui le servent. » Il sortit en effet. Le tyran surpris de le revoir, lui demanda qui l'avait délivré : « C'est Jésus-Christ, dit-il, qui a brisé mes chaînes, par le ministère de ses anges. » Plus en fureur que jamais, Maximien fait reconduire Victor dans sa prison. Mais le même ange apparut encore, et remplit la prison d'une si vive lumière, que tous les prisonniers qui s'y trouvaient, demandèrent avec instance le saint Baptême. L'empereur, informé de tous ces prodiges, fit écraser Victor par une énorme pierre de moulin. Alors son ange conduisit son âme en triomphe dans le ciel où Dieu l'attendait pour la récompenser. Pourquoi donc, M.F., avons-nous si peu de courage dans nos tentations, dans les persécutions ? Ah ! C'est que nous ne comptons que sur nous-mêmes, et que nous n'avons pas recours à nos anges gardiens, qui demanderaient au bon Dieu la grâce de nous rendre victorieux dans nos combats.

Je dis que nous devons bien nous unir à nos anges gardiens quand nous prions, parce qu'ils sont si agréables à Dieu, que Jésus-Christ ne peut rien leur refuser. Nous sommes sûrs qu'ils sont à côté de nous quand nous prions, et surtout quand nous entendons la sainte Messe. Un disciple de saint Jean Chrysostome nous raconte que, nombre de fois, pendant qu'il lui servait la messe, il voyait la maison de Dieu remplie d'une multitude d'anges ; les uns étaient prosternés devant le Corps adorable déjà présent sur l'autel, et les autres allaient dans l'église pour inspirer aux fidèles le respect et l'amour qu'ils devaient avoir pour Jésus-Christ. Le diacre Pierre rapporte de saint Grégoire le trait suivant : « Un jour, pendant la sainte Messe, quand il fut à ces mots que dit le célébrant : *Pax Domini sit semper vobiscum* : Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous, l'on entendit les anges dire d'une voix retentissante, de manière à être entendue de tous les assistants : *Et cum spiritu tuo* : Et avec votre

esprit. » C'est pourquoi, depuis cette époque, quand le Souverain Pontife célèbre en public, personne ne répond : *Et cum spiritu tuo*, afin de conserver le souvenir de ce miracle.

Nos anges gardiens ne laisseront pas de marquer dans le livre de vie toutes nos bonnes actions, pour les présenter à Dieu au moment où nous serons jugés. C'est eux qui sont les dépositaires de tout le bien que nous avons fait pendant le cours de notre vie ; c'est eux qui nous inspireront, dans le moment terrible de la mort, une grande confiance, et qui nous procureront le bonheur de recevoir les derniers sacrements. Ce sont nos anges qui demandent au bon Dieu un grand regret de nos péchés. Disons tout, M.F., en deux mots : ce sont nos bons anges gardiens, qui, après nous avoir tenu compagnie pendant toute notre vie, après avoir employé tous les moyens possibles, ou pour nous faire sortir du péché, ou pour nous faire persévérer dans la grâce, emmènent nos âmes en triomphe dans le ciel. Si vous en doutez, écoutez Jésus-Christ vous dire que les anges emportèrent l'âme de Lazare dans le sein d'Abraham, qui est le ciel. Saint Antoine nous dit qu'il vit l'âme de saint Paul, ermite, conduite dans le ciel par les anges.

Hélas ! M.F., qui de nous pourra déplorer assez le malheur de ces chrétiens qui ne savent pas s'ils ont un ange gardien ; ou qui, peut-être, passeront un temps considérable, sans remercier le bon Dieu des grâces qu'il leur accorde par la protection de leur ange gardien, sans dire un Pater et un Ave en son honneur. Ah ! ne soyons pas étonnés d'avoir si peu de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de nos âmes ; c'est que notre ange gardien, en punition de notre ingratitude, nous abandonne à nous-mêmes ! Aussi faisons-nous beaucoup de mal, et peu de bien. Hélas ! que de chrétiens sont damnés pour avoir méprisé leurs anges gardiens ! Quels reproches à l'heure de la mort, lorsque, implorant son secours, il nous dira, ainsi qu'à ce moribond dont il est parlé dans l'histoire : « Va, malheureux, tu n'as eu que du mépris pour moi, aussi le bon Dieu m'a commandé de t'abandonner à la puissance des démons, dont tu as été le fidèle serviteur. » Hélas ! Mon Dieu, que le nombre de ces gens est grand ! ...

Voyez, M.F., combien l'Église tient à ce que nous ayons une grande dévotion envers les anges. Au mois d'octobre, chaque année, elle fait une fête en l'honneur des saints anges, et en particulier des saints anges gardiens. Il existe encore une pieuse pratique, c'est de consacrer les mardis en l'honneur des saints anges gardiens. Comment, M.F., pouvons-nous oublier ces anges protecteurs, qui sont toujours à côté de nous, et qui ne nous quittent pas un seul instant ? Tâchons de remercier souvent le bon Dieu de cette grâce, et d'avoir souvent recours à eux dans nos peines, dans nos maladies, dans nos chagrins et afflictions. Ils sont nos meilleurs amis, ils nous aiment, et ne nous quittent jamais qu'ils ne nous aient conduits dans le ciel. Tâchons de faire de temps en temps quelques prières, une aumône, de faire dire une messe en leur honneur ; que les pères et les mères surtout fassent cela, pour attirer la protection des anges sur leurs enfants, leurs domestiques. Oh ! s'ils y sont fidèles, ils verront bientôt régner dans leur famille la paix, l'union entre tous les membres, mais surtout la religion, qui les rendra heureux dans ce monde, en attendant qu'ils le soient dans l'autre. C'est le bonheur que je vous souhaite.

1^{er} NOVEMBRE FÊTE DE TOUS LES SAINTS

Sur la Sainteté

(PREMIER SERMON)

Sancti estote, quia ego Sanctus sum.

Soyez saints, parce que je suis saint.

(Lévit., XIXx, 2.)

Soyez saints, parce que je suis saint, nous dit le Seigneur. Pourquoi, M.F., Dieu nous fait-il un commandement semblable ? C'est que nous sommes ses enfants, et, si le Père est saint, les enfants le doivent être aussi. Il n'y a que les saints qui peuvent espérer le bonheur d'aller jouir de la présence de Dieu qui est la sainteté même. En effet, être chrétien, et vivre dans le péché, c'est une contradiction monstrueuse. Un chrétien doit être un saint. Oui, M.F., voilà la vérité que l'Église ne cesse de nous

répéter, et, afin de la graver dans nos cœurs, elle nous représente un Dieu infiniment saint, sanctifiant une multitude infinie de saints qui semblent nous dire : « Souvenez-vous, chrétiens, que vous êtes destinés à voir Dieu et à le posséder ; mais vous n'aurez ce bonheur qu'autant que vous aurez retracé en vous, pendant votre vie mortelle, son image, ses perfections, et particulièrement sa sainteté, sans laquelle nul ne le verra. » Mais, M.F., si la sainteté de Dieu paraît au-dessus de nos forces, considérons ces âmes bienheureuses, cette multitude de créatures de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui ont été assujetties aux mêmes misères que nous, exposées aux mêmes dangers, sujettes aux mêmes péchés, attaquées par les mêmes ennemis, environnées des mêmes obstacles. Ce qu'elles ont pu faire, nous le pouvons aussi, nous n'avons aucune excuse pour nous dispenser de travailler à notre salut, c'est-à-dire à devenir saints. Je n'ai donc pas autre chose à vous prouver, que l'indispensable obligation où nous sommes de devenir des saints ; et pour cela, je vais vous montrer 1° en quoi consiste la sainteté ; 2° que nous pouvons l'acquérir aussi bien que les saints, ayant comme eux les mêmes difficultés et les mêmes secours.

I. – Les mondains, pour se dispenser de travailler à acquérir la sainteté, ce qui, sans doute, les gênerait trop dans leur manière de vivre, veulent vous faire croire que, pour être des saints, il faut faire des actions éclatantes, s'appliquer à des pratiques de dévotion extraordinaires, embrasser de grandes austérités, faire beaucoup de jeûnes, quitter le monde pour s'enfoncer dans les déserts, afin d'y passer les jours et les nuits en prières. Sans doute cela est très bon, c'est bien la route que beaucoup de saints ont suivie ; mais ce n'est pas ce que Dieu demande de tous. Non, M.F., ce n'est pas ce qu'exige de nous notre sainte religion ; au contraire, elle nous dit : « Levez les yeux au Ciel, et voyez si tous ceux qui en remplissent les premières places ont fait des choses merveilleuses. Où sont les miracles de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste, de saint Joseph ? » Écoulez, M.F. : Jésus-Christ lui-même dit que plusieurs, au jour du jugement, s'écrieront : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ; n'avons-nous pas chassé les démons et fait des miracles ? » « Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, leur répondra le juste Juge ; quoi ! Vous avez commandé à la mer, et vous n'avez pas su commander à vos passions ? Vous avez délivré les possédés du démon, et vous en avez été les esclaves ? Vous avez fait des miracles, et vous n'avez pas observé mes commandements ?... Allez, misérables, au feu éternel ; vous avez fait de grandes choses, et vous n'avez rien fait pour vous sauver et mériter mon amour. » Vous voyez donc, M.F., que la sainteté ne consiste pas à faire de grandes choses, mais à garder fidèlement les commandements de Dieu, et à remplir ses devoirs dans l'état où le bon Dieu nous a placés.

Nous voyons souvent une personne du monde, qui remplit fidèlement les petits devoirs de son état, être plus agréable à Dieu que les solitaires dans leurs déserts. Voici un exemple qui vous en convaincra : Il y avait dans le désert deux solitaires...

Voilà, M.F., ce que c'est que la sainteté, et ce qu'est un saint, aux yeux de la religion. Dites-moi, est-ce bien difficile de se sanctifier dans l'état où le bon Dieu vous a placés ? Pères et mères, imitez ces deux saints ; voilà vos modèles : suivez-les et vous deviendrez aussi saints. Faites comme eux ; en tout, tâchez de plaire à Dieu, de faire tout pour son amour, et vous serez des prédestinés. Voulez-vous encore savoir ce qu'est un saint aux yeux de la religion ? C'est un homme qui craint Dieu, qui l'aime sincèrement et qui le sert avec fidélité ; c'est un homme qui ne se laisse point enfler par l'orgueil, ni dominer par l'amour-propre, qui est vraiment humble et petit à ses propres yeux ; qui, étant dépourvu des biens de ce monde, ne les désire pas, ou qui, les possédant, n'y attache pas son cœur ; c'est un homme qui est ennemi de toute acquisition injuste ; c'est un homme qui, possédant son âme dans la patience et la justice, ne s'offense pas d'une injure qu'on lui fait. Il aime son ennemi, il ne cherche pas à se venger. Il rend tous les services qu'il peut à son prochain, il partage volontiers son bien avec les pauvres ; il ne cherche que Dieu seul, méprise les biens et les honneurs de ce monde. N'aspirant qu'aux biens du ciel, il se dégoûte des plaisirs de la vie et ne trouve son bonheur que dans le service de Dieu. C'est un homme qui est assidu aux offices divins, qui fréquente les sacrements, et qui s'occupe sérieusement de son salut ; c'est un homme qui, ayant horreur de toute impureté, fuit les mauvaises compagnies autant qu'il peut, pour conserver purs son corps et son âme. C'est un homme qui se soumet en tout à la volonté de Dieu, dans toutes les croix et les traverses qui lui arrivent ; qui n'accuse ni l'un ni l'autre, mais qui reconnaît que la justice divine s'appesantit sur lui à cause de ses péchés. C'est un bon père qui ne cherche que le salut de ses enfants, en leur donnant l'exemple lui-même, et ne faisant jamais rien qui puisse les scandaliser. C'est un maître charitable, qui aime ses domestiques

comme ses frères et ses sœurs. C'est un fils qui respecte son père et sa mère, et qui les considère comme tenant la place de Dieu même. C'est un domestique qui voit, dans la personne de ses maîtres, Jésus-Christ lui-même, qui lui commande par leur bouche. Voilà, M.F., ce que vous appelez simplement un honnête homme. Mais voilà ce que Dieu appelle l'homme de miracle, le saint, le grand saint. « Quel est celui-là ? nous dit le Sage, nous le comblerons de louanges, non parce qu'il a fait des choses merveilleuses dans sa vie, mais parce qu'il a été éprouvé par les tribulations, et qu'il a été trouvé parfait ; sa gloire sera éternelle. »

Que doit-on entendre par une sainte fille ? Une sainte fille, c'est celle qui fuit les plaisirs et la vanité ; qui fait son bonheur de plaire à Dieu et à ses parents ; qui aime à fréquenter les offices et les sacrements ; une fille qui aime la prière ; c'est, en un mot, celle qui préfère Dieu à tout. J'oserai en citer un exemple surprenant, mais véritable, tiré de l'histoire ecclésiastique, et sur lequel toutes pourront prendre modèle. Du temps de la persécution qui sévit sur la ville de Ptolémaïde, les filles chrétiennes brillèrent par leur vertu. Il y en avait un très grand nombre d'une naissance distinguée ; elles étaient si pures, qu'elles aimaient mieux souffrir la mort que de perdre leur chasteté ; elles se coupèrent elles-mêmes les lèvres et une partie du visage, pour paraître plus hideuses à ceux qui s'approchaient d'elles. Elles furent déchirées avec des ongles de fer et par les dents des lions. Ces filles incomparables aimèrent mieux endurer tous ces tourments, que d'exposer leur corps à la passion des libertins. Oh ! que cet exemple condamnera un jour de ces filles volages, qui ne pensent qu'à paraître, à s'attirer les regards du monde, au point d'en devenir méprisables !... Ne leur citerais-je pas encore l'exemple de sainte Colette, cette vierge si pure et si réservée, qui craignait autant de se faire voir, que les filles de ce siècle ont de souci de se montrer. Elle entendit un jour dans une compagnie, des louanges qu'on donnait à sa beauté ; elle en rougit, et alla tout de suite se prosterner devant son crucifix. « Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle en pleurant, cette beauté que vous m'avez donnée, sera-t-elle cause de la perte de mon âme et de celle d'autres personnes ? » Dès ce moment, elle quitta le monde et alla se renfermer dans un monastère, où elle livra son corps à toutes sortes de macérations. En mourant, elle donna des marques visibles qu'elle avait conservé son âme pure, non seulement aux yeux du monde, mais encore aux yeux de Dieu. Je reconnais bien que ces deux exemples sont un peu extraordinaires, et qu'il y en a peu qui puissent les imiter ; mais voilà celui qui vous convient parfaitement. Écoutez bien, jeunes gens et vous verrez que, si vous voulez suivre l'attrait de la grâce, vous serez bientôt désabusés des plaisirs et des vanités de ce monde qui vous éloignent de Dieu.

Il est rapporté qu'une jeune demoiselle de Franche-Comté, nommée Angélique, avait beaucoup d'esprit, mais était fort mondaine. Ayant entendu un prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, elle vint se confesser à ce prédicateur. Celui-ci lui fit si bien comprendre combien elle était coupable et pouvait perdre d'âmes, que, dès le lendemain, elle quitta toutes ses vanités, et se vêtit d'une manière très simple et chrétienne. Sa mère qui était comme la plupart de ces pauvres aveugles, qui semblent n'avoir des enfants que pour les jeter dans les enfers en les remplissant de vanité, la reprit de ce qu'elle ne s'habillait plus comme autrefois. « Ma mère, lui répondit-elle, le prédicateur à qui j'ai été me confesser me l'a défendu. » Sa pauvre mère, aveuglée par la colère, va trouver le confesseur, et lui demande s'il était vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. « Je ne sais point, lui dit le confesseur, ce que j'ai dit à votre fille ; mais, il vous suffit de savoir que Dieu défend de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode n'est pas selon Dieu, lorsqu'elle est criminelle et dangereuse pour les âmes. » – « Mon Père, qu'appelez-vous donc mode criminelle et dangereuse ? » -- « C'est, par exemple, de porter des habits trop ouverts, ou qui font trop sentir la forme du corps ; de porter des vêtements trop riches et plus coûteux que nos moyens ne nous le permettent. » Il lui montra ensuite tous les dangers de ces modes, et tous les mauvais exemples qu'elles donnaient. – « Mon Père, lui dit cette femme, si mon confesseur m'en avait dit autant que vous, jamais je n'aurais donné la permission à ma fille de porter toutes ces vanités, et moi-même j'aurais été plus sage ; cependant mon confesseur est un homme bien savant ; or, que m'importe qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et en danger de me perdre pour l'éternité. » Lorsqu'elle fut de retour, elle dit à sa fille : « Bénissez le bon Dieu d'avoir trouvé un tel confesseur, et suivez ses avis. » Cette jeune demoiselle eut dans la suite de terribles combats à soutenir de la part de ses autres compagnes, qui la raillaient et la tournaient en ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle eut à soutenir, lui vint de la part de certaines personnes qui entreprirent de la faire changer de sentiment. « Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres ? » – « Je ne suis pas obligée de faire comme les autres,

répondit Angélique, je m'habille comme celles qui font bien, et non comme celles qui font mal. » – « Eh quoi ! faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez ? » – « Oui, sans doute, vous faites mal, parce que vous scandalisez ceux qui vous regardent. » – « Pour moi, dit l'une d'entre elles, je n'ai point de mauvaise intention ; je m'habille à ma façon, tant pis pour ceux qui s'en scandalisent. » – « Tant pis pour vous aussi, reprit Angélique, puisque vous en êtes l'occasion ; si nous devons craindre de pécher nous-mêmes, nous devons aussi craindre de faire pécher les autres. » – « Quoi qu'il en soit de vos bonnes raisons, répondit une autre, si vous ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, et vous n'oserez plus paraître dans les belles compagnies et dans les bals. » – « J'aime mieux, leur répondit Angélique, la compagnie de ma chère mère, de mes sœurs et de quelques filles sages, que toutes ces belles compagnies et ces bals. Je ne m'habille pas pour paraître agréable, mais pour me couvrir ; les vrais agréments d'une fille ne doivent pas consister dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Mesdames, si vous pensez de la sorte, vous ne pensez pas en chrétiennes, et il est honteux que, dans une religion aussi sainte qu'est la nôtre, l'on s'y permette de tels abus contre la modestie. » Après tous ces discours, une personne de la compagnie dit : « En vérité, il est honteux qu'une jeune fille de dix-huit ans nous fasse la leçon : son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles de tant faire de choses pour plaire au monde, qui, dans la suite, se moque de nous ! » Angélique persévéra toujours dans ses bons sentiments, malgré tout ce qu'on pût lui dire. Eh bien, M.F., qui vous empêcherait de faire ce que faisait cette jeune comtesse ? Elle s'est sanctifiée en vivant dans le monde, mais en ne vivant pas pour le monde. Oh ! que cet exemple sera un sujet de condamnation pour un grand nombre de chrétiens au jour du jugement !

On peut devenir saint, même dans l'état du mariage. L'Esprit-Saint, dans l'Écriture, se plaît à faire le portrait de la sainte femme ; et conformément à la description qu'il en donne, je vous dirai qu'une femme sainte, est celle qui aime et respecte son mari, qui veille avec soin sur ses enfants et ses domestiques, qui est attentive à les faire instruire et à les faire approcher des sacrements, qui s'occupe de son ménage, et non de la conduite de ses voisins ; elle est réservée dans ses discours, charitable dans ses oeuvres, ennemie des plaisirs du monde ; une femme de ce caractère, dis-je, est une âme juste, le Seigneur la loue, là canonise ; en un mot, c'est une sainte. Vous voyez donc, M.F., que pour être un saint, il n'est pas nécessaire de tout quitter ; mais de bien remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a placés, et faire tout ce que nous faisons, dans la pensée de lui plaire. L'Esprit-Saint nous dit que pour être saint, il ne faut que nous éloigner du mal et faire le bien. Voilà, M.F., la sainteté qu'ont eue tous les saints et que nous devons avoir. Ce qu'ils ont fait, nous le pouvons aussi, avec la grâce de Dieu ; puisque nous avons comme eux les mêmes obstacles à notre salut, et les mêmes secours pour les surmonter.

II. – Je dis 1^o que les saints ont eu les mêmes obstacles que nous pour parvenir à la sainteté : obstacles au dehors, obstacles au dedans. Obstacles du côté du monde : le monde était alors ce qu'il est aujourd'hui, aussi dangereux dans ses exemples, aussi corrompu dans ses maximes, aussi séduisant dans ses plaisirs, toujours ennemi de la piété et toujours prêt à la tourner en ridicule. La preuve en est que la plupart des saints ont méprisé et fui le monde avec soin ; ils ont préféré la retraite aux assemblées mondaines, et même, plusieurs, craignant de s'y perdre, l'ont abandonné entièrement ; les uns, pour aller passer le reste de leurs jours dans des monastères, et les autres, au fond des déserts, tels qu'un saint Paul, ermite, un saint Antoine, une sainte Marie Égyptienne et tant d'autres. Obstacles du côté de leur état : plusieurs étaient, comme vous, engagés dans les affaires du siècle, accablés des embarras d'un ménage, du soin des enfants, obligés, pour le plus grand nombre, à gagner leur vie à la sueur de leur front ; or, bien loin de penser, comme nous, qu'ils se sauveraient plus facilement dans un autre état, ils étaient persuadés qu'ils avaient plus de grâces dans celui où la Providence les avait placés. Ne voyons-nous pas que dans le tumulte du monde et au milieu des embarras d'une famille et d'un ménage, se sont sauvés le plus grand nombre de saints, tels que Abraham, Isaac, Jacob, Tobie, Zacharie, la chaste Suzanne, le saint homme Job, sainte Élisabeth : tous ces grands saints de l'Ancien Testament, n'étaient-ils pas engagés dans le monde ? Sous la nouvelle Loi, pouvez-vous compter le nombre de ceux qui se sont sanctifiés dans la vie ordinaire ? Aussi, saint Paul nous dit que les saints jugeront les nations. N'est-ce donc pas dire, qu'il n'y aura pas un homme sur la terre, qui ne trouve quelque saint dans son état, pour être la condamnation de sa lâcheté, en lui montrant qu'il aurait pu, aussi bien que lui, faire ce que lui a mérité le ciel ?

Si maintenant, des obstacles extérieurs nous passons à ceux du dedans, nous verrons que les saints ont eu autant de tentations et de combats que nous pouvons en avoir, et peut-être encore plus. D'abord, du côté des habitudes ; ne croyez pas, M.F., que les saints aient toujours été des saints. Combien en est-il qui ont mal commencé, et qui ont vécu longtemps dans le péché ? Voyez le saint roi David, voyez saint Augustin, sainte Madeleine. Prenons donc courage, M.F., quoique bien pécheurs, nous pouvons cependant devenir des saints. Si ce n'est pas par l'innocence, ce sera du moins par la pénitence ; car le plus grand nombre des saints s'est sanctifié de cette manière.

Mais, me direz-vous, il en coûte trop ! – Il en coûte trop, M.F. ? Croyez-vous qu'il n'en ait rien coûté aux saints ? Voyez David, qui trempe son pain de ses larmes, qui arrose son lit de ses pleurs. Croyez-vous qu'il n'en coûtât rien à un roi comme lui ! Croyez-vous qu'il lui fut indifférent de se donner en spectacle à tout son royaume, et de servir à tous de risée ? Voyez sainte Madeleine : au milieu d'une nombreuse assemblée, elle se jette aux pieds du Sauveur, accuse publiquement ses crimes dans l'abondance de ses larmes ; elle suit Jésus-Christ jusqu'au pied de la croix, et répare par de longues années de pénitence, quelques années de faiblesse ; pensez-vous, M.F., que de pareils sacrifices ne lui aient coûté aucun effort ? Je ne doute pas que vous n'appeliez heureux les saints qui ont fait une pareille pénitence, et versé tant de larmes. Hélas ! si comme ces saints, nous pouvions comprendre la grandeur de nos péchés, la bonté du Dieu que nous avons outragé ; si, comme eux, nous pensions à l'enfer que nous avons mérité, à notre âme que nous avons perdue, au sang de Jésus-Christ que nous avons profané ! Ah ! si nous avions toutes ces pensées dans nos cœurs, que de larmes nous verserions, que de pénitences nous ferions pour tâcher d'apaiser la justice de Dieu que nous avons irrité !

Croyez-vous que les saints soient parvenus sans travail à cette simplicité, à cette douceur, qui les portaient au renoncement de leur propre volonté, toutes les fois que l'occasion s'en présentait ? Oh ! non, M.F. ! Écoutez saint Paul : « Hélas, je fais le mal que je ne voudrais pas, et je ne fais pas le bien que je voudrais ; je sens dans mes membres une loi qui se révolte contre la loi de mon Dieu. Ah ! que je suis malheureux ! qui me délivrera de ce corps de péché ? » Quels combats n'eurent pas à souffrir les premiers chrétiens, en quittant une religion qui ne tendait qu'à flatter leurs passions, pour en embrasser une qui ne tendait qu'à crucifier leur chair ? Croyez-vous que saint François de Sales n'a point eu de violences à se faire, pour devenir aussi doux qu'il était ? Que de sacrifices il lui fallut faire !... Les saints n'ont été saints qu'après bien des sacrifices et beaucoup de violences.

En 2^o lieu, je dis que nous avons les mêmes grâces qu'eux. Et d'abord, le Baptême n'a-t-il pas la même vertu de nous purifier, la Confirmation de nous fortifier, la Pénitence de remettre nos péchés, l'Eucharistie d'affaiblir en nous la concupiscence et d'augmenter la grâce en nos âmes ? Quant à la parole de Jésus-Christ, n'est-elle pas toujours la même ? N'entendons-nous pas à chaque instant ce conseil : « Quittez tout et suivez-moi. » C'est ce qui convertit saint Antoine, saint Arsène, saint François d'Assise. Ne lisons-nous pas dans l'Évangile cet oracle : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » N'est-ce pas ces paroles qui convertirent saint François Xavier, et qui, d'un ambitieux, en firent un apôtre ? N'entendons-nous pas tous les jours : « Veillez et priez sans cesse. » « Aimez votre prochain comme vous-même. » N'est-ce pas cette doctrine qui a formé tous les saints ? Enfin, M.F., quant aux bons exemples, quelque déréglé que soit le monde, n'en avons-nous pas encore quelques-uns devant les yeux, et bien plus que nous n'en pourrions suivre ? Enfin, la grâce nous manque-t-elle plus qu'aux saints ? Ne comptons-nous donc pour rien ces bonnes pensées, ces salutaires inspirations de renoncer à tel péché, de quitter telle mauvaise habitude, de pratiquer telle vertu, de faire telle bonne oeuvre ? N'est-ce pas une grâce que ces remords de conscience, ces troubles, ces inquiétudes que nous éprouvons lorsque nous avons péché ? Hélas ! M.F., combien de saints, aujourd'hui dans le ciel, ont reçu moins de grâces que nous ! Combien de païens, de chrétiens sont en enfer, qui, s'ils avaient reçu autant de grâces que nous, seraient devenus de grands saints !...

Oui, M.F., nous pouvons être des saints, et nous devons tous travailler à le devenir. Les saints ont été mortels comme nous, faibles et sujets aux passions comme nous ; nous avons les mêmes secours, les mêmes grâces, les mêmes sacrements ; mais il faut faire comme eux, renoncer aux plaisirs du monde, fuir le monde autant que nous le pourrons, être fidèles à la grâce : les prendre pour nos modèles ; car nous ne devons jamais perdre de vue qu'il nous faut être ou saints ou réprouvés, vivre ou pour le ciel ou pour l'enfer : il n'y a point de milieu. Concluons, M.F., en disant que si nous le voulons, nous pouvons être saints, car jamais le bon Dieu ne nous refusera sa grâce pour nous aider à le devenir. Il est notre Père, notre Sauveur et notre ami. Il soupire avec ardeur de nous voir délivrés des maux de la

vie. Il veut nous combler de toutes sortes de biens, après nous avoir donné, déjà dans ce monde, d'immenses consolations, avant-goût de celles du ciel, que je vous souhaite.

DEUXIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS

Sur le culte des Saints et des saintes Images

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses saints.

(Ps. LXVII, 36)

Quand le saint roi David contemplant le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, il s'écriait avec des transports d'admiration : « Oh ! que Dieu est admirable dans ses oeuvres ! » Mais quand il considérait ce que Dieu a fait pour l'homme, le chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse et de sa miséricorde, il s'écriait : « Oh ! qu'il est bon le Dieu d'Israël ! » Oui, M.F., Dieu est si bon pour les hommes, qu'il a donné son Fils pour nous sauver, et il a retracé dans les saints, toutes les vertus que Jésus-Christ a pratiquées pendant sa vie. Les saints sont comme autant de petits miroirs dans lesquels Jésus-Christ se contemple. Dans ses apôtres, il contemple son zèle et son amour pour le salut des âmes ; dans les martyrs, il contemple sa patience, ses souffrances et sa mort douloureuse ; dans les solitaires, il voit sa vie obscure et cachée ; dans les vierges, il admire sa pureté sans tache, et dans tous les saints sa charité sans borne ; de sorte, M.F., qu'en admirant les vertus des saints, nous ne faisons qu'admirer les vertus de Jésus-Christ, vertus dont il nous a donné lui-même l'exemple pendant sa vie mortelle. Quel bonheur pour nous, M.F., d'avoir devant les yeux des modèles, et des protecteurs en la personne des saints du ciel ! Ils sont toujours prêts à venir à notre secours quand nous les invoquons ; mais pour mériter ce bonheur, nous devons : 1° avoir une grande confiance en leur protection ; 2° respecter ce qui leur appartient, bien convaincus que l'honneur que nous leur rendons se rapporte tout à Dieu.

I. – Le culte que nous rendons à Dieu est bien différent de celui que nous rendons aux saints ; c'est un culte d'adoration, de dépendance ; nous honorons le bon Dieu par la foi (détail...), par l'espérance (détail) et par la charité. Nous honorons Dieu par un profond abaissement de notre âme devant sa majesté suprême, comme étant notre créateur et notre fin dernière ; mais le culte que nous rendons aux saints, est un sentiment de respect et de vénération pour les grâces que le bon Dieu leur a faites, pour les vertus qu'ils ont pratiquées, et pour la gloire dont Dieu les a couronnés dans le ciel. Nous nous recommandons à leurs prières, parce que Dieu leur a donné un grand pouvoir auprès de lui. Lorsque nous honorons les saints, nous ne faisons qu'adorer Jésus-Christ, c'est-à-dire que nous remercions le bon Dieu des grâces qu'il leur a faites pendant leur vie, et qu'il leur fait pendant toute l'éternité ; nous les reconnaissons pour les amis de Dieu et pour nos protecteurs. Nous pouvons dire que c'est pour les saints que Dieu a fait tout ce qu'il a fait. C'est pour eux que Dieu a créé le monde, qu'il le gouverne et le conserve, c'est pour eux qu'il a sacrifié sa vie en mourant sur la croix, c'est pour eux qu'il a opéré tant de miracles, c'est pour eux qu'il a établi cette belle religion, par laquelle il nous prodigue tant de grâces. Mais pour mieux comprendre l'amour que le bon Dieu a pour eux, voyons le degré de gloire et d'honneur qu'il leur a donné dans le ciel. Jésus-Christ les associe à la compagnie des anges, il les choisit pour ses enfants, ses frères et ses amis, il les établit les cohéritiers de son royaume éternel, il les affranchit de l'esclavage du démon, il les purifie de toutes leurs souillures dans son Sang adorable, il les enrichit de sa grâce et les orne de sa gloire. Voilà bien, M.F., de quoi nous ravir d'admiration, en voyant le degré de gloire où Jésus-Christ les élève. Consolons-nous cependant, nous sommes destinés au même bonheur, si nous voulons imiter ce qu'ils ont fait sur la terre. Le bon Dieu veut nous sauver aussi, il nous aime autant que ses saints. Ils ont souffert quelque temps, il est vrai, mais maintenant tout est fini pour eux ; ils ont été calomniés, humiliés, mis en prison, ils se sont privés des plaisirs, ils ont renoncé à leur propre volonté, ils sont morts à eux-mêmes ; les uns ont passé leur vie dans les déserts, d'autres dans les monastères ; mais, encore une fois, qu'est-ce que tout cela en comparaison du bonheur et de la gloire dont ils jouissent dans le ciel ?...

Ce qui est pour nous une grâce bien précieuse, c'est que Dieu a voulu qu'ils fussent nos protecteurs et nos amis. Saint Bernard nous dit que le culte que nous leur rendons, est moins glorieux pour eux qu'il n'est avantageux pour nous, et que nous pouvons les invoquer avec une grande confiance, parce qu'ils savent combien nous sommes exposés à nous perdre sur la terre, se rappelant les dangers qu'ils ont courus eux-mêmes pendant leur vie. Pour avoir le bonheur de mériter leur protection, il faut bien remercier le bon Dieu des grâces qu'il leur a faites pendant leur vie, et s'efforcer de pratiquer leurs vertus. Nous devons honorer les patriarches et les prophètes, dans leur simplicité et leur ardent amour pour Dieu ; les apôtres, en imitant leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; nous devons honorer les martyrs en imitant leur patience dans les souffrances ; nous devons honorer les vierges en imitant leur pureté si agréable à Dieu ; nous devons faire tout ce que nous pouvons pour mériter leur amitié et leur protection.

Nous voyons qu'un grand nombre de pécheurs se sont convertis par la liaison qu'ils ont eue avec les saints ; voyez ce jeune homme que saint Jean confia à l'évêque... sans lui il était perdu selon toute apparence. Voyez le changement qui se fit en saint Augustin, par la liaison qu'il eut avec saint Ambroise ! Voyez encore combien sainte Marie, nièce de saint Abraham, fut heureuse d'avoir pour ami un si saint oncle !... Que nous sommes heureux d'avoir pour amis des saints qui nous aiment ; qui, espérant sauver nos âmes, se font un devoir de nous faire connaître nos fautes pour avoir le bonheur de nous en corriger ; en voici un exemple admirable. Une jeune fille, nommée Apolline, fréquentait un jeune homme, sans penser au danger auquel elle s'exposait. Une pieuse compagne, qui voulait la ramener à Dieu, vint un jour l'avertir charitablement du mal qu'elle faisait par ses manières trop libres avec ce jeune homme : « Croyez-moi, ma chère amie, dit-elle, étant plus âgée que vous, je connais mieux votre fragilité. Dans les entretiens et les libertés familières avec des personnes d'un autre sexe, le démon gagne toujours plus qu'on ne peut le connaître ; l'on ne sort jamais de ces sortes de compagnie, sans qu'il ne laisse dans notre âme certaines impressions pernicieuses ; la pudeur peu à peu s'affaiblit, et dès que cette vertu s'est affaiblie dans une fille, elle perd bientôt la crainte de Dieu. Le goût de la vertu ne se fait plus sentir, tout ce que la religion avait de doux et de consolant pour nous, devient gênant et pénible. Les sacrements n'ont plus d'attraits, et, si nous les recevons, c'est sans fruit, quelquefois même avec sacrilège. » Apolline se montra d'abord insensible à ce discours, mais touchée par la grâce de Dieu, elle prit le parti d'aller consulter son confesseur. Celui-ci découvrit à la jeune fille tout le mal qu'elle avait fait, et le danger qu'elle avait couru. « Vous avez fait plus de mal que vous ne pensez, dit le confesseur. L'amitié de ce jeune homme pour vous, et celle que vous avez eue pour lui, vous a été plus funeste que si l'on vous avait plongé un poignard dans le cœur ; au moins on ne vous aurait fait perdre que la vie du corps, tandis que cette amitié vous a fait perdre la vie de votre âme, qui a tant coûté de souffrances à Jésus-Christ ! Il est bien temps de vous retirer de cet abîme où vous vous êtes précipitée. Apolline, touchée du regret d'avoir offensé Dieu, fondit en larmes, remercia son amie des avis charitables qu'elle lui avait donnés, et lui demanda pardon de ses scandales. Elle passa tout le reste de sa vie dans les regrets et la pénitence. Vous voyez, M.F., que si cette jeune fille n'avait pas eu le bonheur d'avoir pour amie une sainte compagne, peut-être n'eût-elle jamais ouvert les yeux sur son état, tant elle s'était aveuglée. Mais si les saints qui sont sur la terre sont déjà si charitables, quelle charité n'ont-ils pas dans le ciel où cette vertu est parfaite ?

Je dis que nous devons invoquer les saints avec une grande confiance ; ces invocations sont une suite de la communion qui unit les fidèles de la terre et les saints qui règnent dans le ciel. Le saint concile de Trente nous dit que, par la prière, nous faisons un saint commerce avec le ciel. Pour nous, qui sommes sur la terre, nous devons invoquer les saints d'une manière suppliante ; afin qu'ils emploient leur pouvoir auprès de Dieu, et qu'ils obtiennent toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour vivre saintement sur la terre. Les saints, dans le ciel, règnent avec Jésus-Christ, et lui offrent nos prières quand nous avons recours à eux. Vous voyez donc ; M.F., que nous avons le bonheur de faire un saint commerce avec le ciel, quoique nous soyons encore sur la terre. Oui ! aimons les saints et nous mériterons leur protection. Ils nous aiment encore plus que nous ne pouvons les aimer ; la charité des saints est bien plus parfaite dans le ciel, que celle que nous pouvons avoir sur la terre. Saint Cyprien nous dit que les saints trouvent leur bonheur à prier pour nous et à nous aider à nous sauver, parce qu'étant assurés de leur gloire, ils se rappellent combien ils ont couru de dangers pendant leur vie. Ils ont reçu de Jésus-Christ un plein pouvoir ; aussi, demandons-leur tout ce que nous voudrions. Soyons-

en bien sûrs, M.F., les saints que nous invoquons ont sans cesse les yeux sur nous : nous en avons un bel exemple dans la vie de saint Louis de Gonzague.

Un jeune homme, nommé Wolfgang, devenu aveugle, avait recouvré la vue par l'intercession de saint Louis de Gonzague. Il voulut aller à Rome pour visiter son sépulcre, et, passant dans un lieu désert, il fut attaqué par des hommes qui le dépouillèrent de tout ce qu'il avait, et qui allaient lui ôter la vie. Le pèlerin, avant d'entrer dans ce chemin tout couvert de bois, avait imploré le secours de saint Louis de Gonzague, son saint de prédilection ; il entendit une voix qui lui dit : « Soyez tranquille, ne craignez rien. » Voyant ensuite qu'on allait le maltraiter, il eut recours à son protecteur. Tout aussitôt, il entendit une voix qui lui dit de ne point craindre, et qu'il ne lui serait fait aucun mal. Au même moment apparut un jeune homme, vêtu en ecclésiastique ; qui lui dit « Mon ami, avez-vous besoin de quelque chose ?... Où allez-vous ? » – « Je vais à Rome, répond Wolfgang, je vais vénérer les précieux restes de saint Louis de Gonzague, qui m'a fait recouvrer la vue. » – « Et moi aussi, je vais à Rome, dit l'inconnu. » Puis, se tournant vers les malfaiteurs, d'une seule parole, il les mit en fuite. Wolfgang ne douta plus que cet inconnu ne fût un envoyé du ciel, et n'osa pas lui demander s'il était un ange, ou même saint Louis de Gonzague. Ils se mirent en marche. Arrivés à Florence, Wolfgang vit entrer dans l'appartement où il reposait, un personnage d'une figure extrêmement belle, et qui se mit à chanter. Notre pèlerin fut si ravi, qu'il aurait volontiers passé la nuit sans dormir. La vision disparut bientôt après, mais en lui laissant un cœur brûlant d'amour de Dieu. A Rome, l'envoyé céleste conduisit Wolfgang au tombeau même de saint Louis de Gonzague, puis se sépara de lui, en lui promettant d'autres services pour l'avenir. De retour dans son pays, il raconta les grâces qu'il avait reçues par la protection de saint Louis, afin d'inspirer une tendre dévotion envers ce bon saint. Voyez-vous, M.F., combien les saints sont attentifs à nous secourir, quand nous avons le bonheur d'avoir recours à eux avec une grande confiance ?

II. – Nous disons que non seulement nous devons avoir une grande dévotion aux saints, parce qu'ils ont le bonheur d'être les amis de Dieu, et de jouir à jamais de sa sainte présence, mais encore, nous devons avoir un grand respect pour tout ce qui leur a appartenu. L'Église a toujours beaucoup honoré les reliques des saints, parce qu'ils sont les membres vivants de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit, les instruments de toutes les bonnes oeuvres que Dieu a opérées par eux pendant leur vie et après leur mort : ce qui nous console grandement, et ranime notre foi touchant la résurrection et la récompense de l'autre vie. Oui, M.F., il est une autre vie plus heureuse que celle-ci, et qui nous est réservée, si nous sommes assez heureux pour imiter les saints qui ont vécu avant nous. Que de miracles le bon Dieu n'a-t-il pas faits par les reliques des saints ? Que de morts ressuscités, que de malades guéris. Voyez les apôtres, leur ombre seule guérissait les malades. Les vêtements qui avaient touché le corps de saint Paul, guérissaient les boiteux, rendaient la vue aux aveugles et la santé aux malades. Voyez la croix de Jésus-Christ, la plus précieuse des reliques ; lorsqu'on la fit toucher à un mort, celui-ci se leva comme s'il n'avait fait que dormir. Il est rapporté dans l'histoire que le bon Dieu révéla à un saint religieux, l'endroit où était la tête de saint Jean-Baptiste. Le religieux la trouva, en effet, et, passant dans un lieu où venait de se livrer une bataille, les morts se levaient, comme s'ils n'avaient fait que dormir. Nous devons donc nous trouver très heureux de posséder des choses qui ont appartenu aux saints. Oh ! M.F., nous qui avons tant de reliques, que de grâces nous recevrons des saints, si nous avons le bonheur de les prier, de demander ce qui nous est nécessaire pour nous sauver ! Quelle foi, quel amour ne sentirions-nous pas en nous !

Nous devons encore avoir un grand respect pour tout ce qui les représente. Le saint concile de Trente veut que nous ayons une grande vénération pour toutes les images qui nous rappellent les saints ; en voici la raison. Ces images nous instruisent, elles nous rappellent les mystères de notre sainte religion ; il ne faut quelquefois que la vue d'une image pour nous toucher et nous convertir ; à la preuve de ceci, je vous raconterai un trait frappant. Un jeune homme, nommé Dosithée, fut de bonne heure confié à un grand seigneur, pour être élevé parmi les pages de sa cour. Ayant entendu parler des saints lieux, il se rendit à Jérusalem, espérant obtenir quelques grâces. Comme il passait à Gethsémani, il aperçut un tableau où était représenté l'enfer, avec les tourments que les démons faisaient endurer aux damnés. Saisi de frayeur, il s'arrêta. Comme il cherchait le sens de ce qu'il avait sous les yeux, il demanda à une vénérable dame, qui apparemment était la sainte Vierge, quels étaient ces malheureux que l'ont faisait tant souffrir. Elle lui répondit que c'était les réprouvés, que le bon Dieu punissait, pour n'avoir pas voulu observer ses commandements et pour avoir négligé de se sauver. Le jeune homme, tout effrayé,

demanda ce qu'il fallait faire pour se sauver et n'être pas du nombre de ces malheureux. « Mortifiez-vous, lui dit-elle, priez et jeûnez. », et dans l'instant même, elle disparaît. Le jeune Dosithée, dès ce moment, embrassa la pénitence, il passa dorénavant une grande partie du temps à prier. Un jeune seigneur qui l'avait accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de prières et de mortifications ne convenait qu'à un bon solitaire, et non à un jeune homme de qualité comme lui. Dosithée pensant que c'était un piège du démon, et ne voulant pas résister au mouvement de la grâce, demanda secrètement où il y avait des solitaires et comment ils vivaient ; on le conduisit au fameux monastère de Saint Sérède, où l'abbé chargea sainte Dorothee de l'examiner. Après un long entretien, Dorothee croyant voir en lui une véritable vocation : « Allez, mon ami, lui dit-il en l'embrassant tendrement, le bon Dieu qui vous a donné de si bonnes pensées, vous bénira. » Il fut reçu, et passa le reste de sa vie dans les pénitences et dans les larmes. Il mourut en saint. Eh bien ! M.F., vous voyez que la seule vue de ce tableau le toucha, le convertit, le fit vivre et mourir en saint. Sans ce tableau, peut-être serait-il en enfer ?...

Les images nous instruisent des saints mystères de notre religion et frappent notre imagination. Nous lisons dans la vie de sainte Thérèse, qu'ayant vu un tableau de l'agonie de Jésus-Christ, elle en fut si touchée, qu'elle tomba presque morte. Elle y pensa pendant toute sa vie ; il lui semblait voir continuellement Jésus-Christ dans son agonie au jardin des Olives, prêt à expirer. D'ailleurs, le bon Dieu, pour nous montrer combien le respect que nous portons aux images des saints lui est agréable, s'est servi précisément d'elles pour faire quantité de miracles. Il est rapporté que dans la ville de Rome la peste fit une année des ravages si effroyables, qu'elle semblait ne laisser personne, malgré toutes les pénitences et toutes les bonnes œuvres que l'on faisait. Voyant que rien ne pouvait arrêter ces ravages, le pape saint Grégoire eut la pensée de faire porter en procession une image de la sainte Vierge, qui avait été peinte, dit-on, par saint Luc. Partout où cette image passa, la peste cessa ; et Dieu, pour montrer combien cet honneur que l'on rendait à l'image de sa Mère lui était agréable, envoya un ange qui fit entendre ces mots : « *Regina coeli, laetare ; alleluia.* » En même temps la peste cessa partout. Le respect que nous rendons aux images se rapporte donc aux saints qu'elles représentent, et l'honneur que les saints reçoivent se rapporte à Dieu seul.

Il est encore raconté que l'empereur Léon l'Isaurien avait une telle aversion pour les saintes images, qu'il ordonna de les faire toutes brûler. Saint Jean Damascène, alors patriarche d'Alexandrie, etc.... Ce miracle vous prouve combien la sainte Vierge prend plaisir à l'honneur qu'on rend à ses saintes images ; et cet exemple vous enseigne le respect que nous devons avoir pour les images des saints ; aussi ne devez-vous jamais laisser vos maisons sans en avoir quelques-unes, pour attirer sur vous la protection des saints. Les images semblent quelquefois nous montrer les choses dans leur réalité, et souvent elles nous frappent presque aussi fortement que les choses mêmes qu'elles représentent. Voyez ce qui arriva à Bogoris, roi des Bulgares..... Voyez encore ce qui arriva à sainte Marie Égyptienne, elle reçut la grâce de sa conversion en allant se présenter devant une image de la sainte Vierge. Il est bien certain que nous ne devons pas mettre notre confiance dans les images, comme faisaient les païens, de leurs idoles ; mais nous devons savoir que l'honneur que nous leur rendons se rapporte au Seigneur, de sorte qu'en honorant les images, nous ne faisons qu'adorer Jésus-Christ et honorer les saints que les images représentent. En effet, M.F., il ne faut souvent qu'un regard sur un tableau pour nous toucher et nous rappeler les vertus qu'ils ont pratiquées pendant leur vie. Tenez, M.F., jetez vos regards sur l'image de Jésus-Christ dans son agonie au jardin des Olives ; on nous le représente pleurant nos péchés avec des larmes de sang ; pouvons-nous trouver quelque chose de plus touchant pour nous faire pleurer notre indifférence ? Combien de pécheurs se sont convertis en considérant le tableau de la flagellation de Jésus-Christ ? Quelle fut la cause des larmes de Madeleine dans son désert, sinon une croix que l'ange Gabriel plaça devant sa cellule ? Qu'est-ce qui fit tant pleurer sainte Catherine de Sienne, n'est-ce pas parce qu'elle vit Notre-Seigneur se présenter à elle comme au moment de sa flagellation ? Parcourez tous les tableaux de cette église, et vous verrez que la moindre réflexion vous touchera, et vous donnera l'heureuse pensée de mieux faire et de vous convertir ; vous verrez en même temps ce que vous avez coûté à Jésus-Christ, ce qu'il a fait pour votre salut, et combien vous êtes malheureux de ne pas l'aimer. Si vous regardez le tableau de saint Jean-Baptiste, tout aussitôt votre esprit se transporte dans son désert, où vous le voyez nourri et servi par les anges, livré à toutes sortes de pénitences. Ne vous semble-t-il pas le voir, lorsqu'on lui tranche la tête ? Ne vous semble-t-il pas voir le bourreau devant Hérode, prêt à remettre cette tête à la fille impudique ? Si vous

voyez saint Laurent, ne pensez-vous pas de suite à tous ses tourments ? Ne croyez-vous pas l'entendre dire au bourreau : « Tournez-moi de l'autre côté, je suis assez brûlé de celui-ci. » Voyez saint Sixte, notre bon patron que vous dit son tableau ?...

Rien, M.F., n'est plus capable de nous toucher et même de nous convertir, que la vue d'un tableau, si nous voulons bien méditer les vertus du saint qu'il représente. Aussi devons-nous grandement respecter tout ce qui est capable de nous rappeler et les saints et leurs vertus, mais il faut honorer encore bien plus leurs reliques, quand nous avons le bonheur de les avoir. Nous sommes sûrs que les saints dans le ciel nous aiment, et qu'ils désirent ardemment que nous allions les rejoindre. Ils veulent que nous ayons recours à leur protection ; ils ne nous abandonneront pas pendant notre vie. Ils sont nos amis, nos frères : ayons donc pour eux une grande dévotion ; afin que leurs prières et les petits efforts que nous ferons sur la terre, nous procurent un jour le bonheur d'aller nous unir à eux pendant toute l'éternité. C'est ce que je vous souhaite.

2 NOVEMBRE COMMÉMORATION DES MORTS

La nuit vient, pendant laquelle personne ne peut plus travailler.

(PREMIER SERMON)

Venit nox, quando nemo potest operari.

(S. Jean, IX, 4.)

Telle est, M.F., la cruelle et affreuse position où se trouvent maintenant nos pères et mères, nos parents et nos amis, qui sont sortis de ce monde sans avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu. Il les a condamnés à passer nombre d'années dans ces prisons ténébreuses du purgatoire, où sa justice s'appesantit rigoureusement sur eux, jusqu'à ce qu'ils lui aient entièrement payé leurs dettes. « Oh ! qu'il est terrible, nous dit le saint Roi-prophète, de tomber entre les mains du Dieu vivant ! « Mais pourquoi, M.F., suis-je monté en chaire aujourd'hui ; que vais-je vous dire ? Ah ! je viens de la part de Dieu même ; je viens de la part de vos pauvres parents, afin de réveiller en vous cet amour de reconnaissance que vous leur devez ; je viens vous remettre devant les yeux toutes les bontés et l'amour qu'ils ont eus pour vous pendant qu'ils étaient sur la terre ; je viens vous dire qu'ils brûlent dans les flammes, qu'ils pleurent, et qu'ils demandent à grands cris le secours de vos prières et de vos bonnes œuvres. Il me semble les entendre s'écrier du fond de ces brasiers qui les dévorent : « Ah ! Dites bien à nos pères, à nos mères, dites à nos enfants, à tous nos parents, combien sont cruels les maux que nous souffrons. Nous nous jetons à leurs pieds pour implorer le secours de leurs prières. Ah ! Dites-leur que depuis que nous sommes séparés d'eux, nous sommes ici à brûler dans les flammes ! Oh ! qui pourra être insensible à tant de maux que nous endurons ? « Voyez-vous, M.F., entendez-vous cette tendre mère et ce bon père, et tous ces parents qui vous tendent les mains ? « Mes amis, s'écrient-ils, arrachez-nous à ces tortures, vous le pouvez. » Voyons donc, M.F., 1° la grandeur des tourments qu'endurent les âmes du purgatoire, et 2° les moyens que nous avons de les soulager, qui sont : nos prières, nos bonnes œuvres, et surtout le saint sacrifice de la Messe.

I. – Je ne veux pas m'arrêter à vous prouver l'existence du purgatoire ; ce serait perdre mon temps. Nul d'entre vous n'a le moindre doute là-dessus. L'Église à qui Jésus-Christ a promis l'assistance du Saint-Esprit, et qui, par conséquent, ne peut ni se tromper ni nous tromper, nous l'enseigne d'une manière assez claire et assez évidente. Il est certain et très certain qu'il y a un lieu où les âmes des justes achèvent d'expier leurs péchés, avant d'être admises à la gloire du paradis qui leur est assurée. Oui, M.F., et c'est un article de foi : si nous n'avons pas fait une pénitence proportionnée à la grandeur et à l'énormité de nos péchés, quoique pardonnés dans le saint tribunal de la pénitence, nous serons condamnés à les expier dans les flammes du purgatoire. Si Dieu, la justice même, ne laisse pas une

bonne pensée, un bon désir et la moindre action sans récompense, de même aussi il ne laissera pas impunie une faute, quelque légère qu'elle soit ; et nous irons souffrir en purgatoire tout le temps que la justice de Dieu l'exigera, pour achever de nous purifier. Dans l'Écriture sainte, grand nombre de textes montrent que, bien que nos péchés soient pardonnés, le bon Dieu nous impose encore l'obligation de souffrir dans ce monde, par des peines temporelles, ou dans l'autre, par les flammes du purgatoire. Voyez ce qui arriva à Adam : s'étant repenti après son péché, Dieu l'assura qu'il l'avait pardonné, et cependant il le condamna à faire pénitence pendant plus de neuf cents ans ; pénitence qui surpassa tout ce que l'on peut imaginer. Voyez encore : David ordonne, contre le gré de Dieu, le dénombrement de ses sujets ; mais, poussé par les remords de sa conscience, il reconnaît son péché, se jette la face contre terre et prie le Seigneur de lui pardonner. Dieu, touché de son repentir, le pardonne en effet ; mais, malgré cela, il lui envoie Gad pour lui dire : « Prince, choisissez l'un des trois fléaux que le Seigneur vous a préparés en punition de votre faute : la peste, la guerre et la famine. » David dit : « Il vaut mieux tomber entre les mains du Seigneur dont j'ai tant de fois éprouvé la miséricorde, que dans celles des hommes. » Il choisit donc la peste, qui dura trois jours et qui lui enleva plus de soixante-dix mille sujets ; et, si le Seigneur n'avait arrêté la main de l'ange déjà étendue sur la ville, tout Jérusalem eût été dépeuplé ! David voyant tant de maux causés par son péché, demanda en grâce au bon Dieu de le punir lui seul, et d'épargner son peuple qui était innocent. Hélas ! M.F., quel sera donc le nombre d'années que nous aurons à souffrir en purgatoire, nous qui avons tant de péchés ; qui, sous prétexte que nous les avons confessés, ne faisons point de pénitence et ne versons point de larmes ? Que d'années de souffrances nous attendent dans l'autre vie !

Mais comment pourrai-je vous faire le tableau déchirant des maux qu'endurent ces pauvres âmes, puisque les saints Pères nous disent que les maux qu'elles endurent dans ces lieux, semblent égaler les souffrances que Jésus-Christ a endurées pendant sa douloureuse passion ? Cependant, il est certain que si le moindre supplice de Jésus-Christ avait été partagé entre tous les hommes, ils seraient tous morts par la violence des souffrances. Le feu du purgatoire est le même que celui de l'enfer, la différence qu'il y a, c'est qu'il n'est pas éternel. Oh ! Il faudrait que le bon Dieu, dans sa miséricorde, permit qu'une de ces pauvres âmes qui brûlent dans ces flammes, parût ici à ma place, tout environnée des feux qui la dévorent, et qu'elle vous fît elle-même le récit des maux qu'elle endure. Il faudrait, M.F., qu'elle fît retentir cette église de ses cris et de ses sanglots, peut-être enfin cela attendrirait-il vos cœurs. « Oh ! que nous souffrons, nous crient-elles, ô nos frères, délivrez-nous de ces tourments ; vous le pouvez ! Ah ! si vous sentiez la douleur d'être séparées de son Dieu !... » Cruelle séparation ! Brûler dans un feu allumé par la justice d'un Dieu !... souffrir des douleurs incompréhensibles à l'homme mortel !... être dévoré par le regret, sachant que nous pouvions si bien les éviter !... « Oh ! mes enfants, s'écrient ces pères et mères, pouvez-vous bien nous abandonner, nous qui vous avons tant aimés ? Pouvez-vous bien vous coucher dans la mollesse et nous laisser étendus sur un brasier de feu ? Aurez-vous le courage de vous livrer au plaisir et à la joie, tandis que nous sommes ici à souffrir et à pleurer nuit et jour ? Vous possédez nos biens et nos maisons, vous jouissez du fruit de nos peines, et vous nous abandonnez dans ce lieu de tourments où nous souffrons des maux si affreux, depuis tant d'années !... Et pas une aumône, pas une messe qui nous aide à nous délivrer ! – Vous pouvez nous soulager, ouvrir notre prison ; et vous nous abandonnez ? Oh ! que nos souffrances sont cruelles !... » Oui, M.F., l'on juge bien autrement dans les flammes, de toutes ces fautes légères, si toutefois l'on peut appeler léger, ce qui nous fait endurer des douleurs si rigoureuses. « O mon Dieu, s'écrie le Roi-prophète, malheur à l'homme, même le plus juste, si vous le jugez sans miséricorde. « Si vous avez trouvé des taches dans le soleil et de la malice dans les anges, que sera-ce donc de l'homme pécheur ? Et pour nous, qui avons commis tant de péchés mortels, et qui n'avons encore presque rien fait pour satisfaire à la justice de Dieu, que d'années de purgatoire ! ...

« Mon Dieu, disait sainte Thérèse, quelle âme sera assez pure pour entrer dans le ciel, sans passer par les flammes vengeresses ? » Dans sa dernière maladie elle s'écria tout à coup : « O justice et puissance de mon Dieu, que vous êtes terrible ! » Pendant son agonie, Dieu lui fit voir sa sainteté, telle que les anges et les saints la voient dans le ciel, ce qui lui causa tant de frayeur, que ses sœurs la voyant toute tremblante et dans une agitation extraordinaire, s'écrièrent tout en larmes : « Ah ! notre mère, que vous est-il donc arrivé ; craignez-vous encore la mort, après tant de pénitences, des larmes si abondantes et si amères ? » – « Non, mes enfants, leur répondit sainte Thérèse, je ne crains pas la mort, au contraire, je la désire, afin de m'unir à jamais à mon Dieu. » – « Est-ce donc que vos péchés vous

effraient, après tant de macérations ? » – « Oui, mes enfants, leur dit-elle, je crains mes péchés, mais je crains encore quelque chose de plus. » – « Est-ce donc le jugement ? » – « Oui, je frémis à la vue du compte redoutable qu'il faudra rendre au bon Dieu, qui, dans ce moment, sera sans miséricorde ; mais il y a encore quelque chose dont la seule pensée me fait mourir de frayeur. » Ces pauvres sœurs se désolaient. – « Hélas ! Serait-ce l'enfer ? » – « Non, leur dit-elle, l'enfer, grâce à Dieu, n'est pas pour moi ; oh ! mes sœurs, c'est la sainteté de Dieu ! Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Il faut que ma vie soit confrontée avec celle de Jésus-Christ lui-même ! Malheur à moi si j'ai la moindre souillure, la moindre tache ! Malheur à moi si j'ai même l'ombre du péché ! » – « Hélas, s'écrient ces pauvres religieuses, quel sera donc notre sort!... » Que sera-t-il donc de nous, M.F., de nous qui peut-être dans toutes nos pénitences et nos bonnes œuvres, n'avons pas encore satisfait à un seul péché pardonné dans le tribunal de la pénitence ? Ah ! Que d'années et de siècles de tourments pour nous punir !... Que nous paierons cher toutes ces fautes que nous regardons comme un rien, telles que les petits mensonges que nous disons pour nous divertir, les petites médisances, le mépris des grâces que le bon Dieu nous fait à chaque instant, ces petits murmures dans les peines qu'il nous envoie ! Non, M.F., jamais nous n'aurions la force de commettre le moindre péché, si nous pouvions comprendre combien il outrage le bon Dieu, et combien il mérite d'être puni rigoureusement, même en ce monde.

Nous lisons dans l'Écriture sainte que le Seigneur dit un jour à un de ses prophètes : « Va trouver de ma part le roi Jéroboam, pour lui reprocher l'horreur de son idolâtrie ; mais je te défends de prendre aucune nourriture chez lui, ni en chemin. » Le prophète obéit sur le champ, il s'exposa même au danger évident de périr. Il se présenta devant le roi, et lui reprocha son crime, ainsi que le Seigneur le lui avait dit. Le roi, tout en fureur de ce que le prophète avait la hardiesse de le reprendre, étend la main et ordonne de le saisir. La main du roi se dessèche à l'instant même. Jéroboam se voyant puni, rentre en lui-même. Dieu, touché de son repentir, lui pardonne son péché et lui rend sa main. Ce bienfait changea le cœur du roi, qui invita le prophète à manger avec lui. « Non, lui dit le prophète, le Seigneur me l'a défendu ; quand bien même vous me donneriez la moitié de votre royaume, je ne le ferais pas. » Comme il s'en retournait, il trouve un faux prophète se disant envoyé du Seigneur, qui l'engage à manger avec lui. Il se laissa tromper par ce discours, et prit un peu de nourriture. Mais, au sortir de la maison du faux prophète, il rencontra un lion d'une grosseur énorme qui se jeta sur lui et le tua. Maintenant, si vous demandez au Saint-Esprit quelle a été la cause de cette mort, il vous répondra que la désobéissance du prophète lui a mérité ce châtiment. Voyez encore Moïse, qui était si agréable au bon Dieu. Pour avoir douté un instant de sa puissance, en frappant deux fois une pierre pour en faire sortir de l'eau, le Seigneur lui dit : « J'avais promis de te faire entrer dans la Terre promise, où le miel et le lait coulent par ruisseaux ; mais, en punition de ce que tu as frappé deux fois la pierre, comme si une seule n'avait pas suffi, tu iras jusqu'aux pieds de cette terre de bénédictions, et tu mourras avant d'y entrer ». Si Dieu, M.F., punit si rigoureusement des péchés si légers, que sera-ce donc d'une distraction dans la prière, de tourner la tête à l'église, etc... Oh ! que nous sommes aveugles !... Que nous nous préparons d'années et de siècles de purgatoire, pour toutes ces fautes que nous regardons comme rien... Comme nous changerons de langage, lorsque nous serons dans ces flammes où la justice de Dieu se fait sentir si rigoureusement !...

Dieu est juste, M.F., dans tout ce qu'il fait ; quand il nous récompense pour la moindre bonne action, il le fait au delà de tout ce que nous pouvons désirer ; une bonne pensée, un bon désir, c'est-à-dire, désirer faire quelque bonne œuvre, quand bien même on ne pourrait la faire, il ne nous laisse pas sans récompense ; mais aussi, lorsqu'il s'agit de nous punir, c'est avec rigueur, et nous n'aurions qu'une légère faute, nous serons jetés en purgatoire. Cela est vrai, car nous voyons dans la vie des saints, que plusieurs ne sont allés au ciel qu'après avoir, passé par les flammes du purgatoire. Saint Pierre Damien raconte que sa sœur demeura plusieurs années en purgatoire, pour avoir écouté une mauvaise chanson avec quelque peu de plaisir. On rapporte que deux religieux se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait viendrait dire au survivant l'état où il serait ; en effet, le bon Dieu permit à celui qui mourut le premier d'apparaître à son ami. Il lui dit qu'il était resté quinze jours en purgatoire pour avoir trop aimé à faire sa volonté. Et comme cet ami le félicitait d'y être si peu resté : « J'aurais bien mieux aimé, répondit le défunt, être écorché vif pendant dix mille ans continus, car cette souffrance n'aurait pas encore pu être comparée à ce que j'ai souffert dans les flammes. » Un prêtre dit à un de ses amis, que le bon Dieu l'avait condamné à rester en purgatoire plusieurs mois, pour avoir retardé l'exécution d'un testament destiné à faire de bonnes œuvres. Hélas ! M.F., combien parmi ceux qui

m'entendent ont à se reprocher pareille faute ? Combien en est-il qui peut-être, depuis huit ou dix ans, ont reçu de leurs parents ou de leurs amis, la charge de faire dire des messes, de donner des aumônes, et qui ont tout laissé ! Combien y en a-t-il qui, dans la crainte de trouver quelques bonnes oeuvres à faire, ne veulent pas prendre la peine de regarder le testament que leurs parents ou leurs amis ont fait en leur faveur ? Hélas ! ces pauvres âmes sont détenues dans les flammes, parce que l'on ne veut pas accomplir leurs dernières volontés ! Pauvres pères et mères, vous vous êtes sacrifiés pour rendre heureux vos enfants ou vos héritiers ; vous avez peut-être négligé votre salut pour augmenter leur fortune ; vous vous êtes *refié* sur les bonnes œuvres que vous laisseriez dans votre testament ! Pauvres parents ! que vous avez été aveugles de vous oublier vous-mêmes !

Vous me direz peut-être : « Nos parents ont bien vécu, ils étaient bien sages. » Ah ! qu'il en faut peu pour aller dans ces feux ! Voyez ce que dit à ce sujet Albert le Grand, lui dont les vertus brillèrent d'une manière si extraordinaire ; il révéla un jour à un de ses amis, que Dieu l'avait conduit en purgatoire, pour avoir eu une petite pensée de complaisance à cause de sa science. Ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'est qu'il y a eu des saints, même canonisés, qui ont passé par le purgatoire. Saint Séverin, archevêque de Cologne, apparut à un de ses amis longtemps après sa mort, et lui dit qu'il avait été en purgatoire, pour avoir remis au soir des prières qu'il devait faire le matin. Oh ! que d'années de purgatoire, pour ces chrétiens qui ne font point de difficulté de remettre leur prière à un autre temps, sous prétexte qu'ils ont de l'ouvrage qui presse ! Si nous désirions sincèrement le bonheur de posséder le bon Dieu, nous éviterions aussi bien les petites fautes que les grandes, puisque la séparation de Dieu est un tourment si affreux à ces pauvres âmes !

Les saints Pères nous disent que le purgatoire est un lieu près de l'enfer. Ceci est très facile à comprendre, puisque le péché véniel est voisin du péché mortel ; mais ils croient que toutes les âmes ne sont pas détenues dans ce lieu pour satisfaire à la justice de Dieu, et que plusieurs souffrent dans le lieu même où elles ont fait le mal. En effet, saint Grégoire, pape, nous en donne une preuve assez forte. Il rapporte qu'un saint prêtre, infirme, allait tous les jours, par ordre de son médecin, prendre des bains dans un lieu écarté ; il trouvait chaque fois un personnage inconnu qui l'aidait à se déchausser, et, après qu'il avait pris son bain, lui présentait un linge pour s'essuyer. Le saint prêtre, touché de reconnaissance, venant un jour de dire la sainte Messe, présenta à son inconnu un morceau de pain bénit. « Mon père, lui répondit cet homme, vous me présentez une chose dont je ne fais point usage, quoique vous me voyiez avec un corps. Je suis le seigneur de ce lieu, qui fais ici mon purgatoire. » Et il disparut en disant : « Ministre du Seigneur, ayez pitié de moi ! Oh ! que je souffre ! vous pouvez me délivrer ; de grâce, offrez pour moi le saint sacrifice de la messe, offrez vos prières et vos infirmités, le Seigneur me délivrera. » Si nous étions bien convaincus de cela, pourrions-nous oublier si facilement nos pauvres parents, qui sont peut-être continuellement autour de nous ? Si le bon Dieu leur permettait de se montrer, nous les verrions se jeter à nos pieds. « Ah ! mes enfants, diraient ces pauvres âmes, ayez pitié de nous ! De grâce, ne nous abandonnez pas ! » Oui, M.F., le soir en nous couchant, nous verrions nos pauvres pères et mères réclamer le secours de nos prières ; nous les verrions, dans nos maisons, dans nos champs. Ces pauvres âmes nous suivent partout : mais, hélas ! ce sont de pauvres mendiants auprès de mauvais riches. Elles ont beau leur exposer leurs besoins et leurs tourments, ces mauvais riches n'en sont malheureusement point touchés. « Mes amis, nous crient-elles, un Pater et un Ave ! Une sainte Messe ! » Quoi ! nous serions assez ingrats pour refuser à un père, à une mère, une si petite partie des biens qu'ils ont acquis ou conservés avec tant de peines ? Dites-moi, si votre père, votre mère ou un de vos enfants étaient dans le feu, et qu'ils vous tendissent les mains pour vous prier de les délivrer, auriez-vous le courage d'y être insensibles et de les laisser brûler sous vos yeux ? Or, la foi nous apprend que ces pauvres âmes souffrent ce que jamais l'homme mortel ne pourra comprendre...

Si nous voulons, M.F., nous assurer le ciel, ayons une grande dévotion à prier pour les âmes du purgatoire. L'on peut même dire que cette dévotion est une marque presque certaine de prédestination, et un puissant moyen de salut. L'Écriture sainte nous fournit une comparaison admirable dans l'histoire de Jonathas. Saül, son père, avait défendu à tous les soldats, sous peine de mort, de prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'ils eussent défait les Philistins. Jonathas, qui n'avait pas entendu cette défense, étant épuisé de fatigue, trempa le bout de sa baguette dans un rayon de miel et en goûta. Saül consulta le Seigneur, pour savoir si personne n'avait violé la défense. Apprenant que son fils l'avait violée, le père commanda qu'on se saisit de lui, en disant : « Je veux que le Seigneur

me punisse, si vous ne mourez pas aujourd'hui. » Jonathas se voyant condamné à mort par son père, pour avoir violé une défense qu'il n'avait pas entendue, tourna ses regards vers le peuple, et, laissant couler ses larmes, il semblait lui rappeler tous les services qu'il lui avait rendus, et toutes les bontés qu'il avait eues pour lui. Le peuple se jeta aussitôt aux pieds de Saül : « Quoi ! vous feriez mourir Jonathas, lui qui vient de sauver Israël ! lui qui nous a délivrés des mains de nos ennemis ! Non, non, il ne tombera pas un cheveu de sa tête, nous avons trop à cœur de le conserver, il nous a trop fait de bien pour si tôt l'oublier. » Ceci est l'image sensible de ce qui arrive à l'heure de la mort. Si nous avons eu le bonheur de prier pour les âmes du purgatoire, lorsque nous paraîtrons devant le tribunal de Jésus-Christ pour rendre compte de toutes nos actions, ces âmes se jetteront aux pieds du Sauveur en lui disant : « Seigneur, grâce pour cette âme ! Grâce, miséricorde pour elle ! ayez pitié, mon Dieu, de cette âme si charitable, qui nous a arrachées aux flammes, et qui a satisfait à votre justice ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Oubliez, nous vous en prions, ses fautes, comme elle vous a fait oublier les nôtres ! » Oh ! que ces motifs sont puissants pour vous inspirer une tendre compassion envers ces pauvres âmes souffrantes !... Hélas ! Elles sont bientôt oubliées. L'on a bien raison de dire que le souvenir des morts s'en va avec le son des cloches. Souffrez, pauvres âmes, pleurez dans ce feu allumé par la justice de Dieu, c'est en vain ; l'on ne vous écoute pas, l'on ne vous soulage pas !... Voilà donc, M.F., la récompense de tant de bonté et de charité qu'elles ont eues pour nous pendant leur vie. Non, ne soyons pas du nombre de ces ingrats ; puisque, travaillant à leur délivrance, nous travaillerons à notre salut.

II. – Mais, me direz-vous, comment pouvons-nous les soulager et les conduire au ciel ? – Si vous désirez, M.F., leur prêter secours, je vais vous montrer que c'est facile, 1° par la prière et les aumônes ; 2° par les indulgences, et 3° surtout, par le saint sacrifice de la Messe.

Je dis 1° par la prière. Quand nous faisons une prière pour les âmes du purgatoire, nous leur cédon tout ce que le bon Dieu nous accorderait si nous la faisons pour nous-même ; mais hélas ! que nos prières sont peu de chose, puisque c'est encore un pécheur qui prie pour un coupable ! Mon Dieu, qu'il faut que votre charité soit grande !... Nous pouvons, chaque matin, offrir toutes nos actions de la journée, toutes nos autres prières pour le soulagement de ces pauvres âmes souffrantes. Tout cela est bien peu de chose, il est vrai ; mais voilà : nous leur faisons comme à une personne qui aurait les mains liées et serait chargée d'un pesant fardeau, à qui nous viendrions de temps en temps ôter un peu de cette charge ; peu à peu elle se trouverait délivrée de tout. Il en est de même pour les pauvres âmes du purgatoire, quand nous faisons quelque chose pour elles ; une fois, nous abrègerons leurs peines d'une heure, une autre fois, d'un quart d'heure, de sorte que, chaque jour, nous les approchons du ciel. Nous disons 2° que nous les pouvons délivrer par les indulgences, qui les conduisent à grands pas vers le ciel. Le bien que nous leur communiquons est d'un prix infini ; car nous leur appliquons les mérites du Sang adorable de Jésus-Christ, des vertus de la sainte Vierge et des saints, qui ont fait plus de pénitences que leurs péchés n'en méritaient. Hélas ! si nous voulions, comme nous aurions bientôt vidé le purgatoire, en appliquant toutes les indulgences que nous pouvons gagner pour ces âmes souffrantes !... Voyez, M.F., l'on peut gagner quatorze indulgences plénières en faisant le chemin de la croix. On le fait de plusieurs manières... Oh ! Que vous êtes coupables d'avoir laissé brûler vos parents, lorsque vous pouviez si bien et si facilement les délivrer !

3° Le moyen le plus puissant pour hâter leur bonheur, c'est la sainte Messe, parce qu'alors ce n'est plus un pécheur qui prie pour un pécheur, mais un Dieu égal à son Père qui ne lui refusera jamais rien. Jésus-Christ nous l'assure dans l'Évangile quand il dit : « Mon Père, je vous rends grâce, parce que vous m'écoutez toujours ! » Afin de mieux vous en convaincre, je vais vous citer un exemple des plus touchants, et qui vous montrera combien est grand le pouvoir de la sainte Messe. Il est rapporté dans l'histoire de l'Église que, peu de temps après la mort de l'empereur Charles, un saint homme du diocèse de Reims, nommé Bernold, étant tombé malade et ayant reçu les derniers sacrements, demeura près d'un jour sans parler, à peine pouvait-on s'apercevoir qu'il fut en vie ; il ouvrit enfin les yeux et commanda à ceux qui le gardaient de faire venir au plus tôt son confesseur. Le prêtre accourut, et trouva le malade tout en pleurs, qui lui dit : « J'ai été transporté en l'autre monde, je me suis trouvé dans un lieu où j'ai vu l'évêque Pardule de Laon, qui passait vêtu de haillons crasseux et noirs, et souffrait horriblement dans les flammes ; il m'a tenu ce langage : « Puisque vous avez le bonheur de retourner sur la terre, je vous prie de m'aider et de me soulager ; vous pouvez même me délivrer et me procurer le grand bonheur de voir le bon Dieu. – Mais, lui ai-je répondu, comment pourrai-je vous procurer ce bonheur ? – Allez trouver ceux à qui j'ai fait du bien pendant ma vie, dites leur qu'en retour

ils prient pour moi, et le bon Dieu m'aura en pitié. » Après avoir fait ce qu'il a ordonné, je l'ai revu beau comme un soleil, il ne paraissait plus souffrir, et, dans son contentement, il m'a remercié en disant : « Regardez combien les prières et la sainte Messe m'ont procuré de biens et de bonheur. » Un peu plus loin, j'ai vu le roi Charles, qui me parla en ces termes : « Mon ami, que je souffre ! Va trouver l'évêque Hincmar, dis lui que je souffre pour n'avoir pas suivi ses conseils, mais que je compte sur lui pour m'aider à sortir de ce lieu de souffrances ; recommande aussi à tous ceux à qui j'ai fait du bien pendant ma vie, de prier pour moi, d'offrir le saint sacrifice de la Messe, et je serai délivré. » J'allai trouver l'évêque, qui se préparait à dire la messe, et qui, avec tout son peuple, se mit à prier dans cette intention. Je revis ensuite le roi couvert de ses habits royaux et tout brillant de gloire : « Regarde, dit-il, quelle gloire tu m'as procurée, maintenant me voilà heureux pour toujours. » Dans ce moment, je sentis l'odeur d'un parfum exquis, qui venait du séjour des bienheureux. Je m'en approchai, dit le Père Bernold, j'ai vu des beautés et des délices que le langage humain ne peut exprimer. »

Voilà qui nous prouve combien nos prières et nos bonnes œuvres, et surtout la sainte Messe, sont puissantes pour tirer ces pauvres âmes de leurs souffrances. Mais en voici un autre exemple, que nous trouvons aussi dans l'histoire de l'Église : il est encore plus frappant. Un saint prêtre ayant appris la mort de son ami qu'il aimait uniquement pour le bon Dieu, ne trouva point de moyen plus efficace pour sa délivrance, que d'aller promptement offrir le saint sacrifice de la Messe. Il commença avec toute la ferveur possible et la douleur la plus vive. Après avoir consacré le Corps adorable de Jésus-Christ, il le prit entre ses mains, et, levant les mains et les yeux au ciel : « Père éternel, dit-il, voilà que je vous offre le corps, l'âme de votre très cher Fils. O Père éternel ! Rendez-moi l'âme de mon ami, qui souffre dans les flammes du purgatoire ! Oui, mon Dieu, je suis libre de vous offrir ou non votre Fils, vous pouvez m'accorder ce que je vous demande ! Mon Dieu, faisons échange : délivrez mon ami, et je vous donnerai votre Fils ; ce que je vous présente vaut infiniment mieux que ce que je vous demande. »

Cette prière fut faite avec une foi si vive, qu'à l'instant même il vit l'âme de son ami sortir du purgatoire et monter au ciel. Il est encore rapporté qu'un prêtre, disant la sainte Messe pour une âme du purgatoire, l'en vit sortir sous la forme d'une colombe et monter au ciel. Sainte Perpétue recommande fortement de prier pour les âmes du purgatoire. Dans une vision, Dieu lui fit voir son frère qui brûlait dans les flammes, et qui, cependant, était mort à peine âgé de sept ans, après avoir souffert presque toute sa vie d'un cancer qui le faisait crier nuit et jour. Elle fit beaucoup de prières et de pénitences pour sa délivrance, aussi le vit-elle monter au ciel brillant comme un ange. Oh ! qu'ils sont heureux, M.F., ceux qui ont de pareils amis !

A mesure que ces pauvres âmes s'approchent du ciel, elles semblent encore souffrir davantage. Elles font comme Absalon : après être resté quelque temps en exil, il revient dans son pays, mais sans avoir la permission de voir son père qui l'aimait tendrement. Quand on lui annonça qu'il resterait près de son père, mais qu'il ne le verrait pas : « Ah ! s'écria-t-il, je verrai les fenêtres et les jardins de mon père, et je ne le verrai pas lui-même ? Dites-lui que j'aime mieux mourir, que de rester ici sans avoir le bonheur de le voir. Dites-lui que ce n'est pas assez de m'avoir pardonné ; mais qu'il faut encore qu'il m'accorde le bonheur de le voir. » De même aussi ces pauvres âmes se voyant près de sortir de leur exil, leur amour pour Dieu, le désir de le posséder deviennent si ardents, qu'elles semblent ne plus pouvoir y résister. « Seigneur, s'écrient-elles, regardez-nous des yeux de votre miséricorde, nous voilà à la fin de nos souffrances. Oh ! que vous êtes heureux, nous crient-elles du fond des flammes qui les brûlent, vous qui pouvez encore éviter ces tourments !... » Il me semble encore entendre ces pauvres âmes qui n'ont ni parents ni amis : « Ah ! s'il vous reste encore quelque peu de charité, ayez pitié de nous, qui, depuis tant d'années, sommes abandonnées dans ces feux allumés par la justice de Dieu ! Oh ! si vous pouviez comprendre la grandeur de nos souffrances, vous ne nous abandonneriez pas comme vous le faites ! Mon Dieu ! Personne n'aura-t-il donc compassion de nous ? »

Il est certain, M.F., que ces pauvres âmes ne peuvent rien pour elles-mêmes, mais elles peuvent beaucoup pour nous. Cela est si vrai qu'il n'y a presque personne qui ait invoqué les âmes du purgatoire, sans avoir obtenu la grâce demandée. Cela n'est pas difficile à comprendre : si les saints qui sont dans le ciel et n'ont pas besoin de nous, s'intéressent à notre salut, combien plus encore les âmes du purgatoire, qui reçoivent nos bienfaits spirituels à proportion de notre sainteté. « Ne refusez pas cette grâce, Seigneur, disent-elles, à ces chrétiens qui donnent tous leurs soins à nous tirer des flammes ! » Une mère pourrait-elle refuser de demander au bon Dieu une grâce pour des enfants qu'elle a aimés et qui prient pour sa délivrance ? Un pasteur, qui, pendant sa vie, n'aura eu que du zèle

pour le salut de ses paroissiens, pourra-t-il ne pas demander pour eux, même en purgatoire, les grâces dont ils ont besoin pour se sauver ? Oui, M.F., toutes les fois que nous aurons quelque grâce à demander, adressons-nous avec confiance à ces saintes âmes, et nous sommes sûrs de l'obtenir. Quel bonheur pour nous d'avoir, dans la dévotion aux âmes du purgatoire, un moyen si excellent pour nous assurer le ciel ! Voulons-nous demander au bon Dieu la douleur de nos péchés ? Adressons-nous à ces âmes, qui, depuis tant d'années, pleurent dans les flammes ceux qu'elles ont commis. Voulons-nous demander au bon Dieu le don de la persévérance ? Invoquons-les, M.F., elles en sentent tout le prix ; car il n'y a que ceux qui persévèrent qui verront le bon Dieu. Dans nos maladies, dans nos chagrins, tournons nos prières vers le purgatoire, elles obtiendront leur effet.

Que conclure de tout cela, M.F. ? Le voici. Il est certain qu'il y a très peu d'élus qui n'aient passé par les flammes du purgatoire, et que les peines qu'on y endure sont au-delà de ce que nous pourrions jamais comprendre. Il est certain encore que nous avons entre les mains tout ce qu'il faut pour soulager les âmes du purgatoire, c'est-à-dire nos prières, nos pénitences, nos aumônes et surtout la sainte Messe ; et enfin, nous sommes sûrs que ces âmes étant pleines de charité, elles nous obtiendront mille fois plus que nous ne leur donnerons. Si un jour nous sommes dans le purgatoire, ces âmes ne manqueront pas de demander au bon Dieu la même grâce que nous aurons obtenue pour elles ; car elles ont senti combien l'on souffre dans ce lieu et combien est cruelle la séparation de Dieu. Donnons quelques instants, pendant cette octave, à une œuvre si bien placée. Combien vont aller au ciel par la sainte Messe et nos prières !... Que chacun de nous pense à ses propres parents, et à toutes les pauvres âmes délaissées depuis de longues années. Oui, M.F., offrons toutes nos actions pour les soulager. Nous plairons ainsi à Dieu, qui désire tant les délivrer, et nous leur procurerons le bonheur de la jouissance de Dieu même. C'est ce que je vous souhaite

AUTRE SERMON POUR LE JOUR DES MORTS

Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur s'appesantit sur moi.

Miseremini mei miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.

(Job., IX, 21.)

D'où sortent, M.F., ces prières touchantes, ces tristes accents ? Serait-ce des profondeurs d'un sépulcre ? Non, car si les sépulcres nous instruisent, c'est sur le néant des grandeurs humaines ; les morts qui y sont étendus, ne nous parlent que par leur silence. Serait-ce du haut de ce beau ciel, l'heureux séjour des élus, que se font entendre ces tristes gémissements capables de fendre les rochers les plus durs ? Non, M.F., la même main qui leur a distribué ces brillantes couronnes, a en même temps essuyé leurs larmes ; l'on n'y entend plus que chants de joie et d'allégresse éternelle. Serait-ce du fond des enfers, de ces lieux d'horreur et de tourments, que se font entendre ces cris si tendres et si déchirants ?

Hélas ! M.F., non ; les noirs habitants de ces lieux de ténèbres ne demandent ni n'espèrent aucun soulagement ; ils sont damnés, ils sont séparés de leur Dieu, ils le seront pour jamais. Ils ont fait un adieu éternel au ciel et à tous ses biens ; ils sont très assurés que jamais ils ne sortiront de ces abîmes ; la main du Seigneur ne les touche pas seulement, mais les foudroie et les écrase. C'est donc du purgatoire que se font entendre ces pressantes sollicitations, ces tendres gémissements.

Mais à qui, M.F., s'adressent ces larmes et ces sanglots ? Écoutez l'Église, cette tendre mère qui pleure amèrement sur les tourments qu'endurent ses enfants... Elle prie et nous conjure d'avoir pitié d'eux et de leur porter secours. Oui, après nous avoir fait le tableau du bonheur dont jouissent les bienheureux dans le ciel, elle nous transporte dans cette région de larmes et de tourments, pour nous faire la triste

peinture des peines qu'y endurent ces pauvres âmes. Quoi de plus digne et de plus capable d'attendrir nos cœurs, que les cris de ces âmes souffrantes ? Écoutez-les : « O vous, mes amis, arrachez-nous, arrachez-nous de ces flammes qui nous dévorent ! » Voyez-vous cette mère ? Elle vous tend ces mains qui tant de fois vous ont porté. Voyez-vous cette pauvre enfant, dont la séparation vous fut si cruelle ? En l'embrassant pour la dernière fois, vous lui avez promis de ne jamais l'oublier... Nous pouvons, M.F., les soulager, que dis-je ? nous pouvons leur ouvrir les portes du ciel, et les faire jouir d'un bonheur qui n'aura point de fin. Pour vous y engager, je vais vous montrer, autant qu'il me sera possible, 1° la grandeur des tourments qu'elles endurent, et 2° la facilité des moyens que nous pouvons employer pour les soulager.

I. – Si je parlais, M.F., à des impies, à des incrédules, ou bien à des personnes croupissant dans une ignorance grossière, qui ne croient à rien et qui nient tout, je commencerais par leur prouver l'existence de ce lieu destiné à expier les fautes vénielles, et les péchés mortels qui ont été pardonnés dans le tribunal de la pénitence, et qui n'ont pas encore entièrement été expiés par des peines temporelles ; mais, puisque je parle à des chrétiens instruits, et parfaitement convaincus de cette grande vérité, je n'en donne donc point d'autres preuves que celles que vous avez trouvées dans votre catéchisme. Je vous dirai qu'il est certain, très certain qu'il y a un purgatoire, c'est-à-dire un lieu de tourments, où les âmes des justes achèvent d'expier leurs fautes, avant d'être admises à la gloire du paradis qui leur est assurée. Rien n'est mieux prouvé que l'existence de ce lieu. Nous lisons dans l'Écriture que « rien de souillé n'entrera dans le ciel¹ » – « Il y a des péchés qui ne seront remis ni dans le siècle présent ni dans le siècle à venir² », mais dans le purgatoire. Saint Paul nous dit encore que plusieurs ne seront sauvés, qu'après avoir passé par les flammes du purgatoire³. Oh ! Combien d'âmes justes la mort surprend dans quelques fautes vénielles ! Où vont-elles, ces pauvres âmes, puisqu'elles ne sont pas assez pures pour entrer dans le ciel ? Seront-elles jetées en enfer ? Si cela était, où seraient donc les élus ? Non, non, ce sont des âmes justes, et les flammes des abîmes ne sont point pour ceux qui brillent du feu de la charité ; c'est donc dans les flammes du purgatoire qu'elles vont achever l'expiation de leurs fautes, avant d'être réunies à leur cher et céleste Époux, qu'elles aiment et dont elles sont aimées.

Oui, M.F., c'est une vérité de foi, que, quoique nos péchés nous soient pardonnés dans le tribunal de la pénitence, nous ne sommes pas pour cela exempts de souffrir des peines temporelles. Voyez le saint roi David, à qui Dieu même envoya son prophète pour l'assurer que son péché lui était pardonné. Le Seigneur fit cependant mourir l'enfant qui était pour lui l'espérance d'une heureuse vieillesse⁴. La justice de Dieu, non contente de cette punition, frappa encore tout son royaume des fléaux les plus terribles. La peste semble le vouloir laisser seul dans le monde⁵, il se voit chassé de son trône par celui-là même à qui il avait donné le jour. Ce malheureux fils ne craint pas de le poursuivre ; il veut ôter la vie à celui dont Dieu s'est servi pour la lui donner⁶. Jusqu'à sa mort, David passa les jours et les nuits dans les larmes et les pénitences. Il les porta à une telle rigueur, que ses pieds ne pouvaient plus le soutenir⁷. Voyez encore le pieux roi Ézéchias ; pour une légère pensée d'orgueil, le Seigneur mit son royaume en proie à mille malheurs⁸. Voyez saint Pierre et sainte Madeleine. Personne ne doit douter que, quoique nos péchés soient pardonnés au tribunal de la pénitence, il nous reste encore des peines temporelles à souffrir, ou dans ce monde ou dans les flammes du purgatoire. Il nous est aussi

1 APOC. XXI, 27.

2 MATTH. XII, 32.

3 I COR, III, 15.

4 II. REG. XII.

5 Dieu envoya la peste au peuple d'Israël parce que David avait ordonné le dénombrement des douze tribus (II REG. XXIV), et non à cause de son premier péché, auquel le Saint semble attribuer indifféremment toutes ces diverses punitions.

6 *Ibid.* XV.

7 Ps CVIII, 24.

8 Is. XXXIX.

nécessaire de croire cette vérité pour être sauvés, que le mystère de l'Incarnation⁹. Arrêtons-nous là, M.F., descendons en esprit dans ces lieux de tourments ; soyons témoins des maux qu'endurent ces pauvres âmes, elles vont elles-mêmes nous faire la triste peinture des peines qui les rongent et les dévorent.

Deux supplices leur sont très sensibles : 1° la peine du dam, c'est-à-dire la privation de la vue de Dieu, et la peine du sens. L'amour qu'elles ont pour Dieu est si grand, la pensée qu'elles en sont privées par leur faute, leur cause une douleur si violente, que jamais il ne sera donné à un mortel d'en concevoir la moindre idée. Du milieu de ces flammes qui les brûlent, elles voient les trônes de gloire qui leur sont préparés et qui les attendent, une voix semble leur crier : « Ah ! que vous êtes privées de grands biens ! si vous aviez eu le bonheur de redoubler vos pénitences et vos larmes, vous seriez aujourd'hui assises sur ces beaux trônes tout rayonnants de gloire ; ah ! Que vous avez été aveugles de retarder un tel bonheur par votre faute ! » Ce seul langage augmente leur douleur et le désir d'être réunies à leur Dieu ; elles s'en prennent au ciel et à la terre ; elles invoquent et les anges et les hommes. « Ah ! mes amis, nous crient-elles, s'il vous reste encore quelque amitié pour nous, ayez pitié de nous, arrachez-nous de ces flammes : vous le pouvez !... Beau ciel, quand te verrons-nous ? » Il est rapporté dans l'histoire de Cîteaux, qu'un religieux, après avoir été toute sa vie un modèle de vertu, apparut à un religieux, en lui disant qu'il avait été en purgatoire ; et la plus grande souffrance qu'il y avait ressentie, était la privation de la vue de Dieu.

2° L'autre peine de ces pauvres âmes, c'est la douleur du sens, c'est-à-dire du feu. Les saints Pères nous assurent que c'est un feu matériel, ou plutôt que c'est le même que celui qui brûle les malheureux damnés. Ce feu est si violent, qu'une heure semble à ceux qui l'endurent, des millions de siècles. Oui, nous disent-ils, si l'on pouvait comprendre la grandeur de leurs supplices, nuit et jour nous crierions miséricorde pour elles. Un autre saint va encore plus loin, en nous disant que leurs souffrances surpassent même celles que Jésus-Christ a endurées pendant sa cruelle et douloureuse passion ; et cependant, si les souffrances que Jésus-Christ a endurées eussent été partagées entre tous les hommes, nul mortel n'eût pu les soutenir¹⁰. Ah ! Pauvres âmes, qui pourra donc jamais raconter la grandeur de vos peines ! Nous lisons dans l'histoire ecclésiastique, qu'un saint resta six jours en purgatoire avant d'entrer dans le ciel. Il apparut ensuite à un de ses amis en lui disant qu'il avait enduré des souffrances si grandes, qu'elles surpassaient toutes celles qu'ont endurées et qu'endureront jusqu'à la fin des siècles, tous les martyrs réunis ensemble. O mon Dieu, que votre justice est redoutable pour le pécheur !... Cependant, M.F., qui peut entendre sans frémir le récit de ce qu'ont enduré les martyrs chacun en particulier. Les uns sont plongés dans des chaudières d'huile bouillante, d'autres sciés avec des scies de bois, celui-ci étendu sur un chevalet, déchiré avec des crochets de fer lui arrachant les entrailles, d'autres que l'on foule aux pieds. Celui-là étendu sur des brasiers ardents, auquel il ne restait que ses os tout noircis et brûlés ; enfin, d'autres ont été mis sur des tables armées de lames tranchantes, et qui perçaient de part en part ces innocentes victimes. Peut-on bien penser à tout cela sans se sentir pénétré de douleur jusqu'au fond de l'âme ? Ah ! si une âme en purgatoire souffre encore plus que tous les martyrs ensemble, qui pourra donc y tenir ?... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de ces pauvres âmes !...

Mais pour nous en convaincre encore d'une manière plus sensible, écoutons : sainte Brigitte, à qui Dieu fit connaître les douleurs qu'endurent ces pauvres âmes, assure que leurs peines sont si grandes et leurs douleurs si violentes, que jamais l'homme ne pourra s'en former la moindre idée. Dieu lui en fit voir qui étaient condamnées à y rester jusqu'à la fin du monde. Le pape Innocent III apparut après sa

⁹ S'il s'agit de la nécessité de moyen, c'est-à-dire de la condition absolue pour être sauvé, la connaissance du mystère de l'Incarnation est plus nécessaire que celle du purgatoire. Un infidèle qui n'aura pas eu le temps d'apprendre d'autre mystère que celui d'un Dieu unique, d'un Dieu incarné, d'un Dieu sauveur, pourra être justifié sans connaître l'existence du purgatoire.

S'il s'agit de la nécessité de précepte, c'est-à-dire de la nécessité de soumettre son esprit aux vérités de foi enseignées par l'Église, il est aussi nécessaire de croire à l'existence du purgatoire que de croire au mystère de l'Incarnation. Le chrétien qui refuserait l'assentiment de sa raison dans l'un et l'autre cas commettrait un péché mortel d'infidélité, et sortirait de la voie du salut.

¹⁰ Voir le sermon du Père Lejeune : *De la justice de Dieu sur les âmes du purgatoire*.

mort à sainte Lutgarde sous une forme sensible. Effrayée d'une telle vision, elle se jeta la face contre terre, demandant au bon Dieu de lui dire ce que cela pouvait être. Le mort lui répondit qu'il était le pape décédé récemment. « Mon Dieu, s'écria-t-elle en pleurant amèrement, si un pape qui a été un modèle de vertu souffre de tels maux, malheur à moi ! » Le pape lui dit que, sans la sainte Vierge pour qui il avait fait bâtir une église, il était damné et condamné à brûler dans les enfers ; mais avant de mourir la sainte Vierge avait prié son Fils pour lui obtenir une véritable contrition de ses péchés. « Je resterai dans les flammes jusqu'à la fin du monde, ajouta-t-il, je viens réclamer le secours de vos prières, » et il disparut en s'écriant : « Ah ! Que je souffre ! Arrachez-moi des flammes qui me dévorent. » Saint Vincent Ferrer nous dit que Dieu lui fit voir une âme condamnée à un an de purgatoire pour un seul péché véniel. Écoutez encore ce que nous dit saint Louis, de l'ordre de Saint Dominique. Son père lui apparut sous une forme sensible, poussant des cris épouvantables et de profonds gémissements. Il venait implorer le secours de ses prières. Aussitôt saint Louis se livra aux larmes et à la pénitence, aux macérations les plus affreuses ; il célébra tous les jours pour lui la sainte Messe, et ne resta pas un jour sans implorer le secours de la sainte Vierge. Malgré cela, chaque matin son père apparaissait, en jetant les mêmes cris et les mêmes sanglots : « Ah ! que je souffre ! mon fils, ayez pitié de moi ! » Saint Louis ne cessait de demander jour et nuit, miséricorde pour son père. « Mon Dieu, mon Dieu, s'écriait-il, ne vous laisserez-vous pas toucher par mes prières et mes larmes ? » Sept ans après seulement, Dieu lui fit connaître que son père était délivré. – Mais, me direz-vous peut-être, que pouvait donc avoir fait ce malheureux père pour tant souffrir ? – Oh ! mon ami, si vous connaissiez bien ce que c'est que le péché, je n'oserais vous le dire, de peur de vous jeter dans le désespoir. Saint Louis rapporte que son père avait fait peu de chose : une personne lui avait rendu de grands services, et il cherchait à lui en témoigner sa reconnaissance, ne pensant pas assez peut-être que c'était Dieu qu'il devait remercier de ses bienfaits...

Que d'années de purgatoire, M.F., pour nous, qui commettons ces sortes de fautes si souvent et avec si peu de scrupule ! Que de mensonges pour éviter une petite humiliation ou pour servir de divertissement ! Que de petites médisances ! Que de bonnes inspirations auxquelles nous n'avons pas répondu ! Que de distractions volontaires dans nos prières ! Que de fois le bon Dieu ne nous a-t-il pas donné la pensée de lui élever notre cœur, à notre réveil, pendant le jour, et nous ne l'avons pas fait ! ou si nous l'avons fait, avec quelle peine et quelle négligence ? Que de fois n'avons-nous pas eu la pensée de faire quelque mortification dans nos repas, dans notre démangeaison de parler ? Que de fois nous aurions pu aller à la Messe, tandis que, par paresse ou par crainte de perdre un moment, nous n'y sommes pas allés ! Que de fois le bon Dieu nous a donné la pensée de ne plus rester dans le péché, d'aller promptement nous confesser ! Que de fois nous avons eu la pensée de nous corriger, pour avoir le bonheur de nous approcher plus souvent du sacrement adorable de l'Eucharistie ! Que de bonnes œuvres, de pénitences nous aurions pu faire, et que nous n'avons pas faites ! O mon Dieu, que d'années, ou plutôt que de siècles il faudra souffrir dans ces flammes ! Mon Dieu, que nous sommes aveugles !...

Nous lisons dans l'histoire qu'une personne, après avoir vécu chrétiennement, apparut à une de ses amies, toute environnée de flammes, et souffrant cruellement, pour avoir négligé de fréquenter les sacrements. Dieu, en effet, lui avait souvent donné sur la terre, le désir de se corriger de ses petites fautes vénielles, et de recevoir plus souvent le sacrement de son amour ; aussi avait-il permis qu'elle apparût à son amie pour l'exhorter à faire ce qu'elle n'avait point fait elle-même, à mener une vie plus pure et plus sainte ; à offrir ses communions pour elle, et qu'ainsi Dieu lui ferait miséricorde. En effet, après plusieurs communions, elle lui apparut encore, mais toute rayonnante de gloire, et la remercia des communions qu'elle avait offertes pour sa délivrance. Un jour viendra, M.F., que nous regretterons de n'avoir pas mené une vie assez pure et assez chrétienne, pour nous procurer le bonheur de venir plus souvent nous asseoir à la table des anges, ce qui abrègerait bien les peines du purgatoire. Mais revenons à nos pauvres prisonnières, qui, du milieu des flammes, nous tendent leurs mains suppliantes, et nous conjurent de ne pas les laisser souffrir plus longtemps. Qui sont ces pauvres âmes, sur lesquelles la justice de Dieu s'appesantit ? Hélas ! ce sont peut-être nos parents, qu'une mort cruelle a séparés de nous il n'y a que quelques jours. Ce sont des amis chéris, qui viennent de descendre dans le tombeau où nous les suivrons bientôt. Ces pauvres âmes sont détenues dans des torrents de flammes qui les inondent et les dévorent ; la main du Seigneur les poursuit, les frappe et les châtie rigoureusement. « O vous, nos amis, nous crient-elles, soyez sensibles aux maux que nous

souffrons ! « Voyez-vous, entendez-vous ces pauvres âmes ? Chacune s'adresse à ceux qu'elle a aimés et protégés pendant sa vie, pour les porter à avoir pitié d'elle. Entendez-vous cette épouse qui lève les yeux et tend ses mains suppliantes vers son époux : « Ah ! si vous pouviez, dit-elle, comprendre mes souffrances, pourriez-vous oublier une épouse qui vous aimait si tendrement ! Avez-vous oublié mes derniers adieux, quand, vous serrant entre mes bras, je vous donnais les dernières preuves de ma tendresse ? Vous m'aviez promis de ne jamais m'oublier ; seriez-vous insensible aux tourments que j'endure ? Ah ! de grâce, arrachez-moi de ce feu qui me dévore, vous le pouvez... ah ! que je souffre ! » Écoutez les cris déchirants de cette pauvre mère à son fils : « Mon enfant, pourquoi me laissez-vous endurer des tourments si affreux ? Avez-vous déjà oublié tout ce que j'ai fait pour vous ? moi qui ai eu tant de peine à mourir, craignant que, séparé de moi, vous fussiez malheureux ! Vous m'abandonnez dans un lieu où je souffre cruellement. De grâce, délivrez-moi, délivrez celle qui a tant versé de larmes pour vous, qui a si souvent demandé à Dieu de la faire souffrir à votre place ! Mon fils, ayez pitié de votre pauvre mère qui vous a tant aimé, et qui est digne d'être payée de retour !... » Écoutez cette pauvre enfant, dont la séparation vous fit tant verser de larmes : « Ah ! ma mère, vous crie-t-elle, avez-vous oublié nos derniers adieux, avez-vous oublié ce moment où nous mêlions nos larmes ensemble, quand la mort nous forçait de nous séparer ? Me laisserez-vous dans ces flammes qui me dévorent, tandis qu'il vous serait facile de me délivrer ! Oh ! De grâce, ne m'abandonnez pas ! Lorsque votre tour viendra et que vous serez jugée, je ne vous oublierai pas, j'irai moi-même me jeter aux pieds de votre juge, dont je serai alors l'amie et l'enfant bien-aimée. Si je ne suis pas moi-même assez puissante, j'appellerai toute la cour céleste à mon secours, afin de demander votre grâce. »

Mais à qui vont s'adresser ces pauvres âmes qui n'ont ni parents, ni amis pour penser à elles ? Il me semble que je les entends crier : « Pasteur charitable, dites à tous les chrétiens, combien nos souffrances sont longues et cruelles, non, il n'y a que Dieu pour connaître la rigueur des supplices que nous endurons ; ah ! Dites-leur bien que nous ne serons pas des ingrates. » Hélas ! ces pauvres âmes sont dans les flammes comme des prisonnières, qui, depuis un grand nombre d'années, gémissent au fond de cachots ténébreux, soupirant après le moment de leur délivrance. Mais c'est en vain, on les abandonne, elles subissent de point en point l'arrêt de leur condamnation ; elles voient venir des âmes beaucoup plus coupables qu'elles, et qui sont plutôt délivrées, parce qu'elles ont des amis pour satisfaire à la justice de Dieu. « Mon Dieu, s'écrient-elles à chaque instant, n'aurons-nous donc personne pour nous délivrer ? »

Combien dureront les peines de ces pauvres âmes ? Hélas ! M.F., quand de tels supplices ne dureraient qu'un jour, qu'une heure, qu'une demi-heure, cela leur paraîtrait infiniment plus long, que des millions de siècles dans les supplices les plus rigoureux que l'on puisse souffrir en ce monde. – Et pourquoi cela : – Mon ami, le voici. Quand Dieu punit quelqu'un en ce monde, ce n'est que sous le règne de sa miséricorde et de sa bonté car, si Dieu nous envoie une infirmité, une perte de biens ou d'autres misères, tout cela ne nous est donné que pour nous faire éviter les peines du purgatoire, ou pour nous faire sortir du péché. En effet, si le Seigneur a traité le saint homme Job si durement sur cette terre, n'est-ce pas parce qu'il l'aimait d'une manière particulière ? Ce saint homme ne dit-il pas lui-même que « le bout du doigt du Seigneur l'a touché ?¹¹ » L'ange ne dit-il pas aussi à Tobie, que si Dieu l'avait affligé, ce n'était que parce qu'il lui était agréable¹² ? Ainsi donc, si dans ce monde Dieu nous fait souffrir, ce n'est que par amour et par charité. Dans l'autre, au contraire, Dieu n'est conduit que par sa justice et sa vengeance ; nous avons péché, nous avons passé le temps de sa miséricorde ; il nous avait mille fois menacés, il faut que sa justice soit accomplie et sa vengeance satisfaite. Oh ! qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur !

Mais ce qui devrait nous porter à ne rien négliger pour délivrer ces pauvres âmes, c'est que nous sommes la cause du malheur de la plupart d'entre elles. En voici la raison. Cette épouse sera dans les flammes, parce qu'elle a eu pour son époux trop de faiblesse, peut-être même des complaisances contraires à la loi du Seigneur. Ce pauvre père, cette pauvre mère souffrent dans le purgatoire, parce qu'ils n'ont pas assez corrigé leurs enfants, et leur ont permis ce qu'ils n'auraient jamais dû leur permettre. Cet ami ou ce voisin souffre aussi parce qu'étant en votre compagnie, il n'a pas osé vous

11 JOB. XIX, 21.

12 TOB. XII, 13.

reprendre, lorsque vous avez médité du prochain ou que vous avez dit des paroles peu décentes. Enfin, une multitude d'autres brûlent dans ces brasiers, parce que vous leur avez donné mauvais exemple, ce qui les a portés à pécher. Ah ! pauvres âmes, c'est nous qui sommes cause de vos tourments, et nous vous laissons, nous vous abandonnons !... Ingrats, un jour viendra que nous pleurerons notre insensibilité pour ces pauvres âmes souffrantes ! Quoi ! nous les laissons brûler, pouvant si facilement les conduire au ciel ! Ah ! M.F., laissons-nous toucher, puisque Dieu a mis leur délivrance entre nos mains¹³.

SERMON POUR LA FÊTE DU SAINT PATRON

J'ai cherché parmi eux un homme qui se présentât comme un rempart entre moi et eux, qui s'opposât à moi pour la défense de cette terre, afin que je ne la détruise point.

Quæsivi de eis virum, qui interponeret sepem et staret oppositum contra me pro terra, ne dissiparem eam.

(Ézéch., xxii, 30.)

Dieu, M.F., peut-il nous montrer son amour et sa tendresse pour les hommes d'une manière plus claire que dans ces paroles : « Lorsque ma justice me forcera à vous punir, cherchez parmi vous un de mes amis, afin qu'il s'oppose à ma vengeance, et m'empêche de vous punir. » Qui pourra donc raconter les prodiges de l'amour d'un Dieu pour ses créatures ? Il ne s'est pas contenté d'envoyer son Fils unique, l'objet de ses plus tendres complaisances ; il a consenti à ce qu'il perdît la vie pour nous sauver et nous délivrer de sa vengeance éternelle. Non content de nous avoir fait naître dans le sein de son Église, qui nous nourrit du Corps adorable de Jésus-Christ et nous abreuve de son Sang précieux ; non content de nous avoir confié à un ange de la cour céleste, qui, depuis le premier instant de notre vie, nous prodigue ses soins ; il a voulu encore nous donner à chacun un saint Patron pour veiller continuellement sur nous pour être notre modèle, notre défenseur. Non content de donner à chacun de nous un protecteur, son amour veut encore que chaque paroisse soit dédiée à un saint du ciel, qui lui sert de patron, et auquel les fidèles peuvent recourir comme des enfants à leur père. Notre saint Patron est un bon roi, ne désirant que le bonheur de ses sujets, et n'oubliant rien pour leur procurer tout ce qui peut les rendre heureux. Il éloigne de nous les fléaux de la justice de Dieu, que nous avons mérités par nos péchés, et nous procure les moyens nécessaires pour opérer notre salut. Quel est mon dessein, M.F. ? le voici. C'est d'abord de vous montrer tous les bienfaits que nous recevons par la protection de notre saint Patron, et d'examiner ensuite comment nous y correspondons.

I. – Pour vous faire comprendre le besoin que nous avons de la protection de notre saint Patron pendant notre vie, à l'heure de notre mort, et après notre mort, il faudrait pouvoir vous faire comprendre aussi les dangers auxquels nous sommes exposés pendant notre vie. Désirez-vous connaître nos ennemis les plus redoutables ? C'est le monde, par ses mauvais exemples ; le démon, par ses tentations ; notre chair, par sa pente au mal. Tout l'enfer a juré notre perte éternelle, et, tant que nous resterons sur la terre, il faut nous attendre à combattre ; nous sommes très assurés que nos

¹³ La seconde partie de ce Sermon étant à peu près identique à celle du précédent, nous croyons inutile de la reproduire.

combats ne finiront qu'avec notre vie. Job, ce grand saint de l'Ancien Testament, nous fait le plus beau portrait de la vie de l'homme, en disant que « nous naissons en pleurant, nous vivons en gémissant et nous quittons la vie en souffrant » ce qui lui fait dire que le moment de notre mort est préférable à celui de notre naissance. Nous vivons peu, nous souffrons beaucoup, et notre vie n'est qu'une guerre continuelle¹⁴. Nous n'aurons pas quitté une croix que nous en trouverons une autre. Élie fuyant la colère de la reine Jézabel, alla se cacher dans une caverne ; là, accablé d'ennuis et de misères, il s'adressa à Dieu en lui disant : « Mon Dieu, pourquoi me laissez-vous souffrir si longtemps ? Vous avez bien retiré mes pères de ce monde, retirez-moi aussi, puisque séparé de vous l'on ne fait que souffrir. » Le Seigneur lui répondit : « Il te reste encore bien des années à souffrir¹⁵. » Un jour que Jérémie considérait combien l'homme est misérable en ce monde, il s'écria en pleurant : « Oh ! Seigneur, m'allez-vous laisser encore bien longtemps sur la terre ; de grâce, faites que mes maux finissent bientôt ! » Le saint roi David disait en se couchant : « Ah ! Seigneur, si du moins cette nuit était la dernière de ma vie ! Mon Dieu, jusqu'à quand prolongerez-vous mon exil ; puisque les ennemis de mon salut ne cherchent que ma perte ; de quel côté que je me tourne, je ne vois que péchés. Ah ! qui me donnera des ailes comme à la colombe pour sortir de cette terre étrangère, pour voler vers vous¹⁶. Si nous lisons l'Évangile, nous voyons Jésus-Christ ne promettre que des croix, des persécutions et des souffrances¹⁷. Un jour une mère se présenta à lui, en disant : « Seigneur, j'ai une grâce à vous demander : faites que mes deux enfants soient l'un à votre droite et l'autre à votre gauche dans votre royaume. » Le Sauveur la regarda d'un air de compassion, et lui dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez ; cette grâce appartient à mon Père, pour moi, voilà tout ce que je puis vous donner : c'est ma croix, mon calice d'amertume et toutes mes souffrances. » Un jour que Jésus-Christ était suivi d'une multitude de peuple, voulant bien lui montrer en quoi consistait le bonheur de l'homme, il s'assit et dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'un jour ils seront consolés ; bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui sont méprisés et persécutés, parce que le royaume des cieux leur appartient. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, pendant que les gens du monde se réjouiront ; mais leur joie se changera en tristesse, et votre tristesse se changera en une joie éternelle¹⁸ » Dites-moi, M.F., qui de nous pourra échapper à tant de dangers, à tant d'artifices du monde et du démon ? « Hélas ! s'écrie saint Antoine, quel est celui qui ne tombera pas dans les pièges que Satan et le monde tendent continuellement¹⁹ ? »

Mais quel bonheur pour nous, d'avoir pour Patron un si grand saint²⁰, dont toute l'occupation est de veiller sur nous, d'éloigner de nous les dangers dans lesquels nous pourrions tomber ; un Patron, dis-je, qui est chargé non seulement de cette paroisse, mais encore de tout le monde chrétien ! Il est si puissant maintenant dans le ciel ! Dieu, qui l'aime infiniment, lui accordera tout ce qu'il demandera. Il a versé son sang pour son Dieu ; il n'est monté sur le premier trône du monde chrétien que dans l'espérance d'y donner sa vie pour son Dieu ; s'il est riche, c'est parce qu'il a été pauvre des biens de ce

14 Les citations précédentes ne sont pas toutes de Job. La seconde est de l'Ecclésiaste, ECLLE. VII, 2.

15 Il y a quelques inexactitudes de détails dans ce récit. Le voilà dans toute sa vérité biblique :

Le prophète Élie, fuyant la colère de Jézabel, s'avança dans le désert, et marcha tout un jour. Le soir, il s'assit sous un genévrier, et demanda la mort en disant : « C'est assez, ô mon Dieu, enlevez-moi la vie ; je ne suis pas meilleur que mes pères. »

Puis il s'étendit et dormit à l'ombre du genévrier. Et voici que l'ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Levez-vous et mangez. »

Le prophète ouvrit les yeux et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea et but, et s'endormit de nouveau.

L'ange revint une seconde fois, le réveilla et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un long chemin à parcourir. »

16 Ces paroles ne se trouvent pas textuellement dans les psaumes de David : une partie est tirée du psaume 119, une autre du psaume 54.

17 MATTH. XX.

18 LUC. VI ; JOAN XVI

19 *Vie des pères du désert*, t. 1^{er}, p.52.

20 Saint Sixte, pape et martyr, comme on le verra plus loin.

monde ; s'il est si élevé en dignité, c'est parce qu'il s'est méprisé lui-même ; aussi est-il maintenant élevé sur le premier trône de la cour céleste, attendant le bonheur de nous voir tous auprès de lui dans le ciel. Il nous dit, à tous, pour nous encourager : « Faites ce que j'ai fait, vivez comme j'ai vécu, méprisez le monde comme je l'ai méprisé moi-même. » Ne vous semble-t-il pas que toute l'année, notre saint Patron n'a cessé de ramasser des trésors de grâces célestes, pour avoir le plaisir de nous enrichir, au jour consacré à honorer le triomphe de son martyr et de toutes ses pénitences ? Ne sentez-vous pas en vous-mêmes une voix intérieure qui vous dit que tout vous sera accordé ? Ah ! bonheur ! ah ! grâce précieuse et jour de bénédiction ! Que de biens, de faveurs et de forces nous sont accordés en ce jour !

Notre Patron veille non seulement à notre salut, en nous procurant tous les moyens nécessaires pour nous sauver ; mais encore, il veille sur nos biens et notre santé. Le démon, notre ennemi, est tellement furieux de nous voir gagner le ciel qu'il a perdu, qu'il fait tout son possible pour nous rendre malheureux, même dès ce monde. Souvent Dieu, en punition de nos péchés, lui donne le pouvoir de provoquer la grêle, les tempêtes, les pluies torrentielles, les sécheresses ; tout cela, afin de nous faire périr de misère. Plusieurs maladies que nous éprouvons ne viennent, pour la plupart, que du démon, et si nous n'avions pas notre saint Patron qui s'oppose à la justice de Dieu, nous serions réduits à la dernière misère, par des fléaux qui détruiraient nos récoltes, et des maladies qui nous affligeraient continuellement. Voyez ce que le démon fit au saint homme Job, par ce petit pouvoir qu'il avait reçu de Dieu. Satan fit tomber sur ses troupeaux le feu du ciel qui les brûla tous ; il souleva des voleurs qui lui enlevèrent toutes ses autres bêtes ; il excita une tempête si furieuse, qu'elle renversa sa maison et écrasa tous ses enfants ; il le frappa lui-même d'un ulcère, qui le tenait depuis la tête jusqu'aux pieds ; son corps pourrissait, sa chair tombait par morceaux, il répandait une telle puanteur, que personne n'osait l'approcher ; les vers le mangeaient tout vivant ; il fut contraint d'aller se mettre sur un fumier, là il ôtait avec des têtes de pots cassés les vers qui le mangeaient: tout cela ne lui arriva que par la permission de Dieu, et cependant c'était un grand saint, puisque Dieu lui-même dit au démon, que Job était alors sans égal sur la terre²¹. Hélas ! Que de fois, sans notre saint Patron, Dieu nous aurait punis, soit dans nos biens en faisant périr nos récoltes, soit en nous accablant de maladies ou d'infirmités ? Et que fait donc notre saint Patron lorsqu'il voit que Dieu va nous punir ? Il court se jeter à ses pieds, lui rappelle les tourments qu'il a endurés, et le sang qu'il a répandu pour son amour. Il lui demande grâce pour nous, afin que nous nous convertissions et que nous changions de vie. Après cela, il nous inspire de bonnes pensées, avec le désir de sortir du péché et de nous convertir. Mais dans quelle inquiétude n'est-il pas lorsqu'il voit que, malgré tout, nous continuons à pécher ? Saint Bernard a bien raison de dire, que le saint Patron est le médiateur entre Jésus-Christ et les fidèles : « Nous sommes trop criminels, dit ce grand saint, pour pouvoir nous adresser directement à Dieu ; nous avons besoin d'avoir recours à un autre médiateur que Jésus-Christ pour demander notre grâce. » « J'ai cherché parmi eux, dit le Seigneur par le prophète Ézéchiël, un homme qui mette une haie et qui s'oppose à moi, de crainte que je ne perde cette terre²² » Cette terre c'est la paroisse, qui, souvent, a mérité d'être détruite à cause des péchés qui s'y commettent. Mais Dieu s'est choisi dans notre saint Patron, un homme selon son cœur, pour s'opposer à sa colère, comme fit autrefois Moïse. Dieu, irrité contre son peuple à cause de ses péchés, voulait le détruire ; mais Moïse pria le Seigneur d'avoir compassion de son peuple, préférant être puni à sa place. « Moïse, dit le Seigneur, ne prie pas, parce que je ne veux pas le pardonner. » – « Seigneur, lui dit Moïse, de grâce, pardonnez ce peuple ! » – « Eh bien ! je le pardonne, lui dit le Seigneur²³. » Oh ! Combien de fois notre saint Patron ne nous a-t-il pas obtenu la même grâce !

Saint Cyprien dit que les saints patrons des églises ont grand soin du salut de notre âme. Hélas ! que de personnes, dans une paroisse, sont adonnées les unes à la colère, les autres à la gourmandise, d'autres à l'impureté ou à l'ivrognerie ; Dieu a résolu de les perdre en les abîmant dans les enfers. Que fait notre saint Patron, en voyant tant de maux prêts à nous accabler ? Il fait comme ce jardinier dont il est parlé

21 Job, I-II

22 EZECH. XXII, 30.

23 EXOD. XXXII, 9-14.

dans l'Évangile²⁴. Son maître ne trouvant point de fruit sur un certain arbre pendant plusieurs années, dit au jardinier : « Coupez cet arbre et mettez-le au feu, puisqu'il ne porte pas de fruit et qu'il occupe la place d'un autre. » Le jardinier se jette aux pieds de son maître : « Seigneur, laissez-le encore un an ! Je le fumerai ! je travaillerai la terre, j'y mettrai mes soins, peut-être portera-t-il du fruit ; si une autre année il ne porte rien, je le couperai et le jetterai au feu. » Hélas ! depuis combien d'années Dieu attend-il que vous portiez du bon fruit, et il n'en voit en vous que du mauvais ? Combien de fois avait-il résolu de vous jeter dans le feu, si votre saint Patron n'avait pas, comme le jardinier, demandé grâce pour vous, toujours dans l'espérance que vous vous convertiriez ?

Notre saint Patron, M.F., ne se contente pas de nous secourir pendant notre vie, il redouble encore ses soins à l'heure de la mort, afin de nous défendre contre le démon, qui fait ses derniers efforts pour nous perdre. Nous lisons dans l'histoire du Canada, qu'une bonne religieuse vit le saint Patron de sa paroisse venir, avec plusieurs saints et même la sainte Vierge, au secours d'un mourant ; ils prièrent tant le bon Dieu pour lui, qu'il lui obtinrent sa grâce. Disons mieux : notre saint Patron regarde tous les habitants de la paroisse comme un père regarde ses enfants, les aimant tous d'un amour sans égal ; il n'a point de repos qu'il ne nous ait tous conduits dans le ciel avec lui. Si nous allons en purgatoire, il priera pour nous, il viendra nous visiter pour nous consoler, et nous faire espérer qu'un jour nous jouirons du bonheur des saints. Il inspirera à nos parents, à nos amis la pensée de prier pour nous, de faire dire des messes. Vous conviendrez avec moi, M.F., que nous sommes bien heureux d'avoir un tel protecteur, pour solliciter la miséricorde de Dieu en notre faveur ; car, sans lui, depuis bien longtemps Dieu nous aurait accablés de maux en punition de nos péchés.

II. – Vous venez de voir l'empressement et le désir qu'a notre saint Patron de nous rendre heureux, soit en écartant de nous les tempêtes, soit en faisant tout ce qui dépend de lui pour nous faire recouvrer l'amitié de Dieu, lorsque nous avons eu le malheur de la perdre, ou pour la conserver en nous, lorsque nous avons le bonheur de l'avoir. Mais quelles sont, M.F., nos obligations envers notre bienfaiteur ? Les voici. Nous devons passer saintement le jour de sa fête, et la célébrer comme celle de Pâques ou de Noël ; nous occupant à prier le bon Dieu et à faire de bonnes œuvres ; nous mériterons ainsi les grâces qui nous sont promises dans ce grand jour de triomphe. Ne manquons pas ce jour-là de nous confesser et de communier. Il faut nous entretenir sur les vertus que le saint a pratiquées, et tâcher de les imiter. Comme notre Patron est un saint martyr, nous devons imiter sa patience dans les souffrances. Il a souffert la mort avec tant de courage et de joie, qu'il semblait porter envie à saint Laurent, car Dieu lui avait fait connaître que le martyr de ce saint serait plus rigoureux. Lorsqu'il nous arrive quelques peines, rappelons-nous les souffrances du saint Patron que nous avons pris pour modèle, et prions-le de nous obtenir la grâce de faire un bon usage de nos épreuves ; remercions-le encore des grâces qu'il nous obtient pendant l'année, grâces que nous ne connaissons bien qu'après notre mort ; prions de ne pas regarder notre ingratitude, mais de nous recevoir sous sa sainte protection. Que surtout les pères et mères lui demandent avec instance de recevoir sous sa protection leurs enfants, leurs domestiques et tous leurs biens ; afin que Dieu les bénisse, et que le démon n'ait point d'empire sur eux. Prions-le enfin de nous assister à l'heure de la mort, car il est certain qu'à ce moment où il faudra rendre compte de toute notre vie, nous serons saisis de crainte. Demandons-lui alors ce grand amour qui nous donnera la force de mourir pour Dieu, comme il l'a fait lui-même.

Aux premiers temps de l'Église, les fidèles d'une même contrée venaient en foule le jour de la fête d'un saint, pour avoir le bonheur de participer aux grâces que Dieu accordait en ce jour. L'on commençait l'office la veille ; le soir et la nuit, on pria sur le tombeau du saint, on entendait la parole de Dieu, on chantait des hymnes et des cantiques en son honneur. Après avoir passé la nuit si pieusement, on entendait la messe, où tous les assistants avaient le bonheur de communier ; ensuite chacun se retirait en louant Dieu des victoires qu'il avait fait remporter au saint, et le remerciaient des grâces qu'il avait accordées par son intercession. D'après cela, M.F., qui pourrait douter que Dieu ne répandit ses grâces avec abondance sur cette réunion de fidèles, et que les saints eux-mêmes ne fussent heureux de les protéger ? Voilà la manière dont autrefois se célébraient les fêtes des saints patrons.

24 LUC. XIII.

Que pensez-vous de cela ? Est-ce bien ainsi que nous les célébrons maintenant ? Hélas ! si les premiers chrétiens reparaissaient sur la terre, pourraient-ils nous reconnaître pour leurs imitateurs ? Ne nous diraient-ils pas que nos fêtes ne diffèrent en rien de celles des païens ? N'est-ce pas ordinairement en ces saints jours, que Dieu est le plus offensé ? Ne semblons-nous pas réunir nos biens et nos forces pour multiplier le péché presque à l'infini ? De quoi nous occupons-nous la veille et même plusieurs jours d'avance ? N'est-ce pas à faire des dépenses folles et superflues ? Et pendant ce temps-là, des pauvres meurent de faim, et nos péchés appellent sur nous la colère de Dieu, à ce point que l'éternité ne suffira pas à y satisfaire. Vous devriez passer la nuit à gémir, en considérant combien peu vous avez imité votre saint Patron ; et cependant vous consacrez ce temps-là à préparer tout ce qui pourra flatter votre gourmandise. Ne dirait-on pas que ce jour est un jour de débauche ? Les parents et les amis viennent-ils, comme autrefois, pour avoir le bonheur de participer aux grâces que Dieu nous accorde par l'intercession du saint Patron ? Ils viennent, mais pour passer ce jour presque tout entier à table. Autrefois, les saints offices étaient bien plus longs qu'aujourd'hui, et pourtant ils semblaient toujours trop courts ; maintenant l'on voit même des pères de famille qui, pendant les offices, sont à table à se remplir le corps de viandes et de vin. Les premiers chrétiens s'invitaient mutuellement, afin de multiplier leurs bonnes œuvres et leurs prières ; aujourd'hui, ne semble-t-il pas qu'on s'invite pour multiplier les péchés par les orgies, les excès qui se font dans le boire et le manger ? Pense-t-on bien que Dieu demandera compte même d'un centime dépensé mal à propos ! Ne semble-t-il pas que nous ne faisons la fête que pour outrager notre saint Patron, et multiplier notre ingratitude ?

Regardons de plus près, M.F., et nous reconnaitrons que nous sommes loin d'imiter celui que Dieu nous a donné pour modèle. Il a passé sa vie dans la pénitence et les larmes, il est mort dans les tourments ; or, je suis sûr qu'il y a des paroisses où il se commet plus de péchés ces jours-là que dans toute l'année. Le Seigneur disait aux Juifs, que leurs fêtes lui étaient en abomination²⁵, et qu'il prendrait l'ordure de leurs fêtes pour la leur jeter au visage. Il veut nous faire ainsi comprendre combien il est offensé en ces jours qui devraient se passer dans les larmes et la prière. Nous lisons dans l'Évangile, que Jésus-Christ est venu sur la terre pour allumer dans les âmes le feu de l'amour divin²⁶ ; mais nous pouvons croire que le démon roule aussi sur la terre, pour allumer le feu impur dans le cœur des chrétiens ; et ce qu'il provoque avec le plus de fureur, ce sont les bals et les danses. J'ai longtemps balancé, si je vous parlerais d'une matière si difficile à faire comprendre, et si peu méditée par les chrétiens de nos jours, aveuglés par leurs passions. Si la foi n'était pas éteinte dans vos cœurs, d'un seul coup d'œil, vous comprendriez la grandeur de l'abîme où vous vous précipitez, en vous abandonnant avec tant de fureur à ces malheureux plaisirs. – Mais vous me direz : Vouloir nous parler de la danse et du mal que l'on y fait, c'est perdre son temps ; nous n'en ferons ni plus, ni moins. – Je le crois, vraiment, puisque Tertullien assure que plusieurs refusaient de se faire chrétiens, plutôt que de se priver de tels plaisirs.

J'entends encore quelqu'un me dire : Quel mal peut-il y avoir à se récréer un moment ? Je ne fais tort à personne, je ne veux pas être religieuse ou religieux. Si je ne fréquente pas les danses, je resterai dans le monde comme une personne morte ? – Mon ami, vous vous trompez : ou vous serez religieux, ou vous serez damné. Qu'est-ce qu'une personne religieuse ? Ce n'est pas autre chose qu'une personne qui remplit ses devoirs de chrétien. Vous dites que je ne gagnerai rien en vous parlant de la danse, et que vous n'en ferez ni plus ni moins. Vous vous trompez encore. En méprisant les instructions de votre pasteur, vous vous attirerez un nouveau châtement de Dieu, et moi, en remplissant mon devoir j'y gagnerai beaucoup. Dieu ne me demandera pas à l'heure de la mort, si vous avez rempli vos devoirs ; mais si je vous ai enseigné ce que vous deviez faire pour les bien remplir. Vous dites encore que je ne viendrai jamais à bout de vous faire croire qu'il y a du mal à se récréer un moment en dansant ? Vous ne voulez pas croire qu'il y ait du mal ? c'est votre affaire ; pour moi, il me suffit de vous le dire de manière à vous le faire comprendre, si toutefois vous le voulez. En agissant ainsi, je fais tout ce que je dois faire. Il ne faut pas que cela vous irrite : votre pasteur fait son devoir. – Mais, me direz-vous, les commandements de Dieu ne défendent pas la danse, l'Écriture sainte non plus ? – Peut-être ne l'avez-

25 Is. I, 13.

26 Luc, XII, 49.

vous pas bien examiné. Suivez-moi un instant, et vous allez voir qu'il n'est pas un commandement de Dieu que la danse ne fasse transgresser, ni un sacrement qu'elle ne fasse profaner. Vous savez aussi bien que moi que ces sortes de folies et d'extravagances ne se font ordinairement que les dimanches et les fêtes. Que fera donc en pareil jour une fille ou un garçon qui ont résolu d'aller danser ? Quel amour auront-ils pour Dieu ? Leur esprit ne sera-t-il pas tout occupé de leurs parures, afin de plaire aux personnes avec lesquelles ils espèrent se trouver ? Supposez qu'ils fassent leur prière, comment la feront-ils ? Hélas ! Dieu seul le sait !... D'ailleurs quel amour de Dieu peut avoir une personne qui ne respire que l'amour des plaisirs et des créatures ? Vous conviendrez avec moi qu'il est impossible de plaire à Dieu et au monde ; non, jamais cela ne sera. Dieu nous défend le jurement. Hélas ! que de querelles, de jurements et de blasphèmes, causés par la jalousie que font naître les jeunes personnes, quand elles sont dans de telles assemblées ? N'y avez-vous pas souvent des disputes ou des batailles ? Qui pourrait compter tous les crimes qui se commettent dans ces réunions infernales ? Le troisième commandement nous commande de sanctifier le saint jour du Dimanche. Peut-on croire qu'un garçon qui aura passé plusieurs heures avec une fille dont le cœur est semblable à une fournaise, satisfera ainsi au précepte ? Saint Augustin a bien raison de dire que les hommes feraient bien mieux de labourer leur terre, et les filles de filer leur quenouille, que d'aller danser ; le mal serait moindre. Le quatrième commandement de Dieu ordonne aux enfants de respecter leurs parents. Ces jeunes gens qui fréquentent les danses, ont-ils le respect et la soumission qu'ils doivent à leurs parents ? Non sans doute : ils les font mourir de chagrin, soit en les méprisant, soit en dépensant leur argent mal à propos, soit même en leur reprochant leur conduite passée. Quel chagrin ne doivent pas concevoir ces parents, si leur foi n'est pas encore éteinte, en voyant leurs enfants livrés à de tels plaisirs, ou, pour parler plus clairement, à ces libertinages ? Ces enfants ne sont plus pour le ciel, mais des victimes engraisées pour l'enfer. Supposez que les parents n'aient pas encore perdu la foi, ... hélas ! Je n'ose aller plus loin ! Que de parents aveugles !... que d'enfants réprouvés !...

Y a-t-il un lieu, un temps, une occasion, où il se commette tant de péchés d'impureté que dans les danses et à la suite des danses ? N'est-ce pas dans ces assemblées que l'on est le plus violemment porté au péché contraire à la sainte vertu de chasteté ? N'est-ce pas là que tous les sens sont portés à la volupté ? Pourrait-on examiner cela un peu de près, et ne pas mourir d'horreur à la vue de tant de crimes qui se commettent ? N'est-ce pas dans ces assemblées, que le démon allume avec fureur le feu impur dans le cœur des jeunes gens, pour anéantir en eux la grâce du baptême ? N'est-ce pas là que l'enfer se fait des esclaves autant qu'il en veut ? Si, malgré l'éloignement des occasions, et les secours de la prière, un chrétien a encore tant de peine pour garder la pureté du cœur ; comment pourrait-il conserver cette vertu, au milieu de tant d'objets capables de la faire succomber. « Voyez, nous dit saint Jean Chrysostome, voyez cette fille mondaine et volage, ou plutôt ce tison infernal, qui, par sa beauté et ses vaines parures, allume dans le cœur de ce jeune homme le feu impur de la concupiscence. Ne les voyez-vous pas, aussi bien l'un que l'autre, chercher à se charmer par leurs airs, leurs gestes et leurs autres manières ? Comptez, malheureux, si vous le pouvez, le nombre de vos mauvaises pensées, de vos mauvais désirs et de vos mauvaises actions. N'est-ce pas là où vous entendez ces airs qui flattent les oreilles, enflamment et brûlent les cœurs, et font de ces assemblées des fournaises d'impudicité ? » N'est-ce pas là, M.F., que les garçons et les filles s'abreuvent à la source du crime, qui va bientôt, comme un torrent ou une rivière débordée, inonder, perdre et empoisonner tous les environs ?... Allez, pères et mères réprouvés, allez dans les enfers où la fureur de Dieu vous attend, vous et les belles actions que vous avez faites, en laissant *courir*²⁷ vos enfants. Allez, ils ne tarderont pas à vous y rejoindre, puisque vous leur avez si bien tracé le chemin ! Allez compter le nombre d'années que vos garçons et vos filles ont perdues, allez devant votre juge rendre compte de votre vie, et vous verrez si votre pasteur avait raison de défendre ces sortes de joies infernales !...

Ah ! me direz-vous, vous en dites plus qu'il y en a ! – J'en dis trop ! Eh bien ! écoutez les saints Pères en disent-ils trop ? Saint Ephrem nous dit que la danse est la perte des filles et des femmes, l'aveuglement des hommes, la tristesse des anges et la joie des démons. Mais, mon Dieu, peut-on bien avoir les yeux fascinés jusqu'à ce point, que de vouloir croire qu'il n'y a point de mal ; tandis que c'est la corde, par laquelle le démon traîne le plus d'âmes en enfer ?... Allez, pauvres parents, aveugles et

27 Aller dans les fêtes.

réprouvés, allez mépriser ce que vous dira votre pasteur ! Allez ! continuez votre route ! écoutez tout, et ne profitez de rien ! Il n'y a point de mal ? Mais dites-moi, à quoi avez-vous donc renoncé le jour de votre baptême ? ou plutôt, à quelles conditions vous l'a-t-on donné ? N'est-ce pas en vous faisant prêter serment à la face du ciel et de la terre, en présence de Jésus-Christ sur l'autel, que vous renonciez pour toute votre vie, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est-à-dire, au péché, aux plaisirs et à toutes les vanités du monde ? N'est-ce pas en vous faisant promettre que vous vouliez marcher à la suite d'un Dieu crucifié ! Dites-moi, n'est-ce pas véritablement violer les promesses de votre baptême, et profaner ce sacrement de miséricorde ? Ne profanez-vous pas aussi celui de la Confirmation, en changeant la croix de Jésus-Christ que vous y avez reçue, contre de vains ajustements ; en rougissant de cette croix qui devrait être votre gloire et votre bonheur ? Saint Augustin assure, que ceux qui vont aux danses, renoncent véritablement à Jésus-Christ pour se donner au démon. Quelle horreur ! chasser Jésus-Christ après l'avoir reçu dans votre cœur ! « Aujourd'hui, nous dit saint Ephrem, ils s'unissent à Jésus-Christ et demain au démon. » Hélas ! que de Judas, après l'avoir reçu, vont le vendre à Satan, dans ces assemblées où se réunit tout ce qu'il y a de plus vicieux ! Quant au sacrement de Pénitence, quelle vie contradictoire ! Un chrétien qui, après un seul péché, ne devrait plus que pleurer toute sa vie, ne pense qu'à se livrer à toutes ces joies mondaines ! Plusieurs ne profanent-ils pas le sacrement de l'Extrême-onction, en faisant des mouvements indécents des pieds, des mains et de tout le corps, qui doit être sanctifié par les huiles saintes ? N'outrage-t-on pas le sacrement de l'Ordre, par le mépris que l'on fait des instructions de son pasteur ? Mais pour le sacrement du Mariage, hélas ! que d'infidélités ne médite-t-on pas dans ces assemblées ? il semble qu'alors tout soit permis. Qu'il faut être aveugle pour croire qu'il n'y a point de mal !...

Le concile d'Aix-la-Chapelle défend la danse, même aux noces ; et saint Charles Borromée, archevêque de Milan, dit que l'on donnait trois ans de pénitence à une personne qui avait dansé, et si elle y retournait, on la menaçait d'excommunication. S'il n'y a point de mal, alors les saints Pères et l'Église se sont trompés ? Mais qui vous dit qu'il n'y a point de mal ! Ce ne peut être qu'un libertin, une fille volage et mondaine, qui tâchent d'étouffer autant qu'ils peuvent les remords de leur conscience. – Il y a, dites-vous, des prêtres qui n'en parlent pas en confession, ou qui, sans le permettre, ne refusent pas l'absolution. – Ah ! je ne sais pas s'il y a des prêtres si aveugles, mais je crois que ceux qui vont chercher des prêtres faciles, vont chercher un passeport qui les conduit en enfer. Pour moi, si j'allais à la danse, je ne voudrais pas recevoir l'absolution, n'ayant pas un véritable désir de n'y plus retourner. Ecoutez saint Augustin, et vous verrez si la danse est une si bonne action. Il nous dit que « la danse est la ruine des âmes, un renversement de toute honnêteté, un spectacle honteux, une profession publique du crime. » Saint Ephrem l'appelle « la perte des bonnes mœurs et l'aliment du vice. » Saint Jean Chrysostome : « une école publique d'incontinence. » Tertullien : « le temple de Vénus, le consistoire de l'impudicité et la citadelle de toutes les turpitudes. » « Voilà une fille qui danse, dit saint Ambroise, mais c'est la fille d'une adultère ; parce qu'une femme chrétienne apprendrait à sa fille la modestie, la pudeur, et non la danse ! » Hélas ! que de jeunes gens, depuis qu'ils vont aux danses, ne fréquentent plus les sacrements, ou ne font que les profaner ! Que de pauvres personnes y ont perdu la pitié et la foi ! Que de gens n'ouvriront les yeux sur leur malheur que pour tomber en enfer !

Dites-moi, M.F., est-ce la vie qu'a menée le saint Patron que nous avons pris pour modèle et pour protecteur ? lui qui n'a vécu que dans les larmes et la pénitence ; qui fait consister tout son bonheur à gémir et à donner sa vie pour plaire à Dieu ? Trouverons-nous quelque chose qui puisse nous rassurer, lorsque Dieu le présentera au jugement, pour voir si notre vie a été conforme à la sienne ? Non, M.F., notre saint Patron n'a point fréquenté les plaisirs mondains, notre saint Patron ne s'est point adonné à la gourmandise, ni au vin, mais à la pénitence. « Allez, nous dira-t-il, lorsque nous lui demanderons sa protection, allez au tribunal de Dieu ; allez, misérables, vous n'avez vécu que pour être vus des hommes, dans vos fêtes toutes païennes ; voilà les grâces que je vous ai obtenues de Dieu et que vous avez méprisées, allez, maintenant, chercher du secours vers celui à qui vous avez si bien obéi ! Vous m'avez méprisé, je vous méprise à mon tour !... Allez, Dieu me commande de vous abandonner, vous n'êtes plus mes enfants, mais ceux du démon. » Oh ! M.F., peut-on bien penser à cela, et ne pas changer de vie ? N'imiterons-nous pas notre Patron, afin qu'il puisse nous reconnaître pour ses enfants ? Or, reconnaîtra-t-il ses enfants, lorsqu'il confrontera ses pénitences avec notre mollesse, ses larmes avec nos plaisirs et nos joies mondaines, sa crainte d'offenser Dieu avec cette fureur à courir au mal ?

N'oublions jamais que si saint Sixte est notre protecteur, il est aussi notre modèle, et que notre vie sera un jour confrontée avec la sienne.

Finissons, M.F., en reconnaissant que nos fêtes, loin d'être chrétiennes, ressemblent plutôt à celles des païens, qui les faisaient consister à honorer leurs dieux par les plaisirs, l'ivrognerie et la gourmandise. Laissons les plaisirs du monde et la gourmandise, ce sont deux chaînes par lesquelles le démon en conduit un grand nombre en enfer. Il est rapporté dans la vie, de sainte Madeleine de Pazzi que Dieu lui fit voir un grand nombre de religieux qui brûlaient dans un étang de feu, en lui disant qu'ils avaient mérité ce malheur pour avoir abusé des récréations que la règle leur accordait. « O âmes, s'écriait-elle en pleurant amèrement, vous qui êtes encore sur la terre, tremblez sur le temps que vous n'employez pas uniquement pour le bon Dieu ! » Le démon disait à saint Dominique qu'il gagnait beaucoup dans le lieu où ses religieux prenaient la récréation, et cependant ces religieux étaient très austères²⁸. Hélas ! si quelques moments perdus sont si sévèrement punis, que pouvons-nous dire de ces danses et de ces débauches, où il se commet tant de crimes, et où tant d'âmes sont livrées au démon ? Que devons-nous donc faire en ce saint jour ? Redoubler nos bonnes œuvres, nos prières et nos pénitences. Laissez dire à ces pauvres aveugles qu'il n'y a point de mal. Écoutez la voix de votre pasteur, il connaît mieux les dangers que vous ; il a à cœur de vous conduire au ciel, et vous regretteriez toute l'éternité de ne l'avoir pas écouté. O notre saint Patron, aidez-nous à mépriser le monde et ses plaisirs, à faire comme vous pénitence, afin que nous ayons le bonheur d'aller vous voir un jour dans le paradis. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

Du respect que l'on doit avoir dans les églises

Et intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jésus entra dans le temple, il en chassa tous ceux qui vendaient et achetaient.

(S. Matth., XXI, !2.)

A quoi, M.F., pouvons-nous attribuer cet air de zèle et d'indignation, que Jésus-Christ laisse éclater aujourd'hui sur son visage ? Nous le voyons ailleurs s'établir juge de la femme adultère, mais seulement pour avoir la douce consolation de ne l'avoir pas condamnée²⁹ ; nous le voyons pardonner avec bonté tous les scandales et les désordres les plus affreux d'une pécheresse³⁰ ; il nous montre sa miséricorde envers tous les pécheurs repentants, dans la parabole de l'enfant prodigue³¹. A peine aperçoit-il Jérusalem, cette ville ingrate, qu'il est touché de compassion, et ses yeux adorables laissent couler des larmes amères. « Ah ! ville criminelle qui as tué les prophètes que mon père avait envoyés pour t'annoncer la grandeur de ses bienfaits ! Tu vas mettre le comble à la barbarie, en faisant mourir ton Dieu et ton Sauveur ! Ah ! si tu voulais au moins, en ce jour qui t'est donné, recevoir la grâce que je te présente ! Mais non, c'est en vain que je te presse³² ! » Vous le voyez, M.F., ce n'est partout que bonté et amour. Qui peut donc aujourd'hui, dites-moi, lui ravir cette clémence, et armer ses mains bienfaisantes des verges de la justice ? Ah ! C'est que l'on profane la maison de son Père, c'est qu'on en fait une caverne de voleurs, une maison de trafic ! Cette profanation est pour lui un glaive qui perce vivement son tendre cœur. L'amour pour son Père et le zèle de sa gloire ne peuvent plus se contenir ; à peine est-il entré dans la ville de Jérusalem, qu'il se rend aussitôt dans le temple pour reprocher aux Juifs l'horrible profanation qu'ils font du lieu destiné à la prière. Il ne leur donne pas même le temps de

²⁸ Ribadénéria, au 4 août.

²⁹ Joan. VIII

³⁰ Luc, VII.

³¹ *Ibid.*, XV.

³² Luc, XIX.

fuir ; il prend lui-même les tables, les marchandises, et renverse tout par terre. Ah ! M.F., faut-il qu'elles soient affreuses les irrévérences commises dans les églises, dont le temple de Salomon n'était pourtant que la figure ! Avec quel respect, avec quel recueillement et quelle dévotion ne devrions-nous pas venir dans nos églises ? Afin de mieux vous le faire comprendre, je vais vous montrer quelles sont les pensées qui doivent nous occuper 1° en venant à l'église, 2° pendant que nous y sommes, et 3° lorsque nous en sortons.

I.- Qui pourra jamais comprendre notre aveuglement, si nous considérons, d'un côté, les grâces que le bon Dieu nous prépare dans son saint temple, le besoin que nous en avons, le désir ardent qu'il nous montre de nous les vouloir donner ; de l'autre, notre ingratitude et notre peu d'empressement pour correspondre à ses bienfaits ? Lorsque notre devoir nous appelle dans un lieu si saint, ne dirait-on pas que nous ressemblons à des criminels conduits devant leurs juges pour être condamnés au dernier des supplices, plutôt qu'à des chrétiens que l'amour seul devrait conduire à Dieu ! Oh ! que nous sommes aveugles, M.F., d'avoir si peu à cœur les biens du ciel, tandis que nous sommes si portés pour les choses du monde !

En effet, quand il s'agit d'affaires temporelles, ou même de plaisirs, l'on en sera tout préoccupé, l'on y pensera d'avance, l'on y réfléchira ; mais, hélas ! Quand il s'agit du service de notre Dieu et du salut de notre pauvre âme, ce n'est qu'une espèce de routine et une indifférence inconcevable. Veut-on parler à un grand du monde, lui demander quelque grâce ? L'on s'en occupe longtemps d'avance ; l'on va consulter les personnes que l'on croit plus instruites, pour savoir la manière dont il faut se présenter ; l'on paraît devant lui avec cet air de modestie et de respect, qu'inspire ordinairement la présence d'un tel personnage. Mais quand on vient dans la maison du bon Dieu, ah ! ce n'est plus cela. Personne ne pense à ce qu'il va faire, à ce qu'il va demander à Dieu. Dites-moi, M.F., quel est celui qui, en allant à l'église, se dit à lui-même : Où vais-je ? est-ce dans la maison d'un homme, ou dans le palais d'un roi ! Oh ! non, c'est dans la maison de mon Dieu, dans la demeure de celui qui m'aime plus que lui-même, puisqu'il est mort pour moi ; qui a ses yeux miséricordieux ouverts sur mes actions, ses oreilles attentives à mes prières, toujours prêt à m'exaucer et à me pardonner. Pénétrés de ces belles pensées, que ne disons-nous comme le saint roi David « O mon âme, réjouis-toi, tu vas aller dans la maison du Seigneur³³ », lui rendre tes hommages, lui exposer tes besoins, écouter ses divines paroles, lui demander ses grâces ; oh ! que j'ai de choses à lui dire, que de grâces j'ai à lui demander, que de remerciements j'ai à lui faire ! je lui parlerai de toutes mes peines, et je suis sûr qu'il me consolera ; je lui ferai l'aveu de mes fautes, et il va me pardonner ; je vais lui parler de ma famille, et il la bénira par toutes sortes de bienfaits. Oui, mon Dieu, je vous adorerai dans votre saint temple, et j'en reviendrai plein de toutes sortes de bénédictions.

Dites-moi, ! M.F., est-ce bien là la pensée qui vous occupe, lorsque vos devoirs vous appellent dans l'église ? sont-ce bien là les pensées que vous avez, après avoir passé toute la pauvre matinée à parler de vos ventes et de vos achats, ou du moins, de choses entièrement inutiles ? Vous venez à la hâte entendre une sainte Messe, qui, souvent, est à moitié dite. Hélas ! si j'osais le dire, combien vont visiter le lieu de l'ivrognerie avant leur Créateur, et venant à l'église la tête remplie de vin, s'entretiennent d'affaires temporelles jusqu'à la porte ! O mon Dieu ! sont-ce là, des chrétiens, qui doivent vivre comme des anges sur la terre ?... Et vous, ma sœur, vos sentiments sont-ils meilleurs, lorsque, après avoir occupé votre esprit et une partie de votre temps à penser comment vous allez vous habiller pour mieux plaire au monde, vous venez ensuite dans un lieu où vous ne devriez venir que pour pleurer vos péchés ? Hélas ! bien souvent, le prêtre monte à l'autel que vous êtes encore à vous contempler devant une *glace de miroir*, à vous y tourner et retourner. O mon Dieu ! sont-ce bien là des chrétiens, qui vous ont pris pour leur modèle, vous qui avez passé votre vie dans les mépris et les larmes !... Écoutez, jeune fille, ce que vous apprend saint Ambroise, évêque de Milan. Étant à la porte de l'église et voyant une jeune personne parée avec beaucoup de soins, il lui adressa ces paroles : « Où allez-vous, femme ? » Elle lui répondit qu'elle allait à l'église. « Vous allez à l'église, lui dit le saint évêque, l'on dirait bien plutôt que vous allez à la danse, à la comédie ou au spectacle ; allez, femme pécheresse, allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez pas à l'église insulter par vos vains ajustements, un Dieu humilié. » Mon

33 Ps. CXXI, 1.

Dieu ! que ce siècle nous fournit des..... ! Combien de jeunes personnes, en venant à l'église, ne sont occupées que d'elles-mêmes et de leurs parures ! Elles entrent dans le temple du Seigneur en disant au fond de leur cœur : « Regardez-moi. » En voyant ces tristes dispositions, ne devrait-on pas verser des larmes ?

Et vous, pères et mères, quelles sont vos dispositions, lorsque vous venez à l'église, à la Messe. Hélas ! il faut bien le dire avec douleur, ce sont le plus souvent les pères et les mères, que nous voyons entrer dans l'église alors, que le prêtre est déjà à l'autel ou même en chaire ! – « Ah ! me direz-vous, nous venons bien quand nous pouvons, nous avons autre chose à faire. » – Sans doute, vous avez autre chose à faire ; mais je sais bien aussi que si vous n'aviez pas laissé pour le dimanche mille choses de votre ménage que vous deviez faire le samedi, et, si vous vous étiez levés un peu plus matin, vous auriez eu fait tout cela avant la sainte Messe, et vous seriez arrivés avant que le prêtre ne fût monté à l'autel. Il en serait de même pour vos enfants et vos domestiques, si vous ne leur commandiez pas jusqu'au dernier coup de la Messe, ils y arriveraient au commencement. Je ne sais pas si le bon Dieu voudra bien recevoir tous ces prétextes, je ne le crois guère.

Mais pourquoi, M.F., parler en particulier, n'est-ce pas la plus grande partie qui agit de la sorte ? Oui, quand on vous appelle dans l'église pour vous y distribuer les Grâces du bon Dieu, n'aperçoit-on pas en vous ce peu d'empressement, cette nonchalance, ce dégoût qui vous dévore, cette dissipation presque générale ? Dites-moi, voit-on beaucoup de monde quand on commence les saints offices ? Les vêpres ne sont-elles pas souvent à moitié dites, quand vous êtes tous arrivés ? – « Nous avons de l'ouvrage », me dites-vous. – Eh ! mes amis, si vous me disiez que vous n'avez ni foi, ni amour de Dieu, ni désir de sauver votre pauvre âme, je vous croirais bien mieux. Hélas ! que peut-on penser de tout cela ?... Il y a de quoi gémir en voyant de pareilles dispositions dans la plupart des chrétiens ! Plusieurs semblent ne venir à l'église que malgré eux, ou, si j'osais dire, il semble qu'on les y traîne. De la maison jusqu'à l'église, l'on ne parle que d'affaires temporelles ; quelques jeunes filles ensemble ne parlent que de la vanité, de la beauté, et le reste ; les jeunes gens, des jeux, des plaisirs, et autres choses encore plus mauvaises ; les pères ou mères de maisons causeront de leurs biens, de leurs ventes ou de leurs achats ; les mères ne seront occupées que de leur ménage et de leurs enfants : personne n'oserait nier cela. Hélas ! pas une seule pensée sur le bonheur qu'ils vont avoir, pas une seule réflexion sur les besoins de leur pauvre âme, ni de celle de leurs enfants et de leurs domestiques ! Ils entrent dans le saint temple sans respect, sans attention, et plusieurs, le plus tard possible. Combien d'autres ne se donnent pas la peine d'entrer, et restent dehors, afin de mieux trouver à se dissiper ? La parole de Dieu ne trouble pas leur conscience : ils regardent ceux qui vont et qui viennent... Mon Dieu ! sont-ce là des chrétiens pour lesquels vous avez tant souffert, afin de les rendre heureux ? Voilà donc toute leur reconnaissance ?...

Avec de telles dispositions, que de péchés se commettent pendant les saints offices ! Que de personnes font plus de péchés le dimanche, que dans toute la semaine !... Écoutez ce que nous apprend saint Martin. Tandis qu'il chantait la sainte Messe avec saint Brice son disciple, il s'aperçut que celui-ci souriait. Après que tout fut fini, saint Martin lui demanda ce qui l'avait fait sourire. Saint Brice lui répondit : « Mon père, j'ai vu quelque chose d'extraordinaire pendant que nous chantions la sainte Messe : j'ai vu derrière l'autel un démon, il écrivait sur une grande feuille de parchemin les péchés qui se commettaient dans l'église, et sa feuille a été plutôt remplie que la sainte Messe achevée ; ce démon a pris ensuite ce papier avec les dents, il a tiré si fort, qu'il l'a déchiré en plusieurs morceaux. Voilà, mon père, ce qui m'a fait sourire. » Que de péchés et même mortels, nous commettons pendant les saints offices par notre peu de dévotion et de recueillement ! Hélas ! que sont devenus ces temps heureux où les chrétiens passaient, non seulement le jour, mais encore la plus grande partie des nuits dans l'église, à pleurer leurs péchés, ou à y chanter les louanges du Seigneur ? Voyez même dans l'Ancien Testament, voyez sainte Anne la prophétesse, qui s'était retirée dans une tribune, pour ne plus quitter la présence, de Dieu³⁴. Voyez le saint vieillard Siméon ; voyez encore Zacharie et tant d'autres, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans le temple du Seigneur³⁵. Mais aussi,

34 Luc. II, 37.

35 *Ibid*, I.

combien ne sont-elles pas grandes et précieuses, les grâces que le bon Dieu leur accordait. Dieu, pour récompenser sainte Anne, voulut qu'elle fût la première à connaître Jésus-Christ. Le saint vieillard Siméon fut aussi le premier après saint Joseph qui eut le bonheur, le grand bonheur de porter, le Sauveur du monde sur ses bras. Saint Zacharie fut choisi pour être le père d'un enfant destiné à être l'ambassadeur du Père Éternel, pour annoncer la venue de son Fils dans le monde. Que de grâces le bon Dieu n'accorde-t-il pas à ceux qui se font un devoir de venir le visiter dans son saint temple autant qu'ils le peuvent ?

Dans le Nouveau Testament ne voyons-nous pas que les saints ont fait consister tout leur bonheur à venir adorer Jésus-Christ dans son temple ? Pourquoi, M.F., tant de communautés, qui passent une partie de la nuit en prières, dans leur église, tandis que nous dormons ? C'est pour tenir compagnie à Jésus-Christ dans son tabernacle. Aussi voyez combien cela fait plaisir à Jésus-Christ. Il est rapporté qu'un saint prêtre couchait toutes les nuits sur le marchepied de l'autel, afin d'être plus près de Jésus-Christ. Le bon Dieu permit qu'il y mourût ; il fut enterré dans le même endroit. Un autre couchait à la sacristie pour la même raison. Lorsque saint Louis était en voyage, au lieu de passer la nuit dans un lit, il la passait dans une église : si on lui disait qu'il ne pourrait pas y tenir, il leur répondait qu'il se trouvait mieux que quand il la passait dans son lit, tant il goûtait de consolations en la compagnie d'un si bon Maître.

Si, M.F., nous ne sommes pas portés à des actions si agréables à Dieu, au moins pendant le peu de temps que nous passons à l'église, soyons bien pénétrés et convaincus que nous sommes en la sainte présence de notre Dieu, qui ne nous y appelle que pour nous combler de ses bienfaits et nous faire travailler au salut de notre pauvre âme. Allons-y avec un saint empressement, mais aussi avec beaucoup de respect, dans la crainte d'attirer sur nous les châtiments de Dieu, par notre peu de dévotion et nos irrévérences. En voici un exemple bien frappant. Nous lisons dans l'Écriture sainte³⁶ qu'Héliodore, un des premiers officiers du roi d'Assyrie, envoya une troupe de soldats pour profaner le temple de Jérusalem ; mais ils furent tous renversés à terre, et s'enfuirent avec précipitation. Il y alla lui-même pour y commettre toutes sortes d'impiétés. Mais à peine y fut-il entré, que deux anges le prirent, et le frappèrent si rudement, qu'il serait resté sous les coups, sans le prêtre Onias qui demanda grâce pour lui. Combien de fois, M.F., les anges, nous voyant paraître avec tant de dissipation, pour ne pas dire d'impiété, ne nous frapperaient-ils pas de mort, si Jésus-Christ dont la bonté est infinie ne les arrêtaient pas ? Saint Paul nous dit que Dieu perdrait et punirait rigoureusement ceux qui oseraient profaner son temple³⁷. Que devons-nous donc faire en venant à l'église ? Le voici. Il faut nous occuper, en chemin, de nos misères, des grâces que nous allons demander au bon Dieu, et de la grandeur de Celui devant lequel nous allons paraître. Notre préparation doit commencer dès que nous nous éveillons le matin, en parlant si peu que nous pourrons, et notre esprit ne doit être occupé que de ce qui a rapport à Dieu. Laissons de côté les choses temporelles, parce que ce jour est pour notre âme. Mais quelles sont les pensées qui doivent nous occuper pendant que nous sommes dans la maison du bon Dieu, c'est-à-dire auprès de Jésus-Christ qui est notre Père, notre Sauveur et notre Médiateur ? Nous allons le voir.

II. – Oh ! quel spectacle, M.F., pour un chrétien qui n'a pas entièrement perdu la foi ! que d'objets capables de toucher et d'attendrir son cœur ! Quand nous entrons dans une église, pénétrons-nous de cette pensée que c'est la maison du bon Dieu et le lieu où sont renfermées toutes les grâces du ciel. De quelque côté que nous portions nos regards, tout nous y parlera de Dieu, de notre vocation, de nos espérances, de ce que nous avons été, de ce que nous sommes et de ce que nous deviendrons. Pouvons-nous, M.F., trouver quelque chose de plus capable de fixer notre attention et de nous inspirer des sentiments de la plus tendre dévotion ? Entrons, nous y trouverons d'abord de l'eau bénite, qui a été sanctifiée par les prières de l'Église, elle semble nous montrer avec quelle pureté et quelle sainteté nous devons entrer dans ce saint lieu pour plaire à Jésus-Christ ; car, si nous sommes coupables de péchés, nous ne devons y venir que pour les y pleurer, pleins de crainte que Dieu ne nous en punisse dans ce saint lieu où les anges ne sont qu'en tremblant. Un autre motif qui doit nous engager à prendre

36 II Mach., III.

37 *Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.* I Cor III, 17.

cette eau bénite avec beaucoup de respect et de douleur de nos péchés, c'est qu'elle commencera à mettre en notre âme de bien bonnes dispositions pour entendre la sainte Messe.

Si nous levons les yeux plus haut, le premier objet qui se présente à nos regards, c'est le crucifix. Oh ! M.F., que cette image est capable d'attendrir nos cœurs et de nous faire pleurer nos péchés ! Que de grandes vérités elle nous rappelle ! Jésus-Christ ne semble-t-il pas nous dire du haut de cette croix où il est attaché : « Ah ! mes enfants, voyez et considérez s'il y a une douleur semblable à la mienne ; voyez et considérez combien le péché est énorme et mon amour immense ; voyez ce pauvre corps tout en lambeaux et meurtri par les souffrances de ma douloureuse passion ; voyez cette tête percée d'horribles épines ! Ah ! chrétiens, pouvez-vous bien considérer ce corps tout couvert de plaies, sans pleurer vos péchés qui en sont la cause ? Mes enfants, c'est mon amour et vos péchés qui m'ont attaché à cette croix, et vous continuez à m'outrager ! Arrêtez, arrêtez ! mes enfants. Ah ! cessez au moins de me persécuter en m'insultant dans mon temple ! » Pouvons-nous bien regarder ce tendre Sauveur, étendu sur cette croix, sans être pénétrés de respect et agités d'un saint tremblement ?...

Si nous nous tournons d'un autre côté, nous y voyons les fonts sacrés du baptême qui semblent nous dire « Ah ! chrétiens, souvenez-vous qu'avant d'être portés ici, vous étiez des enfants de colère, de vils esclaves de Satan, bannis pour jamais de la présence de votre Dieu ; oui, c'est ici que vous avez été lavés par le sang adorable de Jésus-Christ. Oui, c'est ici que le ciel vous a été ouvert, et que le Sauveur lui-même est devenu votre récompense et votre félicité. » Oh ! M.F., quelle joie et quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir, en portant les yeux sur ces fonts sacrés qui nous ont procuré tant de biens ! Ne l'oublions pas : au tribunal de Dieu, ils nous seront montrés, comme pour nous reprocher nos prévarications. Nous verrons les promesses que nous avons faites, et, en même temps, le nombre de fois que nous les aurons violées et foulées aux pieds. Cette seule pensée doit être capable de nous couvrir de confusion. Si cela n'est pas assez puissant pour nous toucher, portons nos regards vers ce confessionnal ; n'est-il pas l'asile et l'espérance des pécheurs qui veulent revenir à Dieu ? Un chrétien ne doit-il pas s'écrier, en voyant cette fontaine de grâces et de miséricorde : Oui, c'est là, dans ce bain salubre, que je peux venir avec confiance recouvrer la grâce de mon Dieu si j'ai eu le malheur de la perdre ? Oh ! quel bonheur, quelle confiance et quelle reconnaissance, pour un chrétien qui a perdu son Dieu par le péché, d'avoir un moyen si sûr de le retrouver ! Mais aussi, quels reproches ne fait-il pas à ces pécheurs endurcis, qui aiment mieux mourir et être damnés, que de profiter de ce moyen qui leur rendrait l'amitié de Dieu et la jouissance du ciel ? Oh ! qui pourra jamais comprendre le malheur du pécheur ? Dieu pleure sa perte, lui offre tout pour le sauver, sans pouvoir y réussir !...

Cette chaire, M.F., lors même que je ne vous parle pas, pouvez-vous bien la regarder sans vous rappeler les vérités qui vous y ont été annoncées, et les nombreux moyens qui vous ont été donnés pour arriver au ciel, votre véritable patrie ? Ne semble-t-elle pas aussi vous reprocher votre ignorance, la dureté de votre cœur et le dérèglement de votre vie, malgré tant d'instructions que vous avez entendues ? Regardons-la bien ; cette même chaire au jour du jugement se lèvera pour nous accuser, si nous continuons à mépriser cette parole qui en a tant converti d'autres, tandis que cela n'a servi qu'à nous rendre plus coupables par le mépris que nous en avons fait. La Table sainte que nous dit-elle ? M.F., pouvons-nous bien considérer ces nappes étendues, sans sentir nos cœurs tout brûlants d'amour et de reconnaissance ? Dites-moi ! Avons-nous bien pensé que c'est ici que nous avons eu le bonheur de manger le Pain des anges, que là, notre Dieu s'est donné à nous en nourriture, que là, Jésus-Christ a pris possession de notre âme et de notre cœur ? Avons-nous bien réfléchi que c'est à cette Table sainte que nous avons reçu le baiser de paix ? O bonheur trop grand, mais trop peu connu des chrétiens de nos jours !...

Mais, montez plus haut, M.F., et vous verrez un autre spectacle encore plus touchant. Cet autel ! sera-t-il bien possible d'y porter nos regards sans mouiller le pavé de nos larmes ?... O Religion sainte, que tu es belle, que tu es riche et capable de rendre heureux un chrétien qui te connaît ! Oh ! que ce nouveau Calvaire nous rappelle à lui seul de mystères ! Dites-moi, n'avez-vous jamais bien pensé que c'est là que le Père Éternel consomme sa justice, en immolant chaque jour son divin Fils ? Avez-vous jamais bien réfléchi que c'est sur ce même autel que ce même Père consomme sa miséricorde, en y sacrifiant chaque jour ce Fils bien-aimé pour le salut de nos âmes, que c'est là qu'il paie toutes les dettes dont nous sommes redevables envers la justice de son Père ? Ah ! Disons mieux : cet autel est comme le sein de Marie, où un Dieu s'incarne chaque jour entre les mains du prêtre. Oui, c'est la crèche où il prend

une seconde naissance, c'est, sur cet autel qu'il s'immole comme autrefois sur le Calvaire. Que dis-je ? c'est vraiment un deuxième ciel où il est assis à la droite de son Père pour être notre Médiateur. O mon Dieu ! que de grandes merveilles nous annonce cet autel ! Je pourrais encore vous dire que c'est ici que Jésus-Christ détruit la mort du péché, pour nous donner la vie de la grâce, et qu'il paie, par l'effusion de tout son sang adorable, tout ce que nous devons à la justice de son Père. Dites-moi, comment, à la vue de tant de bienfaits de la part d'un Dieu, ne devrions-nous pas sentir nos cœurs brûler, se fondre d'amour devant cet autel comme la cire devant le feu ?

La lampe même, ne semble-t-elle pas nous dire que Jésus-Christ est véritablement présent dans le tabernacle, et que si nous sommes pécheurs, nous pouvons y venir pleurer nos péchés, nous y trouverons notre pardon ? Ces images qui sont, exposées à nos regards, ne nous disent-elles pas que les saints qu'elles représentent ont passé leur vie dans l'humilité, le mépris et les souffrances, et qu'ils l'ont finie pour la plupart dans les tourments les plus affreux ? » Oh ! nous crient ces saints du ciel, si vous pouviez comprendre combien nos souffrances sont récompensées, avec quelle ardeur ne marcheriez-vous pas sur nos traces ! » Que vous disent, M.F., ces morts, sur lesquels vous êtes maintenant, puisque autrefois l'on enterrait dans les églises ? Ne nous disent-ils pas : « Oh ! que vous êtes insensés de vous attacher si fort à la vie et de perdre de vue votre éternité ? Dans quelques moments vous quitterez la terre avec des regrets ; le monde est un trompeur, qui, après nous avoir séduits, nous précipite pour jamais dans les flammes. » Oui, M.F., les pierres même de cette église, unies par le ciment, nous montrent la charité et l'amour que nous devons avoir les uns envers les autres. Disons plus : tout ce qui est dans l'église nous instruit et nous porte à Dieu. Les cierges qui se consomment en la présence de Jésus-Christ présent dans ce tabernacle, nous montrent qu'un chrétien doit employer toute sa vie au service et au salut de son âme. L'encens qui brûle semble nous dire que nos cœurs doivent être tout ardents pour Dieu ; que toutes nos pensées et nos desirs doivent se tourner vers le ciel notre patrie. Le chant, comme dit saint Augustin³⁸, doit attendrir notre cœur, et lui faire verser des larmes d'amour, ainsi qu'il lui arrivait dans l'église de Milan, en entendant chanter des hymnes et des cantiques à la gloire de Dieu. « O mon Dieu ! s'écriait ce grand saint, quelle sera donc la joie que nous éprouverons, lorsque nous entendrons les anges chanter leurs beaux cantiques d'allégresse éternelle ! »

Convendez avec moi, que si nous faisons attention à tout cela, nous aurions une vraie dévotion, et un grand respect pendant les saints offices. Si nous aimions tant soit peu le bon Dieu, des objets si touchants ne devraient-ils pas enflammer notre cœur d'amour et de reconnaissance, et remplir notre esprit de saintes pensées ? Ne devrions-nous pas dire comme le saint roi David : « O mon Dieu, qu'il fait bon habiter dans votre saint temple, un jour nous y rend plus heureux que mille dans les assemblées des grands du monde³⁹. » Oui, M.F., si nous pensions sérieusement que nos églises sont un autre ciel, où Jésus-Christ daigne habiter parmi nous, et qu'il est le même Dieu que celui que les anges n'adorent qu'en tremblant ; dites-moi, M.F., oserions-nous nous y tenir sans respect, dans une dissipation presque scandaleuse, riant, tournant la tête, tenant des conversations tout à fait mondaines, et peut-être y donnant des rendez-vous ? Ah ! M.F., qu'ils outragent le bon Dieu, ceux qui parlent dans nos églises, où l'on ne doit que prier ! Nous lisons dans l'histoire, qu'une femme avait l'habitude de parler à l'église quand l'occasion s'en présentait. Après sa mort, l'on trouva son corps sans aucune tache, mais l'on vit sortir de sa bouche un serpent et plusieurs crapauds qui lui mangeaient la langue. Le bon Dieu fit ce miracle, pour nous montrer combien sont coupables ceux qui osent parler dans nos églises, sans une grande nécessité. Ah ! si nous aimions le bon Dieu, nous n'aurions pas besoin que l'on nous fit connaître la grandeur de ce péché ! Etant bien convaincus que c'est là qu'habite notre Dieu, que là il tient le trône de sa miséricorde et le canal de ses grâces, nous n'y pourrions entrer qu'en tremblant. Dites-moi, M.F., jusques à quand répondrons-nous à tant de bienfaits par une mortelle indifférence et de nouveaux outrages ? Oh ! combien ne serions-nous pas heureux, si nous assistions à nos saints offices avec respect et confiance ! que de grâces et de bénédictions nous retirerions ! quel changement ne verrait-on pas dans notre manière de vivre ?

38 *Conf.* Lib. IX, cap. VII, 16.

39 Ps. LXXXIII, 11.

III. – Il est dit dans l'Écriture sainte⁴⁰ que la reine de Saba avant entendu raconter de si belles choses de Salomon et des merveilles qui s'opéraient chez lui, voulut les voir par elle-même. Mais quand elle vit la beauté du temple et le bel ordre qui y régnait, elle s'en retourna, nous dit l'Écriture, avouant que tout ce qu'on lui avait dit n'était rien en comparaison de ce que ses yeux avaient vu. Ces merveilles restèrent profondément gravées dans son cœur. Voilà, M.F., précisément ce qui nous arriverait, en sortant de nos églises, si nous faisons bien attention à tout ce qui se passe pendant nos saints et redoutables mystères. Que pouvait-il y avoir dans le temple de Salomon qui pût approcher de la moindre cérémonie de nos églises ? C'était un homme que Dieu faisait agir ; ici c'est Dieu lui-même qui agit et qui opère des miracles à l'infini. Le temple de Salomon était destiné à renfermer un peu de manne, les tables de la Loi ; mais dans nos églises, oh ! grand Dieu ! c'est Jésus-Christ lui-même, qui répand son sang, et s'immole chaque jour sur nos autels à la justice de son Père, pour nos péchés. Oh ! non, M.F., ne pénétrons pas dans la grandeur des merveilles qui s'opèrent chaque jour ; elles sont si grandes, si au-dessus de nos connaissances, nous ne pouvons que nous y perdre ! Plus nous les examinons, et plus nous trouvons qu'elles sont incompréhensibles.

Ne parlons que de ce qui peut frapper nos yeux. Un chrétien, au sortir des saints offices, touché de la parole de Dieu qu'il y a entendue, des saintes pensées que lui ont fait naître la vue des cérémonies et les prières qu'il a faites : « Je viens d'assister à la sainte Messe, doit-il se dire, un Dieu s'est immolé pour moi, il a répandu son sang pour le salut de mon âme, que pouvait-il faire de plus ? Ah ! misérable ! moi qui, depuis tant d'années, lui refuse mon cœur qu'il n'a créé que pour lui, et qu'il me demande afin de le rendre heureux ! Je viens de chanter les louanges de Dieu, avec cette même bouche que j'ai tant de fois souillée par des mensonges, des jurements et des paroles déshonnêtes. O mon Dieu ! ma langue servira-t-elle toujours, tantôt à vous louer, tantôt à vous mépriser ? Non, Seigneur, je ne veux plus que vous bénir et vous aimer. Je viens d'entendre la parole divine, oh ! qu'elle est belle et véritable ! Je me suis sincèrement reconnu dans tout ce que l'on a dit ; oui, c'est bien pour moi que l'on a prêché ; il y a tant d'années que j'entends cette parole sainte, et je suis toujours le même ! Mon Dieu, tant d'instructions que j'entends, ne vont donc servir qu'à ma condamnation ? Ne me les rappellerez-vous pas au jour du jugement, pour savoir le profit que j'en aurai fait ? Que de bonnes actions, que de bonnes œuvres, que de bonnes prières j'aurais faites, si j'avais voulu faire ce que l'on m'a enseigné !... » Oui, M.F., voilà le langage qu'un bon chrétien doit tenir en sortant des saints offices, et, tout chrétien qui n'a pas, en s'en allant, ces pensées dans le cœur, n'a pas assisté aux saints offices avec les dispositions qu'il devait avoir.

Nous disons encore que la reine de Saba, de retour chez elle, ne pouvait se rassasier de raconter tout ce qu'elle avait vu dans le temple de Salomon ; elle en parlait toujours avec un nouveau plaisir. La même chose doit arriver à un chrétien qui a bien assisté à la sainte Messe ; étant de retour dans sa maison, il doit s'entretenir avec ses enfants et ses domestiques, et leur demander ce qu'ils ont retenu, ce qui les a touchés davantage. Hélas ! mon Dieu, que vais-je dire ?... Combien de pères et de mères, de maîtres et de maîtresses, qui, si on voulait leur parler de ce qu'ils ont entendu à la sainte Messe, se moqueraient de tout cela en disant qu'on les ennuie, qu'ils en savent assez !... Cependant, généralement parlant, il semble que l'on écoute encore cette parole sainte ; mais, dès qu'on est sorti de l'église, on se laisse aller à toutes sortes de dissipation ; l'on se lève avec précipitation ; on court, on se presse à la porte ; le prêtre souvent n'est pas encore descendu de l'autel que l'on est déjà dehors, et là, on se livre à toutes sortes de choses étrangères. Savez-vous, M.F., ce qu'il en résulte ? Le voici. On ne profite de rien, et l'on ne tire aucun fruit de tout ce que l'on a entendu et vu dans la maison du bon Dieu. Que de grâces méprisées ! que de moyens de salut foulés aux pieds ! O quel malheur ! de faire tourner à notre perte ce qui nous aiderait si bien à nous sauver ! Hélas, vous le voyez vous-mêmes, combien ces saints offices sont à charge au plus grand nombre des chrétiens ! Pendant ces moments, ils sont restés à l'église comme dans une espèce de prison, et aussitôt sortis, vous les entendez crier à la porte, semblables à des prisonniers à qui l'on vient de donner la liberté. N'est-on pas souvent obligé de fermer la porte, si l'on ne veut être étourdi par leurs cris continuels ? Mon Dieu, sont-ce là des chrétiens, qui ne devraient se retirer de votre saint temple, qu'avec un esprit rempli de toutes sortes de bonnes pensées et de bons désirs ? Ne devraient-ils pas chercher à les bien graver dans leur

40 III Reg. X.

mémoire, pour ne jamais plus les perdre, et les mettre en exécution, aussitôt que l'occasion s'en présenterait ? Hélas ! le nombre de ceux qui assistent aux offices avec attention et qui tâchent d'en profiter, est à peu près comme le nombre des élus : ah ! qu'il est petit ! Que devons-nous conclure de tout cela, M.F. ? Si vous voulez que le culte que vous rendez à Dieu, lui soit agréable et avantageux pour le salut de votre âme, mettez-le en pratique : commencez à vous préparer à la sainte Messe dès que vous vous éveillez, en vous unissant à toutes les messes qui se disent dans ce moment. Lorsque la cloche sonne pour vous appeler dans la maison du bon Dieu, pensez que c'est Jésus-Christ lui-même qui vous appelle ; partez sur le champ, afin d'avoir quelque moment pour méditer sur la grandeur de l'action à laquelle vous allez assister. Ne dites pas, comme ces gens sans religion, que vous avez bien le temps, que vous y serez toujours assez tôt ; mais bien plutôt comme le saint prophète : « Je me suis réjoui quand on m'a dit que nous irions dans la maison du Seigneur⁴¹. » Dès que vous sortez de chez vous, occupez-vous de ce que vous allez faire, et de ce que vous demanderez au bon Dieu. Commencez à débarbouiller votre esprit des choses terrestres, pour ne penser qu'à Dieu. Évitez toute sorte de conversations inutiles, qui ne sont bonnes qu'à vous faire mal entendre la sainte Messe. En entrant dans l'église, rappelez-vous ce que dit le saint patriarche Jacob : « Oh ! que ce lieu est terrible ! oh ! qu'il est saint ; c'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel⁴² ! » Lorsque vous êtes à votre place, humiliez-vous profondément à la vue de votre indignité, et de la grandeur de votre Dieu, qui veut bien, malgré vos péchés, vous souffrir en sa sainte présence. Faites un acte de foi de tout votre cœur. Demandez à Dieu qu'il vous fasse la grâce de ne rien perdre de toutes les faveurs qu'il accorde à ceux qui y viennent avec de bonnes dispositions ; ouvrez votre cœur, afin que la parole de Dieu puisse y entrer, y prendre racine et y porter du fruit pour la vie éternelle. Avant de sortir de l'église, ne manquez jamais de remercier le bon Dieu des grâces qu'il vient de vous faire, et allez-vous-en chez vous tout occupés de ce que vous avez vu et entendu. Oui, M.F., si nous nous comportions de cette manière, nous ne sortirions jamais des saints offices sans nous sentir remplis d'un nouveau goût pour le ciel, d'un nouveau dégoût pour nous-mêmes et pour la terre. Notre cœur et notre esprit seraient tout pour Dieu et rien, pour le monde ; alors la maison du bon Dieu serait vraiment pour nous la porte du ciel : c'est ce que je vous souhaite.

SERMON SUR LA RELIGION

L'impie a dit dans son cœur : Non, il n'y a point de Dieu.

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.

(Ps. xiii, 1.)

Le pécheur, M.F., séduit par le démon et aveuglé par : ses passions, s'écrie : « Non, non, il n'y a point de Dieu. » Il voudrait qu'il n'y en eût point, afin de pouvoir s'abandonner avec plus de liberté à la fureur de ses penchants corrompus ; car s'il admettait l'existence d'un Dieu, il faudrait qu'il admit aussi la justice de ce Dieu, et, par conséquent, que le péché est puni et la vertu récompensée. Cet insensé ne fait pas attention que le nom de Dieu est gravé dans son cœur avec le doigt même de son Créateur. C'est en vain qu'il nie l'existence de son Dieu ; sa conscience le démontrera toujours. D'où viennent donc ces

41 Ps. CXXI, 1.

42 Gen. XXVIII, 47.

mots, que l'on dit même sans y penser ? « Mon Dieu ! que j'ai du malheur ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !... »

Si Dieu n'existait pas, ne serait-ce pas le plus grand de tous les malheurs ? A quoi serviraient donc toutes les larmes, les pénitences et les sacrifices de tant de chrétiens ? Non, non, M.F., loin de nous une pensée aussi désespérante. Il y a un Dieu qui nous voit et qui nous jugera, pour nous récompenser si nous avons fait le bien et évité le mal ; pour nous punir, si nous nous sommes abandonnés au gré de nos passions. Oui, il y a une religion sainte, qui fait tout le bonheur de celui qui observe ce qu'elle lui commande. Laissons, laissons crier les impies dans leur frénésie et leur démence ; reposons-nous tranquillement dans le sein de notre religion divine, et à l'ombre de notre Créateur. O mon Dieu ? faites descendre un rayon de votre lumière dans le cœur de ces pauvres aveugles, et ils verront ce qu'ils n'ont pas encore vu, et ils connaîtront ce qu'ils n'ont pas encore voulu connaître. Vouloir vous prouver, M.F., qu'il y a un Dieu, ce serait, je crois, vous faire affront ; je parle à de bons chrétiens et non à des athées, c'est-à-dire à des personnes qui ne croient à rien, et qui nient tout. Si par malheur il s'en trouvait quelqu'un parmi vous, ce que je ne crois pas, et dont la bouche fût assez impie pour vomir de tels blasphèmes, ne serait-ce que dans un moment de désespoir, aussitôt, il entendrait les cris de sa conscience lui donner le démenti. Oui, M.F., soyons bien convaincus que s'il y a des impies assez malheureux pour le dire, ils ne le croient pas : je vous le ferai voir dans la suite.

I. – La religion dans laquelle nous avons eu le bonheur de naître, est très ancienne. C'est Dieu lui-même qui nous l'a apportée du ciel pour la donner à Adam notre premier père, lorsque, le plaçant dans le paradis terrestre, il lui promit des biens infinis s'il était fidèle à ses commandements, et le menaça, s'il venait à les transgresser, d'une punition rigoureuse pour lui et tous ses descendants. Adam pécha, le Seigneur le condamna lui et sa race, à toutes sortes de maux. Adam se repentit et fit pénitence, Dieu le pardonna, et lui rendit son amitié ainsi qu'à toute sa postérité. Puis, cette sainte religion nous a été transmise de génération en génération, par les patriarches et les prophètes, jusqu'à la venue du Messie ; depuis le Sauveur, par les apôtres et leurs successeurs ; et ainsi continuera-t-elle jusqu'à la fin des siècles. Jésus-Christ nous a dit qu'elle durerait autant que le monde durera, malgré la fureur de l'enfer, des idolâtres et des mauvais chrétiens, qui sont ses plus cruels ennemis ; Jésus-Christ nous a promis qu'elle se conserverait parmi nous sans être interrompue jusqu'à la consommation des siècles 43. Elle⁴⁴ est une, sainte, catholique, apostolique et romaine ; elle a toujours cru ce qu'elle croira jusqu'à la fin du monde, elle a toujours commandé et défendu ce qu'elle commandera et défendra ; elle n'ajoutera ni ne changera rien de ce qu'elle a déjà établi : qualités qui ne se trouvent que dans la seule religion catholique, bâtie sur Jésus-Christ même, et, comme lui, à jamais invariable.

Mais une preuve qui n'est pas moins forte et moins convaincante, à l'appui de cette vérité, c'est l'hommage qu'ont rendu à la religion catholique presque tous ses plus cruels persécuteurs, en désapprouvant publiquement, à l'heure de la mort, toutes les horreurs et les blasphèmes qu'ils avaient vomis contre elle pendant leur vie. Si cela était nécessaire, je vous en citerais un nombre infini. Mais non, laissons les d'Alembert, les Diderot, les Jean-Jacques Rousseau, et tant d'autres qui ont vécu si près de nous : contentons-nous d'un seul trait, qui suffira pour vous convaincre parfaitement. C'est la fin tragique de cet impie du dernier siècle, je veux dire Voltaire, que peut-être vous n'avez que trop connu, par les écrits infâmes et infernaux qu'il a répandus pendant plus de trente ans. Dans ses écrits, toute son occupation fut d'étaler tout ce que la fureur put lui suggérer, pour noircir et détruire la religion. Il ne craint pas de dire dans la préface d'un de ses ouvrages, que la jeune personne qui lirait son livre, n'aurait pas encore achevé, que son cœur serait perverti. Quand il écrivait à ses amis, c'est-à-dire à des impies, il ne manquait presque jamais d'y mettre ces mots horribles : « Écrasons l'infâme ! », il parlait de notre sainte religion ! Voulant dire par ces mots : Faisons tout ce que nous pourrions pour détruire une religion qui nous fait une guerre cruelle et continuelle ? Si vous l'aviez entendu, vous auriez peut-être dit en vous-mêmes : « Voilà un homme qui sait lire, écrire, qui est savant, riche et noble ; pourrait-il donc se perdre ? » Ah ! Mes amis, suivez-moi un instant auprès de cet homme.

43 Matth. XXVIII, 20.

44 Le Saint passe sans transition de la religion de Jésus-Christ à son Église, et attribue à la religion les marques de la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Il est malade, nous allons lui parler ; demandez-lui si maintenant il n'a point de crainte ; s'il croit que quand il sera mort tout sera fini, comme il l'a si souvent répété pendant sa vie : demandez-lui si sa conscience est bien en paix ; s'il pense qu'après ce monde, il y en a un autre où nous serons punis ou récompensés selon le bien ou le mal que nous aurons fait. Demandez-lui s'il serait plus content maintenant d'avoir aimé, respecté et observé tout ce que la religion catholique nous commande, au lieu de l'avoir méprisée et avilie autant qu'il a pu. Mon Dieu ! que de regrets !... que de désespoirs dévorent sa pauvre âme à ce dernier moment ! Restez un instant auprès de son lit, avant qu'il ne vomisse son âme dans les enfers. Écoutez ce que sa bouche, guidée par sa conscience, va vous dire. Ses amis sont réunis auprès de lui. Ces impies ont prêté serment que si l'un d'eux tombe malade, on n'appellera auprès de lui aucun prêtre. Or, entendez-vous ce misérable : « Mon Dieu ! mourir abandonné !... Ah ! mes amis, n'ayez pas égard à ce que j'ai dit !... De grâce, faites venir au plus tôt un ministre du Seigneur. Oh ! je me repens de tout ce que j'ai dit et fait contre Dieu et la religion ! Mon Dieu, mon Dieu, n'aurez-vous pas encore pitié de moi ? Ah ! de grâce, faites-moi venir un prêtre ! » Le bon Dieu voulut que Monsieur l'abbé Gauthier pût pénétrer jusqu'auprès du malade, non pour le salut de cette âme, mais seulement pour qu'il pût affirmer d'une manière plus authentique que le malheureux se repentait de tout ce qu'il avait fait dans ses jours de frénésie et de fureur. Voltaire fait donc une rétractation par écrit ; on la porte à l'archevêque de Paris. Mais Dieu ne permit pas qu'un tel impie, après avoir passé sa vie à vomir contre la religion tout ce que la corruption de son cœur avait pu engendrer ; il ne permit pas, dis-je, qu'il pût en profiter. Ses amis l'emportèrent dans une maison de campagne...

Voyez-vous, M.F., comme cet athée a bientôt trouvé un Dieu et une religion ? Il invoque Dieu et il demande un prêtre : il vous prouve ainsi l'existence de Dieu et la nécessité de la religion. Écoutez-le encore un instant, et il va vous enseigner qu'il y a, pour le pécheur, un jugement à subir et un enfer à craindre. Étroitement gardé par ses amis ou plutôt par ses bourreaux, perdant tout espoir de revoir jamais l'abbé Gauthier, il s'écrie : « Hélas ! je suis donc abandonné ? il faut que j'aille me présenter devant mon Juge ! il me faudra donc aller en enfer ?... O belle religion, que j'ai tant persécutée pendant ma vie, toi qui fais le bonheur de celui qui suit le chemin que tu lui traces !... Adieu, beau ciel, je ne te verrai jamais !... » Il se livre au désespoir, et meurt en réprouvé⁴⁵.

Eh bien ! M.F., que pensez-vous de cela ? Avez-vous bien fait attention comment cet impie vous a prouvé l'existence de Dieu, la vérité de notre sainte religion, et la certitude d'un jugement que nous devons tous subir à l'heure de notre mort ? Avez-vous vu comment il vous a prouvé la vérité d'un enfer pour les pécheurs, et la certitude d'un ciel pour les gens de bien ? Croirez-vous maintenant ce que vous disent les athées quand vous les entendez vomir leurs impiétés ? Savez-vous ce qu'il faut leur répondre ? – Non, me direz-vous peut-être. Le voici : « Va, pauvre aveugle, tu feras bien comme les autres ; quand la mort te serrera d'un peu près, tu changeras bien de langage et de sentiment. » Savez-vous, M.F., pourquoi ces malheureux débitent toutes ces impiétés ? ce n'est pas qu'ils les croient ; vous venez de voir qu'à la mort ils les désavouent publiquement ; mais c'est qu'ils voudraient que cela fût, car s'il y a un Dieu et une religion sainte, assurément il faut que le péché soit puni : voilà ce qui les jette au dernier des désespoirs. Voulez-vous savoir, M.F., ce que je pense ? C'est que malgré tout ce que pourront dire les libertins, je suis sûr que si j'observe tout ce que la religion me commande, j'aurai le bonheur d'aller un jour dans le ciel, pour être heureux à jamais ; voilà toute ma croyance. « Il n'y a point de Dieu !... » un tel blasphème peut-il bien sortir de la bouche d'un chrétien !... Dites-moi, malheureux impies, s'il y en a qui m'écoutent, ce que je ne crois pas, dites-moi, qui vous a donc créés ? – Ce sont nos pères et nos mères. – Ce sont vos pères et mères ? Eh bien ! qui donc a créé vos pères et mères ? – Ce sont leurs pères et mères. – Qui a donc créé Adam ? Il n'avait ni père ni mère ; est-il venu au monde par hasard ? Qui donc a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent ? Personne ? – Sans doute... il a été un temps que cela n'était pas. – Baissez les yeux, vieux impies, et allez vous cacher dans le fond des forêts, où jamais les rayons du soleil n'ont pu pénétrer. Ces monstres-là voudraient se faire passer pour savants ; tandis qu'ils affichent publiquement qu'ils ont la cervelle renversée, et qu'ils sont pétris de l'ignorance la plus crasse que le péché puisse engendrer !... O mon Dieu ! peut-on bien tenir un tel langage ?...

45 Le Saint a déjà raconté la mort de Voltaire dans un sermon précédent.

II. – Venons, M.F., à une autre preuve plus forte et plus satisfaisante, qui nous montrera, qui nous prouvera on ne peut mieux, la sainteté, la divinité de notre religion. Ce sont les travaux et les souffrances qu'ont endurés ceux dont le bon Dieu s'est servi pour l'établir. Vous conviendrez avec moi qu'il n'y a pas un homme sur la terre, qui eût voulu donner sa vie pour soutenir une chose fausse. – Cela est très-certain, me direz-vous. -Eh bien ! je vais vous donner un petit aperçu de ce qu'ont enduré ceux qui ont fondé ou maintenu notre religion. Je n'ai pas besoin de vous prouver que Jésus-Christ est venu sur la terre, qu'il a souffert et est mort pour nous. Si je parlais à des idolâtres, je commencerais à leur faire comprendre tout ce que les prophètes ont prédit touchant le Messie, et ils verraient qu'il n'y a pas une lettre qui n'ait eu son accomplissement ; mais, parlant à des chrétiens, ce serait temps perdu. Je vais seulement vous mettre devant les yeux, la force, le courage que cette sainte religion donne à ceux qui la professent de tout leur cœur, afin de réveiller un peu en vous cette foi presque éteinte. Je dis donc que rien ne prouve mieux la divinité de notre sainte religion, que cette foule de martyrs livrant leurs corps à la fureur des tyrans ; se présentant et montant sur les échafauds avec plus de joie et de plaisir que des rois sur leur trône. Nous en voyons aussi bien dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. Nous lisons dans l'Écriture sainte⁴⁶ que les Juifs revenus de la captivité de Babylone passèrent leurs jours dans la paix et la tranquillité, jusqu'à ce que l'impie Antiochus montât sur le trône. Ce prince cruel et barbare leur fit éprouver tout ce que sa rage put lui inspirer ; le dessein de ce prince cruel était d'anéantir, s'il le pouvait, le culte du vrai Dieu. Il ordonna de profaner tous les jours consacrés au Seigneur, d'élever des autels d'idoles, même dans le saint temple, et de faire brûler toutes les Saintes Écritures. Cette triste nouvelle répandit la frayeur dans, tout le royaume. Presque tous prirent la fuite à l'instant même. Les villes furent abandonnées de leurs habitants, le temple fut désert, les fêtes se changèrent en tristesse et en deuil ; cependant, malgré toutes ces menaces, plusieurs prirent la résolution de tout souffrir plutôt que de violer la loi du Seigneur, et de ce nombre fut un bon vieillard nommé Éléazar⁴⁷.

Il fallait, M.F., que ce vieillard fût bien sûr de l'existence d'un Dieu, de la vérité d'une religion sainte, et d'une autre vie où les justes seront récompensés pour toujours et les pécheurs punis pour jamais, pour endurer des tourments si longs et si rigoureux ? Quel est l'impie qui voudrait mourir pour soutenir ses impiétés ? Pas un, M.F., non, pas un. Rien ne nous prouve mieux la vérité de notre religion, que le courage et la constance des martyrs de l'un et de l'autre sexe, dans les tourments qu'ils ont endurés pour ne pas déplaire à Dieu. Un impie, tant qu'il n'a rien à craindre, débitera bien ses impiétés ; mais, dès que le moindre danger approche, aussitôt il désavoue ce qu'il a dit. Jamais un chrétien, je ne veux pas dire un chrétien lâche, qu'un malheureux respect humain fera transgresser les lois de Dieu et de l'Église autant de fois que l'occasion se présentera, qui, crainte d'être méprisé et raillé, ou dans l'espérance d'avoir quelque service d'un voisin se prêtera à tout ce qu'il voudra, malgré ses remords de conscience ; ce n'est pas un bon chrétien, mais seulement un fantôme de chrétien, que la colère de Dieu punira par les flammes ; je veux dire un bon chrétien qui aime Dieu et son âme plus que lui-même, celui-là ne désavouera jamais ce qu'il a dit ; au contraire, vous le verrez monter sur l'échafaud avec un courage et une joie incroyable. Non, jamais il ne se repentira d'avoir observé ce que sa sainte religion lui a commandé. Allons, M.F., d'échafaud en échafaud, et nous nous convainçons de plus en plus de la vérité de la religion dont nous faisons si peu de cas, ou, pour mieux dire, que nous semblons abandonner et mépriser.

Après que le même empereur eut fait mourir le saint vieillard Éléazar, on vint lui annoncer qu'une femme et ses enfants méprisaient publiquement ses ordres et portaient un grand nombre d'autres à faire de même. Antiochus ordonna, d'amener devant son tribunal cette mère avec tous ses enfants...(sermon sur le martyr des Machabées). Ils étaient donc bien persuadés ces martyrs, de l'existence d'un Dieu qui les voyait, qui les punirait ou les récompenserait selon qu'ils auraient bien ou mal fait ? Ils étaient donc bien sûrs que leur religion était sainte et divine ? C'est cependant la même

46 I Mach. I.

47 Trait raconté dans les mêmes termes au Sermon sur le Martyre des Machabées.

que nous professons. O belle religion des chrétiens, que ceux qui te connaissent sont heureux !... Que de grands biens tu nous prépares pour l'autre vie !...

Si nous passons de l'Ancien Testament au Nouveau, les persécutions, les bourreaux et les martyrs ne sont pas moins nombreux. Parcourez le monde, M.F., depuis la venue du Sauveur ; partout vous trouverez des supplices préparés et des chrétiens pour les subir avec joie, donnant leur vie afin de soutenir la religion qu'ils professent. Oui, toutes ces potences, tous ces instruments de tortures sont autant de monuments qui nous affirment la sainteté de notre religion. Voyez ce que le cruel Néron fit endurer aux premiers chrétiens : tantôt il les faisait coudre dans des peaux de bêtes, on les portait ainsi dans les bois pour les faire servir d'appât aux loups ; tantôt il les faisait revêtir d'une robe trempée dans la poix, les pendait aux arbres le long des grandes routes, et y faisait mettre le feu pour éclairer les passants. Il porta la cruauté si loin, qu'il planta dans son jardin des arbres où il attachait à chacun un chrétien, couvert également de poix et y faisait mettre le feu, afin d'avoir le barbare plaisir de marcher pendant la nuit à la lueur de ces flambeaux. Si vous allez plus loin, vous voyez un saint Ignace dévoré par les bêtes, un saint Barthélemy écorché tout vif, un saint Pierre et un saint André cloués sur une croix, un saint Vincent étendu sur le chevalet où on lui arrache les entrailles avec des crochets de fer. Pourquoi tant de tourments, M.F., sinon pour soutenir la vérité de la religion qu'ils avaient le bonheur de professer ? O mon Dieu ! peut-on bien entendre sans frémir, les impiétés que l'on vomit avec tant de fureur contre une religion si sainte et si consolante ? « O belle religion, s'écrie saint Augustin, que tu rends heureux celui qui a eu le bonheur de suivre le chemin que tu lui traces ! » Voyez aussi, M.F., la différence qu'il y a entre un peuple qui connaît, qui pratique ce qu'elle commande, et un autre qui ne vit pas selon ses règles. Voyez une mère qui a cette religion bien gravée dans son cœur voyez le soin qu'elle prend de ses enfants ; ils sont encore dans son sein, qu'elle les a déjà mille fois donnés au bon Dieu ; voyez son empressement à leur faire recevoir le saint baptême. Voyez son attention, dès qu'ils commencent à parler, comme elle est attentive à leur apprendre à prier le bon Dieu, à leur parler de la grandeur de leur destinée, de ce que leur Dieu a souffert pour eux, de la grandeur de la récompense réservée à celui qui évite le péché et fait le bien ; elle ne cesse de leur souhaiter toutes sortes de bénédictions. Cet enfant fera un jour la consolation et le bonheur de ses parents, par sa soumission, son amour et son obéissance. Un bon chrétien n'est point jaloux des bénédictions que le bon Dieu répand sur son voisin et sur ses biens ; au contraire, ils s'unissent tous ensemble pour bénir le bon Dieu de ses dons. Si nous avons le bonheur de bien observer ce que notre sainte religion nous commande, nous commencerions vraiment notre paradis en ce monde. Voyez dans une autre contrée, un royaume, une paroisse ou même une famille qui ne veut pas suivre les règles que nous prescrit notre sainte religion, combien ils sont malheureux ! Une mère aura déjà mille fois maudit son enfant, avant de lui avoir donné le jour ; voyez ces haines entre voisins, entre parents ; écoutez ces médisances, ces calomnies ; combien d'enfants vont jusqu'à souhaiter la mort de leur père, de leur mère, pour avoir le peu de bien qu'ils possèdent Oh ! Quel malheur pour un chrétien de ne pas connaître sa religion ou de ne pas la pratiquer, c'est un véritable enfer en ce monde !

Je vous avoue, M.F., que je me suis grandement trompé en vous faisant cette instruction ; je vous ai prouvé qu'il y a un Dieu. Quel est celui de tous ceux qui m'écoutent qui en doutait ? – Personne, me direz-vous. – Vous avez raison ; je vous ai prouvé que nous verrions à l'heure de notre mort qu'il y a un ciel pour ceux qui auront combattu leurs penchants et le démon, et un enfer pour ceux qui auront suivi la route de leurs passions ; personne ne doute de cela, s'il s'en trouvait quelqu'un pour avoir quelque doute là-dessus, ce ne pourrait être qu'un impudique ou un ivrogne, et personne ne croit ce que disent ces sortes de monstres ; on les fuit, on les méprise !...

Oui, je me suis trompé en vous faisant cette instruction ; il fallait plutôt vous mettre sous les yeux ce que votre religion exige de vous et ce que vous faites, et vous auriez vu que votre vie est entièrement opposée à votre croyance. Touchons ceci d'un peu plus près, et vous verrez que vous vous comportez comme si vous ne croyiez à rien. Vous savez très bien que votre religion vous dit que le premier mouvement de votre cœur doit être de penser à Dieu, et votre premier ouvrage, de faire votre prière ; cependant ce n'est pas ce que vous faites. Votre religion vous dit de ne pas jurer le nom de Dieu, vous défend les blasphèmes, vous ne vous en abstenes pas pour cela ; elle vous défend de travailler le saint jour du Dimanche, en vous commandant de le passer dans la prière et les bonnes œuvres. Vous faites-vous le moindre scrupule de travailler ou de passer ce saint jour à la danse, au jeu, à faire des ventes ou des achats ? En faites-vous moins que si votre religion était fautive ? Elle vous dit que si vous avez

honte de paraître chrétien, vous serez rejetés de la face du bon Dieu pendant toute l'éternité. Eh bien ! dites-moi : n'est-ce pas qu'une simple compagnie vous fait rougir, au point que vous n'osez dire ni votre *benedicite* ni vos grâces devant le monde. Votre religion vous défend de manger de la viande certains jours de la semaine, et vous dit que, si vous le faites, vous vous rendez coupables d'un péché qui vous perd pour une éternité. Ne faites-vous pas le contraire autant de fois que vous en trouvez l'occasion ? Elle vous dit de ne pas laisser occuper votre esprit de pensées de haine, de vengeance, d'impureté, etc... ; n'y prenez-vous pas plaisir presque autant de fois que le démon vous les présente ? Elle vous dit de ne pas faire tort à votre prochain, soit dans ses biens, soit dans sa réputation ; le faites-vous ? N'êtes-vous pas toujours à le tromper dans vos ventes, vos achats, à médire de lui et souvent même à le calomnier avec un certain plaisir malin ? Elle vous dit que tant que vous restez dans le péché, vous tenez Jésus-Christ cloué sur la croix de votre cœur, et que votre pauvre âme est toujours prête à tomber en enfer ; cependant vous ne faites pas difficulté de rester des années et même des dix et vingt ans sans même vous confesser...

Vous voyez donc bien que vous ne croyez pas tout ce que votre religion vous enseigne. D'après les enseignements de cette religion, vos enfants sont un dépôt que le bon Dieu vous a confié, et dont il doit un jour vous demander un compte bien rigoureux ; s'ils sont damnés et que ce soit de votre faute, vous êtes sûrs de l'être aussi. Vous comportez-vous comme si cela était ? Ils ne font ni pâques, ni confessions, et pour ne pas vouloir les aider à se sauver ou, pour mieux dire, pour les aider à se damner, vous consentez à faire comme eux. Vous voyez donc clairement que vous vous comportez comme si vous étiez convaincus que tout ce que la religion vous enseigne n'est que farce et mensonge. – Oh ! me direz-vous, cela n'est pas tout à fait vrai. – Mon ami, examinez bien la chose de près. Que feriez-vous donc de moins si vous croyiez tout le contraire de ce que la religion vous enseigne ? De tout cela, M.F., il faut conclure que, si nous sommes sûrs de la vérité de ce que la religion nous enseigne, s'il est vrai que tous ceux qui ont voulu aller au ciel ont fait ce qu'elle leur a commandé, nous devons, nous aussi, faire de même. O mon Dieu ! Quel malheur que l'aveuglement au sujet du salut de notre pauvre âme ! Être certains et très certains qu'en vivant comme nous vivons, nous n'aurons jamais le ciel, et, malgré cela, continuer à faire toujours de même !... Revenons, M.F., de nos égarements ; il en est encore temps : le bon Dieu nous offre sa miséricorde, son amitié et les grâces nécessaires pour quitter le péché et revenir à lui. Évitions les regrets de ces pauvres malheureux dont nous avons parlé en commençant ; et puisque la religion seule fait notre bonheur sur la terre, attachons-nous fortement à elle, et faisons tout ce qu'elle nous commande : ainsi nous serons heureux non seulement dans ce monde, mais encore dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON SUR LA CONFIRMATION

Dispositions qu'il faut avoir pour recevoir ce sacrement.

Deus dedit pignus spiritus in cordibus nostris.

Dieu nous a fait part de son esprit divin qui nous sera le gage de la vie éternelle.

(II Cor., I, 22.)

De quels sentiments de joie et d'amour ne devez-vous pas être pénétrés, M.F., à la nouvelle d'un tel bonheur !... Oh ! qui de nous ne sentira pas son cœur saisi d'amour et de reconnaissance, ayant l'espérance que, dans peu de jours, l'Esprit-Saint aura choisi sa demeure dans son âme ? O mon Dieu ! il me semble que j'aperçois déjà notre âme éprouver le ravissement d'Élisabeth, lorsque la Mère de Dieu vint la visiter, et qu'elle fut remplie si abondamment de cet Esprit de lumière et de ce foyer d'amour. Oh ! non, vous n'avez jamais connu la grandeur de ce sacrement, et les biens qu'il nous

procure si nous le recevons saintement. Écoutez Jésus-Christ nous dire comme à ses apôtres avant de monter au ciel : « Encore un peu de temps, et vous recevrez l'Esprit-Saint, préparez-vous par la prière et la retraite, et vous verrez l'accomplissement de ma promesse⁴⁸. » Plusieurs d'entre vous, M.F., l'ont reçu, ce sacrement ; mais, ô mon Dieu comment l'ont-ils reçu ?... Les uns sans en connaître la grandeur, les autres, sans être bien prêts, ou peut-être même, en état de péché ! Mon Dieu, mon Dieu, dans quel état sont-ils à vos yeux ?... Cela fait trembler.

Hélas ! Parmi ceux-là même qui l'ont reçu dignement, combien de fois, et depuis combien d'années n'ont-ils pas chassé le Saint-Esprit de leur cœur ? O perte ! O malheur incompréhensible !... Et quel remède pour cela ? Point d'autre, M.F., que les larmes et la pénitence. Pauvre âme, depuis que cet Esprit de lumière vous a quittée, de quelles ténèbres n'êtes-vous pas enveloppée ?... Heureux celui qui ne l'a pas encore reçu. Pourquoi cela ? C'est qu'il peut encore s'y préparer, et recevoir toutes les lumières qu'il produit dans les âmes pures. Dites-moi, vous qui avez eu le bonheur de le recevoir, avez-vous bien compris toutes les obligations qu'il vous imposait ? – Hélas ! non, dites-vous en vous-mêmes. – Eh bien ! Écoutez-moi un moment, vous allez le comprendre, et tâchez de réparer le mal que vous avez fait en violant des promesses aussi saintes et aussi sacrées.

Mais pour vous, M.F., qui l'avez reçu avec de mauvaises dispositions, c'est-à-dire le péché dans le cœur ; qui avez caché, déguisé ou diminué le nombre de vos fautes, cherché des détours pour ne pas les faire paraître si énormes, qui les avez confessées sans contrition, sans douleur et sans désir de vous corriger, ne faisant aucun effort pour rompre vos mauvaises habitudes ; pour vous, dis-je, quel langage vous tiendrai-je, qui soit digne de vous, qui puisse vous faire comprendre votre malheur ? O mon frère, après un tel attentat, peux-tu encore vivre ? O mon Dieu, des chrétiens seraient-ils coupables d'un meurtre aussi affreux contre votre personne adorable ?... Ah ! mon ami, pleure amèrement. Si tu es insensible à un tel crime, donne-moi ton cœur et tes yeux, afin que les joignant aux miens, nuit et jour je verse des torrents de larmes, et que je pleure de ce que tu ne pleures pas !... Mon ami, qu'as-tu fait ? Que vas-tu devenir ?... O mon Dieu ! puisque les trésors de votre miséricorde nous sont encore ouverts, touchez le cœur de ce pauvre malheureux qui vous a outragé, afin qu'il pleure, et que vous lui rendiez ce qu'il a perdu. Enflammez de votre Esprit divin, tous ces jeunes cœurs qui vont vous servir de demeure. Venez, Esprit de lumière et d'amour, venez à mon secours ; afin que je leur fasse comprendre la grandeur de leur bonheur, et les obligations qu'ils vont contracter.

I. – Si les dispositions doivent être proportionnées à la grandeur du don que Dieu nous fait dans le sacrement de Confirmation, je ne vois pas trop ce que je vous pourrai dire ; je gagnerais tout autant, je crois, à garder le silence que de vous en parler ; car les grâces qui nous sont communiquées dans ce sacrement sont infinies. Mon Dieu ! Pardonnez notre faiblesse et notre ignorance !... Mais, vous me demandez, M.F., bien qu'il soit impossible d'apporter à ce sacrement autant de pureté et d'amour qu'il en mérite, ce que nous devons faire pour nous en rendre dignes, autant qu'il est en notre pouvoir, ou du moins, pour éviter le malheur de le profaner ? – Mon enfant, ayez confiance, si vous êtes dans les dispositions de faire vos efforts pour vous en rendre digne, Dieu aura compassion de la faiblesse de votre âme, il entendra vos soupirs, et l'Esprit-Saint ne manquera pas de venir en vous, pour y établir sa demeure.

Voici 1° les dispositions absolument nécessaires pour bien recevoir cet auguste sacrement. Il faut être suffisamment instruit sur tout ce qu'il importe de savoir pour être sauvé ; il faut connaître les principaux mystères de notre sainte religion, les premiers principes du catéchisme, la fin pour laquelle Dieu nous a mis sur la terre, la récompense qu'il assure à ceux qui pratiquent la vertu, et la punition de celui qui vit dans le péché. Il faut savoir laquelle des trois personnes de la sainte Trinité s'est incarnée dans le sein de la très sainte Vierge Marie, et qui a formé son corps dans le sein de cette Mère ; pourquoi Dieu le Fils est venu sur la terre, quelle a été son occupation, ce qu'il a souffert ; quelle a été la cause de ses peines, et pourquoi il a institué les sacrements ; quels sont les effets de chaque sacrement en particulier, et les dispositions qu'il faut apporter pour les recevoir. Il faut savoir que le sacrement de Baptême est celui qui efface en nous le péché originel, c'est-à-dire le péché que nous avons contracté par la faute d'Adam, et que sans ce sacrement, nous ne pourrions jamais voir Dieu dans le ciel, ni recevoir d'autres sacrements. Il faut savoir que le sacrement de Confirmation est un

48 LUC. XXIV, 49.

sacrement par lequel l'Esprit-Saint nous est communiqué d'une manière plus abondante que dans tous les autres ; que le sacrement de Pénitence est institué pour remettre et effacer les péchés que nous avons eu le malheur de commettre après l'âge de raison, c'est-à-dire, quand nous pouvons connaître que nous offensois le bon Dieu, et que nous n'obtenons les effets, qu'autant que nous sommes fâchés d'avoir offensé le bon Dieu, et dans une résolution sincère de tout souffrir, la mort même, plutôt que de retomber dans le péché.

Nous ne devons pas ignorer que pour recevoir l'Eucharistie, il faut avoir le bonheur d'être en état de grâce, conservée ou réparée par une bonne confession. Il faut être instruit sur ce que l'on reçoit dans la sainte communion, c'est-à-dire Jésus-Christ, la seconde personne de la très sainte Trinité, qui a été conçue par l'opération du Saint-Esprit, Fils de Marie, qui l'a mis au monde sans cesser d'être vierge. Sachons aussi que l'Extrême-onction a été instituée pour nous procurer du soulagement et des grâces extraordinaires, lorsque nous approchons de la mort, moment où le démon tâche de nous tenter plus fortement, afin de nous perdre. Le sacrement de l'Ordre ne regarde que les prêtres : il leur communique le pouvoir de remettre les péchés, de faire descendre Jésus-Christ du ciel sur les autels, et le pouvoir d'administrer les autres sacrements. Enfin, nous devons savoir que le sacrement du Mariage est institué pour sanctifier l'union légitime de l'homme et de la femme, pour leur donner la force de supporter les peines que Dieu attache à cet état. Le chrétien qui va recevoir la Confirmation doit savoir le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, le *Je crois en Dieu*, les trois actes de Foi, d'Espérance et de Charité. Si votre enfant ne sait pas cela, ou instruisez-le, ou qu'il ne se présente pas à la Confirmation ; car le défaut d'instruction lui ferait profaner ce sacrement, ce qui serait un malheur infini, puisqu'il ne peut se recevoir qu'une fois.

2° La Confirmation est un sacrement qui nous donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces, et nous rend parfaits chrétiens. Ce sacrement nous donne un esprit de lumière, de force et de courage, qui nous fait repousser vivement, les tentations et fouler aux pieds le respect humain. Un chrétien qui l'a dignement reçu, est toujours prêt à donner sa vie pour soutenir les intérêts de Dieu et opérer le salut de son âme ; il craint le péché, voilà toute sa crainte ; quant au reste, il le foule sous ses pieds. Mais si nous voulons que ce sacrement produise en nous ces heureux effets, il faut le recevoir en état de grâce, et pour cela, s'être confessé, avoir reçu l'absolution de ses péchés, tels qu'on les connaît, sans jamais user de détours, ni omettre quelque péché, sous prétexte que c'est peu de chose, et qu'il ne vaut pas la peine de le dire. Il faut, en confession, parler de vos doutes, parce que souvent il se trouve de gros péchés, que votre ignorance vous empêche de reconnaître. Prenez bien garde, si vous aviez le malheur de cacher ou de diminuer quelque péché, vous commettriez trois sacrilèges des plus horribles. O mon Dieu ! Mon Dieu ! Peut-on bien y penser et ne pas mourir d'horreur ?...

Si vous voulez que vos confessions soient bonnes, il faut que vous vous confessiez comme si, après votre confession, vous deviez paraître devant le tribunal de Dieu, pour rendre compte de votre vie. Si vous avez contracté quelque mauvaise habitude, il ne faut pas demander l'absolution avant de vous en être entièrement corrigé, parce que n'étant pas corrigé, retombant dans le péché, toutes vos confessions ne seraient que des sacrilèges 49. Que devons-nous faire pour détruire nos mauvaises habitudes ? Faut-il faire quelques pénitences, quelques prières, quelques mortifications ? Non, M.F., cela ne suffit pas. Il faut que nous soyons pénétrés du regret d'avoir offensé Dieu, il faut que nous soyons dans une sincère résolution de tout souffrir plutôt que d'y retomber ; il faut railler, mépriser, en un mot, ce que le démon ou les impies pourront nous dire, pour nous entraîner dans le vice. Si vous n'êtes pas dans ces dispositions, n'allez pas plus loin, ou sinon, craignez que les foudres du ciel ne vous

49 Cette précision du Saint n'est pas conforme aux principes de la théologie morale. Sans doute, il serait à désirer que les pécheurs ne revinssent demander l'absolution qu'après s'être entièrement corrigés. Mais ce serait trop exiger de la faiblesse du plus grand nombre. Quand les pénitents acceptent les moyens d'amendement que le confesseur leur suggère, lorsqu'ils donnent de véritables signes de contrition, ils peuvent être légitimement absous; leurs confessions ne seraient point sacrilèges. Le sacrement de pénitence est un remède qui apporte une grâce de guérison ; il ne faut pas s'étonner qu'on l'administre aux malades. Cette opinion lui a échappé sans doute par mégarde et dans l'entraînement du discours ; elle est, du reste, en contradiction formelle avec la pratique que le saint curé a suivie pendant toute la durée de son ministère.

tombent dessus et ne vous jettent en enfer. O mon Dieu ! Combien vont recevoir ce sacrement et ne changeront rien à leur manière de vivre ! Peut-on bien penser à cela ?... Et ce sont des chrétiens ?.. Saint Cyprien nous dit : « Mes enfants, si vous recevez dignement l'Esprit-Saint, vous recevrez toutes sortes de biens, c'est-à-dire la Sagesse, l'Intelligence, la Science, le Conseil, la Force, la Piété et la Crainte de Dieu. » Toutes ces grâces, M.F., consistent surtout dans une vive lumière qui éclaire nos âmes, et en un feu divin qui embrase nos cœurs. Voyez comme vous avez besoin que cet Esprit-Saint vienne en vous ; voyez combien votre esprit est borné et aveugle quand il s'agit du salut, combien votre cœur est faible, froid et glacé pour la vertu. Saint Grégoire de Tours nous dit que celui qui a reçu l'Esprit-Saint, est plus fort que tous les démons ensemble. Et voici la preuve que nous donne ce grand saint.

« Julien l'apostat (on l'appelait apostat parce qu'il avait été chrétien et qu'il avait renoncé à sa foi), pour montrer plus ouvertement son impiété, ordonna d'offrir publiquement un sacrifice à ses idoles, c'est-à-dire aux démons. Afin de donner plus d'éclat à cette impie cérémonie, il se rendit avec toute sa cour dans le temple destiné à cette action sacrilège. Le moment venu, l'empereur donne le signal pour commencer. Tous les prêtres, tous les sacrificateurs se mettent au devoir. Mais prodige extraordinaire ! ni eux ni leurs instruments si bien préparés ne peuvent rien. Le feu même qui était sur l'autel s'éteint tout à coup. Oh ! s'écrient l'empereur et les sacrificateurs, il y a ici quelque personne étrangère qui s'oppose à notre cérémonie. Il y a sans doute dans cette assemblée quelque chrétien ! L'empereur ordonna de chercher s'il n'y avait point de chrétiens dans le temple ; en effet, il s'y trouva un jeune homme qui venait de recevoir la Confirmation, et qui, bien loin de fuir, se présenta lui-même à l'empereur en disant qu'il était chrétien et disciple de Jésus-Christ, de ce Dieu mort sur la croix pour nous racheter. « Je le reconnais pour mon Dieu, disait-il, et me glorifie de lui appartenir ; oui, c'est moi ou plutôt le Dieu que je sers qui a rendu vos idoles muettes et sans force ! » L'empereur, qui avait été chrétien et qui savait ce que peut un chrétien muni de l'Esprit-Saint, fut saisi de frayeur. « O empereur, que vous êtes aveugle ! s'écria le jeune homme, vous qui avez été chrétien, qui savez combien notre Dieu est puissant, et que vos idoles ne sont que des démons qui vous trompent et vous traînent en enfer ! » L'empereur, comme un désespéré, court se cacher, craignant d'être écrasé par les foudres du ciel. Ce jeune homme, plein de joie d'avoir confondu toute l'assemblée par la vertu de l'Esprit-Saint, s'empressa de publier ces merveilles. Beaucoup de païens quittèrent leur religion pour embrasser celle des chrétiens qui est si sainte et si belle !

Voilà, M.F., les heureux effets que le sacrement de Confirmation opère en nous, si nous sommes assez heureux pour le recevoir dignement. Oui, si nous le recevons avec de bonnes dispositions, rien désormais ne sera capable de nous détourner de nos devoirs de chrétiens. Si les méchants vous critiquent de ce que vous pratiquez votre religion, vous les écouterez, mais vous les mépriserez et foulerez aux pieds leurs railleries ; vous les plaindrez en voyant qu'ils se perdent, et vous prierez Dieu pour eux. Si le démon vous tente, vous ferez comme saint Macaire, vous lui cracherez dessus, pour lui montrer que vous le méprisez, à l'égal de la boue qui est sous vos pieds. O mon Dieu, que celui qui a reçu l'Esprit-Saint est fort et capable de grandes choses !

II. – Ce sacrement a été institué le jour de la Pentecôte, dix jours après l'Ascension de Jésus-Christ au ciel. La sainte Vierge et les apôtres éprouvèrent les premiers les heureux effets de cet Esprit d'amour, lorsqu'il descendit sur eux avec le bruit d'un vent impétueux. Il descendit sur leur tête en forme de langues de feu, tandis qu'intérieurement il éclairait leur esprit, embrasait leur cœur, et revêtait leur âme d'un caractère de zèle et de courage qu'ils ont fait paraître jusqu'à la mort. Oui, M.F., cet Esprit de pureté et d'amour se communiquera à tous ceux qui le recevront dignement. Quoique invisibles, ses grâces ne seront pas moins abondantes. Par la Confirmation, nous recevons le Saint-Esprit, qui est la troisième personne de la Sainte Trinité. Oh ! quel bonheur pour une vile créature de recevoir en elle ce Dieu d'amour !... Lorsqu'il fut descendu sur les apôtres, il les changea tellement, qu'on ne pouvait plus les reconnaître ; chacun se disait : « Sont-ce bien là les disciples de ce prophète de Nazareth que nos docteurs ont fait mourir et crucifier ? Voyez avec quel courage et quelle fermeté ils parlent en public ; nous les avons vus il y a peu de jours, abandonner leur Maître et le trahir ; aujourd'hui, ils confondent jusqu'à nos docteurs. » O mon Dieu ! Que vous êtes admirable dans vos opérations !...

Eh bien ! M.F., après la Confirmation pourra-t-on en dire de même de vous ? Sera-t-on obligé de se demander si c'est bien vous que l'on a vus il y a quelque temps ? Sera-t-on ravi de votre changement ?

Vous entendra-t-on chanter les cantiques et les louanges de Dieu, à la place de ces chansons infâmes et déshonnêtes ?... Verra-t-on en vous, ma sœur, cette simplicité, cette modestie, cette pudeur qui fait l'ornement de votre sexe, prendre la place de ces parures mondaines et de cet air d'affectation dans vos manières. Sera-t-on obligé de se demander si c'est bien vous que l'on a vue si orgueilleuse et si pleine de vanité ? Vous que l'on a vue... O mon Dieu, mon Dieu, qu'allais-je donc dire, en quel borbier allais-je descendre ?...

Vous allez vous faire confirmer, mon frère, c'est très bien ; mais ce n'est pas tout. Il faut qu'après avoir reçu ce sacrement vous ne soyez plus le même. Comme les apôtres, il ne faut plus qu'on vous reconnaisse ; il faut que l'assiduité aux saints offices, la délicatesse au sujet du travail du Dimanche et l'exactitude dans la fréquentation des sacrements, prennent la place de votre indifférence pour le service de Dieu, de votre peu de respect dans sa maison, et, enfin, de votre froideur et de votre négligence. Hélas ! Que de chrétiens vont recevoir ce sacrement, sans qu'il opère en eux cet heureux changement ! Par conséquent que de chrétiens vont le recevoir indignement ! ô mon Dieu, que de chrétiens damnés !

Et vous, M.F., qui avez eu le bonheur de le recevoir autrefois, ce changement s'est-il fait en vous ?... Non, M.F., non, je n'en dis pas davantage... La première fois que l'on vous a raillés, n'est-il pas vrai, vous vous êtes découragés, vous avez tout quitté. A la moindre maladie, à la moindre perte, vous vous êtes désespérés, au lieu de penser que tout vient de Dieu, les maux comme les biens. N'avez-vous pas souhaité la mort, à cause de croix qu'il plaisait à Dieu de vous envoyer ?... O mon Dieu, que celui qui n'a pas reçu l'Esprit-Saint dignement, est faible et capable de peu de chose, en comparaison de celui où habite votre Esprit de lumière !

Oui, chaque sacrement produit son effet tout particulier. Le Baptême nous fait chrétiens, enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ ; il nous donne un droit au royaume céleste, que le péché de nos premiers parents nous avait fermé ; il nous délivre du démon dont nous étions les esclaves, et nous fait passer dans la douce et heureuse liberté des enfants de Dieu. Oh ! M.F., que ces avantages sont précieux ! pourrions-nous assez remercier le bon Dieu d'un tel bonheur ? Le sacrement de Pénitence est un sacrement où Dieu montre sa miséricorde d'une manière admirable ; car ce n'était pas assez d'être mort pour nous, d'avoir institué le sacrement de Baptême, sans lequel jamais nous n'aurions vu le ciel, il lui fallut encore en établir un second, qui aurait la vertu d'effacer tous nos péchés actuels. O mon Dieu, que vous êtes bon !... Le sacrement de l'Eucharistie est le sacrement de son amour ; oh ! M.F., un Dieu se donner à nous !... Un Dieu soupire après ce moment !... ô bonheur ! ô grâce précieuse !... Le sacrement de l'Extrême-onction a été institué pour nous fortifier dans les derniers moments de notre vie. Le sacrement de l'Ordre est établi pour communiquer aux prêtres les lumières et les grâces nécessaires pour nous conduire dans les voies du salut ; celui du Mariage est destiné à sanctifier les actions, l'union légitime de l'homme et de la femme. J'appelle union légitime, l'union de ceux qui se marient selon les lois de l'Eglise et de l'État. Eh bien ! M.F., le sacrement de Confirmation est la perfection de tous les autres ; c'est précisément celui-ci qui nous rend parfaits chrétiens, et ceux qui, pouvant le recevoir, ne le reçoivent pas, se privent de beaucoup de grâces et commettent un gros péché.

Oui, M.F., on-peut comparer le chrétien baptisé à un enfant qui vient de naître et qui est sujet à toutes les faiblesses ; mais celui qui a été confirmé est semblable à un homme à la fleur de l'âge, plein de courage et de force, qui peut porter les armes, et est en état de se défendre vigoureusement contre ses ennemis. Vous avez fait jusqu'à présent tout ce que fait un enfant. La moindre chose vous a découragés, la moindre tentation vous a fait tomber, la plus petite pénitence vous a effrayés ; mais si vous avez reçu véritablement l'Esprit-Saint, rien ne sera capable de vous arrêter : vous foulerez tout aux pieds, vous ne serez contents que dans le combat, et, pour tout dire, vous ferez comme les apôtres après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, vous ne ferez pas plus attention au monde que si vous y étiez seuls.

Voyez, M.F., ce qu'étaient les apôtres avant la descente du Saint-Esprit : faibles, timides ; à chaque instant, le respect humain l'emportait sur les intérêts de Dieu ; ils avaient abandonné leur maître, même après l'avoir vu plusieurs fois après sa résurrection, boire et manger avec eux. Ils se tenaient cachés, par crainte des Juifs, dans le lieu même où ils se préparaient à recevoir le Saint-Esprit ; pas un n'osait redire publiquement les merveilles dont il avait été témoin. Mais, ô mon Dieu ! quel étonnant changement dès qu'ils ont reçu votre Saint-Esprit ! Ils sortent du cénacle, ils courent les rues de

Jérusalem, ils publient ouvertement tout ce qu'ils avaient vu et entendu du Sauveur. Le peuple, que la fête de Pâques a réuni de toutes les parties du monde, s'y rend en foule. Saint Pierre, tout enflammé de l'Esprit divin : « Mes enfants, s'écrie-t-il, écoutez-moi : Ce même Jésus que vous avez fait mourir par les mains de vos bourreaux, Dieu l'a ressuscité 50. » Est-ce bien là, M.F., cet apôtre qui pâlit et trembla à la seule voix d'une servante, et qui renia si lâchement son divin Maître ? Oui, c'est lui-même, mais depuis ce temps, il a reçu l'Esprit-Saint, qui a changé sa faiblesse en force, et sa crainte en un courage invincible ; il craignait de passer pour un disciple de Jésus-Christ, et maintenant, il ne soupire qu'après le moment de donner sa vie pour lui. Le mépris, les prisons, les persécutions font ses délices. Oh ! Esprit-Saint, que vous donnez de force à ceux qui sont assez heureux pour vous posséder !

Mais, pensez-vous en vous-mêmes, quels sont les dons que le Saint-Esprit nous communique dans le sacrement de Confirmation ?... – Les voici, M.F., tout ce que je vous demande, c'est de les mettre en pratique. Je vous ai déjà dit qu'il y en avait sept. Le premier don du Saint-Esprit c'est la Sagesse, grâce qui nous détache du monde. Elle nous fait mépriser les plaisirs, qui ne peuvent que nous séduire, nous tromper et nous perdre. Cette vertu nous porte à nous attacher aux biens durables, c'est-à-dire aux biens du ciel ; à ne considérer ce monde que comme un lieu d'exil et de misères, où, tant que nous y serons, nous vivrons malheureux, sans atteindre ce bonheur parfait après lequel notre cœur soupire. Le deuxième don du Saint-Esprit est l'Intelligence c'est-à-dire une lumière surnaturelle qui nous fait comprendre les beautés de notre sainte religion, les secours et les consolations que nous y trouvons. Elle nous montre par conséquent, l'attachement que nous devons avoir pour elle ; elle nous fait faire des efforts pour la connaître, afin que notre ignorance ne soit pas cause de notre perte, et que, ravis de tant de beautés nous méprisions tout le reste.

Le troisième don du Saint-Esprit est le don de Conseil. C'est une prudence chrétienne qui nous fait toujours choisir les moyens les plus sûrs pour aller à Dieu, et l'état le plus parfait pour arriver au ciel. Le quatrième est celui de la Science, qui nous porte à examiner si toutes nos actions sont faites avec des intentions bien pures, si nous vivons de manière à avoir l'assurance que nous sommes dans la route qui conduit au ciel. Il nous fait connaître aussi les dangers et les occasions qui peuvent nous perdre en nous portant au mal.

Le cinquième don est la Force. C'est un caractère de vigueur et de courage qui nous met au-dessus de tout respect humain ; c'est précisément cette vertu qui soutenait les martyrs dans leurs tourments ; voyez saint Barthélemy, écorché vif de la tête aux pieds. Eh ! M.F., qui lui donna cette force, si ce n'est le Saint-Esprit ? Qui donna à saint Vincent ce courage invincible jusqu'à lasser ses bourreaux. C'est encore l'Esprit-Saint. En effet, un chrétien qui a reçu cette vertu, méprise et foule aux pieds tout ce que les impies peuvent lui dire : il ne pense qu'à plaire à Dieu, et rien autre chose.

Le sixième don est celui de la Piété. C'est un saint empressement pour tout ce qui a rapport au culte de Dieu et au salut de nos âmes. Qui a porté tant de saints à rendre les services les plus dégoûtants aux malades ? Qui y porte encore aujourd'hui tant de personnes, qui passent leur vie à servir les malheureux ? C'est l'Esprit-Saint. C'est lui qui nous porte à écouter avec empressement la parole de Dieu, à prier avec ferveur, et à faire consister notre bonheur dans la fréquentation des sacrements.

Le septième don est la Crainte de Dieu. C'est une délicatesse de conscience, qui nous porte à bien examiner si nos actions sont conformes à la loi que Dieu nous prescrit dans ses commandements. Un chrétien qui possède cette vertu craint horriblement le péché, et tremble continuellement d'y tomber ; il fait comme saint Philippe de Néri que l'on trouva un jour sanglotant. On lui demanda ce qui le jetait dans cette espèce de désespoir. « Hélas ! dit-il, je ne désespère pas ; au contraire, j'espère beaucoup ; mais quand je pense que les anges qui étaient dans le ciel, sont tombés, qu'Adam et Ève ont péché dans le paradis terrestre, que Salomon, d'après l'Esprit-Saint, le plus sage des rois de la terre, a souillé ses cheveux blancs par les crimes les plus abominables, la pensée de tout cela, dis-je, me fait craindre sans cesse que ce malheur ne m'arrive. Oh ! ajoutait-il, que celui qui connaît la grandeur du péché, doit craindre d'y tomber 51 !... » Mon Dieu, que nous avons besoin que cet Esprit-Saint vienne en nous pour changer notre cœur !

50 ACT. II.

51 Cet exemple est cité plusieurs fois dans le Saint.

Mais à qui, M.F., le Saint-Esprit doit-il se communiquer avec ses sept dons ? Je réponds : A tous ceux qui s'y seront préparés par la prière et la retraite ; c'est-à-dire, qui auront, autant qu'il leur est possible, détourné leur cœur des objets et des choses du monde ; qui auront confessé sincèrement leurs péchés avec la douleur nécessaire ; qui auront pris des résolutions véritables de ne plus les commettre et de tout souffrir plutôt que d'y retomber. En effet, le Saint-Esprit fut donné seulement à ceux qui avaient passé quelques jours dans le cénacle, c'est-à-dire dans la retraite. Toutes les fois que Dieu veut accorder quelque grâce extraordinaire, ce n'est qu'après quelques jours de retraite. Voyez Moïse : Dieu ne lui donna sa loi qu'après quarante jours de jeûne et de retraite⁵². Voyez le prophète Elie. Le Seigneur lui commande d'aller sur la montagne d'Horeb, parce que c'est là qu'il doit lui apprendre ses volontés ; il veut lui faire comprendre que ce n'est pas dans le tracas du monde qu'il distribue ses dons précieux. Lorsque le prophète est sur la montagne, il commence à entendre un vent impétueux qui semblait tout renverser, mais le Seigneur n'est pas dans ce vent. Après cela, il se fait un tremblement de terre terrible : le Seigneur n'y est pas non plus ; enfin, il entend souffler un vent doux ; alors Élie se couvre la face de son manteau, se met à l'entrée de sa caverne : c'est là qu'est le Seigneur ⁵³. Dieu voulait montrer ainsi, que lorsqu'il veut venir dans nos cœurs, il faut qu'ils soient dégagés des choses extérieures du monde, c'est-à-dire, que nous ayons quitté nos péchés et nos mauvaises habitudes. O mon Dieu, ne permettez pas que nous ayons le malheur de recevoir indignement votre Esprit-Saint ! changez entièrement nos cœurs et nos âmes !... Seigneur, descendez dans nos cœurs par votre grâce, daignez y habiter par le sacrement de Confirmation !... O Vierge sainte, qui avez préparé les apôtres à cet heureux moment, préparez-nous aussi vous-même, afin que nous puissions recevoir et garder cet Esprit de pureté et d'amour... Ainsi soit-il.

SERMON SUR L'EXTRÊME-ONCTION

Le Seigneur portera secours au malade sur son lit de douleur ; vous avez, ô Dieu, changé sa couche dans son infirmité.

Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus : unversum stratum ejus versasti, in infirmitate ejus.

(Ps. xl, 4.)

Qui de nous, M.F., pourra jamais comprendre la grandeur de la miséricorde de Dieu, son empressement à nous fournir tous les moyens nécessaires pour adoucir nos peines et nous assurer le ciel ? Sommes-nous malades ? Il veut bien, ce tendre et aimable Sauveur, s'abaisser jusqu'à venir nous visiter, nous consoler et nous aider à souffrir, de manière à rendre ces souffrances dignes d'une récompense éternelle. Voulons-nous, M.F., être pénétrés de la grandeur de son amour pour nous ? Considérons l'empressement qu'il a de nous accompagner de sa miséricorde, tous les jours et à tous les instants de notre vie.

Dès que nous entrons dans le monde, il nous présente le sacrement de Baptême pour nous ouvrir le ciel que le péché d'Adam nous avait fermé, et, en nous rendant son ami, il nous fait participants de tous les mérites de sa passion. Avons-nous le malheur de perdre cette grâce précieuse ? Il nous offre pour réparer cette perte, le sacrement de Pénitence, que nous pouvons recevoir autant de fois que nous avons péché, il va encore plus loin ; afin de ranimer en nous la foi sans laquelle nous ne pouvons plaire à Dieu, il nous donne, dans le sacrement de Confirmation, son Saint-Esprit, qui nous éclaire et

⁵² EXOD. XXXIV, 28.

⁵³ III REG. XIX.

nous conduit dans toutes nos actions, de manière à les rendre méritoires pour le ciel. Non content de tous ces dons, il veut encore, pour nous fortifier dans nos combats, nous donner son corps adorable et son sang précieux, afin de nourrir nos âmes, et de nous faire goûter d'avance le bonheur des saints. Voilà donc tout ce qui nous est nécessaire pour conserver ou réparer en nous la grâce de Dieu ; mais comme le péché d'Adam nous attire toutes sortes de misères, et surtout le châtement de subir la mort ; nous avons besoin, à nos derniers moments, d'un secours puissant, pour adoucir nos souffrances et les rendre méritoires ; pour nous fortifier contre les attaques du démon, qui, voulant nous perdre, redouble ses efforts.

Nous avons besoin, dis-je, d'un secours extraordinaire, pour nous rassurer contre les terreurs de la mort et les frayeurs du jugement, dont la seule pensée a fait trembler les plus grands saints. Que fait donc notre aimable Sauveur ? Il établit un sacrement qui nous donne toutes les grâces et les secours nécessaires dans ce terrible moment ; un sacrement, qui nous fait considérer nos maladies, non comme une punition, mais comme une grâce bien précieuse, et la mort, non comme un châtement, mais comme une grande récompense. Les maladies, en effet, sont des moyens très efficaces pour nous faire satisfaire à la Justice divine, et la mort nous délivre de toutes sortes de misères, en nous donnant la possession de toutes sortes de biens. Mais pour mieux vous le faire comprendre, je crois devoir vous montrer, 1° les avantages du sacrement de l'Extrême-onction ; 2° les fautes que nous commettons à l'occasion de ce sacrement ; 3° les dispositions que nous devons y apporter.

I. – Vous parler du sacrement de l'Extrême-onction, M.F., c'est vous faire ressouvenir que notre vie ici-bas n'est pas éternelle, et que bientôt nous sortirons de ce monde. Notre vie n'est qu'un petit passage, où nous sommes placés pour combattre le démon, le monde et nos penchants, afin de nous assurer le ciel ; c'est vous dire que nos corps, que nous cherchons tant à contenter, que nous craignons tant de faire souffrir, seront détruits par la violence des souffrances, par la puissance de la mort, et que nous irons paraître devant notre juge, pour lui rendre compte de tout le bien et de tout le mal que nous aurons fait pendant notre vie. Après cela, « nous irons nous ensevelir dans la maison de notre éternité 54 » Ah ! M.F., que cette pensée nous serait salutaire, si nous avions le bonheur de la bien graver dans notre cœur ! En effet, comment pourrions-nous commettre le péché ? Comment pourrions-nous vivre dans le péché, si nous nous disions en nous-mêmes : Un jour viendra que la maladie et la mort détruiront ce corps ; un jour viendra qu'il me faudra rendre compte de toutes les actions de ma vie, et, après ce jugement, ma demeure sera ou le ciel ou l'enfer. O mon Dieu, que celui qui ferait de cette pensée son pain quotidien, vivrait saintement !...

Le sacrement de l'Extrême-onction a été institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le soulagement spirituel et même corporel des pauvres malades. Pour notre âme, elle est sûre d'y trouver toujours la santé, si elle est bien préparée ; et, de même, notre corps y trouve aussi la santé, si elle peut être utile à la gloire de Dieu et à notre salut. Saint Jacques nous dit : « Si quelqu'un est malade, faites venir le ministre de l'Église, qui fera sur lui les onctions, et le Seigneur effacera ses péchés et lui rendra la santé du corps 55. » De sorte que, non seulement nous recevons la santé de notre âme, c'est-à-dire, le pardon de nos péchés, mais encore une grâce de force, pour nous défendre contre le démon, qui redouble ses attaques à ces derniers moments, espérant toujours nous perdre avant notre mort. Bien plus, ce sacrement répand dans nos âmes une douce consolation ; il ranime notre confiance en Dieu, il nous le fait considérer, non comme un juge sévère, mais comme un bon Sauveur et un tendre Père, qui vient pour nous consoler, et nous encourager par l'espoir de la récompense qu'il nous prépare dans le ciel. La maladie est une grâce bien précieuse, elle nous rappelle à Dieu, et nous fait rentrer en nous-mêmes ; elle nous détache de la vie ; elle nous fait considérer toutes les choses créées, les biens, les plaisirs et les honneurs, comme des choses viles et méprisables, indignes d'y attacher notre cœur. Moment précieux, M.F. ! C'est ordinairement dans ce temps-là que nous nous remettons devant les yeux toute notre vie : je veux dire le bien et le mal que nous avons fait. N'est-ce pas dans ce moment, M.F., que nous regrettons de ne pas avoir vécu dans l'amitié de Dieu ? N'est-ce pas lorsque nous sommes étendus : par ce lit de douleur, que nous pleurons des péchés que peut-être, sans une longue maladie,

54 Eccle., 5.

55 Jac. V, 14-15.

nous n'aurions jamais pleurés. N'est-ce pas dans ce moment que nous prenons les résolutions de changer de vie, si Dieu est assez bon pour nous rendre la santé ? N'est-ce pas dans ce temps-là, que nous concevons une aversion infinie pour tout ce qui nous a porté au péché, soit plaisirs ou mauvaises compagnies ? N'est-ce pas dans ce moment que nous commençons à penser aux tourments que la justice de Dieu prépare aux pécheurs ? N'est-ce pas une maladie qui nous fait nous réconcilier avec notre ennemi ? qui nous fait rendre le bien qui n'est pas à nous ? N'est-ce pas encore dans ces derniers moments que nous éprouvons combien le bon Dieu est riche en miséricorde ? N'est-ce pas là que la pensée du jugement nous fait trembler, à l'aspect de notre destinée éternelle ? Oh ! M.F., qu'une maladie longue est avantageuse pour un chrétien qui sait en profiter ; car elle lui fournit des moyens efficaces et puissants pour revenir à Dieu, rentrer en lui-même, et satisfaire à la justice divine pour ses péchés : Hélas ! que d'âmes sont en enfer, et qui seraient dans le ciel si elles avaient eu de longues maladies ! Combien, au jour du jugement, verront que les maladies leur ont *gagné* 56 un grand nombre d'années de purgatoire !

La mort même est un grand bienfait de Dieu et un moyen capable de nous réunir à lui ; car, vouloir vivre longtemps, c'est vouloir prolonger ses misères ici-bas. Saint Augustin nous dit : « Celui qui craint la mort, n'aime pas le bon Dieu. » En effet, si nous aimons quelqu'un, nous devons aimer ce qui peut nous y conduire ; par conséquent, celui qui aime Dieu ne craint pas la mort. Mais n'allons pas plus loin, occupons-nous de ce qui regarde directement l'Extrême-onction, qui est le sacrement des mourants. Ce sacrement est un signe sensible qui produit en nous des effets invisibles. Ces signes sont les onctions que le prêtre fait sur le malade avec l'huile sainte, bénite par l'évêque, et les prières qui les accompagnent. Si vous ne savez pas pour quoi l'on donne à ce sacrement le nom d'Extrême-Onction, le voici. C'est que ces onctions sont les dernières que l'on fait sur un chrétien. Les premières se font lorsque nous recevons le Baptême ; les secondes, lorsque l'évêque nous donne la Confirmation, et les dernières lorsque nous sommes malades. Nous voyons que Jésus-Christ, en instituant les sacrements, a choisi les signes les plus capables de nous faire connaître les effets que chaque sacrement produit en nous. Dans le sacrement de Baptême, nous recevons l'eau, dont l'usage ordinaire est de laver quelque chose de sale, pour nous montrer que la grâce reçue dans ce sacrement, purifie notre âme de ses péchés. Dans celui de l'Eucharistie, nous recevons Jésus-Christ sous l'espèce du pain et du vin, pour nous faire connaître qu'il nourrit nos âmes, comme le pain et le vin nourrissent nos corps. Dans ceux de l'Extrême-onction, nous recevons l'huile sainte. Or, la propriété de l'huile c'est de guérir les blessures, d'adoucir les plaies, de fortifier les membres ; de plus, l'huile d'olives est encore le symbole de la paix. Vous savez que Noé, après le déluge, envoya une colombe pour savoir si les eaux s'étaient retirées ; elle lui apporta une branche d'olivier, pour lui signifier que la colère de Dieu était apaisée, et que la paix était rendue à la terre 57. Voilà précisément, M.F., les effets que produit le sacrement de l'Extrême-onction dans celui qui le reçoit avec de bonnes dispositions, après s'être bien préparé par le sacrement de Pénitence.

Il est vrai que par le sacrement de Pénitence, tous nos péchés nous sont déjà pardonnés ; mais le sacrement de l'Extrême-onction achève de nous purifier de tous les péchés véniels que nous pouvons avoir commis depuis ce temps-là. Hélas ! que de fautes, dont ces pauvres malades se rendent coupables ! Tantôt ils murmurent dans leurs souffrances, tantôt ils ne se soumettent pas bien à la volonté de Dieu ; une autre fois, ils s'occupent trop d'affaires temporelles ; un autre moment, ils seront de mauvaise humeur contre ceux qui en ont soin. Voilà les fautes qu'un pauvre malade commet ordinairement. Elles sont légères, c'est vrai, mais elles ne laisseront pas que de le conduire bien des années en purgatoire. C'est pour cela que les saints Pères appellent ce sacrement « la perfection du sacrement de Pénitence. » Vous voyez qu'il nous procure une grâce bien précieuse en nous donnant le bonheur d'aller voir Dieu, aussitôt après notre mort. De plus, il nous fortifie contre les tentations du démon, qui en ce moment sont plus fortes et plus fréquentes.

En effet, c'est principalement dans nos maladies que le démon, comme nous dit saint Pierre, roule autour de nous pour nous dévorer 58 ; soit en nous portant au désespoir, en nous faisant considérer

56 Epargné, évité.

57 Gen. VIII, 11.

58 I Pet, V, 8.

nos péchés comme trop grands pour être pardonnés, ainsi veut-il nous faire perdre toute espérance ; soit encore par la présomption, en nous persuadant que nous n'avons rien à craindre, que Dieu ne nous a pas créés pour nous damner ; avec cette vaine espérance, nous mourons dans notre péché, et nous sommes perdus. Ce sacrement, au contraire, nous fait tenir un juste milieu : il nous donne une crainte salutaire, qui, en nous faisant nous amender, ne laisse pas que de nous faire espérer en la miséricorde de Dieu, et nous engage à prendre tous les moyens que le bon Dieu nous a donnés pour assurer notre salut.

Un autre bien que produit en nous ce sacrement, c'est de nous rassurer contre les frayeurs de la mort. Il nous la fait envisager comme un bien, car en nous séparant de la vie, elle nous conduit à notre véritable patrie ; nous l'acceptons alors en esprit de pénitence. Si la crainte du jugement à subir nous effraie, ce sacrement nous rassure, en nous faisant penser qu'à la vue du sang adorable de Jésus-Christ dont nous sommes tout couverts, il est impossible que le Père Éternel ne veuille pas nous reconnaître pour son ouvrage, pour ses fils, ses enfants et les chrétiens de son royaume. Ce sacrement fortifie encore le malade, il lui fait supporter ses souffrances avec patience et résignation à la volonté de Dieu ; bien plus, il adoucit ses douleurs, et elles lui paraissent moins violentes. Nous savons bien, il est vrai, ce qu'est la souffrance ; plusieurs d'entre nous, ont éprouvé des douleurs bien violentes ; mais aucun d'entre nous ne sait ce que l'on souffre pour mourir. Dans ce moment surtout, nous avons besoin que ce sacrement adoucisse nos maux. Écoutez saint Jacques « Quelqu'un est-il malade ? qu'il fasse venir le ministre du Seigneur, et la prière de foi qu'il fera sur lui le soulagera. » En effet, que de malades, après avoir reçu ce sacrement, se sont trouvés mieux !

Ce qui nous rend la mort si effrayante, c'est qu'il nous faut aller rendre compte de notre pauvre vie, qui n'a été peut-être qu'une chaîne de péchés. Que de sacrilèges ! que de profanations du saint jour du Dimanche ! Que de fois n'avons-nous pas profané notre esprit, notre cœur et notre corps par l'impureté ? Il est vrai que nous avons bien confessé tout cela ; mais, mon Dieu ! avons-nous apporté assez de préparation ? Avons-nous eu assez de contrition ? O moment terrible pour un chrétien, qui n'a pas pensé sérieusement à son salut ! Eh bien ! Si nous recevons ce sacrement saintement, nous avons une grande certitude que Dieu nous pardonnera. Oui, M.F., lorsque nous voyons venir le prêtre pour nous donner ce grand sacrement, c'est comme si nous voyons un ange venir nous annoncer que le ciel va se réconcilier avec nous, et que Jésus-Christ nous attend dans la grandeur de sa miséricorde. Disons encore quelque chose de plus consolant. Dans ce sacrement, Jésus-Christ descend vraiment dans nos âmes par sa grâce, il vient y faire sa demeure, et nous conduire lui-même en triomphe dans le ciel, ainsi qu'il le fit à ce pénitent, dont saint Siméon Stylite vit l'âme emportée au ciel par le Sauveur lui-même 59. Que de fois, M.F., nous voyons des malades, que la pensée de la mort effrayait presque jusqu'au désespoir, et qui ont fini par dire, après avoir reçu ce sacrement : « Je ne croyais pas qu'il fût si doux et si consolant de mourir ! »

D'après cela, je conclus que dans ce sacrement, tout est pour nous une consolation, car il nous procure les plus grands biens pour le temps et pour l'éternité. Oui, M.F., cela doit nous engager à demander à Dieu, tous les jours de notre vie, la grâce de recevoir ce sacrement avant de mourir. Je sais qu'il n'est pas absolument nécessaire pour être sauvé ; mais, si nous néglignons de le recevoir, nous nous rendrions coupables, nous nous priverions de grandes grâces ; nous semblerions, en effet, mépriser les moyens que le bon Dieu nous présente pour nous aider à opérer notre salut. Bien plus, nous nous exposerions grandement à faire une mauvaise mort, ce qui est le plus grand de tous les malheurs.

II. – Si vous me demandez dans quel temps il faut avoir recours à ce sacrement ? je vous dirai, que c'est lorsque nous avons une maladie qui semble vouloir nous conduire au tombeau. Vous savez que ce sacrement ne peut être reçu qu'une fois dans la même maladie ; mais, toutes les fois que nous revenons à la santé et que nous retombons malades, nous pouvons de nouveau le recevoir. Si maintenant vous me demandez à quel âge on peut recevoir ce sacrement ? Je vous répondrai : Dès que nous avons l'âge de raison, c'est-à-dire dès que nous pouvons distinguer le bien d'avec le mal ; aussi,

lorsque vos enfants commencent à distinguer le bien d'avec le mal, il ne faut jamais manquer de les faire confesser, afin qu'ils soient en état de recevoir ce sacrement.

Je vais vous montrer *en gros*, les fautes dont nous pouvons, sur ce point, nous rendre coupables. Nous sommes coupables lorsque nous avons négligé de demander à Dieu, pendant notre vie, la grâce de recevoir ce sacrement à l'heure de notre mort, ou si nous l'avons considéré comme peu de chose. Hélas ! M.F., si j'osais, je vous dirais qu'il y a des chrétiens qui, dans toute leur vie, n'ont jamais demandé au bon Dieu cette grâce. Nous sommes encore coupables, si nous ne prions pas pour ceux que l'on va administrer ; si nous négligeons d'aller auprès d'eux pouvant le faire ; si, étant auprès des malades, nous leur cachons leur état ; si nous détournons ceux qui veulent faire venir le prêtre, ou si nous ne l'avons pas appelé quand les malades le réclamaient ; si nous négligeons de les instruire sur ce sacrement, de leur apprendre qui l'a institué, les effets qu'il produit en nous, pourquoi on nous le donne, et quelles sont les dispositions que nous devons y apporter ; enfin, si nous n'avons pas prié pour ces pauvres malades, pendant qu'on leur administrait ce sacrement. Nous ne devons pas nous contenter d'y assister, mais il faut, autant que nous le pouvons, solliciter la miséricorde de Dieu pour eux.

Ceux qui les gardent doivent, autant que possible, leur laver les pieds et les mains avec de l'eau tiède, par respect pour le sacrement. Si c'est une fille ou une femme, ne jamais les laisser sans leur mettre un mouchoir au cou ; ces pauvres malades n'y pensent pas !... Hélas ! que de maîtres sont coupables, en envoyant leurs domestiques à l'hôpital presque morts ; ils meurent quelquefois en chemin, ou bien, arrivés à l'hôpital, ils reçoivent ce sacrement sans connaissance, et, par conséquent, sans fruit ! Combien d'autres ont de pauvres malades chez eux, et les laissent mourir, sans en avertir le prêtre de la paroisse ?... Les pères et mères, les maîtres et maîtresses, doivent encore voir s'ils ont négligé d'instruire leurs enfants et leurs domestiques de ce qui regarde ce sacrement, dès qu'ils sont en état de le recevoir ; s'ils négligent cela, ils seront cause que leurs enfants et leurs domestiques le profaneront. Mon Dieu, où sont ceux qui remplissent bien leurs devoirs ? Hélas ! qu'il y en a peu !...

Il faut encore vous examiner si vous n'avez pas pris plaisir à entendre, ou à dire vous-mêmes de ces paroles impies : « *Il peut partir, ses bottes sont engraisées*, ou encore : *Il est...* » c'est se railler des choses saintes. Il faut encore voir, si vous n'avez pas accompagné le bon Dieu plutôt par curiosité, que pour prier auprès du malade. Quant aux malades, ils ne doivent jamais attendre ces moments pour mettre ordre à leurs affaires temporelles ; ils doivent y penser tandis qu'ils sont en santé afin que, dans la maladie, ils ne s'occupent que du salut de leur âme. Ne manquez jamais de vous retenir des messes, ne vous fiez pas sur les promesses de vos héritiers, vous savez ce que l'on dit dans le monde, et cela est très vrai : « Le souvenir des morts s'en va avec le son des cloches. »

Les saints, M.F., regardaient comme un grand péché de laisser mourir une personne sans sacrements. Il y en a qui ont peur d'effrayer les malades, et n'osent pas leur parler de recevoir les sacrements ; quelle cruelle amitié !... Il est rapporté dans l'histoire qu'un pauvre père étant à l'article de la mort, personne ne lui parlait de se confesser ; une petite fille qui venait du catéchisme lui dit : « Mon père, le médecin dit que vous allez mourir ; ma mère pleure dans sa chambre, personne ne vous parle de vous confesser ; monsieur le curé nous a dit que c'était un grand péché que de laisser mourir une personne sans sacrements, voulez-vous que je le fasse venir ? » – « Ah ! Mon enfant, lui dit le père, va vite le chercher, je n'y pensais pas ; je souffre tant ! » Le prêtre vint, et le malade se confessa dans de très bonnes dispositions. Avant de mourir, il fit venir sa fille auprès de son lit, en lui disant : « Ah ! mon enfant, que je te remercie ! sans toi, j'étais damné ; je ne pensais pas à me confesser. »

Hélas ! que de pauvres malades meurent sans sacrements et se damnent par la faute de ceux qui les entourent, et qui n'ont pas la charité de les faire confesser ! Nous devons encore avoir une grande dévotion à sainte Barbe, pour demander au bon Dieu, par sa protection, de recevoir nos derniers sacrements ⁶⁰. Il est rapporté dans l'histoire qu'un saint évêque exilé, n'ayant point de moyens de recevoir les sacrements, la sainte Vierge vint avec des anges, etc.... Il faut encore ne jamais manquer, si le prêtre n'y pensait pas, de lui faire appliquer au malade les indulgences plénières, qui sont la remise de toutes les peines que nous devons souffrir en purgatoire.

⁶⁰ Sainte Barbe est invoquée contre la mort subite.

III. – Mais quelles sont les dispositions que nous devons avoir pour recevoir dignement ce sacrement ? J'en trouve trois. La première, c'est d'être en état de grâce, la seconde, c'est la résignation à la volonté de Dieu, la troisième, souffrir la maladie avec patience. Je dis qu'il faut être en état de grâce, c'est-à-dire, s'être confessé ; parce que si l'on recevait ce sacrement avec un péché mortel sur la conscience, l'on commettrait un horrible sacrilège. O mon Dieu, quel malheur !... Si vous êtes en état de péché et que vous ne puissiez parler, il faut vous exciter à la contrition, et vous confesser par signes, autant que vous pourrez. Hélas ! qu'il est difficile de bien se confesser dans ce moment, quand on a négligé de le faire pendant le temps de la santé !... Il ne faut pas cependant se laisser aller au désespoir, quelque misérable que l'on soit ; quand même nous aurions commis de grands et nombreux péchés, il faut toujours espérer en la bonté de Dieu. Il faut faire mettre un crucifix devant nos yeux, afin qu'en le regardant, nous voyons la grandeur de la miséricorde de Dieu pour les pécheurs. Cette image fera naître en nous une grande confiance, en pensant que la miséricorde de Dieu est encore infiniment plus grande que nos péchés, et que, quoique bien pécheurs, nous pouvons espérer notre pardon. Il est vrai qu'il faut bien craindre pour tant de grâces méprisées et tant de péchés commis ; mais il faut penser que Dieu a promis que jamais il ne refuserait le pardon à celui qui le lui demande comme il faut.

2° Une autre disposition que doit avoir le malade, c'est de se soumettre entièrement à la volonté de Dieu, et de ne point se tourmenter de sa guérison ; il faut qu'il sache que si la santé est nécessaire au salut de son âme, le bon Dieu le guérira. Il est vrai qu'il n'est pas défendu d'avoir recours au médecin ni aux remèdes, puisque Dieu a établi les médecins et créé les remèdes. Nous voyons que Jésus-Christ lui-même a cherché quelques consolations dans ses peines, lorsqu'il alla trouver ses apôtres en leur disant : « Mon âme est triste jusqu'à la mort 61 ; » et lorsqu'étant sur la croix il dit aussi : « Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné 62 ? » Ce n'est pas qu'il eût besoin de secours, mais seulement pour nous montrer qu'il n'est pas défendu de chercher quelque soulagement dans nos maladies et quelques consolations dans nos peines. Mais à l'exemple de Jésus-Christ, disons à Dieu : « Mon Dieu, que votre sainte volonté se fasse toujours, et non la mienne 63 », soyons toujours contents, de quelque manière qu'on se conduise à notre égard, nous sommes sûrs que le salut de notre âme s'y trouvera.

Tout nous engage donc à faire recevoir les derniers sacrements à ceux qui sont dans nos maisons ; d'abord il y a une bénédiction particulière qu'apporte Jésus-Christ en y venant. Ensuite, nous ne pouvons pas rendre un plus grand service, c'est-à-dire faire une plus belle oeuvre de charité, que de fournir à un malade les moyens de s'assurer le ciel. Enfin, nous sommes sûrs que le bon Dieu ne nous refusera pas la même grâce, quand nous serons à l'heure de la mort. Nous ne devons jamais négliger de faire venir un prêtre ; il vaut mieux que le prêtre vienne vingt fois de trop, que si vous laissiez mourir votre malade sans sacrements. D'ailleurs un prêtre a toujours un grand plaisir à voir un malade, et les malades à leur tour doivent sentir le bonheur de cette visite. Saint Bernard nous rapporte que saint Malachie, archevêque de *Cologne*, avait été appelé par un malade. Quand il fut arrivé, on lui dit que le malade n'était pas en danger, qu'il pouvait attendre au lendemain ; et sur cela l'archevêque reprit son chemin. Peu d'instants après, on court après lui, disant que le malade est mort. « Ah ! malheureux, s'écrie-t-il, c'est bien par ma faute. » Il se rend près de lui, quoiqu'il fût mort, se prosterna la face contre terre, répand des larmes en abondance, et engage tous ceux qui étaient avec lui à prier aussi. « Non, mon Dieu, je n'aurai point de consolation que vous n'avez rendu la vie à ce mort ! redoublons nos larmes, mes enfants, disait-il à ceux qui étaient avec lui, peut-être que le bon Dieu se laissera toucher. » Après avoir passé toute la nuit à prier, il regarde le mort, il le voit remuer les yeux et les lèvres. « Ah ! mes amis, s'écrie-t-il, le bon Dieu lui rend la vie. » Il lui administre alors les sacrements, il ne les avait pas plutôt reçus, qu'il expira 64.

61 Matth. XXVI, 38.

62 *Ibid.* XXVII, 46.

63 *Ibid.*, XXVI, 39.

64 Sur ce miracle ainsi rapporté par le Saint nous ferons plusieurs observations : 1° Saint Malachie n'était pas archevêque de *Cologne*, mais évêque de *Connor* en Irlande ; 2° Ce malade était une femme ; 3° Elle ne mourut pas aussitôt après avoir reçu les sacrements, mais se guérit et vécut quelque temps en bonne santé : *illa convalvit, et vivens incolumis tempore aliquanto... iterum obdormivit... S. BERN. Vita S. Malachiae, cap. XXIV, 53.*

Il n'y a pas pour nous de spectacle plus salubre que celui de voir administrer à un malade les derniers sacrements. Lorsqu'étant en santé, nous entendons sonner la cloche du viatique, quittons notre ouvrage pour un instant ; allons voir ce que nous serons un jour, et ce que nous pouvons dans ce moment de notre vie. Allons, M.F., entendre ce pauvre malade nous crier : « Ah ! mes amis, venez à mon secours, demandez au bon Dieu qu'il veuille bien avoir pitié de moi ; venez voir, semble-t-il nous dire, ce que vous serez vous-même un jour. » Si, quand nous voyons administrer un malade, nous faisons bien ces réflexions : Oui, un jour viendra que je serai à la place de ce pauvre malade, quelles seront mes pensées dans ce moment ? Que penserai-je et que dirai-je de mes plaisirs, de mon attachement à ces biens qui en ont perdu tant d'autres ? Que penserai-je de mes vengeances, de mes injustices et de mon ivrognerie ? Quelle vie, pour aller paraître devant un Dieu qui ne me fera pas grâce d'une minute, et qui voudra savoir comment je l'ai employée ! Hélas ! dirons-nous dans toute l'amertume de notre âme ! Ah ! Moment épouvantable, qui a porté les plus grands saints presque au désespoir. Ah ! Triste moment pour un chrétien qui a fait le mal !... Quel spectacle plus capable de nous convertir que la présence d'un mourant qui va quitter ce monde pour toujours ? . . . Regardez-le un instant, M.F., voyez ces pauvres yeux mourants et presque éteints, il semble nous dire : « Ah ! mon ami, n'attendez pas d'être comme moi pour faire le bien !... si Dieu me rendait la santé, oh ! que ma vie serait bien plus chrétienne qu'elle n'a été jusqu'à présent ! Si le bon Dieu me retire de ce monde dans cette maladie, que vais-je devenir ?... puisque dans ma vie je ne vois que du mal et presque pas de bien. Ah ! priez Dieu qu'il veuille me pardonner »

Lorsque nous voyons entrer le prêtre dans la chambre d'un mourant, disons-nous : Quel va être le sort de ce malade ? Ou le ciel, ou l'enfer ! Mon Dieu que ce moment est terrible !... Oui, dans ce moment, le bon Dieu va ou le recevoir dans son sein, ou le vomir pour jamais de sa présence. Oh ! quel malheur de n'avoir vécu que pour se creuser un enfer !... Le prêtre, avant de lui administrer les sacrements, fait plusieurs prières pour implorer la miséricorde de Dieu sur lui ; il prend l'huile sainte pour faire les onctions, et semble lui dire : « Mon ami, profitez bien du peu de temps qui vous reste, si vous ne revenez pas, c'est la dernière grâce que le bon Dieu vous accorde en ce monde. » Il implore les prières des assistants, afin de demander miséricorde pour le malade ; puis, il fait les onctions. Il commence par les yeux, comme s'il lui disait : « Fermez ces yeux qui, tant de fois, se sont ouverts sur des objets impurs, et qui ont ainsi perdu votre âme ; refusez-leur pour un instant la lumière, puisqu'ils en ont si mal profité. » « Mon Dieu, dit le prêtre, pardonnez-lui tant de mauvais regards, et tant de curiosités, par lesquels le péché est entré dans son âme et lui a donné la mort. Mon Dieu, pardonnez-lui tous les péchés qu'il a commis par le sens de la vue. » Considérez, M.F., ces yeux qui autrefois étaient ardents pour le mal, dont le regard brillait d'un feu impur, voyez-les, dis-je, sous la main du prêtre, dont la présence le frappe de terreur ; voyez et considérez sous la main du ministre du Seigneur la pauvre tête de cette jeune fille qui a tant pris de soin à se parer, qui tant de fois a passé des heures entières à se considérer devant une glace de miroir, qui, dans toutes ses manières, ne cherchait qu'à plaire et à s'attirer les regards du monde. Ses yeux, qui autrefois allumaient des flammes dans le cœur du jeune libertin, les voilà maintenant qui jettent l'épouvante dans l'âme de ceux qui l'entourent.

Le prêtre fait l'onction des oreilles. Hélas ! voyez comment l'on tourne et retourne cette tête défaillante qui fut l'idole du monde et qui croyait être la seule bien faite. Ces oreilles autrefois ornées d'or ou de diamants, dont elle avait tant de soins de faire briller l'éclat devant les rayons du soleil. Voyez ces cheveux que le prêtre écarte, ces cheveux qu'elle arrangeait et frisait jadis avec tant de soins, les voilà tout ruisselants des sueurs de la mort. « Mon Dieu, dit le ministre du Seigneur, pardonnez à cette pauvre mourante, tous les péchés qu'elle a commis par ses oreilles, par l'or et les diamants, dont elle a pris tant de soins d'embellir cette tête d'iniquité. » Laissons, M.F., cette tête ornée avec tant d'artifice ; laissons-la, l'enfer semble l'attendre, et la mort la presser.

Le prêtre lui fait des onctions sur le nez, ce nez qui, tant de fois, a cherché les bonnes odeurs et qui maintenant exhale déjà la corruption⁶⁵. Le prêtre lui fait des onctions sur les lèvres, instruments de tant de voluptés, de tant de médisances, de calomnies, de paroles et de chansons infâmes. « Mon Dieu, dit le prêtre, que cette bouche soit purifiée par cette onction, de toutes les mauvaises paroles prononcées. Faites à cette pécheresse, la grâce de ne jamais entendre ces foudroyantes paroles que

65 Ici, et dans l'alinéa suivant nous atténuons quelques unes des expressions du Saint.

tout réprouvé entendra un jour sortir de votre bouche : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. »

Le prêtre prend ses mains, mains qui ont commis tant d'iniquités, ces pauvres mains qui sont à cette heure trempées des sueurs de la mort ! « Mon Dieu, pardonnez à ces mains souillées de tant de péchés ! » De là, le prêtre fait les onctions sur la poitrine 66, cette poitrine ornée avec tant de soin, et des soins si souvent répétés, toujours dans la coupable espérance d'attirer les yeux et de plaire au monde ; voilà le moment où le Seigneur semble descendre dans ce cœur, avec le flambeau à la main pour en examiner tous les plis et replis 67. « Mon Dieu, dit le prêtre, pardonnez à cette malheureuse tous les péchés qu'elle a commis, par tant de pensées d'orgueil, de haine, de vengeance, par toutes les mauvaises pensées et les mauvais désirs qui ont corrompu son pauvre cœur ! Enfin, le prêtre fait l'onction aux pieds, ces pieds qui autrefois étaient actifs à courir au mal ; ces pieds qui l'ont tant de fois portée dans les jeux, les danses et les bals ; les voilà donc comme liés dans ces draps, incapables même de se remuer. Voilà ce corps déjà enlacé dans les bras de la mort...

Oui, considérez un moment, M.F., le corps de cette jeune fille de vanité, qui n'a cherché que les moyens de relever sa beauté. Voyez ce visage, qu'elle lavait autrefois avec tant de précaution, afin de lui conserver sa fraîcheur ; le voilà tout décomposé. Voyez ce cou, qui était embelli avec tant d'art de riches bijoux et qui portait ces deux ou trois rangs de collerettes ; hélas ! il ne peut plus seulement soutenir sa pauvre tête. Qu'est devenue cette beauté que rehaussait encore ces vêtements de forme et de couleurs si bien choisies ? Et dans ce corps, mon Dieu, qu'est devenue cette pauvre âme, que vous aviez faite par le Baptême aussi belle qu'un ange ?... Mon Dieu, mon Dieu ! quelle route va-t-elle prendre ? Sera-ce le ciel, sera-ce l'enfer, qui doit être sa demeure éternelle ?

Oui, M.F., ce sera le ciel, si cette pauvre âme reçoit le sacrement de l'Extrême-onction avec les dispositions que je vous ai indiquées plus haut ; si, sincèrement pénitente de sa vie criminelle, elle reçoit comme il faut ces derniers sacrements et se jette dans les bras de la miséricorde de Dieu. Mais pour nous, tâchons de vivre saintement, et nous sommes sûrs qu'en retour, le bon Dieu ne nous privera pas du bonheur de faire une bonne mort. C'est ce que je vous souhaite.

SERMONS INÉDITS SERMON SUR L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Celui qui cache ses péchés se perdra ; mais celui qui les confesse et qui s'en retire obtiendra miséricorde.

Qui ascondit scelera sua, non dirigitur : qui autem confessus fuerit et reliquerit ea, misericordiam consequetur.

(Prov. xxviii, 13.)

Nous avons vu, M.F., il y a peu de temps, qu'il fallait nécessairement et absolument confesser tous ses péchés mortels avec leur espèce, leur nombre et enfin leurs circonstances, si nous voulons en obtenir

66 L'onction prescrite par le Rituel romain « *ad lumbos sive renes*, » se fait d'après le Rituel de Belley et autres diocèses, « à la poitrine pour les hommes, et au bas du cou pour les femmes. »

67 *Scrutabor Jerusalem ira lucernis*. Soph. I, 12.

le pardon. Le Saint-Esprit nous dit lui-même que celui qui cache quelques péchés, par honte ou par négligence, se perdra, c'est-à-dire sera damné. Cacher ses péchés par honte ou par crainte et avec réflexion, c'est un crime qui fait frémir. Nous cachons nos péchés par négligence, lorsque nous ne donnons pas tous les soins et le temps qu'il faut pour nous examiner, afin de connaître nos péchés tels qu'ils sont aux yeux de Dieu et que nous les connaîtrons au jour du jugement. La confession serait mauvaise, si l'on faisait une confession générale, pour accuser les péchés que l'on a commis depuis sa dernière confession, en les mettant tous ensemble, afin d'avoir moins de honte.

Voici un des effets les plus funestes du péché, c'est d'aveugler celui qui le commet d'une manière si affreuse qu'il ne se connaît nullement, et, bien plus, qu'il ne cherche pas même à se connaître ; ou d'une manière si légère qu'il ne voit point l'état de son âme. C'est d'abord l'état d'un chrétien qui profane les sacrements. On sera accoutumé à une certaine routine d'examen, on se contente de se rappeler quelques fautes qui sont les plus ordinaires, comme sont les blasphèmes, les juréments et les colères, mais sans se donner la peine de descendre dans son cœur pour en connaître le nombre et la malice. C'est, en second lieu, l'état d'un chrétien qui multiplie ses sacrilèges. Celui-ci examine, non ce qu'il a fait, mais ce qu'il va dire, c'est-à-dire la manière dont il va s'accuser pour éprouver moins de honte ; comme si, en trompant un confesseur, il pouvait tromper Dieu, qui a pesé et compté tous ses péchés. C'est, en troisième lieu, l'état d'un pécheur qui profane les sacrements. Celui-ci se présentera sans s'être seulement examiné, pensant que le confesseur l'interrogera pour lui faire connaître ses péchés : autre profanation. Quand même un prêtre vous ferait assez connaître vos péchés de manière à n'en point laisser, quand est-ce que vous allez demander à Dieu la contrition ? C'est après votre confession, après avoir reçu l'absolution ? Confession sacrilège ! O mon Dieu ! peut-on bien y penser et vivre tranquille ? Quel est mon dessein ? M.F., le voici : c'est de vous montrer que, pour faire une bonne confession, nous devons nous examiner sérieusement et de bonne foi ; 2° de vous apprendre la manière de vous confesser ; 3° de vous faire connaître ceux qui font de mauvaises confessions ; 4° de vous faire voir les moyens que vous devez prendre pour réparer celles qui ont été mal faites.

I. – Ne désirant rien autre que le salut de vos âmes et votre bonheur éternel, je vais donc, avec la grâce de Dieu, vous *débrouiller*, autant qu'il me sera possible, l'état d'aveuglement où le péché nous a réduits, qui nous empêche de pouvoir nous connaître tels que nous sommes aux yeux de Dieu, et que nous nous connaîtrons au grand jour des vengeances. Venons, M.F., avec notre simplicité ordinaire. Je vous demande qui sait ce que c'est qu'un examen ? Je vous dirai que c'est la recherche, avec tous les soins possibles, des péchés que nous avons commis depuis le baptême ou depuis notre dernière confession ; et cette connaissance de nous-mêmes est plus difficile que vous ne pensez. C'est, pour celui qui veut bien la faire, une affaire qui lui demande tous ses soins et du temps.

Si vous me demandez ce qu'il faut faire pour s'examiner comme il faut, c'est-à-dire pour faire une confession qui nous mérite notre pardon, il faut retirer son cœur et son esprit de toute affaire temporelle, je veux dire ne penser ni à son commerce, ni à son ménage, descendre, avec une espèce d'horreur et d'indignation, dans son cœur, avec un flambeau d'une main et une balance de l'autre, pour examiner rigoureusement le nombre, toutes les circonstances et peser toute la malice de nos péchés. Mais n'étant que ténèbres, de nous-mêmes, nous sommes donc incapables de pouvoir pénétrer à fond cet abîme de corruption qui n'est bien connu que de Dieu seul. C'est donc à lui à qui nous devons nous adresser avec une humilité profonde, à la vue de nos péchés, et une grande confiance à sa bonté qui est infinie ; implorer les lumières du Saint-Esprit par une prière fervente et animée d'une foi plus vive qui touche le cœur de Dieu et attire sur nous ses miséricordes. Étant rentrés en nous-mêmes, M.F., disons-lui du fond de notre cœur : « Mon Dieu, ayez pitié d'un misérable pécheur tout couvert d'iniquités, qui n'en connaît ni le nombre ni la malice. Je m'adresse à vous qui êtes la lumière du monde ; mon Dieu, faites descendre dans mon cœur un rayon de votre lumière ; montrez-moi, je vous prie, mes péchés, afin que je puisse les détester et mériter mon pardon. » Oui, M.F., le péché jette dans notre esprit des ténèbres affreuses qui bouchent les yeux de notre âme.

Voyez, M.F., ce qui arriva à David qui, avant que le péché tombât sur son âme, apercevait avec tant de connaissance les moindres fautes qu'il faisait. Mais ayant le malheur d'être tombé dans son premier péché, les yeux de son âme perdirent leur lumière. Non content de déshonorer la femme d'Urie, il le fait encore mourir, et reste un an dans cet état malheureux, sans se reprocher ni son adultère, ni son homicide. Il ne s'en aperçoit pas même, il faut que Dieu lui envoie son prophète Nathan pour lui ouvrir les yeux, et ce ne fut que dans ce moment qu'il se reconnut coupable.

Voilà une image terrible d'un pécheur qui croupit dans quelques péchés d'habitude ; il faut que Dieu le prévienne et aille le chercher, pour ainsi dire, dans ses désordres ; sans quoi, jamais nous n'en sortirions. Ce qui nous montre, M.F., qu'il est impossible de connaître nos péchés et de faire une bonne confession si nous n'implorons pas de tout notre cœur les lumières du Saint-Esprit, afin de bien nous faire connaître le mal que nous avons fait et de nous donner la douleur nécessaire pour les détester. Voulez-vous savoir à quoi le pécheur ressemble ? A une personne extrêmement contrefaite et laide et qui se croit bien faite et bien belle, parce qu'elle ne s'est jamais bien regardée dans un miroir ; mais qui, dès qu'elle se considère, se trouve si laide, si affreuse, qu'elle ne peut se regarder, ni même y penser sans horreur. La même chose arrive au pécheur qui est resté quelque temps dans le péché, sans faire aucun retour sur lui-même. Mais rentrant en lui-même, il ne peut pas concevoir comment il a pu rester dans un état si déplorable. Qu'est-ce qui fait tant verser de larmes à certains pécheurs ? Rien autre, sinon qu'ils sont rentrés en eux-mêmes et qu'ils ont vu ce qu'ils n'avaient pas vu jusqu'à présent. Pourquoi est-ce que tant d'autres encore plus coupables sont tranquilles, ne versent point de larmes ? hélas ! M.F., c'est qu'ils ont fermé les yeux sur l'état de malheur où est réduite leur pauvre âme. En second lieu, je dis que nous avons bien besoin des lumières du Sain-Esprit pour connaître nos péchés, parce que notre cœur est le siège de l'orgueil, qui ne cherche que les moyens de nous les faire connaître moindres qu'ils ne sont. Vous voyez que nous avons absolument besoin des secours du Saint-Esprit pour connaître nos péchés tels qu'ils sont.

3° Je dis que le pécheur, étant encore l'esclave du péché, a besoin d'une grâce forte pour le détacher entièrement du péché et des objets qui l'ont porté au péché. Combien ne trouvons-nous pas encore de certains pécheurs qui semblent être convertis et qui ressentent encore une certaine satisfaction en pensant aux désordres auxquels ils se sont livrés il y a quelque temps ! Nous avons donc bien besoin de la grâce de Dieu, qui nous inspire une horreur profonde de nos péchés passés.

Dites-moi, M.F., dans vos confessions et avant vos confessions avez-vous eu soin de demander à Dieu ses grâces et ses lumières pour ne pas profaner ce sacrement de miséricorde ? Oui, nous oublions peut-être que sans Dieu nous ne pouvons rien que faire mal. Avez-vous fait comme l'aveugle de Jéricho, qui reconnut son aveuglement et qui le déplora amèrement ? Avez-vous fait comme lui, qui s'adressa à Dieu avec tant de sincérité, animé d'une foi si vive, qu'il mérita de recouvrer la vue ? « O Jésus ! fils de David, ayez pitié de moi ! » Cela plusieurs fois de suite : « O Jésus ! fils de David, ayez pitié de moi. » Jésus, touché, toujours prêt à nous écouter et à nous accorder l'effet de nos demandes, se tourne contre lui en lui disant : « Que voulez-vous de moi ? » – « Mon Dieu, lui répond l'aveugle, faites que je voie. » – « Eh bien, lui dit ce bon Jésus, voyez ! » Hélas ! M.F., si lorsque nous sommes dans le péché nous sommes dans les ténèbres, nous pouvons nous adresser à Dieu comme l'aveugle : « Mon Dieu, devons-nous lui dire, faites que je voie le nombre et la malice de mes péchés. » Disons encore comme le saint roi David : « Mon Dieu, vous êtes ma lumière, éclairez mes ténèbres. » Et avec le saint homme Job : « Seigneur, montrez-moi mes péchés et toutes mes fautes. » Dieu qui désire mille fois mieux notre salut que nous le désirons nous-mêmes, ne manquera pas certainement de nous accorder la grâce que nous demandons.

Aussi, M.F., étant seuls et en la présence de Dieu, il faut commencer notre examen de conscience et rechercher tous nos péchés ; prenez les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise et les péchés capitaux, et voyez comment et en combien de manières vous avez péché contre ces commandements. Examinez les devoirs de votre état, comparez votre vie avec vos devoirs ; remarquez avec soin, sans vous presser, en quoi vous vous en êtes écartés par pensées, par désirs, par actions et omissions. Pour vous faciliter cette recherche, examinez quelles sont vos occupations les plus ordinaires, les lieux où vous allez, les personnes que vous voyez.

Je n'entrerai pas dans tous ces détails, cela ne finirait plus ; c'est à chacun de vous à vous examiner là-dessus, et à voir en quoi vous êtes coupable. D'abord, examinez-vous sur vos confessions passées et voyez si vous avez assez accusé tous vos péchés mortels, avec une véritable douleur d'avoir offensé Dieu et un ferme propos de vous corriger et de quitter non seulement le péché, mais encore l'occasion prochaine du péché ; comme, par exemple, si vous demeuriez dans une maison où il y avait quelques personnes qui vous sollicitaient au mal ; que vous eussiez manqué de le dire par crainte que l'on vous en fît sortir : votre confession ne vaudrait rien. Voyez si vous avez bien fait votre pénitence dans le temps qu'on vous l'avait ordonnée ; si vous avez fait toute réparation et les restitutions que vous pouviez et deviez faire, qui vous étaient commandées par votre confesseur.

2° Examinez-vous sur les devoirs de votre état, comment vous les avez remplis, c'est à quoi beaucoup de personnes ne font pas attention, et ce qui en jettera un grand nombre en enfer. – Mais, me direz-vous, comment faut-il donc s'examiner sur les devoirs de son état ? -Et comment ? Cela n'est pas bien difficile. Vous savez bien à quoi vous vous occupez, qui sont ceux qui sont sous votre conduite, dont Dieu vous demandera compte un jour. Êtes-vous père ou mère de famille ? Hé bien ! examinez-vous, comment vous vous êtes conduits envers vos enfants. Les avez-vous instruits de tous leurs devoirs de religion ? Avez-vous eu soin de leur apprendre leurs prières dès qu'ils ont commencé à parler ? Leur avez-vous inspiré le respect qu'ils devaient avoir en la sainte présence de Dieu ? Ne leur avez-vous pas fait prier le bon Dieu sans prendre de l'eau bénite, sans leur dire pourquoi l'on prenait de l'eau bénite et les grâces qu'elle nous procurait ? Leur avez-vous appris les principaux mystères de la religion, nécessaires pour être sauvés ? Ne les avez-vous pas laissés dans une ignorance crasse, ne prenant pas tant à cœur le salut de leur âme que la conservation de vos bêtes ? Les avez-vous fait travailler, avant de les faire prier le bon Dieu ? Avez-vous négligé de les corriger les voyant offenser le Bon Dieu ? En avez-vous ri au lieu de les châtier chrétiennement ? Leur avez-vous donné le mauvais exemple en vous mettant en colère, en vous disputant avec votre mari, vos voisins ou voisines ? N'avez-vous pas médité ou calomnié en leur présence ? Leur avez-vous appris à ne jamais mépriser les pauvres, en leur faisant donner l'aumône aux pauvres ? Avez-vous fait tout ce que vous avez pu pour les rendre agréables à Dieu et assurer leur salut ? Avez-vous manqué un jour de prier le bon Dieu pour eux ? Avez-vous manqué de les mettre sous la protection de la Sainte Vierge quand ils sont venus au monde ? Si vous avez des domestiques, avez-vous eu bien soin de les instruire ou de les faire instruire ? Les avez-vous fait assister aux catéchismes ? N'avez-vous rien négligé pour leur apprendre les moyens nécessaires pour se sauver ? Ne les avez-vous pas laissés dans l'ignorance crasse qui, de la mort, les traînera en enfer ? Avez-vous préféré le soin de vos bêtes au soin de leurs pauvres âmes qui ont tant coûté à Jésus-Christ, et que vous laissez perdre si misérablement en leur faisant manquer les offices et les instructions ? Avez-vous bien veillé sur leur conduite ? Leur avez-vous bien payé tous leurs gages ? En avez-vous eu soin dans leurs maladies ?

Et vous, ouvriers, en vous faisant bien payer, avez-vous eu soin de bien faire l'ouvrage tel que vous l'aviez promis ? Et vous, domestiques, examinez en quoi vous avez manqué envers vos maîtres : défaut de respect, murmure en obéissant, temps perdu : ne leur auriez-vous pas désobéi lorsqu'ils vous envoyaient aux offices ou aux catéchismes ? Ne les avez-vous pas décriés auprès des autres domestiques, pour leur donner mauvaise réputation ? Que chacun, M.F., sonde sa conscience, afin de pouvoir se rendre compte à soi-même, afin de pouvoir se connaître, dans le tribunal de la pénitence, aussi coupable que l'on est.

3° Je dis qu'il faut encore s'examiner sur les péchés d'omission, et presque personne n'y pense. Par exemple : pouvant faire l'aumône, avez-vous négligé de la faire ? Pouvant assister à la messe les jours ouvriers, y avez-vous manqué ? Pouvant rendre quelques services à votre prochain, l'avez-vous refusé ? Avez-vous donné de bons exemples à vos enfants, à vos domestiques ? Vous ont-ils vu manquer la Messe, les Vêpres, vos prières le matin et le soir ? Êtes-vous fidèles à fuir les occasions de péché, telles que la danse, le cabaret et les jeux ? Avez-vous travaillé à vous rendre agréables à Dieu ?

4° Je dis qu'il faut encore vous examiner sur vos péchés d'habitude. Sur chaque péché que l'on découvre, il faut encore examiner les circonstances nécessaires pour les bien faire connaître, et le nombre de fois que l'on y est tombé ; déclarer qui nous a donné l'occasion et quelles ont été les suites. Comme par exemple : si l'on vous avait confié un secret, il ne suffirait pas de dire que vous avez violé le secret, mais il faudrait encore dire quel mal cela a fait, sur quelle personne le mal est tombé. Si vous avez maudit, il faut dire si c'est par haine ou par ressentiment, ou simplement par légèreté si c'est en présence de plusieurs personnes, si cela a été applaudi par plusieurs, si votre mauvais exemple les a portés à maudire, combien de personnes et combien de fois. Si c'est un péché d'habitude, il faut dire combien a duré cette habitude, dans quel temps et dans quel lieu on l'a commis, ce qui est encore nécessaire pour en fixer la malice.

Vous conviendrez avec moi, M.F., que pour un tel examen il faut du temps, de l'application et de l'instruction. Pour savoir combien il faut de temps, il est bien difficile de le savoir : il n'est pas douteux que ceux qui ne se confessent que rarement, il leur faut plus de temps qu'à ceux qui se confessent souvent. – Mais quelle application ou quels soins faut-il donner ? – Ce que vous donneriez

pour faire une affaire que vous auriez à cœur de faire réussir, et que vous regarderiez comme un grand malheur si elle manquait.

Il n'est pas nécessaire, M.F., de vous parler longtemps du bonheur d'une bonne confession, ni du malheur d'une mauvaise. Vous savez qu'une bonne confession nous rend le ciel et l'amitié de notre Dieu, et qu'une mauvaise nous chasse du Paradis et nous précipite au plus profond des enfers. Cette seule pensée doit nous faire comprendre le temps et le soin que nous devons y apporter pour la faire saintement. Hélas ! M.F., combien de pécheurs qui s'aveuglent quand ils n'ont pas ces gros péchés que souvent même des païens honnêtes ne commettraient pas ! Ils n'ont rien à dire. Cependant on les verra, pendant les saints offices, sans respect, sans dévotion, vivant dans une négligence habituelle de leur salut : et ils n'ont rien ! Hélas ! C'est qu'ils ne veulent pas se donner la peine de descendre dans leur cœur, où ils trouveraient de quoi les faire mourir d'horreur. Hélas ! combien de mensonges pernicieux, combien d'injustices, combien d'usures dans leurs prêts ! Combien de torts et, par conséquent, de restitutions à faire. Il en est de même pour ceux qui mènent une vie lâche et sensuelle ; qui croient que c'est assez d'une messe ; encore Dieu seul sait comment ils l'entendent ! Point de difficulté de manquer les vêpres, les catéchismes et les autres exercices de piété ! Hélas ! ils ne veulent pas chercher leurs fautes, parce qu'ils ne veulent pas changer de vie continuant à vivre dans une ignorance crasse et des plus criminelles. Mais, sans aller plus loin, une partie des chrétiens ne voient pas leurs péchés, parce qu'ils ne veillent pas assez sur eux-mêmes ; ils ne veulent pas prendre la peine de se faire instruire de leurs devoirs et de leur religion. Que s'ensuit-il de là, M.F., sinon une chaîne de confessions sacrilèges ? O mon Dieu, que de chrétiens damnés à cause de leur ignorance ! Qui, en sortant du tribunal de la pénitence, sortent plus coupables qu'ils ne sont entrés.

Et que devez-vous faire pour éviter un si grand malheur ? M.F., le voici : ayez un grand soin de vous bien faire instruire de vos devoirs ; et, pour cela, soyez assidus et attentifs à écouter les instructions, catéchismes, lectures de piété. Soyez de bonne foi avec vous-mêmes, ayez une volonté ferme de sauver votre pauvre âme. Prenez l'habitude de vous examiner le matin, à midi et le soir, comment vous avez passé la journée. Le dimanche, rappelez à votre mémoire les plus gros péchés de la semaine : en suivant cette marche vous ne perdrez jamais vos péchés pour les déclarer ; vous vous en rappellerez, et, en vous en rappelant, vous ne pourrez pas vous empêcher de les détester et de faire tous vos efforts pour vous en corriger. Oui, M.F., lorsque vous pensez de vous approcher du sacrement de pénitence, il faut apporter, si vous le pouvez, la même diligence et la même rigueur que celle avec laquelle Jésus-Christ nous examinera au grand jour. Oh ! qu'il y a de quoi trembler, puisque Dieu nous y demandera compte même d'une parole inutile ! Hélas ! que vont devenir ceux qui seront coupables de tant de blasphèmes, de jurements et de scandales ? Oui, M.F., craignez, avec le saint roi David, que, malgré tous les soins que vous prendrez pour vous examiner, vous ne laissiez encore bien des péchés que vous ne connaîtrez qu'à la mort pour en rendre compte. Dites souvent avec le roi David : « Mon Dieu, pardonnez-moi les péchés que je ne connais pas. » Oui, M.F., soyons parfaitement sûrs qu'il y a beaucoup de péchés que nous ne connaissons jamais en ce monde. Comme, par exemple, un homme qui se livre à l'ivrognerie ne saura qu'au jugement de Dieu toutes les suites de ses intempérances et de ses excès. Celui qui se sera abandonné au vice infâme d'impureté ne saura jamais qu'au moment où il paraîtra devant son souverain Juge, les péchés sans nombre qu'il aura commis. Une fille mondaine ne connaîtra bien qu'après sa mort toutes les suites malheureuses de sa vanité, de ses immodesties et de son peu de pudeur. Les parents, les maîtres qui auront négligé de veiller sur leurs enfants et leurs domestiques et ne les ont pas instruits, qui les ont laissés courir dans les jeux, les cabarets et les danses, ne sauront qu'au tribunal de Dieu les suites funestes de leur négligence, et de tous les désordres dont ils ont été la cause et l'occasion. O mon Dieu, quelle sera pour lors leur surprise ! Quel désespoir effroyable d'un pécheur qui n'ouvre les yeux sur l'état de son âme qu'après sa mort, quand il n'y a plus de remède ! M.F., n'attendons pas ce moment malheureux qui nous causera tant de regrets ; profitons du temps que Dieu veut bien encore nous donner pour purifier notre conscience, afin de la faire connaître au ministre du Seigneur telle qu'elle est. Faisons comme dit saint Paul : Jugeons-nous rigoureusement nous-mêmes, afin que Dieu nous épargne dans son jugement. Cependant, M.F., malgré qu'il soit si difficile de connaître nos fautes, si nous agissons de bonne foi, si nous faisons ce que nous pouvons pour nous montrer tels que nous sommes, soyons tranquilles : Dieu est un père plein de miséricorde, qui nous aime infiniment et qui ne nous demandera jamais ce que nous n'avons pas pu faire.

Que devons-nous faire, M.F., après nous être bien examinés ? Le voici : c'est de demander à Dieu de tout notre cœur la contrition de nos fautes et un ferme propos, c'est-à-dire une bonne résolution de n'y plus retomber. Voilà, M.F., ce qui regarde l'examen de conscience.

II. – Que devons-nous faire après cela ? Le voici c'est de nous approcher du tribunal de la pénitence avec respect et une espèce de tremblement, et ne pas faire comme les enfants qui tournent la tête, qui parfois rient et parlent. Cela annoncerait que vous ne comprenez pas mieux qu'eux la grandeur de l'action que vous allez faire. Au contraire, M.F., imitez le publicain qui se regardait indigne de porter ses yeux vers le ciel, baissait les yeux vers la terre, avec une profonde humilité. En attendant de vous confesser, repassez dans votre mémoire tous les péchés que vous avez trouvés dans votre examen ; renouvelez votre contrition, prenez-là de bonnes résolutions de mieux vivre, que vous n'avez fait jusqu'à présent ; priez avec ferveur le bon Dieu, afin qu'il daigne avoir pitié de vous. Prenez garde de ne jamais ni pousser, ni presser les personnes qui se confessent ; ni vous tenir trop près du confessionnal, crainte d'entendre la confession des autres. Si vous aviez entendu quelques péchés, n'oubliez pas que vous êtes obligés au même secret que le prêtre ; mais si vous les aviez écoutés exprès et que vous les disiez à un autre, c'est un gros péché qui vous damnerait, si vous aviez le malheur de ne pas vous en accuser avant de mourir. Il faut encore dire si vous avez eu la volonté d'entendre les péchés des autres.

Lorsque vous êtes au confessionnal, ne regardez que Jésus-Christ dans la personne du prêtre qui tient sa place. Faites le signe de la croix avec respect et un peu incliné, en disant : « Mon Père, bénissez-moi parce que j'ai beaucoup péché » ; et là, pénétré du regret que doivent vous donner vos péchés et la grande charité de Jésus-Christ qui veut bien, tout coupable que vous êtes, vous souffrir à ses pieds, pensant que vos crimes vous mériteraient d'être précipité dans les enfers, récitez votre *Confesse à Dieu* jusqu'à ces mots : *C'est ma faute*. Ensuite, sans attendre que le prêtre vous interroge, dites depuis quel temps vous ne vous êtes pas confessé, si vous avez reçu l'absolution ou si vous ne l'avez pas reçue, en lui disant pourquoi on vous l'a refusée ; si vous avez fait votre pénitence dans le temps qu'on vous l'avait commandée ; de même si vous avez manqué de faire les aumônes, les restitutions, les réconciliations que vous deviez faire avant de revenir vous confesser ; si vous avez laissé quelques péchés mortels dans vos dernières confessions ; si c'est involontairement, par négligence, faute de ne vous être pas assez examiné, ou si c'est par honte ou par crainte ; bien lui expliquer tout cela. Ensuite, *autant bien* que vous le pourrez, lui accuser tous les péchés que vous avez commis depuis votre dernière confession, vous rappelant qu'il faut les avouer humblement, entièrement, avec simplicité et avec prudence ; et après avoir déclaré tant que vous pouvez vos péchés, vous dites Mon Père, je m'accuse de tous ces péchés et de tous ceux de ma vie, tous ceux dont je ne me souviens pas ; j'en demande bien pardon à Dieu de tout mon cœur et à vous la pénitence et l'absolution, si vous le jugez à propos.

Votre confession étant faite, le prêtre vous fera les interrogations qu'il vous croira nécessaires. Il faut lui répondre avec vérité. S'il vous donne quelques avis, il faut les écouter avec attention sans vous occuper à chercher vos péchés que vous pourriez avoir oubliés et ne jamais l'interroger mal à propos. Lorsque vous recevez votre pénitence, il faut la recevoir avec un ferme désir de l'accomplir le mieux que vous pourrez. S'il vous refuse l'absolution, il faut s'y soumettre avec humilité, parce que s'il vous la donnait lorsque vous ne la méritez pas, il vous perdrait et se perdrait lui-même, c'est-à-dire que vous vous damneriez tous les deux. Faites bien attention aux raisons pourquoi il vous refuse l'absolution afin de bien employer le temps que vous devez passer sans revenir vous confesser, à vous corriger, afin qu'il ne soit pas obligé de vous la refuser encore une fois. S'il jugeait à propos de vous la donner, achevez votre *Confesse à Dieu*. Dans ce moment précieux, M.F., renouvelez tous les sentiments de piété dont vous êtes capables ; faites votre acte de contrition de tout votre cœur, unissez votre douleur à celle que Jésus-Christ eut de vos péchés au jardin des Olives. Demandez ardemment à Dieu qu'il veuille bien ratifier dans le ciel l'absolution que le prêtre vient de vous donner.

Après cela, il faut se retirer du confessionnal avec modestie, se prosterner humblement aux pieds du bon Dieu, le remercier de la grâce qu'il vient de vous faire. Rappelez-vous bien des moyens que le prêtre vous a donnés pour vous corriger ; et puis vous prenez de bonnes résolutions de les mettre en pratique. Avant de sortir de l'église, commencez à faire votre pénitence qui vous a été imposée. Prenez une bonne résolution de veiller désormais sur vous-même, pour ne pas perdre la grâce précieuse que vous venez de recevoir. – Et que faut-il faire pour cela ? – M.F., le voici : C'est de se défier beaucoup de

soi-même, et se tenir continuellement sur ses gardes. Oui, la vue de notre faiblesse doit nous faire trembler. Non. seulement nous sommes continuellement portés au mal ; mais le démon, après une bonne confession, redouble tous ses efforts afin de nous faire retomber dans les péchés que nous avons confessés. Cette seule pensée faisait trembler les plus grands saints. Hélas ! que devons-nous faire, nous qui tombons presque chaque fois que le démon nous tente ? Que devons-nous faire encore ? C'est d'éviter, autant que nous pouvons, les occasions et les personnes qui nous ont portés au mal ; sans quoi, jamais nous n'exécuterons nos bonnes résolutions. Hélas ! M.F., combien de pécheurs qui aidés de la grâce sont rentrés dans le bon chemin du salut, mais qui, n'ayant pas fui les occasions, sont retombés, et ne sont sortis du péché que pour aller brûler dans les enfers ! Troisièmement, il faut avoir grandement recours à la prière et Jésus-Christ nous le dit lui-même : « Veillez et priez sans cesse, de crainte que vous ne succombiez à la tentation. » Enfin, si vous aviez le malheur de retomber, hâtez-vous de vous relever ; parce que plus vous resterez dans votre péché, plus il vous sera difficile d'en sortir. Oui, M.F., si nous employons tous ces moyens, nous sommes sûrs de nous corriger, quelque forte que soit notre mauvaise habitude. Il n'en est pas des maladies de l'âme comme de celles du corps. Celles-ci quelquefois n'ont point de guérison, mais celles de l'âme ne sont jamais sans remède, si le pécheur le veut sincèrement ; et cette guérison vous sera très certainement accordée, si vous le voulez. O mon Dieu ! quel bonheur pour un pécheur qui désire de regagner le ciel et l'amitié de Dieu qu'il a perdus par le péché, d'être sûr de réussir dans son entreprise ! Voilà donc, M.F., ce que vous devez faire avant et pendant votre confession.

III. – Je vous ai dit que je vous montrerais qui sont ceux qui font de mauvaises confessions, et ce qu'il fallait faire pour les réparer et n'être pas damné. J'en trouve sept sortes, de ceux qui profanent ce sacrement et qui s'abîment au plus profond des enfers. Ecoutez-le bien, afin que vous puissiez connaître si vous êtes de ce nombre. D'abord je suis sûr qu'il y en a de ceux qui m'écoutent qui sont de ce nombre, qui peut-être n'ouvriront pas encore les yeux aujourd'hui sur cet état affreux et malheureux, parce qu'ils sont sourds et aveugles pour comprendre ; la parole de Dieu ne les touche pas ; et les lumières de l'Esprit-Saint, à qui ils ont fermé la porte de leur cœur, ne leur montrera pas l'état épouvantable où le péché les a précipités. Ils mourront comme ils ont vécu, c'est-à-dire « vivre en pécheur et mourir en réprouvé. » Ecoutez-moi bien, et ensuite vous descendrez dans vos consciences avec le flambeau d'une main et la balance de l'autre : ensuite vous jugerez vous-mêmes, avant que Dieu vous juge et vous jette en enfer.

Les premiers sont ceux qui par honte ou par crainte ont volontairement caché quelques péchés dans leurs confessions, ou quelques circonstances considérables, ceux qui n'ont pas dit le nombre de leurs péchés mortels ; ceux qui n'ont pas déclaré quelques péchés mortels ; ceux qui vont confessa à un autre quelques gros péchés et reviennent au même dire leurs petits péchés ; ceux qui à confesse pensent qu'on aura bonne opinion d'eux, s'ils les conservent, parce qu'ils ont négligé de se faire instruire ou de profiter des instructions ; ceux qui n'ont déclaré un péché mortel que parce que le confesseur le leur a demandé, et qui, sans cette demande, ne l'auraient pas dit. – 2° Je dis que ceux-là font de mauvaises confessions, qui ne donnent pas tout le temps nécessaire pour connaître leurs péchés mortels ; ceux qui se confessent par routine, par habitude, sans avoir une véritable douleur de leurs péchés, ni le ferme propos de ne plus les commettre, de préférer la mort même, s'il le faut, plutôt que d'y retomber. – 3° Ceux qui vont chercher les confesseurs pour *passer* plus facilement. O mon Dieu ! que de confessions sacrilèges ! O mon Dieu ! que de chrétiens damnés ! – 4° Ceux qui, ayant quelques restitutions, ne veulent pas ou ne font pas tous leurs efforts pour les faire ; comme ceux encore qui ont été chargés de faire des aumônes, de faire dire des Messes, et laissent tout cela de côté. – 5° Ceux qui croient qu'il n'y a point de mal de tirer intérêt de leur argent, sans avoir les titres légitimes. – 6° Ceux qui ont continué à vivre dans l'occasion du péché, pouvant la quitter comme serait une personne qui est dans une maison où il y a une peste et qui n'en sort pas ; comme ceux qui vont dans les veilles, où ils sont sûrs de n'y entendre que de mauvais propos contre la religion et contre la pureté, qui continuent d'y aller malgré leurs remords de conscience et la défense de leur confesseur. Ceux qui ont continué à vivre dans les habitudes du péché, comme les pensées volontaires, les désirs, les paroles et les actions déshonnêtes ; qui ne font pas d'efforts pour se corriger : comme un ivrogne qui tombe toujours à peu près de même ; ceux qui jurent le saint nom de Dieu ; et ainsi des autres péchés mortels. Ceux qui vivent sans se réconcilier avec leur prochain, qui ne veulent pas pardonner ou qui ne pardonnent qu'à moitié. Ceux qui ont flétri la réputation du prochain et ne font ce qu'ils

peuvent pour la rétablir. Ne vouloir pas faire sa pénitence, pensant que le prêtre n'a pas entendu ou compris un péché mortel. – 7° Tous ceux qui fréquentent les sacrements sans être suffisamment instruits des principaux mystères de la religion, ou qui ignorent, par leur faute, ce qui regarde les sacrements qu'ils reçoivent.

Les pères et les mères, les maîtres et maîtresses qui ne connaissent leurs devoirs envers leurs enfants et leurs domestiques, toutes ces personnes sont indignes d'absolution ; et toutes les absolutions qu'ils ont reçues jusqu'à ce moment sont autant de sacrilèges qui ne leur serviront qu'à les jeter plus profond dans les enfers. Ces sortes de chrétiens ont donc, dans ce moment, la conscience chargée de mille et mille sacrilèges, et encore sont couverts de tous les péchés qu'ils ont commis et confessés jusqu'à présent, comme de ceux qu'ils n'ont pas confessés.

Que conclure de cela, M.F. ? Rien autre, qu'après tant de sacrilèges, après tant de péchés cachés ou confessés sans contrition, ni résolution de préférer même la mort que de les recommettre, ils ne craignent pas si la mort les *attrape* dans cet état malheureux, d'être précipités dans les flammes pendant toute l'éternité. O mon Dieu, que de chrétiens qui sont dans cet abîme et qui ne le croient pas, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de descendre dans l'intérieur de leur cœur pour y reconnaître les maux infinis que le péché leur a faits ! Hélas ! que la lumière du grand jour des vengeances va faire trouver de sacrilèges !

D'après cela, M.F., il vous est donc extrêmement nécessaire de vous examiner avec soin, si vous n'êtes pas dans quelques-uns des cas dont je viens de vous parler. Si vous *doutez* de la moindre chose, ne vous endormez pas là-dessus, enfoncés dans vous-mêmes. Peut-être qu'examinant bien, vous verrez ce que vous n'avez jamais vu ; peut-être qu'au premier coup d'œil vous allez frémir et trembler de trouver des crimes auxquels vous n'aviez jamais réfléchi. Revenez, M.F., sur vos pas ; si vous doutez de toute votre vie, refaites vos confessions de toute votre vie, ou au moins considérez bien depuis quel temps vous êtes coupable : si c'est toute votre vie, il faut redire tous vos péchés mortels que vous avez commis, le nombre et les circonstances autant que vous pourrez, accusez toutes vos confessions et communions qui sont autant de sacrilèges.

IV. – Je ne doute pas, M.F., que si vous n'avez pas encore entièrement perdu la foi, cela vous trouble et vous inquiète sur vos confessions et communions passées. – Comment pouvoir me rappeler de tout ce que j'ai fait à quatorze ou vingt ans, et peut-être à cinquante ou soixante ans ? – M.F., ce qui nous paraît tout à fait impossible à nous-mêmes, nous est non seulement possible, mais facile avec la grâce de Dieu. Est-ce l'examen de votre conscience qui vous effraie ? Maintenant vous allez voir qu'il n'est pas si difficile que vous vous le représentez. Je vous dirai que pour faire une confession générale il n'est pas nécessaire d'accuser ses péchés véniels en particulier, c'est-à-dire d'en dire le nombre, toutes les circonstances, comme sont les petites désobéissances, les mensonges, les médisances qui ne portent perte à personne, c'est-à-dire en matière légère, les distractions dans ses prières, faute de s'y être, bien préparé, et autres péchés semblables. Il vous suffira de vous en accuser en général à la fin de votre confession. Votre examen ne va donc rouler que sur vos péchés mortels. Tous vos péchés sont ou des péchés que vous ne commettez que rarement, ou sont des péchés d'habitude : ou votre habitude n'a duré qu'un certain temps, ou elle a duré toujours depuis que vous l'avez commencée.

1° Si vous n'avez commis certains péchés que rarement, comme serait par exemple de jurer le saint nom de Dieu, de vous mettre en colère, de maudire votre travail, vos enfants ou vos bêtes, il n'est pas bien difficile de dire combien de fois à peu près vous y êtes tombé par année, par mois ou par semaine. Si c'est un péché d'habitude, vous savez bien combien d'années a duré cette habitude, à quel âge vous l'avez commencée, à peu près quel temps elle a duré, si vous l'avez perdue pendant quelque temps dans le temps que vous tombiez ; il n'est pas difficile de dire combien vous avez commis ce péché par mois et par semaine et par jour. Hé bien ! M.F., voilà tout ce qu'il faudrait faire pour avoir le bonheur de réparer toutes vos confessions et communions mauvaises, en les accusant en disant : « Mon père, je m'accuse d'avoir fait tant de confessions et de communions pendant ma vie, ou par année ou par mois. » Lorsque vous ne pouvez vous rappeler au juste, dites seulement : « Mon père, je m'accuse à peu près tant de fois. » Dieu n'en demande pas davantage : pourvu que vous ayez donné à votre examen tout le temps et tous les soins qu'il faut et que vous soyez de bonne foi, c'est-à-dire sincère dans vos accusations et dans votre repentir, vous êtes sûr que quand toutes vos confessions et communions seraient des sacrilèges, que le bon Dieu vous pardonnera et que vous serez sauvés. D'un autre côté, le confesseur, qui désire autant que vous le salut de votre bonne âme, ne manquera pas de faire tout ce

qu'il pourra pour vous aider, soit par ses interrogations, soit par ses prières, surtout pendant la sainte Messe, en demandant à Dieu pour vous les grâces et les forces qui vous sont nécessaires pour bien faire votre confession.

Prenez bien garde de ne pas vous laisser prendre à ce piège du démon qui en perd un grand nombre, qui est de leur faire commencer à accuser tous leurs petits péchés les premiers, afin qu'ils n'aient pas la force de dire les gros ensuite. Commencez, M.F., à dire au contraire tous vos plus gros péchés les premiers, alors, vous ôtez tout au démon. – Mais, me direz-vous, cela est bien aisé à dire, mais le faire c'est bien autre chose. Comment avoir la force de dire tant de péchés, si affreux qui font horreur rien que d'y penser. – Voulez-vous, M.F., une vérité bien claire ? C'est que ce n'est qu'un orgueilleux qui a honte de dire ses péchés ou qui les a cachés. Otez cet orgueil de votre cœur, et vous vous accuserez de vos péchés tels que vous voudriez les avoir accusés à l'heure de la mort. Toute personne qui désire véritablement à cœur son salut, ne craint nullement d'en faire l'accusation. En voici un exemple bien frappant, rapporté par saint Jean Climaque : Me trouvant un jour, nous dit ce grand saint, dans un monastère, il vint un homme se présenter afin de passer sa vie dans la pénitence ; pendant toute sa vie il n'avait fait que brigandages. Le supérieur lui ordonna de passer sept jours à la porte du monastère. Voyant qu'il persévérait, il lui ordonna de déclarer devant tout le monde tous les péchés qu'il avait commis. Ce voleur avoua sincèrement tout ce qu'il avait fait. Le supérieur, pour éprouver si sa conversion était bien sincère, lui commanda de les accuser encore devant les religieux du monastère. Cet homme, qui était véritablement touché, qui ne cherchait que les moyens de fléchir la justice divine, répondit au supérieur que non seulement il était prêt à les déclarer devant les religieux, mais au milieu de toute la ville d'Alexandrie. Alors le supérieur fit assembler tous les religieux qui étaient plus de trois cents. Comme c'était un dimanche, après l'évangile, il commande qu'on lui amène ce coupable déjà justifié, les mains liées, revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendres, conduit par plusieurs religieux qui le frappaient à coups de verges. Ce spectacle attendrit si fort les assistants que tous fondaient en larmes. Le supérieur lui dit de rester à la porte de l'église, qu'il ne méritait pas d'y entrer. Ces paroles le frappèrent si fortement qu'il tomba la face contre terre. Le supérieur, le voyant en cet état, lui commanda de dire publiquement ses péchés. Il le fit avec tant de larmes et de douleur, qu'il lui semblait perdre la vie, tant la douleur de ses péchés était grande. L'on fut obligé de lui dire de cesser. Voyez encore saint Augustin, a-t-il craint, a-t-il eu honte de faire l'aveu de ses péchés, non seulement à un prêtre, mais à tout l'univers ? M.F., non, nous n'aurons point de honte et de crainte, si nous avons l'humilité et la connaissance de nous-mêmes.

De là je conclus que tout chrétien qui, après avoir péché, craint de s'accuser, n'est qu'un orgueilleux. Voyez-vous, M.F., un motif bien capable de nous engager à une confession de toute notre vie, si vous vous sentez coupable ; c'est de là que dépend votre bonheur ou votre malheur éternel. Ce soir, lorsque vous serez au lit, mettez-vous dans la posture où vous serez un jour dans la bière, le corps étendu, les mains croisées sur la poitrine, les yeux fermés et tout enveloppé dans un suaire, ensuite dites-vous à vous-même : Que voudrai-je avoir fait lorsque je me trouverai à ce moment ? Mon âme est souillée de tant de péchés qui ne me sont pas pardonnés, voudrais-je bien paraître devant le tribunal de Dieu en cet état ? Reverrai-je un confesseur à l'heure de la mort ? Si je venais à mourir de mort subite et que je n'aie pas le temps de le faire, il faudrait tomber en enfer ! Non, mon Dieu, plus de retard, je vais commencer aujourd'hui à m'y préparer et je le ferai tant, que je pourrai regagner votre amitié et mériter le ciel à la fin de ma vie, en assurant mon salut. Amen

SERMON SUR LES QUALITÉS DE LA CONFESSION

Je me lèverai, et j'irai me jeter aux pieds de mon père en lui disant : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.

Surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum et coram te.

(S. Luc, XV, 18.)

Tels sont, M.F., la douleur et le regret que la pensée de nos péchés doit produire dans nos cœurs, et telle fut la démarche que fit l'enfant prodigue, lorsque, rentrant en lui-même, il reconnut sa profonde misère et les biens qu'il avait perdus en se séparant d'un si bon père. Oui, s'écrie-t-il, je me lèverai et j'irai retrouver ce bon père ; me jetant à ses pieds, je les arroserai de mes larmes « O mon père, couvert de péchés et de la honte qui m'accable, je n'ose plus regarder le ciel, ni vous comme mon père, puisque je vous ai si affreusement méprisé ; mais trop heureux si vous voulez bien me ranger au nombre de vos serviteurs. » Beau modèle, M.F., pour un pécheur qui, étant touché de la grâce, éprouve la profondeur de sa misère et le poids de ses péchés et de ses remords qui le dévorent : Heureux et mille fois heureux le pécheur qui s'approche de son Dieu avec les mêmes sentiments de douleur et de confiance que ce grand pénitent. Oui, M.F., comme lui il est sûr de trouver en Dieu un père plein de bonté et de tendresse, qui lui remettra volontiers ses péchés et lui rendra tous les biens que le péché lui avait ravés.

Mais de quoi vais-je donc vous parier ? Ah ! Consolez-vous, je viens vous annoncer le plus grand de tous les bonheurs. Ah ! que dis-je ? je viens étaler à vos yeux la grandeur des miséricordes de Dieu. Ah ! pauvre âme, consolez-vous ; il me semble que je vous entends vous écrier comme l'aveugle de Jéricho : « Ah ! Jésus, fils de David, ayez pitié de moi 68 » Oui, pauvre âme, vous trouverez... Quel est mon dessein ? M.F., le voici : c'est de vous montrer, de la manière la plus simple et la plus familière, les dispositions que vous devez apporter en vous approchant du sacrement de pénitence. Il en est cinq, et les voici : notre confession, pour être bonne et nous mériter le pardon de nos péchés, doit être : 1° humble, 2° simple, 3° prudente, 4° entière, 5° sincère. Si vos confessions sont accompagnées de ces conditions, vous êtes sûrs de votre pardon. Nous verrons ensuite de quelles manières l'absence de ces conditions peut rendre nos confessions sacrilèges.

I. – Parlant, M.F., à des chrétiens qui ne cherchent que les moyens de sauver leurs pauvres âmes, il n'est pas nécessaire de vous prouver la divinité 69 de la confession, il suffit de vous dire que c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a établie, en disant à ses apôtres ainsi qu'à tous leurs successeurs : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez 70 » ; ou bien encore, si vous voulez, lorsqu'il dit : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ; et tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel 71 » ; parole qui nous montre véritablement la divinité de la confession et la nécessité de la confession. En effet, comment pouvoir remettre ou retenir les péchés si on ne les faisait pas connaître à ceux qui ont ce pouvoir sublime et admirable ? Il n'est pas encore nécessaire de vous montrer les avantages de la confession ; un mot suffit, puisque, après un seul péché mortel, sans la confession, jamais nous ne verrons Dieu, et que, pendant toute l'éternité, nous serons condamnés à éprouver toutes les rigueurs de sa colère et à être maudits. Je ne vous dirai pas encore que la confession nous fait regagner l'amitié de notre Dieu et redonne à notre âme la vie et toutes nos œuvres que le péché avait fait mourir. Si vous ne sentez pas tout ce bonheur, tous les avantages de la confession, allez interroger les démons qui brûlent, ils vous apprendront à l'estimer et à en profiter. Oui, M.F., si nous interrogeons tous les chrétiens damnés, pourquoi ils brûlent, tous nous diront que la cause de leur malheur vient ou de ce qu'ils ont méprisé le sacrement de pénitence qui est la confession, ou qu'ils n'avaient pas les dispositions nécessaires lorsqu'ils s'en sont approchés. Si de ce lieu d'horreur vous montez dans le ciel, que vous demandiez à tous ces anciens pécheurs qui ont passé vingt ou trente ans dans le désordre, ce qui leur procure tant de joie et de plaisirs, tous vous diront que ce seul sacrement de pénitence leur a valu ces biens infinis. Non, M.F., personne ne doute d'une vérité si consolante pour un pécheur qui a perdu son Dieu par le péché, de trouver un moyen si facile et si efficace pour regagner ce que le péché

68 Luc. XVIII, 38

69 L'origine divine.

70 Joan. XX, 22,23.

71 Matth. XVIII, 18.

lui avait ravi 72. Si je demandais à un enfant : Qu'est-ce que la confession ? Il me répondrait simplement que c'est l'accusation de ses péchés faite à un prêtre approuvé, pour en recevoir l'absolution, c'est-à-dire le pardon. – Mais pourquoi, me direz-vous, est-ce que Jésus-Christ nous assujettit à une accusation si humiliante, qui coûte tant à notre amour-propre ? Mon ami, je vous répondrai que c'est précisément pour nous humilier que Jésus-Christ nous y a condamnés. Il n'est pas douteux qu'il est pénible à un orgueilleux d'aller dire à un confesseur tout le mal qu'il a fait, tout celui qu'il a eu dessein de faire, tant de mauvaises pensées, tant de désirs corrompus, tant d'actions injustes et honteuses qu'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même. Mais vous ne faites pas attention que l'orgueil est la source de tous les péchés, et que tout péché est une orgueilleuse révolte de la créature contre le Créateur ; il est donc juste que Dieu nous ait condamnés à cette accusation si humiliante pour un orgueilleux. Mais regardons cette humiliation des yeux de la foi, est-ce une chose bien pénible que de changer une confusion publique et éternelle, avec une confusion de cinq minutes qu'il nous faut pour dire nos péchés à un ministre du Seigneur, pour regagner le ciel et l'amitié de notre Dieu ! – Pourquoi est-ce, me direz-vous, qu'il y en a qui ont tant de répugnance pour la confession, et que la plupart s'en approchent mal ? Hélas ! M.F., c'est que les uns ont perdu la foi, les autres sont orgueilleux et d'autres ne sentent pas les plaies de leur pauvre âme, ni les consolations que la confession procure à un chrétien qui s'en approche dignement. Qui est celui, M.F., qui nous commande de nous confesser de tous nos péchés sous peine de damnation éternelle ? Hélas ! M.F., vous le savez aussi bien que moi, c'est Jésus-Christ lui-même ; et tous y sont obligés, depuis le Saint Père jusqu'au dernier des artisans. Mon Dieu, quel aveuglement de mépriser et de ne faire pas cas d'un moyen si facile et si efficace pour gagner un bonheur infini, en se délivrant du plus grand de tous les malheurs qui est la colère éternelle. Mais tout ceci, M.F., n'est pas encore ce qui vous paraît le plus nécessaire à savoir, puisque vous savez que la confession est le seul moyen qui nous reste pour sortir du péché : ou nous confesserons nos péchés, ou nous irons brûler dans les enfers ; nous savons que, quelques grands, énormes et nombreux que soient nos péchés, nous sommes sûrs de notre pardon, si nous les confessons. Voici ce que vous devez absolument savoir écoutez-moi bien. En premier lieu, je dis que la confession doit être humble, c'est-à-dire que nous devons nous regarder dans le tribunal de la pénitence comme un criminel devant son juge, qui est Dieu lui-même, nous devons accuser nous-mêmes nos péchés, sans attendre que le prêtre nous interroge, à l'exemple de David qui disait : « Oui, mon Dieu, j'accuserai moi-même mes péchés au Seigneur 73 », et ne pas faire comme font la plupart des pécheurs qui racontent leurs péchés comme une histoire indifférente, qui ne montrent ni douleur ni regret d'avoir offensé Dieu, qui semblent ne se confesser que pour commettre des sacrilèges. O mon Dieu, peut-on bien y penser sans mourir d'horreur ! Si le confesseur se voit forcé de vous faire quelques remontrances qui blessent un peu votre amour propre ; s'il vous impose quelque pénitence qui vous répugne, ou même s'il vous diffère l'absolution : prenez garde de ne jamais murmurer ; soumettez-vous humblement ; prenez encore bien garde de ne pas murmurer et encore moins de vous disputer avec lui, en lui répondant avec arrogance, comme font quelques pécheurs endurcis et vendus à l'impiété ; qui même sortiront de l'église en colère, sans se mettre à genoux. N'oubliez jamais que le tribunal de la pénitence où le prêtre est assis, c'est véritablement le tribunal de Jésus-Christ ; qu'il écoute votre accusation, qu'il vous interroge, qu'il vous parle et qu'il prononce la sentence d'absolution. Je dis qu'il faut s'accuser avec humilité, c'est-à-dire ne jamais rejeter ses fautes sur les autres, comme font plusieurs à confesse, semblables à Adam, qui s'excusa sur Ève et Ève sur le serpent, au lieu de s'avouer humblement coupables, en disant que ce n'est que par leur faute qu'ils ont péché ; ils font tout le contraire. Un homme sujet à la colère s'excusera sur sa femme et ses enfants ; un ivrogne sur la compagnie qui l'a sollicité à boire ; un vindicatif, sur une injure qui lui a été faite ; un médisant, sur ce qu'il ne dit que la vérité ; un homme qui travaille le dimanche, sur ses affaires qui pressent ou qui se gâtent. Une mère qui fait manquer les prières à ses enfants s'excusera sur ce qu'elle n'a pas eu le temps. Dites-moi, M.F.,

72 « Oui, disait un jour un médecin protestant, vous, catholiques, que vous êtes heureux ! Dès que vous avez quelque chose qui vous fatigue vous allez vous confesser, et voilà la paix qui revient dans vous, et moi, j'ai, depuis ma jeunesse, un péché sans pouvoir me délivrer. » Oh ! Belle invention de la miséricorde de mon Dieu ! Oui, M.F., un des grands biens de la confession, c'est la paix de l'âme. (*Note du Saint.*)

73 Ps. XXXI, 5.

est-ce-là une confession humble. Vous voyez clairement que non. « Mon Dieu, disait le saint roi David, mettez, s'il vous plaît, une garde à ma bouche, afin que la malice de mon cœur ne trouve point d'excuses à mes péchés 74. » Je dis donc que nous devons nous faire connaître tels que nous sommes, afin que notre confession soit bonne et capable de nous regagner l'amitié du bon Dieu.

2° Je dis qu'il faut qu'elle soit simple ; c'est-à-dire éviter toutes ces accusations inutiles, tous ces scrupules qui font dire cent fois la même chose, qui font perdre le temps au confesseur, fatiguent ceux qui attendent pour se confesser, et éteignent la dévotion. Il faut se montrer tel que l'on est par une déclaration sincère ; il faut accuser ce qui est douteux comme douteux, ce qui est certain comme certain ; par exemple : si vous disiez que vous ne vous êtes pas arrêtés à de mauvaises pensées, tandis que vous doutez que vous y ayez pris plaisir, ce serait manquer de sincérité de dire que vous n'avez eu que la pensée ; dire que ce que vous avez pris ne vaut que tant, pensant que peut-être cela valait plus ; ou bien de dire : « Mon père, je m'accuse d'avoir oublié un péché dans une de mes confessions, » tandis que c'était par une mauvaise honte ou par négligence. Ces manières de vous accuser seraient cause que vous commettriez un horrible sacrilège. Je dis encore que c'est manquer de sincérité que d'attendre que le confesseur vous interroge sur certains péchés ; si vous aviez eu la volonté de ne pas le dire, il ne suffirait pas de le déclarer parce que le confesseur vous le demande, il faudrait encore dire « Mon père, si vous ne m'aviez pas interrogé sur ce péché, je ne vous l'aurais pas dit. » Si vous manquez de cette sincérité, votre confession serait nulle et sacrilège.

Evitez, M.F., évitez tous ces déguisements : que votre cœur soit sur vos lèvres. Vous pouvez bien tromper votre confesseur, mais rappelez-vous bien que vous ne tromperez pas le bon Dieu, qui voit et connaît vos péchés mieux que vous. Si quelquefois le démon, ce maudit Satan, vous tentait pour vous faire cacher où déguiser quelque péché, faites vite cette réflexion : Mais je vais me rendre encore bien plus coupable que je n'étais ; je vais commettre un péché bien plus affreux que celui que je vais cacher, puisque ce sera un sacrilège ; je puis bien le cacher au prêtre, mais Dieu le connaît mieux que moi ; tôt ou tard il faudra bien que je le déclare, ou me résoudre d'aller éternellement brûler dans les enfers. Il me faudra avoir une petite humiliation en le déclarant, il est vrai ; mais qu'est cela en comparaison de cette confusion publique et éternelle ? Un malade, devez-vous dire, qui désire sa guérison ne craint pas de découvrir les maladies les plus honteuses et les plus secrètes, afin d'y faire appliquer les remèdes ; et moi je craindrais de découvrir les plaies de ma pauvre âme à mon médecin spirituel afin de la guérir ? Pourrais-je bien rester dans un état de damnation pendant le reste de ma vie ! Si vous ne vous sentez pas le courage de déclarer certains péchés, dites au prêtre : « Mon père, j'ai un péché que je n'ose pas vous dire, aidez-moi, s'il vous plaît. » Quoique cette disposition soit imparfaite, néanmoins cela vous le fera accuser : ce qui est absolument nécessaire.

En troisième lieu, je dis que la confession doit être prudente : cela veut dire qu'il faut accuser ses péchés en termes honnêtes ; ensuite, qu'il ne faut pas faire connaître les péchés des autres sans nécessité. Je dis sans nécessité, parce qu'il y a quelquefois qu'il est nécessaire, quand on ne peut pas faire autrement, de faire connaître les fautes, comme par exemple : vous avez eu le malheur de commettre un péché contre la sainte vertu de pureté, et cela avec un ou une de vos parents ; il faut bien dire cette circonstance, sans quoi vous feriez un sacrilège. Vous vous trouvez dans une maison où il y a une personne qui vous porte au mal, vous êtes encore obligé de le dire, parce que vous vous trouvez dans l'occasion prochaine du péché. Mais en disant cela, il faut avoir en vue d'accuser vos péchés et non ceux des autres.

En quatrième lieu, je dis qu'il faut que la confession soit *entière*, c'est-à-dire qu'il faut déclarer tous ses péchés mortels, l'espèce, le nombre et les circonstances nécessaires.

Je dis d'abord *l'espèce* : ce n'est pas assez de dire en général que l'on a beaucoup péché, mais il faut encore dire quelles sont ces sortes de péchés que l'on accuse, si c'est vol, mensonge, impureté, et le reste. Ce n'est pas encore assez de dire l'espèce, il faut encore dire le nombre ; par exemple, si vous disiez : Mon père, je m'accuse d'avoir manqué la messe, d'avoir volé, d'avoir médit, d'avoir fait des choses déshonnêtes : tout cela ne serait pas bien ; il faut dire combien de fois vous les avez commis ; il faut encore entrer dans les détails, dire certaines circonstances.

74 Ps. CXL. 3, 4.

Peut-être que vous ne comprenez pas ce que c'est qu'une circonstance : c'est-à-dire les particularités qui accompagnent nos péchés, qui les rendent plus ou moins considérables ou plus ou moins excusables ; et ces circonstances se tirent d'abord de la personne qui pèche avec une autre, si c'est une parente, à quel degré, père et mère, frère ou sœur, une filleule avec son parrain, un filleul avec sa marraine, un beau-frère avec sa belle-sœur ; 2° de la qualité ou quantité de l'objet qui est la matière du péché ; 3° du motif qui vous porte au péché ; 4° du temps où vous avez péché, si c'est un dimanche, si c'est pendant les offices ; 5° du lieu : si c'est dans un endroit consacré à la prière, c'est-à-dire une église ; 6° de la manière dont on a commis le péché, et enfin quelles ont été les suites du péché. Il y a encore des circonstances qui changent l'espèce du péché, c'est-à-dire qui font un péché d'une autre nature. Par exemple : commettre l'impureté avec une personne mariée, c'est un adultère ; avec une parente, c'est un inceste ; s'arrêter à une mauvaise pensée, consentir à un mauvais désir, à un mauvais regard, c'est un péché contre la chasteté. Mais si c'est dans une église c'est une profanation du lieu saint, c'est une espèce de sacrilège. Voilà les circonstances qui changent l'espèce du péché. Il y en a qui, sans la changer, l'aggravent beaucoup, par exemple : celui qui fait quelque péché en présence de plusieurs personnes, devant ses enfants ; celui qui a juré le saint nom de Dieu, tenu des propos déshonnêtes, fait des médisances devant plusieurs, a fait un plus grand péché que celui qui l'a fait devant peu de personnes ; celui qui a dit des paroles déshonnêtes pendant des heures entières a fait un plus grand péché que s'il n'en avait dit guère. Médire par haine, par envie, par ressentiment, c'est un péché bien plus grave que si ce n'était que par légèreté. S'enivrer, aller à la danse, au bal, au cabaret un dimanche, est un plus gros péché qu'un jour d'œuvre, à cause que ce jour est consacré à Dieu d'une manière particulière. Voilà, M.F., des circonstances qu'il faut déclarer ; sans quoi tremblez pour vos confessions. Hélas ! où sont ceux qui ont ces précautions ? mais aussi où sont ceux qui font les bonnes confessions ? on le voit bien par la manière de vivre.

Il faut encore accuser si c'est un péché d'habitude, et combien de temps cette habitude a duré ; si les péchés que l'on a commis, on les a faits par malice ou avec réflexion, et les suites des péchés que l'on a commis parce que ce n'est que de cette manière que nous pouvons nous faire connaître. Voyez un malade à l'égard de son médecin, comment se comporte-t-il ? Il lui découvre non seulement son mal ; mais encore le commencement et les progrès ; il ne se sert que des termes les plus clairs. Si le médecin ne le comprend pas, il répète, il ne cache et il ne déguise rien de tout ce qu'il croit être nécessaire pour faire connaître sa maladie et procurer sa guérison. Voilà, M.F., comment nous nous devons comporter envers notre médecin spirituel, afin de le mettre en état de bien connaître les plaies de notre âme, c'est-à-dire tels que nous nous connaissons devant Dieu.

3° Je dis qu'il faut dire le nombre. Rappelez-vous bien que si vous ne dites pas le nombre de vos péchés mortels, vos confessions ne valent rien ; il faut dire combien de fois l'on est tombé dans le même péché, parce que chaque fois c'est un nouveau péché. Si vous aviez commis trois fois un péché et que vous ne disiez que deux fois, celui que vous laisseriez serait cause que votre confession serait un sacrilège, si c'est un péché mortel, comme on le suppose. Hélas ! M.F., combien de ceux qui sont tombés dans ces fautes, les uns brûlent en enfer et les autres peut-être ne répareront jamais cette chaîne de confessions et de communions sacrilèges ! Ils se contenteront de dire : « Mon père, je m'accuse d'avoir médité, d'avoir juré. » – « Mais combien de fois ? » leur dira le prêtre. – « Pas souvent, toujours quelquefois. » Est-ce là, M.F., une confession entière ? Hélas ! que de damnés ! que d'âmes réprouvées. Savez-vous, M.F., quand il est permis de dire « tant de fois, à peu près ? » c'est lorsque vous faites une confession longue, qu'il vous est impossible de dire au juste que vous avez fait tel péché : alors, voilà ce que vous faites, vous dites combien de temps a duré l'habitude, combien de fois à peu près vous y avez tombé par semaine, par mois, ou par jour ; si l'habitude a été interrompue pendant quelque temps ; et de cette manière vous approchez du nombre autant que vous le pouvez. Si malgré tous les soins que vous avez donnés à votre examen, il vous est resté quelques péchés, votre confession ne laisserait pas d'être bonne, il vous suffirait de dire dans votre prochaine confession : « Mon père, je m'accuse d'avoir oublié involontairement un péché dans ma dernière confession, il est ainsi compris avec ceux que vous avez accusés. C'est pour cela que, quand vous vous accusez, vous dites : « Mon père, je m'accuse de ces péchés et de ceux dont je ne me souviens pas. »

Quant aux péchés véniels, où l'on tombe si souvent, l'on n'est pas obligé de s'en confesser parce que ces péchés ne nous font pas perdre la grâce et l'amitié du bon Dieu, et qu'on peut en obtenir le pardon par d'autres moyens, je veux dire par la contrition du cœur, la prière, le jeûne, l'aumône et le saint

sacrifice. Mais le saint Concile de Trente nous enseigne qu'il est très utile de s'en confesser 75. En voici les raisons : c'est que souvent un péché que nous croyons véniel se trouve mortel devant Dieu ; 2° que nous en recevons beaucoup plus facilement le pardon par le sacrement de pénitence ; 3° que la confession de nos péchés véniels nous rend plus vigilants sur nous-mêmes ; 4° que les avis du confesseur peuvent beaucoup nous aider à nous corriger ; 5° que l'absolution que nous recevons, nous donne des forces pour nous les faire éviter. Mais si nous nous en confessons, il faut le faire avec regret et désir de s'en corriger : sinon, nous nous exposerions à commettre des sacrilèges. C'est pour cela que, selon le conseil de saint François de Sales, lorsque vous n'avez que des péchés véniels à vous reprocher, il faut, à la fin de votre confession, vous accuser d'un gros péché de votre vie passée, en disant : « Mon père, je m'accuse d'avoir autrefois commis un tel péché ; » en le disant comme si nous ne l'avions jamais confessé, les circonstances et le nombre de fois que nous l'avons commis. Voilà à peu près, M.F., les qualités que doit avoir une confession pour être bonne. C'est maintenant à vous à examiner si vos confessions passées ont été accompagnées de toutes les qualités dont nous venons de parler. Si vous vous trouvez coupables, ne perdez pas de temps peut-être que le moment où vous vous promettez de revenir sur vos pas, vous ne serez plus au monde, vous brûlerez dans les enfers avec le regret de n'avoir pas accompli ce que vous pouviez si bien, étant encore sur la terre et ayant tous les moyens nécessaires pour cela.

II. – Voyons maintenant un mot en combien de manières on pêche contre ces dispositions ? Vous savez, M.F., on vous l'a appris dès votre enfance, que l'intégrité et la sincérité sont les qualités absolument nécessaires pour faire une bonne confession, c'est-à-dire pour avoir le bonheur de recevoir le pardon de vos péchés. Le moyen le plus sûr de faire une bonne confession est de déclarer vos péchés avec simplicité, après vous être bien examinés ; car un péché laissé par faute de vous être examinés, quoique si vous l'aviez connu, vous l'eussiez dit, ne laisserait pas tout de même que de rendre votre confession sacrilège. Cependant, M.F., on trouve un grand nombre de chrétiens qui vont se confesser souvent sans même penser à leurs fautes, ou du moins, d'une manière si légère, que quand ils se confessent ils n'ont rien à dire si le prêtre ne les examine pas lui-même. C'est surtout parmi ceux qui ne se confessent que rarement, qui souvent ne craignent pas de mentir à Dieu même, en cachant volontairement des péchés, que leur conscience leur reproche, et qui, après une pareille confession, ont la hardiesse d'aller se présenter à la Table sainte pour manger, comme le dit saint Paul, leur condamnation 76. Mais voilà, M.F., ceux qui sont les plus sujets à faire de mauvaises confessions : ce sont ceux qui pendant quelque temps ont rempli fidèlement leurs devoirs de religion. Le démon, qui n'épargne rien pour les perdre, les tente affreusement. S'ils viennent à succomber : d'un côté, effrayés par honte de leur péché, de l'autre par la crainte de se faire connaître aussi coupables, ils sont conduits à une fin bien malheureuse. Ils ont la coutume d'aller à confesse une telle fête, cependant ils craignent qu'on les remarque s'ils n'y vont pas ; mais ils ne voudraient pas s'avouer coupables, et que font-ils ? ils ne disent pas leur péché et commencent une chaîne de sacrilèges qui peut-être durera jusqu'à la mort, sans avoir la force de la rompre une autre fois. Ce sera un homme qui n'est pas disposé à restituer une chose qu'il aura dérobée, à réparer une injustice qu'il a faite, à ne plus retirer intérêt de son argent ; ou, si vous voulez encore, une femme ou une fille, qui a quelque fréquentation mauvaise et ne voudra pas la rompre. Et quel parti prennent ces personnes-là ? Le voici : c'est de ne rien dire, et de s'engager volontairement dans la route de l'enfer.

Mes amis, je vous dirai : vous vous aveuglez affreusement ; qui est celui que vous croyez tromper, et à qui vous voulez cacher votre péché ? ce n'est pas à un homme, mais à Dieu lui-même, qui les connaît bien mieux que vous, qui vous attend dans l'autre vie pour vous punir non un moment, mais une éternité. Combien encore sont de ce nombre ! Des personnes qui font profession de piété et qui se laissent tromper par ces misérables considérations : « Que pensera-t-on de moi, si l'on ne me voit pas communier comme à mon ordinaire ? » Cette considération les arrête et les jette dans le sacrilège. O

75 Sess. XIV, cap. V.

76 I Cor. XI, 29.

mon Dieu, peut-on après cela vivre tranquille 77 ? Mais, grâce à Dieu, ces âmes noires et vouées à l'iniquité ne sont pas les plus nombreuses. Mais voici la corde par laquelle le démon en entraîne le plus en enfer : ce sont ceux qui, en déclarant leurs péchés, les cachent par la manière dont ils les accusent ; on ne les connaît guère mieux après leur confession qu'avant. Qui pourrait raconter tous les déguisements, tous les artifices que le démon leur inspire pour les perdre et tromper leur confesseur. Vous allez le voir :

Je dis 1° déguisement dans la manière de les accuser, ils se servent de termes les plus capables d'en diminuer la honte. Quelle est la préparation de certains ? Ce n'est pas de demander à Dieu la grâce de bien connaître leurs péchés ; mais de se tourmenter comment ils pourront les dire pour éprouver moins de honte. Sans presque s'en apercevoir, ils les affaiblissent considérablement ; les emportements de la colère ne seront que des impatiences, les discours les plus indécents ne seront que des paroles un peu trop libres ; les désirs les plus honteux, les actions les plus infâmes, ne seront que des familiarités peu décentes ; les injustices les plus marquées ne seront que de petits torts ; les excès de l'avarice ne seront qu'un attachement un peu trop grand aux biens de la terre. De sorte que, quand la mort arrivera et que Dieu leur fera voir leurs péchés tels qu'ils sont, ils reconnaîtront alors qu'ils n'ont dit leurs péchés qu'à moitié dans presque toutes leurs confessions. Et que s'ensuivra-t-il de là, sinon une chaîne de sacrilèges ? O mon Dieu, peut-on bien y penser et ne pas mieux être sincère dans ses confessions pour avoir le bonheur d'en recevoir le pardon ?

2° Je dis que l'on déguise ses péchés dans les circonstances que l'on a bien soin de ne pas déclarer, qui souvent sont plus criminelles que les actions mêmes, par exemple une personne dont l'occupation est de médire, de censurer, ou peut-être même de calomnier, s'accusera d'avoir dit des paroles désavantageuses au prochain ; mais elle ne dit pas que cela était par orgueil, par envie, par haine et par ressentiment ; mais ne dit pas quelle perte elle a portée à sa réputation. Au contraire, si on lui demande si ces paroles ont nui au prochain, elle répond tranquillement que non, sans avoir examiné le oui ou le non. Vous dites bien que vous avez médité, vous ne dites pas que c'était contre votre pasteur ou une autre personne consacrée à Dieu, dont la réputation est absolument nécessaire pour le bien de la religion. Mais vous ne dites pas que ce que vous avez dit était faux, c'est-à-dire une calomnie ; vous vous accusez bien d'avoir dit des paroles contre la religion et contre la modestie, mais vous ne dites pas que votre intention était d'ébranler la foi de cette jeune personne, afin de lui persuader de consentir à vos mauvais désirs, en lui disant qu'il n'y avait point de mal en cela, qu'il ne fallait pas s'en confesser. Une jeune fille dira bien qu'elle s'est habillée avec le désir de plaire ; mais elle ne dira pas que son intention était de donner lieu aux mauvaises pensées. O mon Dieu, ne devrait-on pas les reléguer au fond des forêts où les rayons du soleil n'ont jamais pu pénétrer ? Un père s'accusera bien d'avoir été au cabaret, de s'être enivré ; mais il ne dira pas qu'il a servi de scandale à toute sa famille. Une mère dira bien qu'elle a dit des paroles contre le prochain et qu'elle s'est mise en colère ; mais elle ne dit pas que ses enfants et ses voisines en ont été témoins. Un autre s'accusera bien d'avoir eu ou permis des familiarités peu décentes ; mais ne dira pas que son intention était de pécher avec la personne, s'il avait pu la séduire, ou s'il n'avait pas craint le monde. Celui-ci dira bien qu'il a manqué la sainte Messe le dimanche, mais il ne dira pas qu'il l'a fait manquer à d'autres, ou bien que plusieurs personnes l'ont vu, ce qui les a scandalisées, et peut-être même ses enfants ou ses domestiques. Vous vous accusez bien d'avoir été au cabaret ; mais vous ne dites pas que c'est un dimanche et pendant la messe ou les vêpres ; que votre intention était d'en amener d'autres avec vous, si vous aviez pu. Vous ne dites pas encore que vous êtes sorti de l'église pour aller au cabaret, et que c'était pendant l'instruction, en vous raillant de ce que disait votre pasteur. Vous vous accusez bien d'avoir mangé de la viande les jours défendus ; mais vous ne dites pas que c'est pour vous moquer de la religion et mépriser ses lois saintes. Vous dites bien que vous avez prononcé des paroles sales ; mais vous ne dites pas que c'est parce qu'il y avait devant vous une personne de piété, afin de pouvoir décrier la religion et la détruire de son cœur. Vous dites bien encore que vous travaillez le dimanche ; mais vous ne dites pas que c'est par avarice, en méprisant les défenses de l'Eglise. Vous vous accuserez bien d'avoir eu de mauvaises pensées ; mais vous ne dites pas que vous y avez donné occasion en allant

77 Histoire d'un jeune homme qui était en réputation de saint, qui cacha ses péchés et qui... (Note du Saint). Ce trait a été raconté au long dans le 3^{ème} sermon pour le XI^e dimanche après la Pentecôte, t. II.

volontairement avec des personnes que vous saviez très bien n'avoir que de mauvais propos à débiter. Vous dites bien que vous n'avez pas entendu la sainte Messe comme il faut ; mais vous oubliez de dire que vous y aviez donné occasion en venant jusqu'à la porte de l'église sans vous y préparer ; peut-être vous entrez sans faire un acte de contrition, et vous ne dites rien de tout cela : et cependant une bonne partie de ces circonstances manquant peuvent rendre vos confessions sacrilèges. O que de chrétiens damnés, parce qu'ils n'auront pas su se confesser ! Vous vous êtes peut-être bien accusé de n'être pas bien instruit ; mais vous avez manqué de dire que vous ne saviez pas les principaux mystères, ce qu'il faut absolument pour être sauvé. Vous avez manqué de dire que vous n'osez pas bien demander à votre confesseur de vous interroger, pour savoir si vous êtes suffisamment instruit pour ne pas vous damner et pour recevoir les sacrements dignement ; peut-être n'y avez-vous jamais pensé ! O mon Dieu, que de chrétiens perdus !

En troisième lieu, je dis déguisement dans le ton de la voix que l'on emploie pour déclarer certains péchés les plus humiliants, dans le soin que l'on prend de les placer de manière que le confesseur puisse les entendre sans y faire attention. L'on commencera à accuser beaucoup de petits péchés, comme : « Mon père, je m'accuse d'avoir manqué de prendre de l'eau bénite le matin et le soir, d'avoir eu des distractions pendant mes prières, et autres choses semblables, après avoir endormi, autant qu'ils peuvent, l'attention du confesseur, d'une voix un peu plus basse et de la manière la plus rapide, on glisse des abominations et des horreurs. » Insensés, pourrait-on leur dire, quel est donc le démon qui vous a ainsi séduits pour vous porter à trahir misérablement la vérité ? Dites-moi, M.F., quel est le motif qui peut vous porter à mentir de la sorte en confession ? Est-ce la crainte que le confesseur ait mauvaise opinion de vous ? Vous vous trompez. Est-ce que vous espérez que les péchés que vous dites vous seront pardonnés ? Vous vous trompez encore grossièrement. Mais, dites-moi, pourquoi est-ce que vous venez dire au confesseur une partie de vos péchés avec l'espérance de le tromper ? mais vous savez bien que vous ne tromperez pas Dieu, de qui vous devez recevoir votre pardon. Dites-moi, cette absolution que vous aurez surprise, pouvez-vous bien espérer qu'elle sera ratifiée dans le ciel ? Hélas ! M.F., tel est l'aveuglement de certains pécheurs qui osent se persuader que, pourvu qu'ils aient obtenu une absolution, n'importe qu'ils aient dit ou pas dit tous leurs péchés, qu'ils aient trompé ou non leur confesseur, ils se croient pardonnés. Mais, dites-moi, pécheurs aveugles, pécheurs endurcis et vendus à l'impiété, je vous le demande, êtes-vous bien contents de cette absolution, lorsque vous êtes sortis du tribunal de la pénitence ? Avez-vous éprouvé cette paix et cette douce consolation qui est la récompense d'une confession bien faite ? N'avez-vous pas été, au contraire, obligés, pour calmer vos remords de conscience, de vous dire en vous-mêmes qu'un jour vous referiez la confession que vous veniez de faire ? Mais, mon ami, tout bien examiné, vous auriez mieux fait cent fois de ne pas vous confesser. Vous savez très bien que tous les péchés que vous avez ainsi confessés ne sont pas pardonnés, sans parler de ceux que vous avez voulu cacher. Vous n'étiez pas assez coupables ? et vous avez voulu ajouter à tous vos énormes péchés un affreux sacrilège ! – Mais, me direz-vous, je voulais communier, parce que j'avais l'habitude de communier ce jour-là. – Vous vous trompez ; il faut dire que vous vouliez commettre un sacrilège, vous enfoncer plus profond dans les enfers ; vous aviez peut-être peur de n'être pas assez coupables pour aller en enfer ; vous aviez peut-être peur d'aller au ciel. Ah ! ne vous tourmentez pas tant, vous avez assez de péchés pour ne pas aller au ciel et pour être précipités dans les flammes.

Hélas ! je ne vous dis rien de toutes ces confessions sacrilèges par défaut de contrition, qui, seules, damnent plus de monde que tous les autres péchés. J'espère qu'un jour je vous en parlerai. N'est-ce pas, mon ami, que vous espérez de réparer le mal que vous avez fait ? – Oui, me direz-vous. – Hélas ! Mon ami, tremblez que ce temps ne vous soit pas donné et que, pour toute préparation, vous n'ayez à la mort que vos sacrilèges. Voulez-vous savoir la récompense de ces profanations ? La voici : endurcissement pendant la vie et désespoir à l'heure de la mort. Vous avez trompé votre confesseur, mais non le bon Dieu, et c'est lui qui vous jugera.

Que devez-vous faire, M.F., pour éviter un mal aussi effroyable ? Hâtez-vous de réparer tous ces défauts de vos confessions passées, par une accusation sincère et entière. Comprenez que jamais Dieu ne vous pardonnera ni vos péchés cachés, ni vos confessions sacrilèges. Vos péchés cachés seront publiés à la face de tout l'univers ; au lieu que si vous les avez bien confessés, jamais on ne pourrait vous les reprocher. Frémissez, M.F., à la vue de l'affreux désespoir qui vous attend à l'heure de la mort, lorsque tous vos sacrilèges vont venir se précipiter sur vous pour vous ôter toute espérance de

pardon. Rappelez-vous l'exemple d'Ananie et de sa femme qui tombèrent morts aux pieds de saint Pierre pour lui avoir menti. Rappelez-vous encore la terrible punition de cette fille rapportée par Saint Antonin...

M.F., que toutes ces considérations vous engagent à faire toutes vos confessions d'après les règles que je viens de vous tracer, et vous êtes sûrs de trouver dans vos confessions le pardon de vos péchés, la paix de l'âme et la vie éternelle à la fin de vos jours. Ce que je vous souhaite.

SERMON SUR LE PÉCHÉ MORTEL

Malheur à nous, parce que nous avons péché.

Vœ nobis, quia peccavimus. (Lament. v, 16.)

Le prophète Jérémie, M.F., se regardait comme chargé des péchés de son peuple ; il s'écrie, en pleurant amèrement : « Enfin, enfin, nous avons perdu par nos péchés ces plaisirs purs dont nos cœurs jouissaient, nos joies se sont changées en tristesse, et la couronne de gloire que nous avons sur nos têtes est tombée. Malheur à nous, parce que nous avons péché. » Quoi, M.F., de plus digne de nos réflexions et de nos larmes que ces paroles du prophète, qui nous montre les ravages effroyables que le péché fait dans celui qui est si malheureux que de le commettre ? Comment, M.F., oserai-je vouloir entreprendre de vous parler de la grandeur, de la malice du péché envers Dieu contre qui il est commis et des malheurs qu'il attire à celui qui le commet. Hélas ! M.F., vous parler de détruire en vous le péché, de le noyer dans vos larmes, et de l'anéantir par vos pénitences c'est vouloir entreprendre de détruire ce que les rois, quelque puissants qu'ils aient été, n'ont jamais pu renverser, ni par la sévérité des supplices, ni par la rigueur et la multitude de leurs ordonnances ; c'est vouloir empêcher ce que les prophètes de l'Ancien Testament n'ont jamais pu empêcher par la force de leur éloquence toute divine ; c'est vouloir détruire ce que les apôtres, enflammés par l'amour de Dieu et animés par la force de l'Esprit-Saint, n'ont jamais pu détruire. Hélas ! M.F., c'est vouloir anéantir ce que tous les martyrs n'ont jamais pu étouffer dans l'effusion de tout leur sang. Ah ! que dis-je ? C'est vouloir exterminer ce que Jésus-Christ lui-même, tout Dieu qu'il est, n'a pas entièrement exterminé par tous ses tourments et les rigueurs inexprimables de sa douloureuse et cruelle passion. Oui, M.F., je vais donc vous parler du péché, c'est-à-dire de ce que le bon Dieu lui-même, depuis plus de six mille ans, n'a pas renversé par toutes les grâces de sa religion sainte et divine, par toutes les forces de ses sacrements et par tout le zèle de ses ministres. O péché ! ô maudit péché mortel, si familier aux hommes et si peu connu des hommes ! O maudit péché, destructeur de notre sainte religion, cruel bourreau de nos âmes !... germe de réprobation ! Horreur du ciel et désolation de la terre ! O maudit péché, qui est la cause de tous nos malheurs pour le temps et pour l'éternité ! Ô sanglant meurtrier de Jésus-Christ même ! Ô mon Dieu, si nous connaissions bien ce que c'est que le péché, pourrions-nous le commettre avec plaisir ; et, après l'avoir commis, pourrions-nous vivre tranquilles ! Mon Dieu, que nous sommes aveugles ! Voyons donc tous ensemble ce que c'est que le péché mortel, sa malice, ensuite l'aveuglement de celui qui le commet et les maux qu'il nous attire.

I. – Non, M.F., jamais il ne sera donné aux mortels de comprendre la grandeur de la malice du péché mortel. Quand j'aurais le pouvoir d'ouvrir les portes de l'enfer, et de vous faire environner de toutes ces malheureuses victimes de la juste colère de Dieu, que chacune vous ferait de la manière la plus déchirante la peinture des larmes qu'elles ont répandues, des soupirs et des cris qu'elles ont poussés,

des douleurs qu'elles ont ressenties et qu'elles endureront jusqu'à la fin de l'éternité, s'il était possible qu'il y eût fin. Tout cela ne serait encore rien. Et si vous m'en demandez la raison, la voici c'est qu'il faudrait pouvoir vous faire comprendre d'un côté jusqu'à quel degré le péché outrage le bon Dieu, et d'un autre côté jusqu'à quel degré la puissance infinie de Dieu punit le péché ; ce qui ne sera jamais donné, même aux anges, de savoir. Tout ce que je vais vous en dire ne sera donc rien en comparaison de ce qu'il est.

Si vous demandez, M.F., ce que c'est que le péché mortel, voici ce que saint Augustin nous en dit : C'est une aversion de Dieu et un attachement déréglé et criminel aux créatures. Voilà donc, M.F. la matière du péché, non seulement s'éloigner de Dieu, mais encore le haïr. O mon Dieu, quel malheur est comparable à celui-là, s'attacher à une vile créature, lui donner toutes les affections de son cœur, au mépris de son Créateur, de son Dieu ? Pouvons-nous, M.F., nous figurer une plus noire malice et une plus effroyable énormité ! Mais encore, M.F., qui nous dira ce que c'est que ce mal d'aversion de Dieu ? Le voici : c'est une opposition universelle à la volonté de Dieu. Voilà le langage que nous tenons à Dieu en péchant : « Retirez-vous de moi, je ne veux plus que vous soyez mon Dieu, ni moi être votre serviteur : je vous méprise avec tous vos biens. Vous voulez cela ; eh bien ! Moi je ne le veux pas. Vous ne voulez pas cela ; eh bien ! moi je le veux. Vous me commandez de faire cela, je ne veux pas le faire. » Voulez-vous mieux le comprendre ? Ecoutez-moi un instant : Vous me commandez, disons-nous à Dieu, de vous prier matin et soir ; eh bien ! Moi je ne veux pas vous prier. Vous voulez que je sanctifie le saint jour de dimanche ; eh bien ! Moi je ne veux pas, je veux le profaner par les travaux que vous m'avez défendus, encore plus, en me livrant aux plaisirs et à la débauche. Vous me commandez de conserver mon corps et mon âme purs et chastes ; eh bien ! moi je ne veux pas ; je les profanerais par les pensées, les désirs sales et honteux, par les actions les plus infâmes. Vous voulez que je pardonne à mon ennemi ; eh bien ! moi je veux me venger. Vous voulez que je vous aime ; eh bien ! je vous méprise et me donne aux créatures. Vous voulez que je profite de votre sainte parole, que vos ministres m'annoncent pour me faire connaître les moyens de bien me conduire ; vous voulez que je profite des grâces que la religion nous présente pour nous aider à vaincre nos penchants ; eh bien ! moi je veux mépriser votre parole et celui qui l'annonce et fouler aux pieds toutes vos grâces. Voilà, M.F., le langage que nous tenons au bon Dieu toutes les fois que nous péchons ; c'est pour cela que le prophète Isaïe appelle les pécheurs des rebelles qui font toujours le contraire de la volonté du Seigneur 78.

En deuxième lieu, je dis que ce mot d'aversion veut encore dire un dégoût, un soulèvement de cœur contre tout ce qui a rapport à la religion : la pénitence, les mortifications, le pardon des ennemis, les violences qu'il faut se faire pour vaincre les penchants corrompus de son cœur, la privation de certains plaisirs, ainsi que du reste, cela nous fait peur, nous rend malades d'y penser ; l'on trouve que le bon Dieu exige trop, qu'il est trop difficile de servir le bon Dieu ; nous aimons mieux nous exposer d'aller souffrir pendant toute l'éternité que de nous faire quelques violences pour plaire à Dieu en évitant le péché. O mon Dieu, que l'homme est aveugle ! Est-il bien possible qu'une vile créature ose se révolter contre son Créateur, qui d'un seul regard l'anéantirait à l'instant même.

En troisième lieu, je dis que non seulement le pécheur en péchant préfère la créature à la majesté de Dieu : quelle honte ! Quelle horreur pour un chrétien, s'il connaissait ce qu'il fait en péchant ! Mais encore saint Augustin dit : « Autant de passions nous contentons, autant de dieux étrangers nous adorons. » Oh ! quelle injustice le pécheur ne fait-il pas à Dieu, de le mettre au-dessous de sa passion ! Oui, nous dit ce saint, ce malheureux impudique met son Dieu au chevet d'une femme infâme... oui, il met son Dieu dans les regards d'un impudique, dans les plaisirs brutaux et infâmes d'un homme lascif. Qu'est-ce qu'un impudique ? nous dit saint Augustin ; c'est un homme pauvre et malheureux qui ne respire que la chair et l'ordure. Qu'est-ce qu'un emporté ? C'est un homme qui jette le feu par les yeux et les narines. Qu'est-ce qu'un envieux ? C'est un homme qui *crève* de dépit et qui se consume de rage. Qu'est-ce qu'un ambitieux ? C'est, nous dit-il, un homme qui n'est rempli que de fumée. Eh bien ! où pensez-vous que le pécheur mette son Dieu ? Croyez-vous que c'est dans ses yeux ? Encore plus bas. Est-ce dans son cœur ? Non, nous dit-il, encore plus bas. Est-ce dans le fond des abîmes ? Non, nous dit-il, encore plus bas... Où est-ce donc ? Ah ! Malheureux, le voici : si tu peux l'entendre sans mourir d'horreur, malheur à toi. Ah ! Malheureux pécheur, tu places ton Dieu sous l'écume de tes

78 Is. XLI, 12.

emportements, sous la sordide passion de ton avarice ; malheureux, c'est sous la bile de ta fureur, sous la rage de ton envie, sous la fumée de ton ambition. Ah ! que dis-je ? tu le places et tu voudrais le noyer dans le jus de tes turpitudes impures et infâmes. O mon Dieu, qui comprendra ce que c'est que le péché et pourra encore le commettre ?

J'ai appris, M.F., dans l'Écriture sainte, que le ciel et la terre, ne peuvent renfermer la grandeur de la majesté de Dieu. J'ai bien appris qu'il a son trône dans le soleil ⁷⁹ et qu'il est environné de lumières ; mais je n'avais jamais vu que la divinité d'un Dieu trois fois saint pût être salie, tachée d'ordures, noircie de la fumée des passions des hommes infâmes. O péché ! ô maudit péché ! que tu fais bien voir ce que nous ne comprendrons jamais ! O quelle horreur, M.F., que la divinité soit arrachée de son trône par un infâme pécheur pour la mettre sous les pieds de ses passions ! O éternité ! seras-tu assez longue pour punir ces malheureux ? Saint Paul, voulant nous décrire l'énormité du péché de la chair, nous dit des paroles si étonnantes, que si vous pouviez bien les comprendre, il vous serait impossible de jamais tomber dans ce péché « Ne savez-vous pas que votre corps est un membre de Jésus-Christ ⁸⁰ ? » De sorte qu'un impudique qui s'abandonne à une infâme créature, de son corps qui est un membre de Jésus-Christ, il en fait le membre d'une infâme prostituée. O horreur ! ô abomination, qui doit faire même frémir l'enfer d'horreur ! Dites-moi, M.F., que penseriez-vous d'un homme qui serait assez *enragé*, que de prendre du sang le plus impur des sales animaux et de le mettre dans le calice avec le sang précieux de Jésus-Christ après la consécration ? Cela seul vous fait horreur ; et cependant le pécheur va encore plus loin en préférant le démon au Fils de Dieu, et les mouvements de Satan aux mouvements de la grâce de Jésus-Christ.

En quatrième lieu, je dis que le péché mortel nous aveugle de manière que nous ne connaissons presque plus le mal que nous faisons ; du moins d'une manière si faible que nous péchons presque sans nous en apercevoir. Le péché se présente-t-il, nous le recevons ; la grâce vient, nous la méprisons ; de sorte qu'une fois aveuglés et endurcis nous faisons autant de chutes que de pas. Le bon Dieu, en punition de nos péchés, nous rejette de sa présence et nous livre entre les mains de nos passions. D'après cela, notre vie n'est autre chose qu'un tissu de crimes et une suite et un enchaînement de péchés. Le cœur de l'homme est semblable à une mer agitée par d'horribles tempêtes dont un flot en produit un autre : de même en arrive-t-il au pécheur. Le premier péché en produit un autre, ainsi ils se poussent les uns les autres, et le dernier pousse à l'impénitence finale, et l'impénitence finale à la mort, et la mort à l'éternité malheureuse. De sorte, nous dit Tertullien, qu'un péché devient la matière d'un autre. De là je conclus, M.F., que le pécheur ne cesse de pécher que dans le moment où il cesse de vivre ; toute sa vie n'est qu'un enchaînement de crimes, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au dernier.

L'Écriture sainte nous en fournit un fameux exemple dans la personne de l'infortuné Amasias, roi de Juda. Ce prince avait toutes les qualités naturelles que l'on pourrait souhaiter pour un bon roi, et, selon toute apparence, avait les meilleures dispositions. Il monta sur le trône à l'âge de 25 ans. Jusqu'alors il avait assez bien vécu ; mais, hélas ! à peine fut-il élevé, que l'orgueil et l'ambition se saisirent de lui. Il voulut savoir à combien de personnes il aurait droit de commander ; il en eut trois cent mille capables de porter les armes : « Voilà bien du monde, se dit-il en lui-même ; mais où vais-je trouver de l'argent pour les payer ? Il fait établir un impôt dont il écrasa son peuple, et le fit exécuter avec la dernière cruauté. Le Seigneur lui envoya un prophète pour le reprendre ; mais non, un aveugle, rien ne peut le toucher ; il méprise les réprimandes du prophète ; même il le menace de mort, se baignant pour ainsi dire dans le vice de son orgueil. Voyant que le prophète le reprenait, il lui dit : « Vous ne cessez de m'importuner ; eh bien ! J'abandonnerai le vrai Dieu et j'adorerai les idoles. » En effet il le fit. Se voyant à la tête d'une superbe armée, bien équipée, il croit que rien n'est capable de lui résister. Il va attaquer le roi d'Israël : il veut se rendre maître de ses États et faire mourir le roi ; mais, hélas ! son armée fut taillée en pièces et lui-même fut pris et conduit en captivité, ce qui dura quinze ans ; enfin ses propres domestiques l'égorèrent ⁸¹. Voilà, M.F., précisément l'image d'un pécheur endurci, dont

⁷⁹ Jer. XXIII, 24 ; Ps. XVIII, 6.

⁸⁰ I Cor. VI, 15.

⁸¹ Ce récit du Saint renferme plusieurs inexactitudes. Voici comment l'Écriture sainte raconte le règne et la mort d'Amasias.

l'endurcissement consiste dans un certain enchaînement de crimes et dans une suite continuelle de mauvaises actions, et dans un certain flux et reflux d'impiété ; il ne cesse de pécher qu'en cessant de vivre ; il n'y a que la mort qui lui fasse ouvrir les yeux sur son état.

En cinquième lieu, ce qui rend cet endurcissement si terrible, c'est l'abandon de Dieu qui se retire du pécheur et qui finit par le livrer entre les mains de ses passions. Une fois arrivé à ce degré d'aveuglement, hélas ! rien ne le touche et rien n'est capable de lui faire connaître l'état malheureux où le péché le conduit ; il méprise tout ce qui est capable de le rappeler à Dieu ; il rejette la grâce autant de fois qu'elle vient. Cependant il sait qu'il est dans le péché, il sait qu'il n'a point fait de pâques, il sait qu'il a caché ses péchés en confession, il sait qu'il possède le bien de son prochain, il sait que s'il meurt dans cet état il sera perdu. Il entend le ministre du Seigneur qui lui montre au doigt l'état épouvantable de son âme et ne cesse de le lui représenter. Oui, il sait tout cela ; mais il ne l'entend que pour railler et mépriser même celui qui voudrait lui tendre la main ; il ne recevra les grâces du salut que pour les fouler sous ses pieds. Écoutez parler cet aveugle, cet endurci : « Tout ce que les prêtres disent n'est que des mensonges ; c'est leur métier. » Si dans une instruction il y a quelque chose qui les regarde ou qui les touche un peu de près, il n'y a sortes d'abominations qu'ils ne vomissent contre le prêtre. Vous les voyez sortir et faire tout ce qu'ils peuvent pour en entraîner d'autres dans leur réprobation. Ils ont une telle fureur contre Dieu et sa religion, qu'ils affecteront de faire le mal devant les gens de bien, c'est-à-dire de débiter des impiétés contre la religion, contre ses ministres, de travailler les saints jours du dimanche et de faire gras les jours défendus. Dites-moi, M.F., auriez-vous pu vous former une idée qu'une personne fût capable d'arriver à cet état d'aveuglement et d'endurcissement ? Ce qui met le comble à leur malheur, c'est qu'ils sont peut-être tranquilles, et peut-être le seront-ils jusqu'au moment où ils tomberont entre les mains de leur ennemi éternel. Nous en avons un bel exemple dans l'Écriture sainte, où nous lisons que le roi de Syrie, ayant conçu le dessein d'assiéger une ville de la Judée 82, fit mettre ses soldats en embuscade. Le prophète Élisée, à qui le Seigneur le fit savoir, se mit en prières en demandant au bon Dieu d'aveugler tous ceux qui venaient le chercher. Après avoir fait sa prière, il va trouver ces gens et leur dit : « Vous vous trompez : suivez-moi, vous n'avez pas pris la route qu'il fallait prendre, ce n'est pas ici la ville que vous aviez dessein d'assiéger. Venez et suivez-moi, et je vous conduirai où il faut que vous alliez. Le prophète se mit à leur tête et les mena droit à Samarie, et après les avoir mis entre les mains de leurs ennemis qui avaient résolu de les perdre, il s'en alla 83. Image terrible de ce qui se passe ordinairement à la mort de ce pécheur endurci : s'il est assisté d'un prêtre, ce n'est souvent que pour son malheur. Le prêtre le console, en lui faisant envisager la grandeur de la miséricorde de Dieu ; les assistants se consolent en voyant les faveurs qui lui sont prodiguées dans ce terrible moment ; mais le prêtre ne fait que l'endormir dans une fausse paix, et les

Amasias, roi de Juda, commença à régner à l'âge de 25 ans. Il fit d'abord mourir ses serviteurs qui avaient assassiné Joas, son père. Puis il rassembla une armée de 300000 hommes, auxquels il adjoignit 100000 mercenaires du royaume d'Israël qu'il enrôla pour 100 talents d'argent. Alors un homme vint de la part de Dieu, et lui dit de renvoyer ces mercenaires. Comme Amasias regrettait l'argent qu'il leur avait distribué, l'homme de Dieu lui répondit que le Seigneur était assez riche pour lui en donner bien davantage. Amasias renvoya donc les mercenaires, puis marcha contre les Iduméens qui furent vaincus.

Après la victoire, le roi de Juda se fit apporter les idoles des vaincus et les adora. Le Seigneur irrité lui envoya son prophète pour lui en faire des reproches. Ce fut alors que le roi méprisa les réprimandes du prophète et le menaça de mort. Le prophète se retira, en annonçant au roi la punition du Seigneur.

Amasias, fier de sa victoire sur les Iduméens, provoque au combat le roi d'Israël. Celui-ci prie le roi de Juda de ne point entrer en guerre, parce qu'il serait vaincu. Amasias ne veut rien entendre ; il est battu et fait prisonnier. Joas l'emmène à Jérusalem, dont il enlève tous les trésors. Le roi d'Israël mourut, et Amasias vécut encore quinze ans à Jérusalem, sa capitale. Enfin, une conjuration s'étant formée contre lui, il s'enfuit de Jérusalem à Lachis, où il fut mis à mort. II PAR. XXV.

82 Dothan.

83 Le dernier détail n'est pas raconté exactement. Élisée, arrivé dans la ville, pria le Seigneur d'ouvrir les yeux de ces gens ; ils reconnurent alors qu'ils étaient dans la ville de Samarie. Le roi d'Israël demanda au prophète s'il les mettrait à mort ; Élisée refusa, disant qu'il ne les avait point fait prisonniers dans la guerre. Il leur fit servir à manger et à boire et les renvoya à leur maître, « et les voleurs de Syrie ne vinrent plus dans la terre d'Israël. » IV REG., VI.

sacrements ne font pas autre chose que de l'aveugler davantage. Il reçoit le prêtre avec une hospitalité extraordinaire ; et les démons n'attendent que le moment où la mort le frappe pour le traîner en enfer. Il a tout méprisé, il s'est moqué de tout, le voilà réduit, sous la rigueur de la justice de celui contre qui il a tant vomi d'impiétés. Mon Dieu, que l'état de ce pauvre malheureux est digne de nos prières et de nos larmes !

II. – Mais peut-être que cela vous a peu touchés, M.F. ; voyons et considérons le péché sous un autre rapport. Je veux dire les maux qu'il entraîne avec lui.

Je dis donc 1° que le péché est la source de toutes les misères temporelles que nous éprouvons pendant notre vie. Le Saint-Esprit nous assure que le péché nous rend malheureux, même dès ce monde ; la pauvreté, les maladies, les afflictions, les autres maux et surtout la mort, c'est le péché qui en est la cause. Le Saint-Esprit nous dit dans plusieurs endroits de l'Écriture sainte, que si vous gardez mes commandements, je ferai que tout réussira chez vous, vos terres produiront des grains en abondance et vos arbres seront chargés de fruits ; mais si vous m'offensez je vous accablerai de toutes sortes de maux ; tout périra chez vous 84. Cela est facile à comprendre, que tous nos maux spirituels et temporels nous soient donnés en punitions de nos péchés. Qu'est-ce qui a été cause que les anges sont tombés du ciel dans les enfers ? Qu'est-ce qui a chassé Adam du paradis terrestre, et qui lui attira tant de malheurs et à tous ses descendants ? Rien autre que le péché 85. Qui força le Seigneur à faire périr tout l'univers par un déluge universel, sinon les crimes des hommes qui étaient sur la terre 86 ? Qui a été la cause de l'embrasement de Sodome, de Gomorrhe et de tant d'autres villes, sinon le péché 87 ? Ah ! Maudit péché, qui te pourrait connaître et te commettre ? Le prophète Nathan dit à David : « Puisque vous avez commis un adultère et fait mourir le mari de cette femme, les fléaux de Dieu ne sortiront point de votre maison ». Le Saint-Esprit nous dit que la misère et la pauvreté viendront de la part de Dieu dans la maison du pécheur et que les maisons des gens de bien seront bénies 88. Oui, M.F., nous devrions éviter le péché, quand ce ne serait que pour n'être pas malheureux pendant notre vie. En deuxième lieu, je dis que le péché abrège même la vie de celui qui le commet, puisque le Saint-Esprit nous assure que les années du pécheur seront abrégées. Le Seigneur nous dit par la bouche du prophète Isaïe que la vie d'un pécheur est coupée comme le fil du tisserand, lequel ne pouvant le débrouiller, le coupe. Le bon Dieu souffre longtemps un pécheur ; mais voyant qu'il ne veut pas se convertir, il l'ôte de ce monde. Le roi Ezéchias étant malade, le prophète Isaïe lui dit de mettre ordre à ses affaires, parce qu'il allait mourir dans peu de temps. Ce roi se tourna du côté de la muraille, et se mit à pleurer ses péchés : « Quoi, se disait-il, faut-il que mes péchés soient cause que je meure au milieu de mes années ? » Le Seigneur, touché de sa pénitence, prolongea sa vie encore de quinze ans 89. Mais le roi Sédécias n'en fit pas de même ; ses crimes furent la cause qu'il fut fait prisonnier avec tous ses enfants ; on lui creva les yeux et il mourut misérablement 90. Le roi Antiochus reconnut bien que ses péchés étaient la cause qu'il mourait avant le temps. Il s'écria : « Ah ! que je me souviens bien que les maux que j'ai faits à Jérusalem font que je meurs ! » Et sa mort fut si cruelle que les vers le rongeaient tout vivant 91. L'histoire nous apprend que l'empereur Anastase étant tombé malade la nuit, il vit dans sa chambre un homme horrible tenant un livre où tous ses péchés étaient écrits, et cet homme lui dit : « Ta vie est abrégée de 40 ans, à cause de tes péchés. » Hélas ! M.F., tout ceci, il est vrai, est bien effrayant, surtout pour une personne qui aime la vie ; mais, un peu plus tôt ou plus tard, il faut toujours mourir ; et désirer de vivre plus longtemps, c'est désirer de prolonger ses misères et de multiplier ses fautes.

84 DEUT. VII.

85 GEN. III.

86 *Ibid.* VI, 13.

87 GEN. XIX.

88 II REG. XII, 10

89 PROV. III, 33

90 *Ibid.* X, 27.

91 Is. XXXVIII.

Mais je dis en troisième lieu, que les maux que le péché fait à notre pauvre âme sont bien plus déplorable. Ecartez de lui la mort, notre corps vit, c'est le bien le plus précieux de l'homme en ce monde ; un corps sans âme n'est capable de jouir d'aucun bien ni de rien faire, ce n'est plus qu'un cadavre puant. De même, M.F., le péché qui ôte la vie à notre âme la rend incapable de faire le moindre bien qui soit récompensé pour le ciel. Hélas ! M.F., une âme privée de la grâce de Dieu est comme un corps privé de son âme, ce n'est plus qu'un cadavre qui fait horreur à Dieu, aux anges mêmes. Non, M.F., rien de si beau qu'une âme dans la grâce ; mais rien de si horrible qu'une âme dans le péché. Nous lisons, dans la vie de sainte Catherine de Sienne, que le bon Dieu lui ayant fait voir en esprit une âme dans la grâce, elle en fut si charmée et si ravie, qu'elle s'écria : « Ah ! Seigneur, si la foi ne m'apprenait pas qu'il n'y a qu'une divinité, je croirais que c'est un Dieu. Ah ! non, mon Dieu, je ne m'étonne plus de ce que vous êtes mort pour une si belle âme. » Mais, hélas, M.F., dès qu'une âme vient à tomber dans le péché, ô Dieu, cette beauté, cette âme, plus blanche que la neige, qui était semblable aux anges, est devenue semblable aux démons. Elle nous dit qu'une âme dans le péché est aussi horrible aux yeux de Dieu, qu'une charogne traînée pendant huit jours à la rigueur du soleil l'est aux yeux du monde. Ah ! pauvre âme, qu'es-tu devenue ? Nous voyons que la mort dépouille un homme de tous ses biens, de même quand une âme a le malheur de tomber dans le péché, elle perd le mérite de tout le bien qu'elle a pu faire pendant toute sa vie, quand elle seule serait aussi riche que tous les anges et les saints ensemble ; si elle tombe dans un péché mortel, tout est perdu pour elle, plus que l'enfer pour elle ! Ah ! Maudit péché, que les ravages que tu fais dans une âme sont terribles ! Hélas ! M.F., que de chrétiens qui m'écoutent sont morts de cette manière, et qui n'y pensent pas ! Ah ! plutôt à Dieu que l'on eût autant de crainte de la mort de l'âme que de celle du corps

Mais je vais plus loin, en disant que le péché mortel nous prive de la paix de l'âme. Le Saint-Esprit nous dit que celui qui a son âme en paix est en un festin continuel 92. Et saint Paul nous dit que la paix d'une âme qui est bien avec le bon Dieu surpasse tous les plaisirs que l'on peut goûter par ses sens 93. Mais au contraire, le prophète Isaïe nous dit que le cœur d'un pécheur souffre des douleurs inconcevables 94. Saint Paul, écrivant aux Romains, leur dit que les tribulations accableront les pécheurs tous les jours de leur vie 95. Ah ! Mon ami, pourquoi rester dans le péché, puisque vous y êtes si malheureux ? Mais je vais encore plus loin, en vous disant que le péché mortel vend notre âme au démon et la rend son esclave. Oui, M.F., une personne qui est dans la grâce de Dieu, est un enfant de Dieu ; mais dès qu'elle tombe dans le péché, elle devient un enfant du démon et un esclave de Satan. Saint Jean nous assure que celui qui commet le péché est un démon, parce que, nous dit-il, il n'y a que le démon qui ait péché dès le commencement 96. Saint Augustin nous dit que celui qui commet un péché mortel vend son âme au démon. Cela est si vrai que, si l'on vient à mourir dans ce péché, le démon aura notre âme pendant toute l'éternité. Ah ! pauvre âme, que l'on te vend pour bien peu de chose ; puisque un ivrogne te vend pour un verre de vin, un avare pour une poignée de foin, un gourmand pour un bon repas et un impudique pour un plaisir infâme ! Ah ! Pauvre âme, que l'on t'estime peu de chose !

Si nous allons plus loin, nous voyons que le péché mortel nous rend ennemis de Dieu et nous ferme la porte du ciel. Oui, M.F., une âme qui a le bonheur d'être dans la grâce est dans l'amitié de Dieu et elle porte avec elle le gage du bonheur des saints. Mais, dès que nous commettons le péché mortel, nous perdons la grâce et l'amitié de Dieu et le gage de la vie éternelle. O mon Dieu, quel malheur d'être votre ennemi, vous qui êtes si bon, si aimable et seul capable de faire notre bonheur ! Ah ! M.F., si nous connaissions ce que c'est que de perdre le bon Dieu, nous aimerions mieux perdre tout plutôt que de tomber dans ce malheur. Voyez les trois enfants, ils aimèrent mieux être jetés dans une fournaise ardente 97 . Oui, M.F., tous les martyrs ont mieux aimé souffrir toutes sortes de tourments que de perdre l'amitié de leur Dieu. Voyez, M.F., ce qu'ont souffert les martyrs pour ne pas perdre l'amitié du Sauveur. Aux uns, l'on mettait sur leur tête des coins que l'on avait fait rougir au feu, comme on fit à

92 PROV . XV, 15.

93 PHILIP. IV, 7.

94 IS. XIII, 8.

95 ROM. II, 9.

96 I JOAN. III, 8.

97 DAN. III.

saint Clément, évêque d'Ancyre, à saint Sabinien et à saint Christophe ; à d'autres, on leur arrachait les dents, on les leur cassait à coup de pierre, comme on fit à sainte Apollonie, à saint Janvier 98 . Que vous dirai-je encore ? On les écorchait tout en vie, comme on fit à un saint Barthélemy, à une sainte Reine ; voyez un saint Venant qui aima mieux se laisser arracher les entrailles, et brûler avec des torches ardentes, que de perdre la grâce du bon Dieu par le péché. Disons mieux, M.F., il n'y a sortes de tourments qu'ils n'étaient prêts à endurer pour ne pas pécher. O mon Dieu, qu'ils connaissaient donc bien mieux que nous la grandeur du malheur de celui qui perd la grâce par le péché. Hélas ! M.F., quel malheur pour nous, puisqu'en péchant nous renonçons à notre place dans le ciel et nous nous en marquons une en enfer. O beau ciel, ne te voir jamais ! Y a-t-il un malheur comparable à celui-là ? Que penseriez-vous, M.F., d'une personne qui dirait au bon Dieu : Je ne veux point du ciel, je choisis l'enfer pour mon partage, je renonce à la compagnie des anges et des saints ; j'aime mieux contenter ma passion et aller en enfer avec les démons pour y brûler pendant toute l'éternité. J'aime mieux aller dans ces feux éternels que de me priver de ces plaisirs, que de renoncer à ma volonté, que de pardonner à mon ennemi et que de rendre ce bien. – Mais, me direz-vous, je ne dis pas cela. – Mon ami, je vous réponds que votre péché le dit. Oui, cet impudique dit dans son langage : j'aime mieux prendre mon plaisir charnel et aller en enfer, que de m'en priver pour aller au ciel. Un avare dit : j'aime mieux jouir des biens de ce monde, que d'aller en paradis. Un ivrogne dit : j'aime mieux contenter mon ventre et aller en enfer souffrir une faim et une soif enragées, que d'aller en paradis. Comprenez, M.F., si vous le pouvez, quel est l'aveuglement du pécheur de préférer un plaisir d'une bête à des joies éternelles ; de préférer un peu de bien à un royaume éternel, une gourmandise au rassasiement qu'éprouvent les bienheureux dans cette belle cité. O mon Dieu, que nous sommes aveugles lorsque nous péchons !

Si nous allons plus loin, nous voyons que le péché est le plus grand mal qui puisse jamais nous arriver dans ce monde. Sainte Thérèse nous dit que le bon Dieu lui ayant fait voir une âme en état de péché mortel, elle en fut si effrayée qu'elle souffrirait plutôt tout ce que jamais l'enfer pourrait inventer de tourments que d'en commettre un seul. Saint Thomas s'étonnait qu'une personne qui avait commis un péché pût rire une fois dans sa vie. Sainte Catherine de Sienne, à qui le bon Dieu avait fait voir une partie de la malice du péché mortel, nous dit que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pourra jamais tant faire de mal à une âme qu'elle s'en fait elle-même par le péché. Sainte Catherine de Gênes s'écriait : « Ah ! Plût à Dieu que je pusse vous faire comprendre ce que le bon Dieu m'a fait connaître de la malice du péché ! Non, non, s'écriait-elle, je ne m'étonne plus des peines de l'enfer, elles me semblent plus douces et plus tolérables que le péché. O mon Dieu, j'aimerais mieux être abîmée en enfer que de vous voir offensé. Saint Anselme nous dit qu'il aimerait mieux passer toute son éternité dans les enfers que de commettre un seul péché mortel. Sainte Madeleine de Pazzi nous dit qu'elle n'a jamais pu concevoir que l'on puisse offenser un Dieu si facilement, et que Jésus-Christ soit mort pour racheter de si chétives créatures. Nous lisons dans l'histoire qu'une religieuse carmélite, n'étant âgée que de quatre ans, une autre religieuse lui dit : « Ah ! Pauvre enfant, que tu serais heureuse de mourir à présent, n'ayant pas encore offensé le bon Dieu ! » Ces paroles la pénétrèrent si fort qu'elle leva les yeux au ciel, elle le vit ouvert, et Notre-Seigneur, dans une grande majesté, qui lui fit connaître qu'elle aurait une grande ; récompense si elle avait le bonheur de ne jamais l'offenser. Cela lui donna une si grande horreur du péché, qu'elle pleura toute sa vie. On lui demanda un jour pourquoi elle pleurait, elle répondit : « Hélas ! J'apprends d'offenser le bon Dieu. »

Oui, M.F., tous les saints n'ont rien craint en ce monde que le péché. Ah ! si Dieu, M.F., nous faisait voir combien le péché lui déplait et les maux qui le suivent, nous choisirions mille fois la mort plutôt que d'en commettre un seul. Voulez-vous, M.F., vous donner une nouvelle horreur du péché ? Rappelez-vous que c'est le péché qui est la cause de la mort de Jésus-Christ. Considérons tous ensemble, M.F., Jésus-Christ mourant en croix, le corps tout déchiré de coups de fouet, le visage tout meurtri et couvert de sales crachats, la tête toute percée et couronnée d'épines, ce pauvre corps tout en lambeaux, qui ne ressemble plus qu'à un monceau de chair découpé. Rappelez-vous, M.F., que cette mort jeta la confusion et la consternation dans tout le monde : le soleil se couvre de ténèbres, la terre tremble et semble frémir, les rochers se brisent, les tombeaux s'ouvrent et les morts se promènent par les rues de

Jérusalem. Si cela vous étonne, M.F., demandez à Jésus-Christ lui-même pourquoi il souffre une mort si ignominieuse et si cruelle : « Ah ! Mon fils, vous répondra-t-il, c'est le péché qui en est la cause, c'est pour satisfaire pour les péchés des hommes, c'est pour détruire ce maudit péché... Non, non, mon fils, nous dit ce tendre Sauveur, quand toutes les créatures du ciel et de la terre se seraient réunies ensemble et qu'elles auraient donné leur vie, enduré ce que jamais les bourreaux, guidés par l'enfer, auraient inventé, elles n'auraient pas été capables de satisfaire pour un seul péché véniel. Voilà, mon fils, nous dit Jésus-Christ, pourquoi j'ai tant souffert. Ah ! si du moins l'on cessait de me faire souffrir ! » O mon Dieu, que l'homme est ingrat de n'être pas encore content de tout ce que Jésus-Christ a souffert pour nous ! Mais, ô éternité, que tu seras longue pour venger l'outrage que le péché a fait à un Dieu si bon, si patient et si charitable !

Finissons, M.F. : ce langage fait frémir. Jusqu'à quand, M.F., vivrons-nous en aveugles ? jusqu'à quand tiendrons-nous notre Dieu sur la croix ? Non, M.F., n'attendons pas la mort où tous nos efforts, nos larmes et notre repentir ne nous serviront de rien. Ouvrons les yeux, M.F., reconnaissons nos égarements, pleurons nos crimes commis, livrons-nous à la pénitence, profitons de tout ce que le bon Dieu a mis à notre disposition ; venons pleurer nos péchés passés et cessons de pécher ; perdons tout plutôt que de *recommettre* le moindre péché et ne cessons de pleurer tant que Dieu ne nous dira pas que c'est assez. Allons, M.F., au pied de la croix pour y mêler au moins nos larmes avec le sang adorable de Jésus-Christ : écoutons un instant les réprouvés qui pleurent, qui crient, qui hurlent et qui demandent miséricorde sans pouvoir l'obtenir. Mais pour nous, nous le pouvons encore, il nous appelle, ce tendre Sauveur, il vient au-devant de nous pour nous dire qu'il nous aime. Ah ! M.F., ne perdons jamais de vue ce qu'est le péché, les maux qu'il nous prépare pour l'autre vie, les biens qu'il nous fait perdre pour l'éternité. Nous voulons tous le ciel ; mais jamais le péché ne pourra entrer dans le séjour de délices. Oui, M.F., tout nous invite à quitter le péché ; le Fils de Dieu du haut de sa croix nous conjure de ne pas faire que les mérites de sa mort soient perdus pour nous ; les anges et les saints nous crient du haut du ciel combien est grand le bonheur qui nous est préparé, si nous évitons le péché. Les réprouvés, eux, nous disent d'être sages à leurs dépens, de ne pas les imiter, de ne pas venir dans ces lieux où les ont renfermés toute la puissance et la colère d'un Dieu 99. Ah ! M.F., encore un instant, et nous ne serons plus de ce monde, encore quelques minutes et nous serons du nombre ou des saints ou des réprouvés. Tenons-nous bien sur nos gardes, M.F., puisque le moment de notre départ nous est inconnu. Heureux et mille fois heureux qui tiendra son âme toujours prête à paraître devant son Dieu. C'est tout le bonheur que je vous souhaite.

SERMON SUR LA COMMUNION INDIGNE

L'âme qui péchera, mourra.

Anima quæ peccaverit, ipsa morietur.
(Ez. XVIII, 6.)

99 LUC. XVI, 27-28.

Si tout péché mortel, M.F., donne la mort à notre âme, la sépare de Dieu pour jamais, la précipite dans toutes sortes de malheurs, dans quel état doit donc réduire le plus affreux de tous les crimes, qui est le sacrilège ? O mon Dieu, quel est celui qui pourra jamais se former une idée de l'état épouvantable d'une âme couverte de sacrilèges ? Oui, nous dit Jésus-Christ, lorsque vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, prédite par le prophète Daniel, comprenez-le bien 100. Hélas ! M.F., s'étant choisi le cœur de l'homme pour en faire sa demeure et son temple, Jésus-Christ prévoyait sans doute les profanations et les désastreuses abominations que le démon en ferait par le péché ; quelle triste et désolante pensée pour un Dieu ! Mais la plus grande et la plus terrible de toutes les douleurs est de prévoir que l'on profanerait son corps adorable et son sang précieux. O mon Dieu ! O malheur incompréhensible ! Des chrétiens peuvent-ils bien se rendre coupables d'un tel crime, dont jamais l'enfer n'a jamais pu inventer de semblable ! Hélas ! Saint Paul le déplorait déjà de son temps. Ne pouvant un jour leur faire sentir toute la noirceur de ce crime épouvantable, il leur disait en pleurant amèrement : Quel supplice ne recevrait pas celui qui porterait une main parricide sur le corps d'un Dieu fait homme, qui frapperait ce cœur... Ah ! ce tendre cœur qui nous aime jusqu'à la croix, et qui lui arracherait le sang de ses veines !... Ah ! ce sang adorable versé pour nous, qui nous a sanctifiés dans le saint baptême, qui nous a purifiés dans le sacrement de pénitence... ; il semblerait être impossible de trouver des châtiments assez rigoureux et des chrétiens capables d'un tel crime. Hélas ! s'écrie-t-il, en voilà un encore infiniment plus épouvantable, c'est de recevoir indignement le corps adorable et le sang précieux de Jésus-Christ, c'est le profaner, le souiller, l'avilir ; ce crime est-il possible ?... Ah ! du moins, l'est-il à des chrétiens 101 ? Oui, il y en a de ces monstres d'ingratitude qui portent leur fureur jusqu'à un tel excès ! Oui, M.F., si le bon Dieu, dans ce moment, montrait les communions de tous ceux qui sont ici, à découvert, hélas ! combien qui paraîtraient avec leur sentence de réprobation écrite dans leur conscience criminelle avec le sang d'un Dieu fait homme ! Cette pensée fait frémir, et cependant rien de si commun que ces communions indignes ; combien qui ont la témérité de s'approcher de la Table sainte avec des péchés cachés et déguisés en confession ! Combien qui n'ont pas cette douleur que le bon Dieu demande d'eux ; combien qui ne font pas tous leurs efforts pour se corriger ! combien qui conservent une volonté secrète de retomber dans le péché ! Combien qui n'évitent pas les occasions du péché, pouvant le faire ; combien qui conservent jusqu'à la Table sainte des inimitiés dans leur cœur ! Sondez vos consciences, M.F., et voyez si vous n'avez jamais été dans une de ces dispositions en vous approchant de la sainte communion ; si vous aviez eu ce malheur, M.F., de quels termes pourrais-je donc me servir pour vous en faire sentir toute l'*horribilité* ? Ah ! s'il m'était permis, j'irais en enfer pour y arracher un infâme et un traître Judas encore tout fumant du sang adorable de Jésus-Christ qu'il a si horriblement profané. Ah ! si vous pouviez entendre les cris et les hurlements qu'il pousse ; ah ! si vous pouviez comprendre les tourments qu'il endure à cause de son sacrilège, vous mourriez de frayeur. Hélas ! que sera-ce donc de ceux qui, peut-être toute leur vie, n'ont fait que des sacrilèges ! Des chrétiens qui vont m'entendre et qui sont coupables, pourront-ils bien vivre encore ? Oui, M.F., le sacrilège est le plus grand de tous les crimes, puisqu'il attaque un Dieu et lui donne la mort, et nous attire tous les plus grands malheurs.

I. – Si je parlais à des idolâtres ou même à des hérétiques, je commencerais à leur prouver la réalité de Jésus-Christ dans le sacrement adorable de l'Eucharistie ; mais non, personne n'a le moindre doute là-dessus. Hélas ! Il faudrait que pour ceux qui l'approchent en de mauvaises dispositions, Jésus-Christ n'y fût pas ; mais non, il y est aussi bien pour ceux qui osent se présenter avec le péché dans le cœur, que pour ceux qui sont en état de grâce. Je veux seulement, en commençant, vous citer un exemple qui fortifiera votre foi là-dessus, et vous donnera une idée des dispositions que vous devez y apporter, pour ne pas profaner ce grand Sacrement d'amour. Il est rapporté, dans l'histoire, qu'un prêtre qui disait la sainte Messe, après avoir prononcé les paroles de la consécration, douta si Jésus-Christ était réellement présent en corps et en âme dans la sainte Hostie ; à l'instant même la sainte Hostie fut toute teinte de sang. Jésus-Christ semblait vouloir par un si grand miracle reprocher à son ministre son peu

100 Non, non, M.F., ce n'étaient pas les profanations qui s'étaient commises, et qui devaient encore se commettre dans le temple de Jérusalem, qui firent couler les larmes de Jésus-Christ. (*Note du Saint.*)

101 Ces paroles ne se trouvent pas dans les épîtres de Saint Paul.

de foi et affermir les chrétiens dans cette vérité de foi, qu'il est réellement présent dans la sainte Eucharistie. La sainte Hostie versa du sang avec tant d'abondance que le corporal, les nappes de l'autel, et l'autel même en furent rougies. Le Saint Père, en étant informé, fit apporter dans une église le corporal, que l'on portait tous les ans le jour de la Fête-Dieu, en grande vénération 102. Non, M.F., tout ceci n'est pas ce qui vous est le plus nécessaire, parce que personne n'en doute ; mais mon intention est de vous montrer autant qu'il me sera possible la grandeur et l'*horribilité* du sacrilège. Non, jamais cette connaissance ne sera donnée à l'homme mortel ; il faudrait être Dieu lui-même, afin de pouvoir le comprendre ; cependant, pour vous en donner une faible idée, je vous dirai que celui qui a ce grand malheur, fait un péché qui outrage plus le bon Dieu que tous les péchés mortels qui se sont commis depuis le commencement du monde et que ceux qui pourront se commettre jusqu'à la fin des siècles 103. Il est donc tout à fait impossible de vous le montrer dans toute sa noirceur ; hélas ! cependant, rien de si commun que ces sacrilèges.

Si je voulais, M.F., vous parler de la mort corporelle de Jésus-Christ, je n'aurais qu'à vous faire la peinture des tourments qu'il a endurés pendant sa vie ; je n'aurais qu'à vous montrer ce pauvre corps tout en lambeaux, tel qu'il était après sa flagellation, tel qu'il est maintenant sur l'arbre de la croix ; il n'en faudrait pas davantage pour vous toucher le cœur et faire couler vos larmes. En effet, quel est le pécheur le plus endurci qui pourrait y résister et qui ne mêlerait pas ses larmes avec ce sang adorable ? Quelle est la jeune personne, si j'allais me jeter à ses pieds avec un Dieu qui pleure ses péchés, en la priant en grâce de ne pas lui donner la mort, son cœur fût-il plus dur qu'un rocher, que de suite ses larmes couleraient, et, foulant aux pieds ses plaisirs, elle leur dirait adieu pour jamais. Quel est l'avare, à qui je présenterais un Dieu dépouillé de toutes choses, tout nu sur une croix, qui pourrait encore aimer les biens de ce monde ? Quel est l'impudique que j'irais attendre à son passage, qui court comme un désespéré vers l'objet de sa passion, si je lui présentais son Dieu tout couvert de plaies, de sang, lui demandant en grâce de ne pas lui ôter la vie, ne tomberait-il pas à ses pieds en criant miséricorde ? Hélas ! M.F., la mort que nous donnons à Jésus-Christ par la communion sacrilège est encore infiniment plus affreuse et douloureuse. Lorsqu'il était sur la terre, il n'a souffert qu'un certain temps, et il n'est mort qu'une fois ; encore, c'est son amour qui l'a fait souffrir et mourir ; mais, ici, ce n'est plus la même chose. Il meurt malgré lui, et sa mort, bien loin d'être pour nous avantageuse comme la première fois, tourne à notre malheur en nous attirant toutes sortes de châtiments et dans ce monde et dans l'autre. O mon Dieu ! que nous sommes cruels envers un Dieu si bon ! Oui, M.F., lorsque nous réfléchissons sur la conduite de cet apôtre perfide qui trahit et vendit son divin Maître, qui, depuis plusieurs années, l'avait admis au nombre de ses plus chers favoris, qui l'avait comblé de tant de bienfaits, qui lui avait donné une charge de préférence aux autres, qui avait été témoin de tant de miracles ; lorsque nous nous rappelons, dis-je, les cruautés et la barbarie des juifs qui firent à ce divin Sauveur tout ce que leur rage put inventer de plus cruel, à ce divin Sauveur qui n'était venu dans ce monde que pour les arracher à la tyrannie du démon, les élever à la glorieuse qualité d'enfants de Dieu, de cohéritiers de son royaume, nous ne pouvons les considérer que comme des monstres d'ingratitude, dignes de l'exécration du ciel et de la terre et des châtiments les plus rigoureux que le bon Dieu puisse faire sentir aux réprouvés dans toute sa puissance et sa juste colère.

Je dis d'abord, M.F., que celui qui a le grand malheur de communier indignement, son crime est encore infiniment plus horrible que celui de Judas qui trahit et vendit son divin Maître, et que celui des juifs qui le crucifièrent ; parce que Judas et les juifs semblaient encore avoir quelque excuse de douter s'il était véritablement le Sauveur. Mais ce chrétien, mais ce malheureux profanateur, peuvent-ils en douter ? Les preuves de sa divinité ne sont-elles pas assez évidentes ? Ne savent-ils pas qu'à sa mort toutes les créatures parurent s'en attendrir, que la nature entière parut s'anéantir en voyant expirer son Créateur ? Sa résurrection ne fut-elle pas manifestée par une infinité de prodiges les plus frappants, qui ne pouvaient laisser aucun doute de sa divinité ? Son ascension ne se fit-elle pas en présence de plus de 500 personnes, qui, presque toutes, ont versé leur sang pour soutenir ces vérités ?

102 Trait déjà rapporté au t. II.

103 Si vous m'en demandez la raison, c'est que le sacrilège attaque la personne de Jésus-Christ lui-même, au lieu que les autres péchés ne méprisent que ses commandements. (*Note du Saint.*)

Mais le malheureux profanateur n'ignore rien de tout cela, et avec toutes ses connaissances il trahit et vend son Dieu et son Sauveur au démon et le crucifie dans son cœur par le péché. Judas se servit d'un baiser de paix pour le livrer à ses ennemis ; mais l'indigne communiant porte encore plus loin sa cruauté : après avoir menti au Saint-Esprit dans le tribunal de la pénitence en cachant ou déguisant quelque péché, il ose, ce malheureux, aller se placer parmi les fidèles destinés à manger ce pain, avec un respect hypocrite sur le front ! Ah ! non, non, rien ne l'arrête, ce monstre d'ingratitude ; il s'avance et va consommer sa réprobation. En vain, ce tendre Sauveur, le voyant venir à lui, crie-t-il du fond de son tabernacle comme au perfide Judas : « Mon ami, que viens-tu faire ici ? Quoi, mon ami, tu vas trahir ton Dieu et ton Sauveur par un signe de paix 104 ? Arrête, arrête, mon fils ; ah ! de grâce, épargne-moi. » Mais, non, non, ni les remords de sa conscience, ni les tendres reproches que lui fait son Dieu ne peuvent arrêter ses pas criminels. Ah ! il s'avance, il va poignarder son Dieu et son Sauveur ! Oh ciel ! Quelle horreur ! Pouvez-vous bien soutenir sans trembler ce malheureux meurtrier de votre Créateur ? Ah ! N'est-ce pas là le comble du crime et de l'abomination dans le lieu saint ? Ah ! non, non, jamais l'enfer dans toute sa fureur n'a rien pu inventer de semblable ; non, non, jamais les nations idolâtres n'ont pu inventer rien de semblable en haine du vrai Dieu, si nous le comparons aux outrages qu'un chrétien qui communie indignement fait à Jésus-Christ.

Cependant nous lisons dans l'histoire des exemples qui font frémir. Nous voyons qu'un empereur païen, en haine de Jésus-Christ, plaça des idoles infâmes sur le Calvaire et sur le Saint Sépulcre, et il crut en cela ne pas pouvoir porter plus loin sa fureur envers Jésus-Christ. Hé ! grand Dieu ! y a-t-il quelque chose de comparable avec l'indigne communiant ! Ah ! Non, non, ce n'est plus parmi des idoles muettes et insensibles qu'il place son Dieu, mais, hélas ! Au milieu de ses passions infâmes et vivantes, qui sont autant de bourreaux qui crucifient son Sauveur ! Hélas ! Que dis-je ? Ce malheureux unit le Saint des saints à des meurtriers prostitués et le vend à l'iniquité. Oui, ce malheureux plonge son Dieu dans un enfer intense. Peut-on bien concevoir quelque chose de plus épouvantable ? Oui, M.F., nous sommes saisis d'horreur en voyant dans l'histoire les profanations que l'on a faites des saintes Hosties 105.

Je vais vous en citer une qui vous fera horreur. Il est rapporté 106 qu'une femme chrétienne, qui était pauvre, avait emprunté d'un Juif une petite somme d'argent, et lui avait laissé pour gage une de ses robes. La fête de Pâques étant proche, elle pria le Juif de lui remettre pour ce jour les affaires qu'elle lui avait données. Le Juif lui dit qu'il lui donnerait tout et la tiendrait quitte si, après avoir communié, elle lui apportait la sainte Hostie. Cette malheureuse, pour n'être pas obligée de lui rendre la somme, lui dit que oui. Dès le lendemain, elle alla à l'église, et, après avoir reçu la sainte Hostie dans sa bouche, de suite elle la retire, la met dans son mouchoir et la porte au malheureux Juif qui ne la lui avait demandée que pour exercer sa fureur contre Jésus-Christ. L'ayant une fois entre les mains, il la traita avec la dernière cruauté. Nous voyons que Jésus-Christ lui montra constamment combien il était sensible aux outrages que ce malheureux lui faisait. Le Juif mit la sainte Hostie sur une table, et lui donna quantité de coups de canifs ; il en sortit une si grande quantité de sang que la table en fut toute couverte. Il la prit et la suspendit par un clou, lui donna des coups de fouet jusqu'à ce qu'il fût content ; il la perça avec une lance, il en sortit du sang comme au moment où il fut crucifié ; ensuite, il la jeta dans le feu, où on la voyait voltiger ça et là parmi les flammes sans en recevoir aucun dommage ; sa rage le porta à la jeter dans une chaudière d'huile bouillante : l'eau sembla être changée en sang. La sainte Hostie, dans ce moment, prit la forme de Jésus-Christ en croix. Ce malheureux, frappé de terreur, court se cacher dans un réduit de sa maison. Cependant, un des enfants du Juif voyant des chrétiens qui allaient à l'église, leur dit : « Vous ne devez plus aller chercher votre Dieu, mon père l'a fait mourir. » Une femme écoutant cet enfant, entra dans la maison, vit encore la sainte Hostie qui était en forme de croix ; cette femme court prendre un petit vase ; dans le moment qu'elle présenta son vase, la sainte Hostie reprit son ancienne forme et se plaça dans le vase qu'elle avait apporté. Ce malheureux Juif fut si endurci qu'il aima mieux se laisser brûler vif que de se faire baptiser.

104 LUC. XXII, 48.

105 Mais qu'est-ce que celles-ci, si nous les comparons à ceux qui communient indignement ? Ah ! non, non, cela n'est rien encore. (*Note du Saint*)

106 Le Saint a déjà rapporté ce fait au t. II ; nous le donnons encore ici comme renfermant plus de détails.

Nous ne pouvons penser à ces horreurs sans frémir. Hélas ! M.F., si nous connaissions ce que c'est que le sacrilège, c'est-à-dire l'outrage que fait à Jésus-Christ celui qui communie indignement, la seule pensée nous ferait mourir de frayeur. Ce Juif, après avoir assouvi toute sa fureur contre Jésus-Christ en traitant si indignement cette sainte Hostie, ressemble à peu près comme un péché véniel *a ressemblance* avec un péché mortel, si nous le comparons avec un sacrilège que fait un mauvais chrétien qui a le malheur de s'approcher de la Table sainte sans être en état de grâce. Ah ! non, non, jamais l'enfer n'a pu rien inventer de plus affreux que le sacrilège pour faire souffrir Jésus-Christ. 2° Je dis qu'à la perfidie de Judas l'indigne communiant ajoute l'ingratitude, la fureur et la malice des Juifs. Écoutons le tendre reproche que Jésus-Christ faisait aux Juifs 107 : « Pourquoi me persécutez-vous ? Est-ce parce que j'ai éclairé les aveugles, redressé les boiteux, rendu la santé aux malades, ressuscité les morts ? Est-ce donc un crime de vous avoir tant aimés ? » Tel est le langage que Jésus-Christ adresse aux profanateurs de son corps adorable et de son sang précieux. Encore, nous dit-il par la bouche d'un de ses prophètes 108, si cet outrage et cet affront m'avaient été faits par des ennemis ou par des idolâtres qui n'ont jamais eu le bonheur de me connaître, ou même par des hérétiques nés dans l'erreur, cela m'aurait été moins sensible ; mais vous, nous dit-il, que j'ai placés dans le sein de mon Église, vous que j'ai enrichis de mes dons les plus précieux ; vous qui, par le Baptême, étiez devenus mes enfants, les héritiers de mon royaume !... Quoi mon fils, c'est vous qui osez m'outrager par le sacrilège le plus horrible ; quoi ! Mon fils, vous pouvez encore frapper le cœur du meilleur de tous les pères, qui vous a aimé jusqu'à la mort. Hé quoi ! Ingrats, vous n'êtes pas encore satisfaits de toutes les cruautés que l'on a exercées sur mon corps innocent pendant ma douloureuse passion ! Avez-vous oublié l'état pitoyable où je fus réduit après ma douloureuse et sanglante flagellation, où mon corps fut semblable à un morceau de viande découpée ? Hé quoi ! Ingrats, avez-vous oublié les souffrances que je ressentis en portant ma croix ; autant de pas, autant de chutes, et autant de fois relevé à coups de pieds ? Avez-vous oublié que c'est pour vous arracher de l'enfer et vous ouvrir le ciel que je suis mort sur le bois infâme de la croix ? Ah ! Mon fils, ne seras-tu pas encore touché ? Pouvais-je porter plus loin mon amour pour toi ? Arrête, mon fils. Ah ! De grâce, épargne ton Dieu qui t'a tant aimé ; pourquoi veux-tu me donner une seconde fois la mort, en me recevant avec le péché dans ton cœur ?

Dites-moi, quel est celui d'entre nous qui aurait le courage, après des reproches si tendres et si amoureux de son Dieu, qui pourrait encore avoir la fureur d'aller se présenter à la Table sainte avec une conscience souillée de péchés ? Mon Dieu, qui pourra comprendre l'aveuglement de ces malheureux ! Ah ! si encore, avant de se lever pour aller donner la mort à leur Dieu, ils pensaient à ces terribles paroles de saint Paul, qu'ils vont *s'incorporer* leur jugement et leur condamnation 109, oseraient-ils bien porter leur audace jusqu'à un tel excès ? Ce Dieu d'amour aurait-il pu penser, je ne dis pas que ceux qui n'ont pas le bonheur de le connaître, mais que des chrétiens ne soient pas encore satisfaits de ce que les Juifs lui ont fait endurer pendant sa douloureuse passion ? Sur le Calvaire, aurait-il pu penser que le plus grand nombre des chrétiens deviendraient ses bourreaux, attenteraient à ses jours, et le crucifieraient dans leur cœur en le recevant dans leur conscience souillée de péchés ? Écoutez ce qu'il nous dit par la bouche d'un prophète : Guérira-t-il une âme qui aime ses blessures, c'est-à-dire ses passions ? Enflammera-t-il de l'ardeur de son amour un cœur qui brûle de l'amour profane du monde ? Non, non, dit-il, tout Dieu qu'il est, il ne le fera jamais.

Oui, M.F., Jésus-Christ, dans un cœur criminel, est sans action et sans mouvement, de sorte que celui qui est assez malheureux que de communier indignement, la mort spirituelle qu'il donne à son Dieu est encore plus surprenante que celle qu'il a endurée sur la Croix. En effet, M.F., si les Juifs le persécutèrent d'une manière si indigne, ce ne fut du moins que pendant sa vie mortelle, mais l'indigne communiant l'outrage dans le séjour de sa gloire. Si la mort de Jésus-Christ sur le Calvaire parut si violente et si douloureuse, du moins la nature entière parut en témoigner sa douleur, et les créatures les plus insensibles parurent s'en attendrir et semblaient en cela vouloir partager ses souffrances. Mais ici, rien

107 JOAN, X. 32.

108 *Quoniam si inimicus meus maledixisset utique. Et si is qui oderat me, super me magna locutus fuisset, abscondissem me forsitan ab eo . Tu vero homo unanimes, dux meus et notus meus, etc.* Ps.

109 LIV, 13-14.

de tout cela ne paraît, il est insulté, il est outragé, meurtri ; ah ! Que dis-je ? il est égorgé par un vil néant ; tout est dans le silence et tout paraît insensible à ses souffrances. Le soleil ne s'éclipse point, la terre ne tremble pas, l'autel ne se renverse pas ; ce Dieu de bonté si indignement outragé ne peut-il pas se plaindre à plus juste titre que sur l'arbre de la Croix qu'il est abandonné ? ne devrait-il pas s'écrier : « Ah ! Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné à la fureur de mes ennemis, faut-il que je meure à chaque instant ? » Mais, mon Dieu, comment est-ce qu'un chrétien peut avoir le courage d'aller à la Table sainte avec le péché dans le cœur pour y donner la mort à son Dieu ?... Mon Dieu, quel malheur ! Non, non, jamais l'enfer dans sa fureur ne put rien inventer de plus outrageant à Jésus-Christ que le sacrilège commis par les chrétiens.

Mais, me direz-vous, qui sont donc ceux qui ont ce grand malheur ? – Hélas ! M.F., que le nombre en est grand ! – Mais, me direz-vous, qui pourrait donc en être capable ? – Qui pourrait en être capable ? C'est vous, mon ami, qui avez conté vos péchés avec si peu de douleur qu'une histoire indifférente. Qui est coupable ? Mon ami n'est-ce pas vous qui après vos confessions retombez avec la même facilité ; qu'on n'aperçoit aucun changement dans votre manière de vivre ; qui avez toujours les mêmes péchés à dire dans toutes vos confessions ? Qui en est coupable ? C'est vous, misérable, qui avez fermé la bouche avant d'avoir accusé vos péchés. Qui en est coupable ? C'est vous, pauvres aveugles, qui avez bien compris que vous ne disiez pas vos péchés tels que vous les connaissiez. Dites-moi, pourquoi est-ce que dans cet état vous osez aller à la Table sainte ? – C'est, dites-vous, parce que je veux faire mes pâques, je veux communier. – Vous voulez communier : mais, malheureux, où voulez-vous mettre votre Dieu ? Est-ce dans vos yeux, que vous avez souillés par tant de regards impurs et adultères ? Vous voulez communier : mais où mettrez-vous donc votre Dieu ? Est-ce dans vos mains, que vous avez souillées par tant d'attouchements infâmes ? Vous voulez communier : mais où allez-vous mettre votre Dieu ? Est-ce dans votre bouche et sur votre langue ? Hé ! Grand Dieu, une bouche et une langue que vous avez tant de fois profanées par des baisers impurs ! Vous voulez communier : mais où espérez-vous donc placer votre Dieu ? Est-ce dans votre cœur ? O horreur ! O abomination ! Un cœur qui est rembruni et noirci par le crime, semblable à un tison, qui depuis quinze jours ou trois semaines roule dans le feu. Vous voulez communier, mon ami ; vous voulez faire vos pâques ? Allons, lève-toi, avance, malheureux ; quand Judas, l'infâme Judas, eut vendu son divin Maître, il fut comme un désespéré, tant qu'il ne l'eût pas livré à ses bourreaux pour le faire condamner à la mort. Avance, malheureux, lève-toi, tu viens de le vendre au démon, au tribunal de la pénitence, en cachant et en déguisant tes péchés, cours, malheureux, le livrer au démon. Ah ! grand Dieu, tes nerfs pourront-ils bien soutenir ce corps qui va commettre le plus grand de tous les crimes ? Levez-vous, malheureux, avancez, puisque le Calvaire est dans votre cœur, et que la victime est devant vous, marchez toujours, laissez crier votre conscience, tâchez seulement d'en étouffer les remords autant que vous le pourrez. Va, malheureux, t'asseoir à la Table sainte, va manger le pain des anges ; mais, avant que d'ouvrir ta bouche souillée par tant de crimes, écoute ce que va te dire le grand saint Cyprien, et tu verras la récompense de tes sacrilèges. Une femme, nous dit-il, qui osa se présenter à la Table sainte avec une conscience souillée de péchés, dans le moment où je lui donnais la sainte communion, un coup de foudre du ciel lui tomba dessus et l'écrasa à mes pieds. Hélas ! mon Dieu, comment une personne qui est coupable peut-elle aller à la sainte communion pour commettre le plus grand de tous les sacrilèges ? Oui, M.F., saint Paul nous dit que si les Juifs avaient connu Jésus-Christ pour le Sauveur, ils ne l'auraient jamais fait souffrir, ni mourir 110 ; mais vous, mon ami, pouvez-vous ignorer celui que vous allez recevoir ? Si vous n'y pensiez pas, écoutez le prêtre qui vous crie à haute voix : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde. » Il est saint, il est pur. Si vous êtes coupables, malheureux, n'avancez pas : sinon, tremblez que les foudres du ciel ne viennent se précipiter sur votre tête criminelle pour vous punir et jeter votre âme en enfer.

II. – Non, non, M.F., je ne parle pas ici des maux temporels que les sacrilèges attirent dans le monde ; je passerai sous silence les châtiments épouvantables que les Juifs éprouvèrent après avoir fait mourir Jésus-Christ. Le seul récit fait frémir : ils s'égorgeaient les uns les autres ; les rues étaient couvertes de

cadavres, le sang coulait dans les rues comme l'eau d'une rivière ; la famine fut si grande que les mères allèrent jusqu'à manger leurs enfants.

Saint Jean Damascène nous dit que le sacrilège est un crime si épouvantable, qu'un seul sacrilège est capable d'attirer toutes sortes de malheurs dans le monde ; il nous dit que c'est principalement sur les profanateurs que Jésus-Christ versera pendant toute l'éternité le fiel de sa fureur. Voici un exemple qui va vous montrer l'état d'un profanateur à l'heure de la mort. Il est rapporté qu'un pauvre malheureux qui avait fait des communions sacrilèges pendant sa vie, vit un démon qui s'approcha de lui en lui disant : Parce que tu as communié indignement pendant ta vie, tu recevras aujourd'hui la communion de ma main ; ce pauvre malheureux s'écria : Hélas ! La vengeance de Dieu est sur moi, et mourut dans le désespoir en prononçant ces paroles. Oui, M.F., si nous pouvions nous former une idée de la grandeur du sacrilège, nous mourrions plutôt mille fois que de le commettre. En effet, un chrétien qui est si malheureux que de communier indignement, se rend coupable du plus détestable de tous les sacrilèges, de la plus noire de toutes les ingrattitudes ; disons mieux, il empoisonne son cœur, il tue son âme, il ouvre la porte de son cœur au démon, et se rend volontairement son esclave. Oui, M.F., l'horreur de son sacrilège vient de ce qu'il profane non un lieu ou un vase saint, mais un corps qui est la source de toute sainteté, qui est celui de Jésus-Christ. L'énormité de son ingratitude paraît en ce qu'il outrage son bienfaiteur par le plus signalé de ses bienfaits ; et bien plus, il se sert de lui-même pour l'outrager. La communion sacrilège est semblable à une épée très aiguë qu'il enfonce dans ses entrailles, elle l'empoisonne comme Judas fut empoisonné par la sienne, elle donne au démon plein pouvoir de se saisir de lui après qu'il a communié, Il ne faudrait donc point, M.F., oser ainsi faire. Mieux vaudrait ne jamais communier puisqu'elle 111 n'apporte ni profit, ni plaisir, ni honneur ; mais cause le plus grand dommage, de très cruels remords de conscience et une infamie éternelle. Saint Cyprien rapporte qu'une femme, en sortant de communier indignement, fut saisie par le démon qui la tourmenta si horriblement, qu'elle fut elle-même son bourreau ; après s'être coupé la langue, elle mourut...

O mon Dieu, un chrétien peut-il bien avoir le courage d'aller à la Table sainte en ayant des péchés cachés, ou des péchés dont il ne veut pas se corriger, ou, si vous voulez, qui malgré tant de communions passées ne change pas de vie ? Mon Dieu, que l'homme est aveugle ! Hélas ! ce ne sera qu'au jour du jugement que nous verrons toutes ces abominations. Écoutez saint Paul, parlant aux Corinthiens 112 : « Vous vous présentez, leur disait-il, à la table du Seigneur, avec aussi peu de respect et de religion que si vous vous présentiez à une table profane ; vous allez manger le pain des anges avec aussi peu de décence que si vous mangiez du pain matériel ; pouvez-vous vous étonner si vous êtes accablés de tant de maux ? » Hélas ! M.F., reconnaissons en pleurant sincèrement, que si nous sommes accablés de tant de malheurs et de tant de châtements, ce ne sont que les sacrilèges qui en sont la véritable source. Que de guerres, que de famines, que de maladies et de morts subites ! Insensés, qui attribuez tout cela au hasard, ouvrez les yeux, et vous reconnaîtrez que ce ne sont que vos sacrilèges. Oui, M.F., si l'on pouvait vous dépeindre toutes les conséquences d'un sacrilège, pas un de vous qui oserait communier. Il est rapporté par saint Godefroi, qui était évêque d'Amiens, qu'il avait défendu à tous les prêtres de donner l'absolution pendant les fêtes de Pâques à tous ceux qui avaient mangé de la viande pendant le carême. Un libertin, qui était coupable de ce crime, c'est-à-dire qui avait mangé de la viande, prit l'habit d'une femme afin de tromper son confesseur. Cet artifice lui réussit, mais pour son malheur : car il n'eut pas plutôt reçu le corps de Jésus-Christ, qu'une force invisible le renversa, il commença à écumer comme une personne enragée, se roulant par terre et mourut dans sa fureur. Non, non, M.F., quelques terreurs que les communions indignes puissent jeter dans le cœur de l'homme par les châtements épouvantables qu'elles nous attirent, ce n'est encore rien si nous les comparons à ceux que Jésus-Christ exerce sur les âmes ; et ces châtements sont ordinairement l'endurcissement pendant la vie et le désespoir à l'heure de la mort. Le bon Dieu, en punition de ses abominations, abandonne ce malheureux à son aveuglement ; le démon qui l'a trompé pendant sa vie, ne le lui laisse apercevoir que dans le moment où il prévoit que le bon Dieu l'a abandonné ; il va de crime en crime, de sacrilège en sacrilège, il finit par ne plus y penser, il avale l'iniquité comme l'eau ;

111 La communion indigne.

112 I COR. XI.

enfin, malgré tout le temps et les secours, il meurt dans le sacrilège comme il y a vécu. En voici un exemple bien frappant, rapporté par un juif qui l'apprit d'un prêtre à qui cela était arrivé. Lorsque j'étais, nous dit le père Lejeune, dans une mission près de Bruxelles, il y avait une femme dévote¹¹³ ... Cela vous étonne, sans doute, qu'elle meure ainsi, pouvant si bien réparer le mal qu'elle avait fait ; pour moi, cela ne m'étonne pas, parce que, le sacrilège étant le plus grand des crimes, l'on mérite bien d'être abandonné du bon Dieu et de ne pas savoir profiter ni du temps, ni des grâces.

Oui, M.F., le sacrilège paraît si affreux qu'il semble impossible que des chrétiens puissent se rendre coupables d'un tel crime ; et cependant, rien de si commun. Jetons un coup d'œil sur les communions, combien ne trouverons-nous pas de confessions et de communions faites par respect humain ! Combien par hypocrisie, par coutume ! combien que, si les Pâques ne revenaient que tous les trente ans, ils ne communieraient, hélas ! jamais... Combien d'autres, qui ne voient venir ce temps si précieux qu'avec peine, et qui ne s'en approchent que parce que d'autres le font, et non pour plaire à Dieu et nourrir leur pauvre âme. Preuve bien évidente, M.F., que ces confessions et communions ne valent rien, puisque l'on ne voit point de changement dans leur manière de vivre. Les voit-on après la confession plus doux, plus patients dans leurs peines et les contradictions de la vie, plus charitables, plus portés à cacher et à excuser les fautes de leurs frères ? Non, non, M.F., il n'est plus question de changement dans leur conduite ; ils ont péché jusqu'à présent, ils continuent. Oh ! malheur épouvantable, mais bien peu connu du plus grand nombre des chrétiens ! O mon Dieu, auriez-vous pu penser que vos enfants se portassent avec un tel excès de fureur contre vous ? Non, non, M.F., ce n'est pas sans raison, que l'on place un crucifix sur la table de la communion, hélas ! que de fois il est crucifié à la Table sainte ! Regarde-le bien, mon âme, toi qui oses planter le poignard dans ce cœur qui nous a aimés plus que lui-même ; regarde-le bien, c'est ton Juge, Celui qui doit fixer ta demeure pour l'éternité. Sondez bien votre conscience ; si vous êtes en mauvais état, malheureux, n'avancez pas. Oui, Jésus-Christ est ressuscité de la mort naturelle, et il ne mourra plus ; mais cette mort que vous lui donnez par vos communions indignes, ah ! Quand est-ce qu'elle finira ? O quelle longue agonie ! étant sur la terre, il n'y avait qu'un calvaire pour le crucifier ; mais ici, autant de cœurs, autant de croix où il est attaché ! O patience de mon Dieu, que vous êtes grande, de souffrir tant de cruautés sans dire un seul mot, même pour vous plaindre, étant traité si indignement par une vile créature, pour laquelle vous avez déjà tant souffert ! Voulez-vous, M.F., savoir ce que fait celui qui communique indignement ? écoutez-le bien, afin que vous puissiez comprendre la grandeur de votre atrocité envers Jésus-Christ. Que diriez-vous, M.F., d'un homme dont le père serait conduit dans un lieu pour être exécuté à mort, si, ne se trouvant point là de potence pour l'attacher, il s'adressait aux bourreaux, leur disant : Vous n'avez point de potence, voilà mes bras, servez-vous-en pour y pendre mon père ? Vous ne pourriez voir une telle action de barbarie sans frémir d'horreur, il y aurait sans doute bien de quoi. Eh bien ! M.F., si j'osais, je vous dirais que cela n'est encore rien, si nous le comparons au crime épouvantable que commet celui qui communique indignement. En effet, quels sont les bienfaits qu'un père a faits à son enfant, si nous les comparons à ce que Jésus-Christ a fait pour nous ? Dites-moi, M.F., si vous faisiez ces réflexions avant de vous présenter à la Table sainte, auriez-vous le courage d'y aller sans bien vous examiner ce que vous allez faire. Oseriez-vous bien y aller avec des péchés cachés, déguisés, confessés sans contrition et sans désir de les quitter ? Voilà ce que vous dites au démon, lorsque vous êtes si aveugles et si téméraires : Il n'y a ni croix, ni calvaire comme autrefois ; mais j'ai trouvé quelque chose qui peut y suppléer. – Quoi ? Vous dit le démon, tout étonné d'une telle proposition. – C'est, lui dites-vous, mon cœur. Tenez-vous prêt, je vais me saisir de lui ; il vous a précipité dans les enfers, vengez-vous à votre tour, égorgez-le sur cette croix. – O mon Dieu, peut-on penser à cela sans frémir d'horreur ? Cependant, voilà ce que fait celui qui communique indignement. Ah ! non, non, jamais l'enfer dans toute sa fureur n'a rien pu inventer de semblable. Non, non, quand il y aurait mille enfers pour un seul profanateur, cela ne serait rien, si nous le comparons à la grandeur de son crime. « Que fait, nous dit saint Paul, celui qui communique indignement ? Hélas ! ce malheureux, il boit et mange son juge et son jugement. » L'on a bien vu, selon les lois, lire aux criminels leur condamnation, mais a-t-on jamais vu leur faire manger leur sentence de condamnation, et, de cette sorte, de leur condamnation et d'eux-mêmes ne faire qu'une même chose ? O malheur épouvantable ! Ce n'est plus sur du papier qu'est écrit

¹¹³ Ce trait est rapporté dans les mêmes termes dans le Sermon *Sur les Péchés cachés en confession*, t.II.

l'arrêt de réprobation de ces profanateurs, mais sur leur propre cœur. A l'heure de la mort, Jésus-Christ descendra, un flambeau à la main, dans ces cœurs sacrilèges, y trouvera son sang adorable tant de fois profané, qui criera vengeance. O divin Sauveur, la colère et la puissance de votre Père sera-t-elle assez puissante pour foudroyer ces malheureux Judas au plus profond des abîmes ? Eh bien ! M.F., avez-vous compris ce que c'est qu'une communion indigne, vous qui vous confessez avec si peu de préparation, qui y donnez moins de soins que vous n'en donneriez pour l'affaire la plus commune et la plus indifférente ? Dites-moi, M.F., pour être tranquilles comme vous le paraissez, êtes-vous bien sûrs que toutes vos confessions et vos communions ont été accompagnées de toutes les dispositions nécessaires pour être bonnes et mettre votre salut en sûreté ? Avez-vous bien détesté vos péchés ? Les avez-vous bien pleurés ? En avez-vous bien fait pénitence ? Avez-vous bien pris tous les moyens que le bon Dieu vous a inspirés pour n'y plus retomber ? Revenez, mon ami, sur vos années passées, examinez toutes les confessions et communions qui n'ont été accompagnées d'aucun amendement, point de changement dans votre vie. Prenez le flambeau à la main, vous-même, pour voir l'état de votre âme, avant que Jésus-Christ ne vous le fasse voir lui-même pour vous juger et vous condamner pour jamais. Frémissez, M.F., sur cette grande incertitude de la validité de tant de confessions et de communions ; une seule chose doit vous empêcher de tomber dans le désespoir, c'est que vous êtes en vie et que le bon Dieu vous offre sa grâce pour vous tirer de cet abîme dont la profondeur est infinie, et que pour cela il ne faut rien moins que la puissance d'un Dieu. Hélas ! M.F., que de chrétiens qui maintenant brûlent dans les enfers, qui ont entendu les mêmes choses que vous entendez aujourd'hui, mais qui n'ont pas voulu en profiter, quoique leur conscience criait ! Mais, hélas ! ils n'ont voulu en sortir que quand ils n'ont pas pu, et sont tombés dans les enfers. Hélas ! combien parmi ceux qui m'écoutent qui sont de ce nombre, qui auront le même sort ! Mon Dieu, est-il bien possible de connaître son état et de ne pas vouloir en sortir. – Mais, me direz-vous, qui osera donc s'approcher de la Table sainte, et qui osera espérer d'avoir fait une bonne communion dans sa vie ? Pourra-t-on bien se lever pour aller à la Table sainte, ne va-t-il pas sembler qu'une main invisible va me repousser et me frapper de mort ? – Mon ami, pour cela je ne vous en dis rien ; sondez votre conscience, et voyez dans quel état elle est ; voyez si en sortant de la Table sainte vous paraîtriez avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ. Mais, me direz-vous, il vaut mieux tout laisser que de s'exposer à un tel crime. – Mon ami, en vous donnant une idée de la grandeur du sacrilège, ce n'a pas été mon intention de vous éloigner de la sainte communion, mais seulement de faire ouvrir les yeux à ceux qui sont de ce nombre, pour réparer le mal qu'ils ont fait, pendant qu'il est temps, et pour porter ceux qui ont l'espérance d'être exempts de ce crime épouvantable, à y apporter encore des dispositions plus parfaites. Que devons-nous conclure, M.F., de tout cela ? Le voici : c'est de faire nos confessions et nos communions comme nous voudrions les avoir faites à l'heure de la mort, lorsque nous paraîtrons devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que, faisant toujours bien, nous ayons le ciel pour récompense. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON SUR LES DEVOIRS DES PARENTS

Pères et mères, élevez vos enfants en les instruisant et en les corrigeant selon le Seigneur.

Patres, educate filios vestros in disciplina et correctione Domini.
(Eph., VI, 6.)

Si, comme chrétiens, M.F., nous sommes tous obligés de nous aider à nous sauver, parce que, étant tous les enfants d'un même père, nous sommes tous destinés à aller régner un jour dans le ciel ; si saint Paul nous dit que les maîtres « qui n'ont pas soin de leurs domestiques ont renoncé à leur foi et qu'ils sont pires que les païens 114 », je vous laisse à penser, M.F., quels doivent être les soins et les précautions que les pères et mères doivent prendre pour sauver les âmes de leurs pauvres enfants qui sont une partie d'eux-mêmes, que le bon Dieu ne leur a confiés que comme un trésor dont il doit un jour leur demander un compte si redoutable. Mais, sans chercher de détour, les pères et mères doivent savoir que leur plus grande occupation doit être de travailler à sauver les âmes de leurs enfants et qu'ils n'ont point d'ouvrage qui doive passer avant celui-là ; bien plus, que leur salut est attaché à celui de leurs enfants, comme nous allons le voir. Pères et mères, pour remplir vos devoirs, vous devez donc instruire vos enfants, leur donner bon exemple et les corriger. Si vous faites cela, vous irez au ciel en y conduisant vos enfants ; vos enfants feront votre gloire dans le ciel, comme ils feront votre désespoir dans les enfers si vous êtes si malheureux que de les laisser perdre. Il n'est pas nécessaire, M.F., de vous montrer l'obligation où vous êtes d'avoir soin de vos enfants, c'est-à-dire de les nourrir, de les entretenir, puisque les païens et les idolâtres qui ne connaissent pas le vrai Dieu et ne se conduisent que par un amour naturel, s'en acquittent parfaitement. Non, ce n'est pas là la chose que vous négligez le plus : j'aurais plutôt envie de vous dire de ne pas tant leur prodiguer *d'affaires*, et que vous feriez beaucoup mieux de faire quelque bonne œuvre de plus pour leur attirer les bénédictions du ciel.

I. – Je dis donc d'abord que les pères doivent instruire leurs enfants, c'est-à-dire leur apprendre à prier le bon Dieu, à le connaître ; leur enseigner ce qu'ils doivent faire pour gagner le ciel et éviter l'enfer. Si vous ne sentez pas bien la grandeur de ce devoir, écoutez ce que le bon Dieu va vous dire lui-même. Nous lisons dans l'Écriture sainte qu'après que le Seigneur eût donné ses commandements à son peuple il ajouta ces belles paroles : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos affections, et le prochain comme vous-mêmes. Pères et mères, vous apprendrez tout cela à vos enfants et vous les en instruirez le matin en vous levant, le soir en vous couchant, lorsque vous marcherez, lorsque vous serez assis, c'est-à-dire tous les jours de votre vie 115 ». Pères et mères, Dieu pouvait-il vous montrer d'une manière plus claire la grandeur de vos devoirs envers vos enfants ? Pouvez-vous trouver quelque prétexte qui puisse vous en exempter, ou même tant soit peu vous les faire négliger ? Le Saint-Esprit nous dit encore : « Si vous avez des enfants, il faut les instruire dès leur jeunesse », aussitôt qu'ils peuvent remuer les bras 116. Oui, M.F., dès qu'un enfant commence à dire quelques mots, ses parents doivent lui apprendre à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie. Nous lisons de saint Thomas de Villeneuve que les premières paroles qui sortirent de sa bouche furent « Jésus, Marie », parce qu'il avait des parents bien chrétiens qui lui disaient souvent ces paroles. Les pères et mères doivent apprendre à leurs enfants à faire le signe de la croix aussitôt qu'ils peuvent. Dès qu'ils commencent à remuer leurs petits bras, leur donner de l'eau bénite, les faire prier le bon Dieu à genoux le matin et le soir, leur inspirer un grand respect pour la présence du bon Dieu, et pour cela se mettre soi-même à genoux à côté d'eux, les faire tourner contre quelque image. Si vous allez les faire prier le bon Dieu en travaillant, ils regarderont et penseront à ce que vous faites et non à ce qu'ils font. Vous devez leur apprendre à donner leur cœur au bon Dieu le matin en s'éveillant, à offrir leur journée, toutes leurs actions, à dire leur *Benedicite* et leur action de grâce, leur *Angelus*.

Vous ne devez pas vous contenter de leur apprendre le *Notre Père*, il leur faut apprendre le *Salut Marie*, le *Crois en Dieu*, le *Confesse à Dieu*, les commandements de Dieu, et de plus les trois actes de foi, d'espérance et de charité, puisque le bon Dieu nous dit dans l'Écriture sainte : « Pères et mères, apprenez mes commandements à vos enfants. » Hélas ! M.F., il y a des enfants qui ont neuf et dix ans, qui ne savent pas encore leur prière entière. Dites-moi, pères et mères, quel jugement peut-on porter de vous, sinon que vous avez moins de soin de vos pauvres enfants, c'est-à-dire de leurs pauvres âmes

114 I TIM. V, 8.

115 DEUT. VI. 5-7.

116 *Filii tibi sunt ? erudi illos, et curva illos a pueritia illorum.* ECCLI. VII, 25.

qui ont tant coûté à Jésus-Christ que vous n'avez soin de vos bêtes que vous tenez dans vos écuries. Si vous aimez vos enfants, vous ne devez donc pas vous fier à eux quand ils vous disent qu'ils ont fait leur prière ; il faut que vous les entendiez vous-mêmes. Saint Thomas nous dit que, dès qu'un enfant a l'âge de raison, il doit savoir l'abrégé de la religion, qui sont les principaux mystères ; qu'ils se rendent grandement coupables aux yeux de Dieu les pères et mères qui négligent de les apprendre à leurs enfants. Voilà ce que saint Thomas veut que les pères et mères apprennent à leurs enfants dès l'âge de raison : le mystère de la Très Sainte Trinité, qui est un seul Dieu en trois personnes ; que le Fils s'est incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge par l'opération du Saint-Esprit, le 25 mars ; qu'il est né le jour de Noël, qu'il est mort pour nous sur une croix le Vendredi saint ; qu'il est ressuscité le jour de Pâques, qu'il est monté au ciel le jour de l'Ascension ; qu'il a envoyé son Esprit-Saint à ses apôtres, le jour de la Pentecôte. Et dès que les enfants sont un peu plus grands, il faut leur apprendre le jour que Jésus-Christ a institué le sacrement adorable de l'Eucharistie, avec tous les autres sacrements et les dispositions qu'il faut avoir pour les recevoir. S'ils ne peuvent pas encore bien comprendre leurs trois actes, il faut leur faire dire ces abrégés : « Mon Dieu, je crois en vous ; mon Dieu, j'espère en vous ; mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. » Il faut, nous dit saint Thomas, souvent leur parler du bonheur du paradis qui est préparé aux enfants bien sages ; et pour leur donner une grande horreur du péché il faut leur faire comprendre, autant que l'on peut, combien le bon Dieu punit en enfer, par des châtements terribles, un seul péché mortel, et leur faire comprendre ce que c'est qu'un péché mortel. C'est de cette manière que se comportait sainte Blanche envers son fils saint Louis ; elle lui fit concevoir une telle horreur du péché, que l'on croit qu'il n'ait jamais commis un péché mortel et qu'il a eu le bonheur de porter l'innocence de son baptême dans le ciel. Ce saint roi disait qu'il se souvenait toujours de ces paroles de sa mère, qu'elle aimerait mieux le voir mourir que commettre un péché, qu'il ne devait rien tant craindre que le péché. Etant roi, il demanda un jour à un de ses officiers 117 ce qu'il aimerait le mieux d'être toute sa vie couvert d'une lèpre ou de commettre un péché ; ce pauvre homme lui répondit qu'il aimerait mieux commettre un péché que d'être couvert d'une lèpre. Le roi lui dit : « Mon ami, vous n'avez jamais compris ce que c'est que le péché, et la laideur de la lèpre n'est rien en comparaison du péché. » O heureux enfants, à qui les parents inspirent une pareille horreur du péché ! Le saint homme Tobie disait à son fils : « Mon fils, prenez bien garde de ne jamais commettre un péché. » Quand il se vit près de mourir, il fit venir son enfant auprès de son lit, et lui dit : « Mon fils, je vous laisse votre mère, ayez soin d'elle ; mais surtout je vous recommande d'éviter les mauvaises compagnies ; gardez-vous bien de toute iniquité, ne faites tort à personne, donnez l'aumône autant que vous le pourrez : je vous recommande d'avoir une grande crainte de Dieu. Il vaudrait mieux, mon fils, mourir que d'offenser le bon Dieu 118. »

Oui, M.F., nous voyons que le bon Dieu fait tant d'état d'un père qui instruit bien ses enfants, que quand il voulut perdre Sodome et Gomorrhe par le feu du ciel, il dit : « Je ne veux pas cacher cela à mon serviteur Abraham, parce que je sais qu'il apprend à ses enfants à garder ma loi 119 ».

Oh ! combien le bon Dieu aime les pères et mères qui instruisent leurs enfants de leurs devoirs de religion, et combien il se plaît à répandre sur eux ses bénédictions ! Ecoutez ce que nous dit sainte Thérèse que ses père et mère faisaient toute leur occupation de bien lui apprendre à servir le bon Dieu, aussi est-elle devenue une sainte. Voyez encore les père et mère de saint Bernard : ils avaient si bien instruit leurs enfants qu'ils *firent* 120 tous des saints.

Nous lisons dans l'histoire qu'une mère avait un petit enfant qui n'avait que cinq ans. Comme c'était dans un temps de persécution, cette mère disait souvent à son fils : « Ah ! mon fils, si vous avez le bonheur de bien aimer le bon Dieu et de bien éviter le péché, vous aurez le bonheur d'aller au ciel ; mais, si vous avez le malheur de commettre le péché, vous irez en enfer. Elle le menait, quoique bien petit, à toutes les instructions qu'elle pouvait. Etant prise par les barbares comme chrétienne avec son enfant, on demanda à la mère ce qu'elle était : elle répondit qu'elle était chrétienne. Comme l'on avait

117 A Joinville.

118 TOB. IV .

119 GEN. XVIII, 17.

120 Devinrent.

séparé d'elle son enfant, l'on *dit* 121 à l'enfant ce qu'il était : il répondit qu'il était et qu'il voulait mourir chrétien. On le menace, on le fait jeûner, on le fouette : il ne disait autre chose sinon qu'il était chrétien et qu'il voulait mourir chrétien. Comme l'on ne pouvait rien gagner, on le mena sur l'échafaud avec sa mère, dans l'espérance que la tendresse de la mère et de l'enfant les porterait à renoncer à Jésus-Christ ; mais, dès que la mère aperçut son enfant, elle lui cria : « Courage, mon cher enfant, courage : il nous faut mourir chrétiens ». Mais aussi cette tendre mère avait tant fait de prières pour demander à Dieu la persévérance de son enfant ! Ce pauvre enfant avait déjà beaucoup souffert, sans avoir ni bu ni mangé. Il mourait de soif. Il dit donc à sa mère : « Hélas ! ma mère, que j'ai donc soif ! Courage, mon enfant, vous irez boire en paradis. » Ce pauvre petit innocent ne dit rien plus ; il leva ses petits yeux vers le ciel et tendit le cou au bourreau qui lui coupa la tête. Quand la mère vit que son enfant avait perdu la vie pour le bon Dieu, elle s'écria : « Faites-moi tout ce que vous voudrez, puisque mon enfant est en paradis ». On lui coupa aussi la tête. O heureux enfant d'avoir une telle mère ! O heureuse mère, d'avoir un semblable enfant !

Oui, M.F., il est très certain, après un tel exemple, et vous conviendrez avec moi que la sainteté des enfants dépend des instructions que les parents leur ont données dans leur enfance. Hélas ! mon Dieu, nous ne voyons plus à présent les pères et mère conduire leurs enfants de cette manière. Aussi, que sont la plupart des enfants de nos jours ? De pauvres enfants qui ont déjà mille fois transgressé les commandements de Dieu sans les connaître, qui ont l'esprit et le cœur remplis des affaires du monde, sans savoir pourquoi le bon Dieu les a créés et pour quelle fin ils sont sur la terre ; ce qu'ils doivent craindre ou espérer après l'autre vie. Savez-vous la pensée que j'ai quand vous m'apportez un enfant pour le baptiser ? Après l'avoir mis au nombre des enfants de Dieu, je me dis en moi-même : « Ah ! pauvre enfant, si le bon Dieu te faisait la grâce que la même plume qui atteste que tu es enfant de Dieu pouvait montrer que tu n'es plus de ce monde, quel bonheur pour toi ! Si tu vis encore quelque temps, le monde et le démon vont faire tout ce qu'ils pourront pour te perdre. Mais ce qu'il y aura encore de plus malheureux, c'est que tes parents qui devraient t'éloigner du mal seront peut-être les premiers à te précipiter dans le péché par leurs conseils pernicieux et leurs mauvais exemples.

Hélas ! mon Dieu, que peut-on bien penser des enfants, voyant la conduite des parents qui sont peu dévots ? Ces pauvres enfants voient des parents si indifférents pour leur religion, qui ne font rien pour assurer le salut de leurs pauvres âmes ; qui souvent ne font leur prière ni le matin ni le soir, ou, s'ils font quelque chose, c'est d'une manière si misérable ; qui montrent bien qu'ils ne font pas attention aux pauvres enfants qui sont témoins que leurs parents ne font point de pâques et ne se confessent presque jamais ; qui manqueront combien de dimanches de suite tous les saints offices ; qui travailleront le dimanche ; qui mangeront de la viande les jours défendus ; qui n'ont que de mauvaises raisons à la bouche ; qui ne parlent que des choses du monde, des richesses, et presque jamais du bon Dieu ; des parents qui ne respirent que la vengeance ! Hélas ! que peuvent devenir les enfants dans une telle école ?

II. – Nous disons, M.F., que le second devoir des parents est de donner bon exemple à leurs enfants. Mon Dieu, où sont-ils les bons exemples que les parents donnent à leurs enfants ? ou plutôt, où sont les mauvais exemples qu'ils ne leur donnent pas ? Si nous avons dit, M.F., que l'ignorance où les parents laissent leurs pauvres enfants est si déplorable aux yeux de la foi, nécessairement ils seront damnés par les mauvais exemples qu'ils leur donnent 122.

Hélas ! pauvres enfants ! si vous êtes obligés de suivre les exemples de vos parents, que vous êtes malheureux ! Il faudra nécessairement vous damner. Oui, pères et mères, si vos enfants veulent se sauver, il faudra qu'ils fassent tout le contraire de ce que vous faites. – Mais, me direz-vous, nous ne leur donnons pas mauvais exemple. – Vous ne leur donnez pas mauvais exemple ? Ouvrez donc un instant les yeux sur ce que vous faites et sur ce que devriez faire pour conduire saintement vos enfants. Dites-moi, mon père, vous ne faites point de pâques, vous ne vous confessez presque jamais : vous

121 L'on demanda.

122 Oui, M.F., si vous n'étiez ici que des gens mariés, je vous dirai ce qui vous ferai rougir, en vous parlant de la manière dont vous vous comportez en ce qui regarde le mariage. Il en est qui ne sont pas plus réservé que des bêtes. Combien de ménages !... (*Note du Saint*)

savez très bien que c'est un péché mortel, et que, si vous veniez à mourir dans cet état, vous seriez damné. Eh bien ! Dites-moi, si vous voulez que vos enfants suivent vos exemples, il faudra donc qu'ils ne fassent point de pâques, c'est-à-dire que si vos enfants sont obligés de marcher sur vos traces, il leur faudra absolument se résoudre à se damner. Qu'en pensez-vous, mon père ? est-ce oui, ou non ? Vous ne donnez pas mauvais exemple à vos enfants, me dites-vous, mais vous travaillez le saint jour du dimanche, vous faites gras les jours défendus, même devant vos enfants ; vous savez bien que c'est un péché mortel. Si vous voulez que vos enfants vous imitent, quelle route voulez-vous leur faire prendre, à vos pauvres enfants ? Combien de fois vos enfants vous ont vu jeter sur votre lit, si j'osais dire, comme un cheval sur son fumier, sans faire aucun signe de chrétien ? Alors, si vos enfants vous imitent, il faudra qu'ils ne donnent plus aucune marque de religion. Combien de fois que vos enfants vous entendent dire des paroles sales ou indécentes, qui portent le poison dans leur pauvre âme ! N'allons pas plus loin, M.F., pleurons le malheur des parents et des enfants qui se traînent chaque jour les uns les autres en enfer. – Mais, me direz-vous peut-être, quand je les entends dire de mauvaises raisons, je sais bien leur imposer silence et les châtier. – Oui, sans doute, mais vous avez bien bonne grâce de défendre à vos enfants ce que vous faites vous-mêmes. Ne peuvent-ils pas vous dire ou, s'ils n'osent pas le dire, le penser : « Médecin, guérissez-vous vous-même. » Mon père, commencez à vous corriger, ensuite vous nous direz de nous corriger. Hélas ! Pauvre mère aveugle !... . Soyez bien sûrs, M.F., que vos coups et votre bâton ne servent pas de grand-chose. En voici un exemple : Il est rapporté dans l'histoire qu'il y avait une mère qui tâchait d'élever son enfant autant bien qu'elle pouvait. Mais comme le père n'avait point de religion, il gâtait tout ce que la mère faisait. Un jour que l'enfant se trouvait un peu de mauvaise humeur en faisant sa prière, son père se trouvant de passer 123, il se lève et court sauter à son cou, en lui disant : « N'est-ce pas, mon père, quand je serai grand comme toi, je ne ferai point de prière ? » Vous voyez donc bien que tout ce que vous pouvez dire à vos enfants c'est perdu, à cause des mauvais exemples que vous leur donnez.

Ecoutez-moi un instant, et vous allez voir combien votre conduite est ridicule. Vous dites à votre enfant qu'il ne faut pas jurer, qu'il offense le bon Dieu en jurant : vous avez bien raison ; mais vous comprenez-vous vous-même en le grondant de ce qu'il jure ? Vous jurez vous-même. – Si vous entendez vos enfants dire des paroles grossières, vous les reprenez, et vous faites très bien : mais en les reprenant, vous en dites qui sont encore plus grossières. Un père dit à son enfant : « Mon fils, il faut être bon, affable à tout le monde et être patient. » Certainement que vous parlez comme un bon père ; mais que doit penser votre fils en vous entendant parler de la sorte, tandis qu'il n'y a qu'un moment qu'il vous a vu vous emporter contre sa mère, peut-être maltraiter un domestique et quereller un voisin ? N'est-ce pas, mon ami, que vous avez bonne grâce de parler ainsi à votre enfant ? Dites-moi, mon père, aurez-vous la force de dire à votre fils : « Mon enfant, il ne faut pas fréquenter le cabaret, ni s'enivrer : c'est un gros péché, c'est manger son argent mal à propos ; » tandis qu'il n'y a peut-être pas encore huit jours qu'il vous a vu venir du cabaret, plein de vin, avec bien moins de raison qu'une de vos bêtes qui est à l'écurie, dans une fureur semblable à celle d'un lion qui court dévorer tout ce qui se présente devant lui ? « Mon fils, dira peut-être ce bon père, il ne faut vouloir mal à personne : laissons la vengeance à Dieu seul. » Cela est très bien, mais tout à l'heure vous disiez qu'un tel vous avait trompé et qu'à la première occasion il s'en repentira. Dites-moi, que pensez-vous de tout cela ? Est-ce ce que vous faites, oui ou non ? Vous voyez bien que vous détruisez par vos mauvais exemples tout le bien que vos entretiens pourraient faire.

L'on dit aussi que les paroles peuvent persuader, mais que les exemples entraînent. Si vous voulez que vos enfants fassent bien, c'est-à-dire qu'ils soient bien sages, commencez à être sages vous-mêmes ; faites en sorte que tout ce que vous ferez, vos enfants puissent l'imiter. C'est vraiment une chose épouvantable de vouloir reprendre dans les autres ce que l'on fait soi-même. Voyez une mère qui dira à sa fille : « Ma fille, il ne faut mépriser personne, aime tout le monde. » Mais vous n'y pensez pas, mère : tout à l'heure elle vous a entendu dire du mal de votre voisine. – « Vois-tu, ma fille, lui dira-t-elle, il ne faut pas courir après les plaisirs ; cela n'annonce rien de bon. » Vous avez bien raison ; si elle suivait ce que vous lui dites et non ce que vous avez fait, elle serait heureuse. Mais vous avez oublié que tout à l'heure vous lui faisiez le récit de toutes les folies de votre jeunesse, auxquelles vous ne

123 Venant à passer.

devriez penser que pour en pleurer le reste de vos jours. A vous entendre parler, il semble que vous regrettez de ne plus pouvoir vous y livrer, et vous voulez que vos enfants en soient honteux ! Après une conduite comme la vôtre, pères et mères, plaignez-vous de ce que vos enfants ne valent rien, qu'ils sont jureurs, opiniâtres, vindicatifs, ivrognes, libertins. – Si je ne craignais pas de vous faire de la peine, je vous dirais simplement qu'ils suivent le chemin que vous leur avez tracé ; ils font ce qu'ils vous ont vu faire ; ils ont oublié vos leçons et vos belles remontrances, mais ils se guident d'après votre conduite : et, pour couper encore plus court, ils vous ressemblent. Quoique vous pensiez peut-être que cela n'est pas, ce n'est pas moins la vérité. Convenons tous ensemble que, si les enfants n'ont point de religion, cela ne doit être attribué qu'aux parents ; et au jour du jugement le bon Dieu vous en fera convenir sans pouvoir trouver aucune excuse.

Mais si vous n'avez pas tout à fait perdu la foi et la raison, vous voyez que presque tous les parents qui ont été bons chrétiens ont eu des enfants saints. En voulez-vous encore un exemple ? Ecoutez-moi un instant. Il est rapporté dans l'histoire qu'il y avait, dans le Japon, un père et une mère qui, ayant embrassé la religion chrétienne, étaient cruellement persécutés par les barbares. Ils attendaient chaque jour de souffrir le martyre. Ils avaient un petit enfant de neuf ou dix ans. Un jour, étant auprès du feu, le mari disait à sa femme : « Nous espérons bien que le bon Dieu nous fera la grâce de mourir martyrs ; mais que va devenir notre pauvre enfant ? Peut-être qu'il va renoncer sa religion ; il nous faut redoubler nos prières afin que le bon Dieu lui donne la grâce et la force pour souffrir pour Jésus-Christ. » Pendant ce temps, l'enfant qui ne faisait semblant de rien, prit un morceau de fer et le mit au feu. Quand il l'eut bien fait rougir, il se tourna contre ses parents, se l'appliqua sur la main avec un courage incroyable. Le père tout étonné court lui ôter le fer, qui dans un instant, lui aurait brûlé toute la main : il lui demande ce qu'il prétendait faire : « Mon père, lui répond l'enfant, pour vous faire voir que j'espère d'avoir la force de souffrir aussi bien que vous, avec la grâce du bon Dieu. » Ce bon père embrasse son enfant en voyant de si bonnes dispositions dans son pauvre petit. Heureuse récompense, M.F., des soins d'une bonne éducation qu'ils avaient donnée à leur enfant. Oui, M.F., dès qu'un enfant est baptisé, quelques mauvais penchants qu'il ait, nous sommes sûrs que si les parents veulent lui donner les soins que le bon Dieu veut, ils en feront un saint. Je vous répéterai toujours que, si vos enfants n'ont point de religion, cela ne vient que de votre faute seule, et que la damnation de vos pauvres enfants ne doit être attribuée qu'à votre négligence ou à votre ignorance, et pas à une autre cause.

Voici un exemple qui va vous montrer que si la négligence ou l'ignorance perd tant d'enfants, vous verrez aussi que les soins, la prière et les saintes instructions les sauvent. Il est rapporté dans l'histoire que saint Jean 124, étant dans une ville, jeta les yeux sur un jeune homme dont le beau physique l'avait frappé ; puis il se tourna contre l'évêque du lieu, lui disant : « Je vous recommande bien fort ce jeune homme, je vous le donne en présence de Jésus-Christ et de son Église comme un dépôt. L'évêque lui promit d'en avoir soin. Au bout de quelque temps saint Jean s'en retourna à Éphèse. Cet évêque prit le jeune homme que saint Jean lui avait confié, le nourrit, le garda chez lui, et, après l'avoir bien instruit, il le baptisa. Mais de peu à peu, il le négligea, et, lui ayant donné trop de liberté, il fréquenta des jeunes gens qui le perdirent. Il alla si loin qu'il se mit avec une troupe de voleurs... A la fin, désespérant de son salut, il ne pensa plus qu'à se livrer à tout ce que son cœur put désirer. Ayant donc avec lui une troupe de jeunes étourdis comme lui, il forma une troupe de voleurs. Comme il était hardi, il se rendit leur chef et devint le plus violent et le plus cruel de tous. Quelque temps après, saint Jean passa dans la même ville ; il va trouver l'évêque en lui disant de lui rendre le dépôt qu'il lui avait confié. L'évêque ne pensant plus à ce jeune homme crut qu'on lui demandait quelque dépôt qu'on lui avait confié. Le voyant embarrassé, il lui dit : « Ce jeune homme que je vous ai laissé lorsque je partis, qu'en avez-vous fait ? qu'est-il devenu ? » Alors l'évêque, baissant les yeux, lui dit avec un profond soupir et avec larmes qu'il était mort. « Et comment, lui dit saint Jean, de quelle mort ? » « Il est mort à Dieu, répondit l'évêque, car il est devenu un méchant, un perdu ; et, pour tout vous dire, il est un voleur qui, maintenant, au lieu d'être dans l'église comme autrefois, roule dans les montagnes, où il demeure avec une troupe qui, comme lui, égorge les gens pour les voler. » Saint Jean, entendant ces paroles, déchira ses habits ; puis, jetant un profond soupir et se frappant la tête, il dit à l'évêque : « Oui, certainement,

124 Saint Jean l'Évangéliste. RIBADENERIA, au 27 décembre.

j'ai laissé en votre personne un fidèle gardien de l'âme de votre frère ! Qu'on m'amène un cheval et qu'on me donne un guide. » Aussitôt il sortit de l'église, monte ce cheval et court vers l'endroit qu'on lui avait indiqué. A son arrivée, les sentinelles des voleurs coururent pour se saisir de lui. Il ne s'enfuit point. « Montrez-moi, leur dit-il, à votre capitaine. » On le mena vers ce jeune homme qui l'attendait d'abord les armes à la main. Mais aussitôt qu'il reconnut saint Jean qui venait à lui, la honte l'obligea de s'enfuir. Mais le saint lui cria : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père, un homme vieux et sans armes ? Ayez pitié de moi, ne craignez point ; il y a encore espérance pour votre salut ; je répondrai pour vous à Jésus-Christ. S'il est nécessaire, je souffrirais volontiers la mort pour vous comme je la souffrirai pour vous tous ensemble ; je donnerais mon âme pour la vôtre. Mon fils, arrêtez, et croyez que c'est Jésus-Christ qui m'envoie vers vous. » Le jeune homme, entendant parler de la sorte saint Jean, s'arrêta d'abord, tenant les yeux fixés en terre ; ensuite, il rompit ses armes, et, saisi de frayeur, il pleura amèrement. Comme il vit que le saint vieillard approchait, il alla l'embrasser ; ses larmes lui servaient bien de baptême. Seulement, il cachait sa main droite qui avait été souillée de tant de crimes. Alors saint Jean lui promit par serment qu'il se chargeait de ses péchés auprès de Jésus-Christ ; puis, se mettant à genoux devant lui, il lui baisa la main droite comme ayant été lavée par ses larmes. Il le ramena à l'église et ne se sépara plus de lui avant qu'il ne l'eût remis et bien affermi dans la voie du salut. Il fut, par la suite, un grand saint qui a gagné bien des âmes par ses prières, ses instructions et ses bons exemples.

Dites-moi, pères et mères, vos enfants que vous voyez si tranquillement se damner, en disant que vous n'en pouvez pas davantage, ont-ils été si loin que ce jeune homme que saint Jean va chercher ? Avez-vous tout quitté pour leur courir après, comme fit saint Jean ? Avez-vous exposé votre vie pour sauver leurs âmes ? Avez-vous versé des larmes amères, comme fit ce saint, afin d'obtenir leur pardon ? Vous êtes-vous engagés à répondre pour eux au tribunal de Jésus-Christ ? Vous ne pouvez pas, dites-vous, faire servir le bon Dieu à vos enfants ; mais, dites-moi, mon père et ma mère, où sont donc vos efforts ? où sont vos larmes ? où sont vos pénitences et vos aumônes ? Vous ne pouvez pas les rendre sages, mais vous n'en savez rien ; vous n'avez pas essayé. Allez, malheureux, le bon Dieu vous attend, et il vous fera bien voir que si vous aviez voulu vous les auriez sauvés et que leur perte ne vient que de vous.

Je crois, M.F., que je me suis bien trompé en vous faisant cette instruction qui tend à vous faire comprendre la grandeur de vos devoirs envers vos enfants, et combien vous êtes obligés de travailler à leur salut : il fallait plutôt, commencer à vous faire comprendre la nécessité où vous êtes de travailler à votre propre sanctification : et, une fois bien convaincus de la nécessité où vous êtes de vous sauver, l'on n'aurait pas grand-peine à vous faire connaître le soin que vous devez prendre de l'âme de vos enfants. Comment, en effet, vous pouvoir convaincre de faire pour vos enfants ce que vous ne faites pas pour vous mêmes ? Si vos enfants vous voyaient travailler avec empressement à leur salut, ils se diraient avec raison : « Mon père et ma mère font comme les charlatans qui veulent faire croire des choses qu'ils ne croient pas. » Nous voyons tous les jours que les parents qui laissent si tranquillement perdre leurs enfants, se perdent eux aussi tranquillement. O mon Dieu, quel malheur pour ces pauvres enfants de naître de parents sans religion ! Leur réprobation est presque certaine sans un miracle qui arrive bien rarement. Si je ne craignais pas de vous faire de la peine, je vous montrerais dans des enfants toute l'iniquité de leurs parents et dans d'autres toutes leurs vertus, sans rien me tromper. Cependant je ne veux pas le faire : je préfère prier le bon Dieu qu'il change vos cœurs, afin que vous travailliez à changer ceux de vos enfants. Qu'il serait beau, nous dit un Père de l'Eglise, si l'on voyait de temps en temps un père ou une mère avec un crucifix à la main montrer à ses petits enfants ce que Jésus-Christ a souffert pour les sauver, combien le péché est détestable ! Que ces enfants seraient bientôt changés ! Mais, hélas ! dans le temps où nous vivons, les parents auraient bien honte de le faire. Cependant rien ne touche si vivement un cœur que ce langage. Et, en effet, nous lisons dans l'histoire qu'il y avait un père qui était veuf et n'avait qu'une petite fille. Un jour, cherchant quelque chose dans l'armoire de sa mère défunte, la petite trouva par hasard un crucifix : elle le porta à son père en lui disant : « Mon père, qu'est-ce que c'est que cela ? » – « Mon enfant, lui dit son père, c'est un crucifix. » – « Mais, lui dit sa fille, que veut dire un crucifix ? » – « Je vous l'ai bien appris : vous l'avez donc déjà oublié ? Eh bien ! je vais vous l'apprendre : c'est une représentation de Jésus-Christ crucifié. » – « Mais, dit l'enfant, que veut dire la représentation de Jésus-Christ crucifié ? » – « Eh bien ! écoutez-moi ; vous savez que le Fils de Dieu est descendu du Ciel, qu'il s'est fait homme pour nous sauver, que sans lui

nous serions tous perdus, qu'il a passé toute sa vie dans la pénitence à pleurer nos péchés ; il a appris aux hommes ce qu'il fallait faire pour gagner le ciel, qui est un bonheur qu'il nous a mérité par toutes ses souffrances. Les juifs l'ont traité cruellement, l'ont fait mourir sur une croix ; ils l'ont couronné d'épines, ils l'ont flagellé, ils l'ont élevé sur une croix, et il est mort dans ce supplice, où il a répandu tout son sang avant de mourir. Il a demandé pardon pour nous. Eh bien ! mon enfant, lui dit le père, voilà ce que ce crucifix vous rappelle. » Le père, voyant que son enfant écoutait avec beaucoup d'attention, lui dit : « Vous savez, mon enfant, ce qui a traité Jésus-Christ de la sorte ? » – « Non, lui répondit l'enfant. » – « Hélas ! Mon enfant, ce sont nos péchés et ceux de tout le monde qui sont la cause de toutes ses souffrances et de sa mort. Souvenez-vous, mon enfant, que toutes les fois que vous avez péché vous avez fait souffrir Jésus-Christ, vous avez aidé à le faire mourir. » Voyant que les larmes coulaient des yeux de son enfant, il ajouta : « Ah ! mon enfant, voudrez-vous encore continuer d'affliger Jésus-Christ ? Ne voudrez-vous jamais l'aimer ? » Cette pauvre enfant, ne pouvant plus se contenir, tant son tendre cœur était attendri au récit des souffrances de Jésus-Christ, prend le crucifix d'entre les mains de son père en pleurant à chaudes larmes : « Ah ! Mon père, en grâce, donne-moi ce crucifix. » Elle court s'enfermer dans sa chambre, se jette aux pieds de son crucifix, l'embrasse et l'arrose de ses larmes. « Ah ! mon Dieu, s'écrie cette pauvre enfant, c'est donc moi qui vous ai tant fait souffrir ! Mon Dieu, pardonnez-moi, s'il vous plaît. Ah ! si j'avais su que je vous eusse tant fait de mal, jamais je n'aurais fait ce que j'ai fait. Mon Dieu, pardonnez-moi mon ignorance. » Mais ce ne fut point pour un moment : la grâce du bon Dieu opéra un tel changement dans ce petit cœur qu'elle devint un modèle de vertu pour toute la paroisse. Dès qu'elle avait quelque peine, vite elle se jetait aux pieds de son crucifix, en lui disant : « Mon Dieu, comment oserais-je me plaindre, en voyant ce que vous avez souffert pour moi ? » Un jour qu'elle fut bien maltraitée par un brutal qui l'avait prise pour une autre, quand elle fut sortie d'entre ses mains elle alla se prosterner devant son crucifix, en lui disant : « Mon Dieu, lorsque vous étiez sur la croix vous avez bien pardonné à ceux qui vous ont fait mourir ; eh bien ! mon Dieu, je pardonne de bon cœur à cet homme qui vient de me maltraiter. Pour lui montrer que je ne lui veux point de mal, je voudrais avoir l'occasion de lui rendre quelque service : en effet, au bout de quelque temps cet homme tomba, la petite dit à son père, qui ne savait pas qu'il l'avait battue, s'il voulait lui donner quelque chose pour porter à cet homme ; il lui accorda ce qu'elle lui demanda. « Tenez, lui dit-elle, voilà ce que je vous apporte : je n'ai pas dit à mon père ce que vous m'aviez fait, crainte de... » Cet homme, voyant la charité de cette petite, se mit à pleurer ; il la remercia bien et lui demanda pardon. Un jour qu'elle vit une de ses voisines qui se désolait de ce que son mari mangeait tout ce qu'il avait dans les cabarets, elle lui dit : « Ma chère voisine, vous n'avez donc point de crucifix dans votre maison ? » – « Mais si, j'en ai un. » – « Mais si vous en avez un, il ne sert donc de rien ? Allez, ma chère amie, à ses pieds, et là vous apprendrez à souffrir pour un Dieu qui a tant souffert pour nous sans se plaindre, quoiqu'il fût innocent. » Ces paroles firent tant d'impression sur le cœur de cette femme qu'elle devint un modèle de patience ; on ne l'entendit plus se plaindre et, bien plus, elle eut le bonheur de convertir son mari. Mais pour la jeune fille, elle eut le bonheur de mourir de la mort des saints.

Eh bien ! qui lui procura cette grâce ? n'est-ce pas les instructions que son père lui donna, surtout en lui faisant le récit des souffrances de Jésus-Christ ? Hélas ! M.F., combien parmi ceux qui ont des enfants de dix-sept ou vingt ans, à qui ils n'ont jamais dit un mot des souffrances de Jésus-Christ ! Hélas ! peut-être d'autres qui n'ont point de crucifix dans leur maison, ou s'ils en ont, ils sont ensevelis dans la poussière ou dans les araignées ; ils ont bien soin de nettoyer leurs souliers tous les samedis, mais ils ne font point de cas de laisser l'image de leur Sauveur parmi les *équevilles* 125. Mon Dieu, est-ce là des chrétiens ? Et est-ce là des pères, des mères que le bon Dieu n'a mis sur la terre que pour conduire des enfants au ciel ? Qui pourra jamais assez pleurer la grandeur de leur aveuglement ? Hélas ! que de pauvres enfants damnés pour l'éternité ! N'est-ce pas, M.F., que si vos enfants n'ont point de religion, c'est parce que vous ne voulez pas vous donner la peine de les instruire ni de leur donner bons exemples ?

125 Les balayures.

III. – Je dis donc que le troisième devoir des parents, c'est de corriger chrétiennement leurs enfants. Nous voyons très peu de parents qui corrigent leurs enfants selon Dieu. Dites-moi, M.F., comment voulez-vous que vos enfants soient bien sages en voyant ce que vous faites pour eux, c'est-à-dire en ayant si peu à cœur leur salut ? Hélas ! Si j'osais, je vous dirais qu'il y a des parents qui ont moins à cœur de sauver l'âme de leurs enfants qu'ils n'ont à cœur la conservation de leurs bêtes. O mon Dieu, quelle cruauté ! Si vous en doutez, écoutez-moi. N'est-ce pas que vous aimez mieux envoyer vos bêtes dans les champs le dimanche pendant les saints offices que de les laisser à l'écurie pour faire venir vos enfants à l'église, pour les faire instruire de leurs devoirs, ce qu'ils doivent faire pour gagner le ciel et sauver leur pauvre âme ? N'est-ce pas que vous faites cela presque tous les dimanches ? – Mais, me direz-vous, si vous osez, nous ne pouvons pas laisser nos bêtes à l'écurie. – Mais vous ne raisonnez pas bien, mon ami, il faut dire que vous aimez mieux que les âmes de vos enfants périssent et se damnent que si vos bêtes n'avaient pas autant de quoi manger. Ne cherchez point de détour, M.F. ; avouez franchement que cela est, et vous direz la vérité. Écoutez ce que le Seigneur vous dit : « Les animaux découvrent à leurs petits leurs mamelles, et mon peuple refuse le lait de la parole à leurs enfants. » Oui, M.F., si vos enfants rendent malheureuse votre vieillesse, vous l'avez bien cherché vous-mêmes par votre négligence à les instruire, à former leur cœur pour le bon Dieu ; mais aussi vous commencez dès ce monde à payer votre négligence. Mon Dieu, que de parents malheureux dans leurs vieux jours ! Nous avons dit qu'il y a très peu de parents qui corrigent chrétiennement leurs enfants : les uns leur souffrent tout, sous prétexte qu'ils sont encore jeunes, qu'ils ne connaissent pas le mal qu'ils font. Vous vous trompez grandement. Les enfants, nous dit saint Basile, conservent ordinairement toute leur vie le pli qu'ils ont pris pendant leur jeunesse. Si vos enfants vous font du chagrin quand ils sont grands, la seule cause est que vous ne les avez pas corrigés comme vous le deviez, quand ils étaient petits. Voulez-vous que vos enfants vous rendent heureux dans votre vieillesse ? ne leur passez rien sans leur faire connaître le mal qu'ils font ; je veux dire, que si les paroles ne suffisent pas, il faut les châtier. Voyez, si vous ne le faites pas, vous et vos enfants serez punis même dès ce monde. Il est rapporté dans l'histoire qu'un père qui avait un petit enfant prenait plaisir à l'entendre jurer. Il avait toujours le mot de démon à la bouche. Un jour qu'il était malade, étant sur les genoux de son père, il se pencha contre l'épaule de son père, en disant : « Ah ! Mon père, le diable m'emporte », et mourut dans ce moment. Hélas ! si le père avait eu le bonheur de ne pas le laisser jurer, sous prétexte qu'il était jeune, ce malheur ne lui serait pas arrivé. Hélas ! M.F., quel jugement peut-on porter contre des pères et mères quand on entend jurer, les enfants, sinon que l'on pense : Voilà un enfant qui appartient à des parents qui n'ont point de religion. Il y en a d'autres qui font tout le contraire, qui pour un rien leur tombent dessus et les écrasent, parce que un enfant aura cassé quelque chose des fois de la valeur d'un sou, et souvent qu'il ne sait pas sa faute... ; le père ou la mère, à coups de pied ou de bâton, peut-être les estropieront pour leur vie. Ils ne les corrigent pas, mais ils les maltraitent et les brutalisent. Les jurements et les malédictions sont toujours de la partie. Pauvres enfants, que vous êtes malheureux d'être nés de tels parents, qui, nécessairement vous damneront par les mauvais exemples et leurs malédictions qu'ils ne cessent de vous vomir dessus. – Mais, me direz-vous, ces pères et mères ne connaissent pas plus ce qu'ils doivent à leurs enfants que les païens mêmes, qui n'ont jamais entendu parler du vrai Dieu. – Il faut bien les battre ou bien l'on n'en est pas écouté. L'on est obligé de leur tomber dessus à coups de pied, à coups de poing, si l'on veut se faire obéir, tant ils font de travers. Je passe sous silence ce que vous mériteriez pour manquer ainsi à vos devoirs. Je vous dirai seulement : « Il fallait, avant de vous marier, apprendre que vous étiez chrétiens, et savoir si le mariage était un sacrement, et si après ce monde il y en avait un autre, ou si vous pensez qu'après la mort tout était fini. N'est-ce pas, mon ami, comme si, pour remplir un devoir, il fallait manquer à tout ce que la religion et même la raison, l'humanité nous imposent ? Savez-vous, mon ami, ce qu'il résulte de toutes vos brutalités ? C'est que vos enfants ne vous craignent pas, mais seulement vos coups ; et quand ils ne craindront plus vos coups, ils se moqueront de vous, et vous mépriseront. Hélas ! c'est bien ce que nous voyons tous les jours. – Mais, me direz-vous, que faut-il donc faire pour les corriger saintement ? – Ce qu'il faut faire, mon ami ? ce que vous ne faites pas. Ecoutez-le : c'est de ne jamais châtier vos enfants le moment que vous êtes en colère, et toujours attendre que vous soyez calme, parce que, loin de les rendre meilleurs, vous ne faites que les rendre encore plus mauvais. Vous commencerez à leur faire sentir le mal qu'ils ont fait, c'est-à-dire l'outrage que leur péché fait à Dieu, et les châtiments que

le bon Dieu leur fera subir dans l'autre vie s'ils ne se corrigent 126. Vous-mêmes, vous devez demander à Dieu de bénir votre correction, et ne jamais les maudire. O mon Dieu, des parents peuvent-ils bien ouvrir la bouche pour maudire leurs pauvres enfants, qui sont tous à Jésus-Christ et pour lesquels il est mort ! Oui, M.F., des enfants que les parents ne corrigent pas chrétiennement, font ordinairement des fins bien malheureuses, déshonorantes. Je ne veux pas m'étendre là-dessus, parce que nous ne finirions pas. Je vous dirai, M.F., pour vous encourager un peu : si vous avez quelque envie de vous sauver vous-mêmes et l'âme de vos enfants, quand vous avez fait ce que vous avez pu pour bien les instruire, leur donner bon exemple, les corriger ; quand, après tout cela, vous ne pouvez pas les ranger du côté du bon Dieu, c'est d'avoir recours à la prière, c'est de vous humilier devant le bon Dieu, pensant que c'est vous-mêmes qui êtes la cause de l'état malheureux où sont vos enfants ; qu'un méchant arbre comme vous ne pouvait pas porter du bon fruit. Le saint homme Job, qui avait sept garçons trois filles, nous dit qu'il se levait de grand matin pour prier le bon Dieu pour ses enfants, et qu'il offrait tous les jours des sacrifices pour obtenir du bon Dieu qu'ils fussent bien sages 127. Voyez sainte Monique... Faites de même, M.F., priez tous les jours pour vos enfants, faites tant d'aumônes que vous pourrez pour eux ; faites dire quelques messes, faites quelques communions pour eux ; mettez-les tous les matins sous la protection de la Sainte Vierge. Quelle consolation, si vous voyez vos enfants avec vous dans le ciel ! Mais aussi quel malheur, si vous aviez le malheur de vous voir en enfer ! Denis le Chartreux rapporte qu'un saint *Père du désert* lui avait dit qu'il vit un jour en enfer un père et un enfant enchaînés ensemble avec une chaîne de fer toute rouge de feu, ils se maudissaient ; et se mordaient l'un l'autre, se déchirant comme des enragés. Le père disait à son fils : « Maudit enfant, que n'as-tu été étouffé dans le ventre de ta mère ! Que n'as-tu été étranglé dans ton berceau ! tu es la cause de ma damnation. » Il appelle les démons à son secours pour tourmenter plus cruellement son fils. Le fils, de son côté, maudissait son père, en lui disant : « Si vous m'aviez bien instruit, donné bon exemple et corrigé, je ne serais pas ici : c'est vous qui êtes la cause de ma perte. » A son tour, il appelle les démons à son secours pour lui aider à tourmenter son père. O terrible vie, qui dure éternellement ! O mon Dieu, que de parents et d'enfants qui m'écoutent qui seront du nombre ! – Mais peut-être pensez-vous : Nous faisons ce que nous pouvons. – Tant que vous ne serez pas meilleurs chrétiens vous-mêmes pour donner bon exemple à vos enfants, et tant que vos enfants ne seront pas plus sages, je vous... Si vous faisiez ce que vous pouvez, comme ce père dont il est rapporté dans l'histoire. Il avait un fils que les mauvaises compagnies avaient tellement perverti, qu'il avait conçu le dessein de le tuer, pour avoir son bien ; le père...

Il est temps de finir, M.F., en vous disant que vous n'avez rien fait de ce que vous deviez faire pour conduire vos enfants au ciel... C'est de commencer par vous-mêmes à mieux remplir vos devoirs de religion, afin que vous puissiez dire à vos enfants de les remplir ; c'est qu'ils ne puissent jamais être scandalisés de votre conduite ; et au contraire, que dans tout ce que vous faites vous puissiez leur dire : « Faites comme moi ; » c'est de ne jamais passer un jour sans prier plusieurs fois pour eux, et de faire toutes les bonnes œuvres, les pénitences et les aumônes que vous pourrez encore faire avec tout cela. Autrement je conclus que vous êtes en grand danger de vous perdre et de perdre vos enfants avec vous. Priez le bon Dieu qu'il vous fasse connaître vos devoirs que vous n'avez jamais connus, afin de pouvoir réparer en partie le mal que vous avez fait par le passé, et de mieux faire pour l'avenir. C'est le bonheur

SERMON SUR LES INDULGENCES 128

126 Pensez-y bien... Vous y êtes obligés, sans quoi vous offensez le Bon Dieu. (*Note du Saint*)

127 JOB. I, 5

128 Nous terminons l'ouvrage par ce sermon incomplet. Le lecteur pourra comparer ce sermon avec les sermons *Sur la Satisfaction*, t. Ier, et *Sur les Indulgences*, ibid.

I. – Pour bien comprendre ce que c'est qu'une indulgence, il faut savoir que dans le commencement de l'Église, l'on imposait des pénitences capables, à peu près, de satisfaire à la justice de Dieu. Comme maintenant l'on ne nous donne plus des pénitences si longues, ni si rigoureuses, il nous reste beaucoup d'années à souffrir en purgatoire. La grâce que le bon Dieu nous fait par les indulgences sert à satisfaire à la justice de Dieu, que nous aurions été obligés de faire, si on nous avait imposé les pénitences que l'on donnait au commencement de l'Église. Quand nous recevons l'absolution, dans le saint tribunal de la pénitence, nous avons bien, il est vrai, le pardon de nos péchés ; mais comme les pénitences qui nous sont imposées ne sont presque rien pour satisfaire à la justice de Dieu, nous trouvons dans le trésor des indulgences de quoi y suppléer. Il est vrai que si, en nous confessant, nous avons le bonheur d'avoir une contrition parfaite, cela suffirait ; mais comme cela arrive rarement, nous avons donc grandement besoin d'avoir recours à la grâce des indulgences pour satisfaire à la justice de Dieu pour nos péchés, quoique confessés et pardonnés dans le saint tribunal de la pénitence.

Mais quand est-ce que les indulgences ont commencé ? Elles ont commencé avec les apôtres, ensuite les persécutions les ont grandement multipliées, et voici comment : il y avait des pécheurs qui étaient en pénitence pour deux ou trois ans, quelquefois vingt et trente ans ou même pour toute la vie. Quand ils savaient que quelques chrétiens allaient souffrir le martyre, ils les priaient de demander à l'évêque d'abrèger, en considération des tourments qu'ils allaient endurer, la pénitence d'un tel, de tant de jours, de mois ou d'années ou même tout entière. Alors l'évêque en avertissait le pénitent qu'un tel Martyr avait demandé de lui abrèger sa pénitence de tant d'années ou tout entière. Voilà ce qui a donné lieu au nom indulgences que nous appelons plénières ou partielles. On les appelait plénières quand la pénitence était entièrement retranchée ; on les appelait partielles quand on la diminuait seulement de quelques jours ou de quelques années. Ces indulgences sont la diminution des pénitences que nous aurions dû faire si, en nous confessant, l'on nous avait imposé une pénitence selon que l'Église l'imposait dans ce temps-là.

Mais de quoi sont composées les indulgences ? Le voici : elles sont composées des mérites surabondants de la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont une seule action, qui est dans Jésus-Christ d'un mérite infini, aurait de quoi racheter mille mondes plus coupables que celui qui existe. Vous voyez donc cela, que tout ce que Jésus-Christ a fait pendant sa vie mortelle forme un trésor qui est infini ; de sorte que, malgré tout ce que nous pourrions y prendre pour satisfaire à la justice pour nos péchés, ne sera jamais dans le pouvoir de l'épuiser. A cela, M.F., viennent encore se joindre les mérites des saints qui ont beaucoup plus souffert et fait pénitence qu'il ne fallait pour leurs péchés, comme fut la Sainte Vierge, dont les actions sont d'un si grand prix aux yeux de Dieu ; encore comme un saint Jean-Baptiste et tant d'autres qui ont porté l'innocence de leur baptême au tombeau. Vous conviendrez avec moi, M.F., tout cela forme un trésor qui ne finira jamais. Nous sommes donc sûrs de trouver dans les indulgences au-delà de ce que méritent nos péchés envers la justice de Dieu. Cette grâce des indulgences est si grande que, quand nous aurions des millions d'années à souffrir dans le purgatoire, si nous avons le bonheur de gagner une indulgence plénière, nous serions aussi purs et aussi quittes envers la justice de Dieu qu'un enfant qui meurt après être baptisé. Nous pouvons donc bien dire que le bon Dieu se comporte avec nous comme un riche se comporterait envers plusieurs personnes qui lui devraient toutes, les unes plus, les autres moins, toutes dans l'impuissance de le payer ; il leur commande d'aller prendre dans son trésor de quoi le payer et qu'il les acceptera comme si cet argent venait d'eux-mêmes. Ah ! que l'homme est heureux s'il avait le bonheur de savoir en profiter ! Oui, M.F., Jésus-Christ est vraiment ce riche qui, par les mérites de sa mort et passion, a de quoi satisfaire à la justice de Dieu son Père, au-delà de ce que méritent nos péchés.

II.- Maintenant, M.F., qui sont ceux qui ont le pouvoir d'accorder les indulgences, dont l'Eglise fait tant de cas et qui nous sont si avantageuses ? Il n'y a que les papes qui peuvent accorder les indulgences plénières. Les évêques peuvent accorder les indulgences que nous appelons partielles. Que faut-il faire pour mériter une grâce si précieuse ? Le voici : il faut ordinairement se confesser et communier et prier selon l'intention du Saint-Père. Il n'y a point de prière désignée pour cela ; mais cinq Pater et cinq Ave dits pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes, peuvent remplir cette obligation. Cependant il y a quelquefois que la confession et la communion ne sont pas nécessaires pour gagner l'indulgence ; comme pour le Chemin de la Croix, comme en allant dans certaines églises ; en disant cinq Pater et cinq Ave chaque fois qu'on entre, l'on gagne les indulgences.

Il faut prononcer les mots : si on ne les disait que du fond du cœur, l'on ne suivrait pas les intentions du Saint-Père, l'on ne gagnerait pas les indulgences. Quand les indulgences portent qu'il faut se confesser et communier, il suffit pour les gagner qu'il n'y ait pas plus de huit jours qu'on ne se soit pas confessé ; et pendant ce temps-là, l'on gagne les indulgences qui se rencontrent pendant les huit jours. Il faut encore remarquer que quand une fête est renvoyée, les indulgences se gagnent, non pas le jour qu'elle tombe, mais le jour qu'elle se célèbre. Quand il y a quelques prières à faire, il n'est pas nécessaire de les faire de suite après la sainte communion : on peut les faire depuis la veille jusqu'au lendemain à la tombée de la nuit. Dans les fêtes qui ne sont pas fêtées, c'est-à-dire que l'on travaille, l'on peut faire les prières depuis minuit de la veille jusqu'à l'autre nuit.

Qui sont ceux qui peuvent gagner les indulgences ? M.F., tous les chrétiens, *mêmement* ceux qui sont en état de péché mortel. Il faut bien distinguer qu'ils ne peuvent les gagner pour eux, mais seulement pour les âmes du purgatoire. Cependant, il faut qu'ils soient fâchés d'avoir offensé le bon Dieu et avoir un désir de se convertir. Ils sont comme les âmes du purgatoire qui peuvent pour les autres et rien pour elles-mêmes 129. Mais combien peut-on gagner d'indulgences dans un même exercice ? – Quand il y en a plusieurs, l'on n'en peut gagner qu'une pour soi et toutes les autres sont appliquées pour les âmes du purgatoire : comme dans le Chemin de la Croix, il y a plusieurs indulgences à gagner. Toutes les grandes fêtes, vous pouvez autant gagner d'indulgences que vous êtes de confréries 130, en dirigeant votre communion à cette intention. Pour celles du Chemin de la Croix, vous pouvez les gagner autant de fois que vous voulez le même jour. Il faut dire qu'il n'y a point d'exercice où l'on peut plus gagner d'indulgences qu'en faisant le Chemin de la Croix. Les indulgences plénières sont en grand nombre ; pour les partielles, elles sont innombrables. Nous gagnons toutes les indulgences que nous gagnerions si nous allions visiter les Saints Lieux. En chaque endroit, il y a une indulgence plénière : nous gagnons 1° les indulgences plénières que l'on gagne en visitant l'église de sainte Anne, où est née la Sainte Vierge ; 2° dans celle où elle se consacra à Dieu ; 3° où son corps reposa jusqu'au moment de son Assomption ; 4° celle qui se gagne dans l'étable de Bethléem, où le Sauveur est venu au monde ; 5° dans la maison de Nazareth, où demeura Jésus-Christ ; 6° dans l'endroit où Jésus-Christ fut condamné à mort ; 7° dans celui où il fut revêtu d'une robe blanche par dérision ; 8° celles qui sont attachées dans l'entrée où il fut couronné d'épines ; 9° dans celui où il fut flagellé ; 10° où il fut crucifié ; 11° dans l'endroit où il fut enseveli ; 12° dans l'endroit du mont Thabor, ainsi que dans tous les lieux où se sont opérés les mystères de notre rédemption 131.

Pour ces indulgences, elles sont sans nombre. L'Église, voyant combien elles nous étaient avantageuses, nous donne le pouvoir de les gagner même chez nous, si nous sommes malades, sans sortir de notre lit, avec une croix bénite. Pour cela, tenant cette croix à la main en la remuant quatorze fois pour représenter les quatorze stations ; ou même sans être malades, quand nous avons quelques empêchements qui nous privent d'aller à l'église : comme une nourrice qui ne peut quitter ses enfants ; comme encore une personne qui est obligée d'avoir soin d'un malade. Mais il faut bien remarquer que, ne le faisant pas dans l'église, après il faut réciter cinq *Pater* et cinq *Ave*, et ensuite un *Pater* et un *Ave* selon l'intention du Saint-Père. Quand nous le faisons dans l'église, il faut toujours remuer les pieds 132, sans quoi nous ne gagnerions pas nos indulgences. Si cependant nous étions infirmes, en nous faisant porter à l'église, nous les gagnerions tout de même sans nous bouger. Nous pouvons faire le *Chemin* en plusieurs reprises, pourvu que nous le fassions tout entier le courant du jour 133. Un saint cardinal, prêchant la croisade, remarqua que partout où le Chemin de la Croix était établi et pratiqué, il avait reconnu une différence étonnante dans les mœurs des chrétiens. C'est pour cela qu'il appelle le Chemin de la Croix la reine de toutes les dévotions, le fléau du péché, le meilleur de tous les remèdes contre la contagion du péché de l'impureté et du libertinage ; il l'appelle la nourriture de la foi et le

129 Il y a cette différence entre les pécheurs et les âmes du purgatoire que les premiers sont les ennemis de Dieu, tandis que les secondes sont dans l'état de grâce : on conçoit donc que les pécheurs ne puissent mériter ni pour eux-mêmes, ni pour les autres ; mais on comprend bien, au contraire, que ces saintes âmes, bien qu'elles expient pour leurs propres fautes, sans nouveaux mérites pour le ciel, puissent obtenir des grâces pour les autres fidèles.

130 Suivant le nombre de confréries dont vous êtes membre.

131 Voir le *Traité des Indulgences* de M. l'Abbé Collomb

132 C'est-à-dire changer de place.

133 M. Collomb dit que l'interruption ne doit pas être notable.

brasier de l'amour divin. En effet, il est tout à fait impossible de faire le Chemin en réfléchissant tant soit peu sur les souffrances de Jésus-Christ sans se sentir touché de repentir de ses péchés et d'amour envers Jésus-Christ qui nous a tant aimés. Le Chemin de la Croix se fait en plusieurs manières : *en public*, en méditant sur la Passion ou sur le sujet représenté par chaque tableau ; en particulier, devant un crucifix spécialement béni à cet effet, en récitant vingt *Pater, Ave, et Gloria* 134.

Si maintenant vous me demandez si les indulgences que nous gagnons pour les âmes du purgatoire leur procurent le même degré de grâce qu'à nous, qui, en gagnant une indulgence plénière, nous acquittons entièrement envers la justice divine, de sorte qu'après avoir gagné une indulgence dans toute son étendue nous sommes sûrs de ne pas même passer par les flammes 135, voici la croyance de l'Église : que ces indulgences les soulagent grandement ; mais pour savoir jusqu'à quel point elles hâtent leur délivrance, Dieu seul le sait. Oui, M.F., si nous vivions bien chrétiennement, nous pourrions gagner plusieurs indulgences chaque dimanche et dans le courant de la semaine, en nous confessant tous les huit jours. Quand nous disons les trois actes, nous avons à notre disposition de gagner une indulgence plénière une fois chaque mois, à notre choix. Nous pouvons prendre pour cette intention le deuxième dimanche du mois ; le premier pour le Saint Rosaire, le troisième pour le Saint-Sacrement 136 et le quatrième... – Nous gagnons des indulgences en disant *l'Angelus* au son de la cloche. – Il y a aussi une indulgence le cinquième dimanche du mois pour tous ceux qui sont de la confrérie du saint Scapulaire, et encore un jour de la semaine si l'on fait ses dévotions. – En disant : « Saint, saint, saint, le grand Dieu des armées, le ciel et la terre sont remplis de sa gloire. Gloire soit au Père, etc. » ; il y a aussi une indulgence plénière 137. En écoutant avec attention les instructions qui se font le jour de Noël, des Rois, de Pâques, de la Pentecôte, de Saint-Pierre et de saint Paul. – Pour ceux qui sont de la confrérie du Saint Scapulaire 138 ; il y a indulgence pour le jour de saint Joseph, des saints Anges Gardiens, de saint Simon Stock et de sainte Thérèse.

Il y a une indulgence plénière pour ceux qui, le vendredi, méditent un moment sur la mort et passion de Jésus-Christ 139 ; ainsi que tous les deuxièmes vendredis du mois, en méditant depuis midi jusqu'à trois heures, et cela à son choix, le jour que l'on voudra se confesser et communier. Il y a une indulgence plénière, en faisant avec respect la genuflexion ou la révérence devant le Saint-Sacrement, le jour de la fête patronale 140. Il y a une indulgence plénière quand on assiste à la procession qui se fait le premier dimanche du mois en l'honneur du Saint Rosaire ; et ceux qui ne peuvent pas y aller, en disant leur chapelet chez eux, le gagnent pareillement. Il y a une indulgence plénière à l'heure de la mort, en prononçant les noms de Jésus et de Marie, de bouche ou du fond du cœur, si l'on ne peut pas de bouche. Vous voyez, M.F., combien il est facile de gagner les indulgences plénières, et même plusieurs dans un jour.

Maintenant, voyons quelles sont les indulgences que nous appelons partielles, c'est-à-dire de 30 jours, de 100 jours, de 7 ans et de 7 quarantaines. Voilà ce que l'on peut vous dire : les indulgences correspondent aux pénitences que nous aurions été obligés de faire après nous être confessés, si l'on nous avait imposé une pénitence proportionnée à nos péchés. Les quarantaines sont les 40 jours du Carême, qui sont encore plus méritoires que les autres temps. Quand on nous dit qu'il y a la remise de la troisième partie de nos péchés, c'est la remise de la troisième partie des pénitences que nous aurions été obligés de faire et que méritaient nos péchés. Ces indulgences sont d'autant plus précieuses que nous pouvons les gagner à tout moment.

Cependant il faut bien remarquer : les indulgences ne remettent pas les péchés ni mortels ni véniels, elles abrègent seulement la peine qui leur est due, après en avoir reçu le pardon ; un grand nombre ne font pas attention, par défaut de réflexion, à gagner les indulgences pour leurs péchés véniels.

Mais que faut-il faire, me direz-vous, pour en recevoir le pardon et en gagner les indulgences ? – Le voici : il faut faire quelques prières ou quelques bonnes actions auxquelles la rémission des péchés est attachée : comme en disant son *Confesse à Dieu*, un acte contrition, un acte d'amour de Dieu sur les perfections infinies de Jésus-Christ ; prendre de l'eau bénite avec dévotion ; faire un jeûne, faire une aumône, dire le *Notre Père* ;

134 Pour plus de détails, voir M. Collomb.

135 Nous ne pouvons être assurés que par une révélation particulière, d'avoir *pleinement* gagné une indulgence plénière.

136 Pour les confrères du Saint-Sacrement.

137 Une fois le mois.

138 Il s'agit ici du Scapulaire du Mont-Carmel.

139 Il y a 200 jours chaque fois, et indulgence plénière une fois le mois.

140 Nous ne savons pas qu'une telle indulgence ait jamais été concédée.

en mangeant du pain béni. Ensuite, les indulgences, que nous gagnons achèvent de nous acquitter envers la justice de Dieu.

Voici les indulgences partielles que vous êtes plus à portée de gagner : il y a cent jours d'indulgences en disant : « Bénie soit la très sainte et très immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie 141. » On gagne sept ans et sept quarantaines d'indulgences toutes les fois que les dimanches et les fêtes on entend avec respect les instructions qui se font à la sainte Messe. - Il y a deux ans d'indulgences toutes les fois que l'on baise avec respect une croix bénite. – Il y a 25 jours en prononçant les noms de Jésus et de Marie. – Il y a aussi des indulgences toutes les fois que l'on assiste à la sainte Messe les jours de la semaine. – Il y a 300 jours d'indulgences en disant les litanies du Saint Nom de Jésus ; autant pour celles de la Sainte Vierge. Pour les chapelets Brigittains, il y a 100 jours à chaque grain : mais il faut le doigt sur le grain. On peut se le donner comme un héritage à la mort. Celui qui le reçoit doit dire les trois chapelets. Il gagne les mêmes indulgences que s'il avait été béni pour lui 142. Ceux qui sont du Saint Rosaire gagnent aussi 100 jours chaque grain. Toutes les fois que nous disons trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de la mort et passion de Jésus-Christ et des douleurs de la Très Sainte Vierge, il y a mille ans 143. Il y a 100 jours en disant le *Salve Regina*. – Il y a 60 jours d'indulgences toutes les fois que nous disons le *Salut Marie*. – Il y a sept ans et sept quarantaines, en accompagnant le Saint-Sacrement que l'on porte aux malades, avec un cierge à la main. – Il y a 100 jours d'indulgences toutes les fois que nous disons le *Veni Creator*, – Il y a 900 jours d'indulgences toutes les fois que l'on dit le *Pangelingua* 144 . Il y a 100 jours toutes les fois que l'on dit cette petite prière : « Ange de Dieu qui êtes mon gardien... » Si on la dit tous les jours, il y a une indulgence plénière chaque mois. – Il y a une indulgence plénière pour une âme du purgatoire, en disant cette prière devant un crucifix 145 : « O bon et très doux Jésus... » « Les cendres effacent aussi nos péchés, en les recevant en esprit de pénitence. C'est pour cela que l'on dit le *Confiteor* avant la sainte Communion, afin d'effacer tous les péchés véniels dont on peut être coupable. – Sous le nom de l'aumône, qui efface les péchés véniels, sont comprises toutes sortes de bonnes œuvres spirituelles ou corporelles.

La bénédiction du Saint-Sacrement, la bénédiction du prêtre à la sainte Messe, le signe de la croix. – Pour les trois actes, sept ans et sept quarantaines chaque fois ; et indulgence plénière une fois par mois, en les disant tous les jours. Les pères et mères, maîtres et maîtresses qui mènent les enfants entendre le catéchisme à l'église. – 100 jours d'indulgences, en disant : « Loué et béni soit à tout moment le Très Saint-Sacrement. » – Deux ans d'indulgences 146, quand on se met à genoux lorsqu'on entend sonner l'élévation de la Messe, et qu'on fait quelques petites prières. -20 jours toutes les fois que l'on incline la tête en prononçant le Saint Nom de Jésus.

Si vous me demandez quelle différence il y a entre les indulgences et l'absolution, je vous dirai qu'il n'y en a point. Comme nous savons que l'absolution nous exempte de l'enfer, de même les indulgences nous exemptent du purgatoire si nous les gagnons dans leur entier 147.

FIN

Nous avons fait sur ce sermon un certain nombre d'observations et même des rectifications : nous ne prétendons pas néanmoins, présenter au lecteur comme absolument exactes toutes les autres indulgences mentionnées par le Saint. Tout le monde sait, en effet que les derniers Souverains Pontifes ont supprimé ou augmenté plusieurs indulgences anciennes.

141 « Léon XIII a quelque peu changé la formule de cette invocation, et y a attaché une indulgence de 300 jours. Elle n'était auparavant que de 100 jours. » M. Collomb.

142 Cela est contraire à la doctrine généralement reçue sur la transmission des objets indulgenciés.

143 Nous ne savons point si cette indulgence est authentique.

144 On gagne 300 jours, si l'on y ajoute le verset et l'oraison du Saint-Sacrement. M. Collomb.

145 Après la communion.

146 Un an chaque fois, et deux ans si l'on entre dans l'église. M. Collomb.

147 Il y a cette différence entre les indulgences et l'absolution, qu'elle remet la coulpe des péchés commis, au lieu que « les indulgences ne remettent pas les péchés ni mortels ni véniels ; elles abrègent seulement la peine qui leur est due, après en avoir reçu le pardon ; » comme le Saint l'a dit lui-même plus haut.

